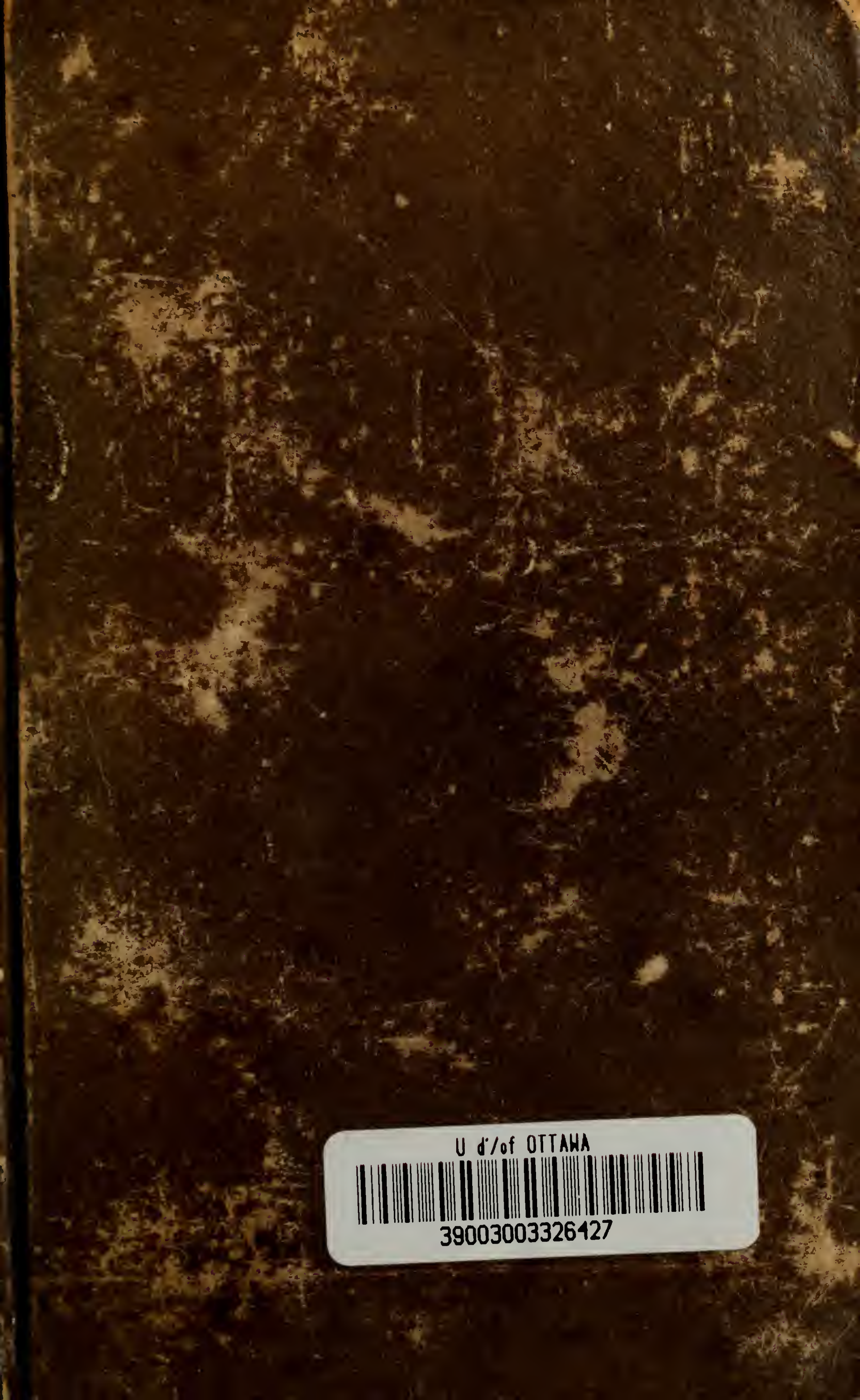
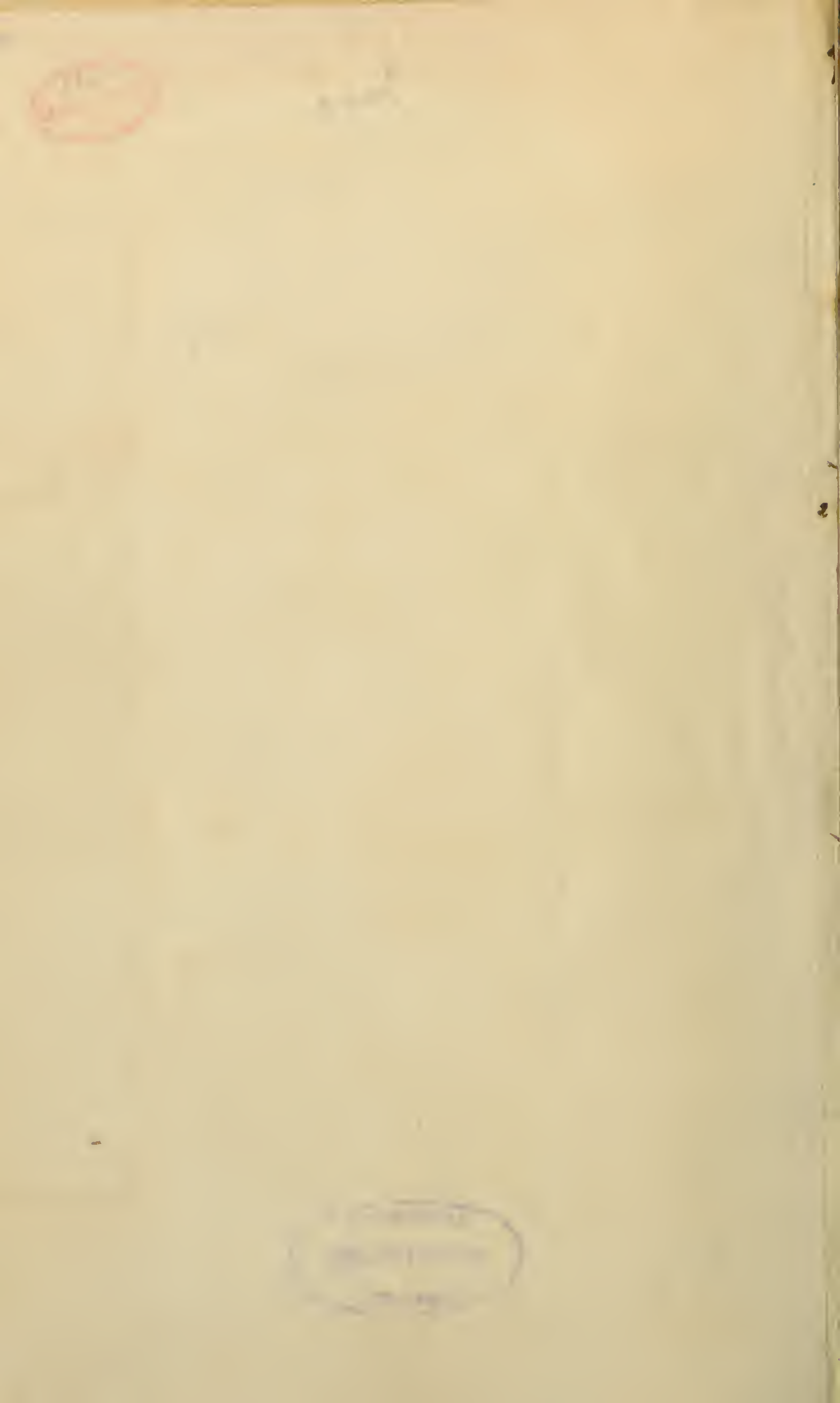
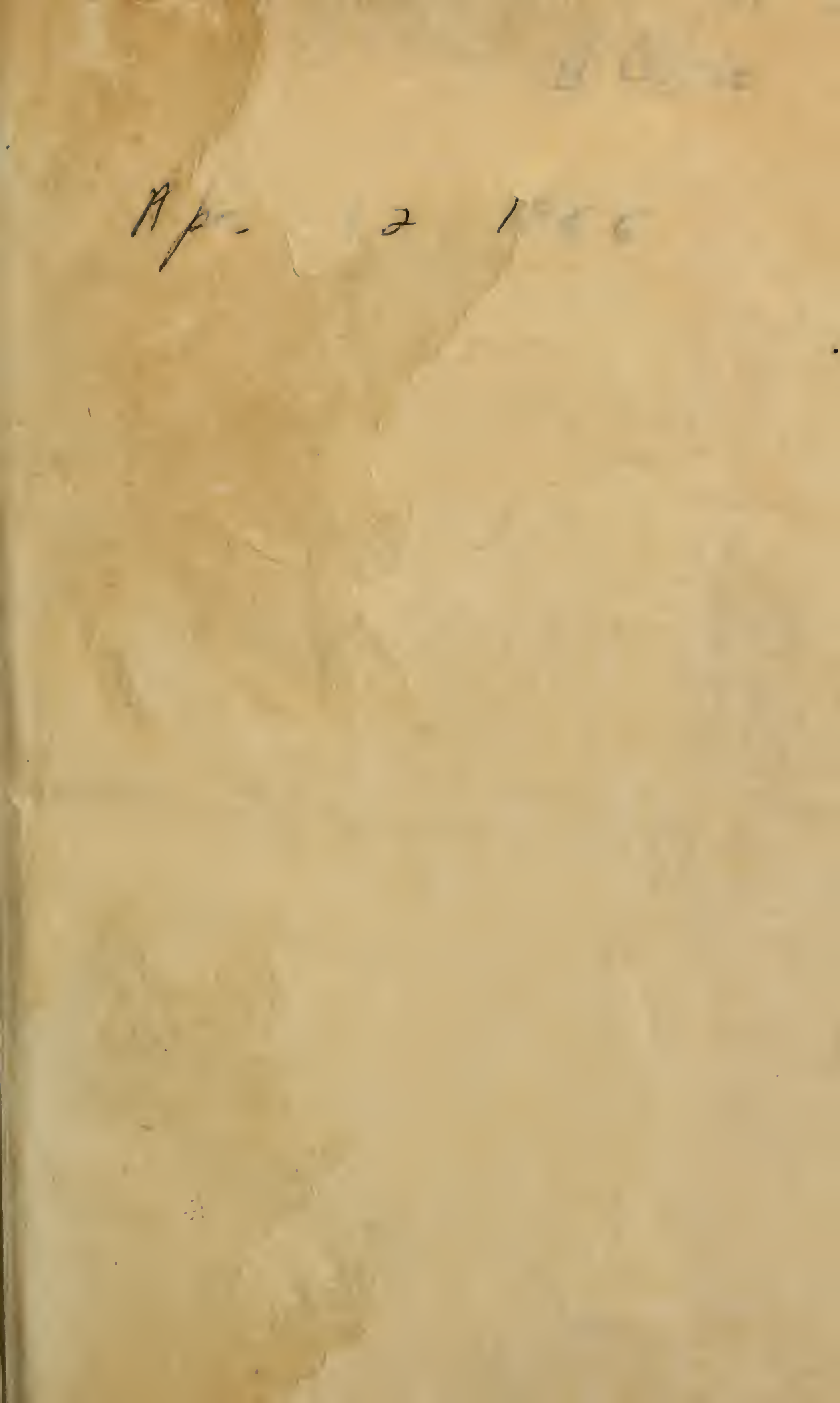

U d'/of OTTAWA
39003003326427




Ap. 2

A BRUXELLES, chez Lecharlier.

A MASTRICHT, chez Mossy.

A STRASBOURG, chez Treuttel et Wurtz.

A LYON, chez Bruyset.

A BORDEAUX, chez Melon et compagnie.



B. Roger sc.

Marie Madeleine Pioche de la Vergne

DE LA FAYETTE,

Née en 1633, Morte en 1693.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE

ET

DE TENCIN.

Nouvelle édition, revue, corrigée, précédée de notices historiques et littéraires, et augmentée de *la Comtesse de Tende*, par madame de La Fayette, de la *Correspondance* de madame de Tencin avec M. de Richelieu, de *la Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis*, par madame de Fontaines, etc.

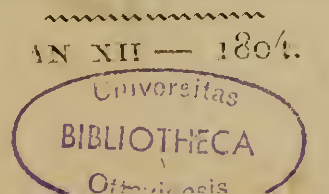
TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN JEUNE ET COMPAGNIE.

A PARIS,

CHEZ
- COLNET, Libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire.
- FAIN jeune, et Compagnie, Imprimeur, Place du Panthéon.
- MONGIE, aîné, Libraire, Cour des Fontaines, n°. 1.
- DEBRAY, Libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.
- DELAUNAI, Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois.

AN XII — 1804.



NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE MADAME DE LA FAYETTE.

DANS ce siècle à jamais mémorable, où un grand roi vit briller autour de lui tant de grands hommes, deux femmes, deux amies s'immortalisoient sans y prétendre, sans y songer. L'une, pour épancher son cœur maternel, écrivoit à sa fille ces lettres qui sont devenues un ouvrage délicieux, chef-d'œuvre du style épistolaire; l'autre, qui, pour amuser ses loisirs, traçoit des aventures imaginaires, offroit les premiers modèles d'un genre où, avant elle, régnoient l'invraisemblance, la recherche, l'enflure et la prolixité, et où depuis l'on n'a obtenu de véritables succès, qu'autant qu'on a suivi ses traces. Ces deux femmes, que le lecteur a déjà nommées, sont madame de Sévigné et madame de La Fayette. C'est de celle-ci que je vais parler. Avant de hasarder quelques observations sur sa personne et sur ses écrits, je donnerai ce que j'ai recueilli de détails sur sa vie. Ces détails, qui sont en petit nombre et peu intéressans en eux-mêmes, ont été répétés en vingt endroits; mais où peuvent-ils être mieux placés qu'à la tête d'une édition des *Œuvres de madame de La Fayette ?*

MARIE-MADELEINE PIOCHE DE LA VERGNE, Com-

tesse de LA FAYETTE, naquit, en 1633, d'Aymar de la Vergne, maréchal de camp et gouverneur du Hâvre-de-Grâce, et de Marie de Péna, d'une ancienne famille de Provence. Le talent et les honneurs littéraires étoient depuis long-temps un héritage de cette famille. Au treizième siècle, Hugues de Péna, secrétaire du roi de Naples, Charles I.er, et auteur de tragédies, avoit reçu *le laurier du poëte*, des mains de la reine Béatrix.

Mademoiselle de la Vergne eut le bonheur d'avoir un père, en qui le mérite égaloit la tendresse. Il prit soin lui-même de l'éducation de sa fille, et cette éducation fut tout à la fois solide et brillante : les lettres et les arts concoururent à embellir un heureux naturel. Ménage et le père Rapin se chargèrent d'enseigner le latin à mademoiselle de la Vergne. S'il en faut croire Ségrais, elle n'avoit encore que trois mois de leurs leçons, lorsqu'elle leur donna le véritable sens d'un passage qu'ils expliquoient différemment, et que ni l'un ni l'autre n'entendoit bien. Ménage chanta son écolière dans la langue qu'il lui avoit apprise. Mademoiselle de la Vergne étoit appelée, dans ses madrigaux latins, du nom de *Laverna*, qui est aussi celui de la déesse des voleurs. Cette bizarre rencontre, qu'un homme d'un esprit un peu plus fin auroit peut-être évitée, fit faire, contre le pauvre Ménage, cette épigramme latine, qui paroît d'un assez bon tour :

Lesbia nulla tibi est, nulla tibi dicta Corinna,
Carmine laudatur Cinthia nulla tuo;
Sed, cùm doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum si sit culta Laverna *tibi.*

J'en vais dire le sens pour celles de nos dames qui n'entendent point le latin aussi bien que madame de La Fayette :

« Tu n'as point de Lesbie, de Corine, de Cinthie à chanter; mais, comme tu pilles sans cesse les grands poëtes de l'antiquité, il n'est point étonnant que *Laverna*, la déesse des voleurs, soit l'objet de tes hommages. »

Je reviens au latin de madame de La Fayette. Ce n'est point pour examiner s'il convient ou non à une femme d'apprendre cette langue. L'usage a prononcé. La connoissance du latin paroît être exclusivement réservée aux hommes, et la femme, qui se livre à cette étude, choque l'amour-propre de notre sexe, en usurpant un de ses priviléges, et du sien, en aspirant à s'en distinguer. Madame de La Fayette (on le tient d'elle-même) sentit vivement le tort qu'elle avoit d'en savoir plus que les autres femmes, et elle ne négligea rien pour se le faire pardonner (*). Au surplus, si elle s'efforça de cacher son instruction un peu virile, elle ne laissa point d'en retirer de grands fruits. Introduite de bonne heure dans la société de l'hôtel de Rambouillet, la justesse et la solidité naturelles de son esprit n'auroient peut-être pas résisté à la contagion du mauvais goût, dont cet hôtel étoit le centre, si la lecture des auteurs latins ne lui eût offert un préservatif qu'elle ne pouvoit encore à cette époque trouver dans notre littérature.

En 1655, âgée de 22 ans, elle épousa François, comte de La Fayette, frère de mademoiselle de La Fayette, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, connue par ses chastes amours avec Louis XIII.

Madame de La Fayette eut, de son mari, deux fils, dont

(*) « Madame de La Fayette savoit le latin; mais elle n'en faisoit » rien paroître. C'étoit, disoit-elle, afin de ne pas attirer sur elle la » jalousie des autres dames. »

Ségraisiana, pag. 114.

l'un suivit la carrière des armes, et l'autre embrassa l'état ecclésiastique.

Douée d'un esprit cultivé et du talent d'écrire, elle ne pouvoit manquer d'avoir une estime particulière pour ceux en qui les mêmes avantages se faisoient remarquer. Des gens de lettres furent admis dans sa familiarité. La Fontaine fut de ce nombre. Il étoit dans sa destinée d'avoir les femmes les plus distinguées pour amies et pour bienfaitrices. Il est probable qu'il fut l'objet de la générosité délicate de madame de La Fayette. Il s'acquittoit envers elle par de légers présens, et sur-tout par des vers. On en a conservé qu'il lui adressa, en lui envoyant un petit billard (*).

Ségrais, plus connu aujourd'hui des gens du monde par un seul vers de Boileau (**), que par ses églogues d'un style naturel, mais foible, Ségrais déplut à Mademoiselle, au service de laquelle il étoit en qualité de gentilhomme, pour avoir blâmé son projet de mariage avec Lauzun. Il fut obligé de quitter la maison de cette princesse. Madame de La Fayette le reçut dans la sienne. Pendant le séjour qu'il y fit, elle composa *Zayde* et *la Princesse de Clèves*. Mais pouvoit-elle s'en avouer l'auteur? Le préjugé, qui défendoit à un homme de la cour de publier ce qu'il eût pu être glorieux d'écrire, parloit à une femme bien plus impérieusement encore. D'ailleurs, madame de La Fayette en eût-elle été quitte pour le ridicule d'avoir fait de bons romans? Parmi tant d'hommes exercés dans l'art d'écrire, dont elle étoit sans cesse entourée, le public, malin et jaloux, eût-il manqué de chercher, de désigner le complaisant auteur de ses

(*) Œuvres diverses, tom. I., pag. 127.

(**) Que Ségrais dans l'églogue en charme les forêts.

Art Poét. Ch. IV.

ouvrages ? Et Ségrais, écrivain de profession, Ségrais, qui étoit logé chez elle, Ségrais, qui avoit composé pour Mademoiselle des romans qu'elle s'attribuoit, n'eût-il point passé tout naturellement pour avoir payé du même prix la nouvelle hospitalité qu'il recevoit ? Madame de La Fayette, pour ne point se voir disputer ses productions, prit le parti de les mettre sur le compte d'un autre. *Zayde* parut sous le nom de Ségrais. Le succès de ce roman fut si prodigieux, que madame de La Fayette, toute modeste qu'elle étoit, dut regretter de n'en pouvoir jouir qu'en secret; Ségrais sur-tout dut désirer de ne pas rester plus long-temps chargé d'une gloire qui, par son accroissement, devenoit un fardeau également incommode pour sa délicatesse et pour son amour-propre. Il en rendit la jouissance à celle qui en avoit la propriété, sans en rien retenir que l'honneur d'avoir donné quelques avis pour la disposition de l'ouvrage (*). Sa rénonciation fut sincère, et l'on y crut. Que l'on compare *Zayde* et *les Illustres Françoises* (**), on sera étonné que ces deux ouvrages aient pu passer un instant pour être de la même main, et, sans savoir moins de gré à Ségrais de la bonne foi avec laquelle il désabusa le public, on conviendra qu'il y eut peu de mérite au public à revenir facilement de son erreur.

Le docte Huet, depuis évêque d'Avranches, fut lié d'une amitié très-tendre avec madame de La Fayette, et il lui en donna de précieuses marques. Le prêtre ne crut point por-

(*) « *La Princesse de Clèves* est de madame de La Fayette : » *Zayde*, qui a paru sous mon nom, est aussi d'elle. Il est vrai que » j'y ai eu quelque part, mais seulement pour la disposition du roman. »

SÉGRAISIANA, pag. 10.

(**) Nouvelles de Ségrais.

ter atteinte à la sévérité canonique, en faisant l'apologie des romans, dont son illustre amie avoit assujéti la morale et l'action aux lois de la plus rigoureuse délicatesse: le savant puisa dans les trésors de l'érudition pour faire l'histoire de ce genre d'écrits jusqu'à l'époque où elle étoit venue y opérer une si heureuse révolution. Son *Traité de l'origine des romans* fut imprimé en tête de *Zayde.* C'est à ce sujet que madame de La Fayette disoit à Huet : *Nous avons marié nos enfans ensemble.* Lorsqu'il s'agit de rendre cette même *Zayde* à son véritable auteur, Huet déposa, dans un de ses écrits, un témoignage auquel la qualité du témoin et la connoissance particulière qu'il avoit du fait, donnèrent le plus grand poids, et qui a servi en grande partie à fixer sur ce point l'opinion des contemporains et celle de la postérité (*).

Rien n'est plus connu que l'amitié de madame de La Fayette et du duc de La Rochefoucault, l'auteur des *Maximes.* Elle dura plus de vingt-cinq ans, et la mort seule en rompit les nœuds. Ce ne seroit point assez de dire que M. de La Rochefoucault et madame de La Fayette se voyoient tous les jours : ils étoient continuellement ensemble; ils ne se quittoient pas. Ils goûtoient ce plaisir si doux

(*) « Ses nouvelles (de Ségrais) furent bien reçues du public, » moins toutefois que *Zayde* et quelques autres ouvrages de ce genre, qui parurent sous son nom, et qui étoient en effet de la comtesse de La Fayette, comme lui et la comtesse l'ont déclaré souvent à plusieurs de leurs amis, qui en peuvent rendre un assuré » témoignage. Pour *Zayde*, je le sais d'original; car j'ai souvent vu » madame de La Fayette occupée à ce travail, et elle me le communiqua tout entier pièce à pièce, avant que de le rendre public....... » Je rapporte ce détail pour désabuser quelques personnes, qui, bien » que peu instruites de la vérité de ce fait, ont voulu le contester. »

Huet, Origines de Caën.

pour deux personnes d'un esprit supérieur, le plaisir de s'entendre, de s'apprécier, de se faire valoir, de s'éclairer mutuellement. Le duc de La Rochefoucault, après avoir *fait la guerre aux rois pour mériter un cœur* qui lui étoit infidèle (*), avoit abjuré l'amour et la faction. Jugeant de toutes les femmes par la duchesse de Longueville, et de tous les hommes par les intrigans de la Fronde, il s'étoit cru en droit de mépriser l'humanité, et il en avoit fait la satyre. Vertueux, il avoit dégradé la vertu ; brave, il avoit nié la bravoure ; l'amitié même, ce sentiment qu'il éprouvoit aussi vivement qu'il étoit digne de l'inspirer, l'amitié n'avoit pas été épargnée par son incrédulité. La retraite involontaire à laquelle il étoit condamné après le tumulte et les agitations de sa jeunesse, son éloignement des places et des honneurs, l'abandon de ceux qui ne s'attachent qu'à la faveur, le dirai-je? les maux douloureux dont il étoit obsédé, tout concouroit à nourrir sa misantropie. Dans cette position, quelle société pouvoit lui être plus nécessaire que celle d'une femme aimable et bonne, qui embellît sa solitude, remplît le vide de son âme, adoucît son humeur et ses chagrins, dont l'attachement désintéressé fût une continuelle réfutation de

(*) Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

Vers de Duryer, écrits par le duc de La Rochefoucault au bas d'un portrait de madame de Longueville, dont il étoit l'amant. Après avoir perdu pour quelque temps la vue au combat de la Porte Saint-Antoine, et s'être aperçu que madame de Longueville le trompoit, il parodia ainsi ces deux vers :

Pour mériter son cœur qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux.

son triste système (*), dont l'entretien fît une agréable diversion aux maux qu'elle ne parviendroit point à soulager par ses soins, qui attirât chez lui, auprès de qui il pût trouver ce choix d'hommes instruits et de femmes spirituelles, si préférable à la foule des courtisans frivoles et perfides? Telle fut madame de La Fayette pour M. de La Rochefoucault. De son côté, elle trouva dans ce commerce la considération que donne l'amitié d'un homme qui réunit un grand mérite à un grand nom; elle y trouva, pour la conduite de ses affaires, les conseils de l'expérience, pour la perfection de ses ouvrages les avis de l'esprit et du goût, pour l'établissement de ses enfans, le crédit que conservoient encore au duc de La Rochefoucault une haute naissance, et des talens supérieurs qu'on ne pouvoit oublier, quoiqu'on ne les employât pas. M. de La Rochefoucault mourut. Madame de La Fayette fut inconsolable. Il faut ici, pour être juste, rendre sa valeur entière à ce terme, l'un de ceux que l'exagération a le plus affoiblis en les prodiguant : madame de La Fayette fut véritablement inconsolable. Mais laissons le soin de peindre sa douleur à madame de Sévigné, qui en fut témoin, à cette femme d'une sensibilité parfaite, à qui l'expression la plus tendre et la plus vive ne manqua jamais pour rendre les mouvemens de son âme, et qui, dans vingt lignes d'une lettre, disputa à Fléchier l'honneur d'avoir le plus éloquemment parlé de la mort de Turenne, et des larmes de la France. « M. de La Rochefoucault est mort, écrit » madame de Sévigné à sa fille; M. de Marsillac (**) est

(*) Madame de La Fayette disoit : « *M. de La Rochefoucault* » *m'a donné de l'esprit; mais j'ai réformé son cœur.* »

SÉGRAISIANA, page 31.

(**) Fils de M. de La Rochefoucault.

» dans une affliction qu'on ne peut se représenter; cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour; toute la famille royale se retrouvera à sa place; mais où madame de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme; elle est toujours dans sa chambre; elle ne court point. M. de La Rochefoucault étoit sédentaire comme elle : cet état les rendoit nécessaires l'un à l'autre. Rien ne pouvoit être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Il ne sera pas au pouvoir du temps d'ôter à madame de La Fayette l'ennui de cette privation. Sa vie est tournée d'une manière qu'elle trouvera tous les jours un tel ami à dire...... Le temps, qui est si bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse..... Tout se consolera, hormis elle. »

Madame de La Fayette ne survécut que de dix ans à M. de La Rochefoucault. Accablée par le chagrin et les maladies, ayant perdu ce qui l'attachoit le plus au monde, elle se jeta toute entière dans le sein de Dieu : les dernières années de sa vie furent consacrées aux pratiques de la piété la plus austère; elle y étoit dirigée par l'abbé Duguet, écrivain distingué de Port-Royal, et auteur du célèbre *Traité de l'institution d'un Prince.* Il est à remarquer que madame de La Fayette et madame de Sévigné, toutes deux sensibles et *mondaines*, se rangèrent du parti de ces fameux solitaires, qui livroient une si rude guerre aux passions et au monde. Cette prédilection pour une doctrine qui exagéroit les principes et même les vertus du christianisme, n'étoit-elle pas en elles un effet du penchant qu'ont les femmes aux opinions extrêmes et aux sentimens excessifs?

Madame de La Fayette mourut en 1693, dans sa soixantième année.

La nature ne lui avoit pas refusé les avantages extérieurs : sans être d'une beauté remarquable, sa figure plaisoit par la grâce et l'expression. (*)

Le trait le plus marqué de son caractère étoit la franchise. M. le duc de La Rochefoucault lui avoit dit qu'elle étoit *vraie*. Ce mot, qui jusqu'alors n'avoit point encore été employé dans cette acception, semble la peindre parfaitement, et chacun le lui appliqua; sa réputation, à cet égard, étoit si bien établie que madame de Maintenon, qui alors n'étoit encore que madame Scarron, se félicitant dans une de ses lettres, de la franchise avec laquelle elle avoit parlé à madame de Montespan, dit : « Enfin, madame de La Fayette » auroit été contente du vrai de mes expressions, et de la » brièveté de mon récit. » La *véracité* est une vertu qu'on n'exerce pas sans blesser plus d'un amour-propre, et aucun des torts qu'on a envers l'amour-propre ne reste sans vengeance. On accusa madame de La Fayette de *sécheresse*; madame de Maintenon se plaignit d'elle : « Je n'ai pu, dit- » elle, conserver l'amitié de madame de La Fayette : elle » en mettoit la continuation à trop haut prix. Je lui ai mon- » tré du moins que j'étois aussi *vraie* et aussi ferme qu'elle. » Encore un éloge de sa franchise (**); cette fois sur-tout il

(*) On en peut juger par la gravure qui est en tête de ce volume. Elle a été faite d'après un portrait original du célèbre Largilliere, qui nous a été communiqué par la famille de madame de La Fayette.

(**) On pourroit les multiplier à l'infini. Je ne rapporterai plus que celui-ci, tiré des Lettres de Madame de Sévigné : « Madame de » La Fayette est charmée de vous; elle vous aime plus que jamais, » et vous souhaite avec empressement. *Vous la connoissez, il faut* » *la croire sur sa parole.* »

faut y croire : ce n'est plus une amie qui parle. Il est impossible de dire de quel côté furent les torts entre madame de La Fayette et madame de Maintenon. On peut croire seulement que l'amie de MM. de Port-Royal ne voulut pas être plus long-temps l'amie de leur persécutrice, et que d'ailleurs celle qui faisoit profession de tant de sincérité cessa de sympathiser avec une femme, à qui son nouveau rang faisoit un devoir de la réserve et presque de la dissimulation. Quoi qu'il en soit, madame de La Fayette, dans ses *Mémoires de la Cour de France*, parle de la fondatrice de Saint-Cyr, d'une manière assez épigrammatique : elle trouve, comme tout le monde, que Racine l'a peinte sous le nom d'Esther; elle remarque pourtant *cette différence qu'Esther étoit un peu plus jeune et moins précieuse en fait de piété.* L'auteur des *Mémoires de madame de Maintenon* s'est cru obligé de venger celle-ci. « Madame de La » Fayette, dit-il, n'avoit point ce liant qui rend aimable et » solide le commerce d'une femme. Elle étoit trop impa» tiente : tantôt caressante, tantôt impérieuse, souvent de » mauvaise humeur ; avec cela elle exigeoit des respects in» finis, auxquels elle répondoit quelquefois par des hau» teurs........ Elle fit payer à madame Scarron la gloire d'a» voir été plus aimable et plus estimée qu'elle. » Où La Beaumelle a-t-il pris les couleurs de ce portrait? A ce ton d'assurance, à ces détails de caractère, ne diroit-on pas qu'il a vécu dans la société de madame de La Fayette, ou qu'il a eu sur sa personne des mémoires fidèles et connus de lui seul? Mais telle étoit la méthode de cet écrivain : mêlant à quelques vérités, sues de tout le monde, beaucoup de faussetés qu'il inventoit, il a donné le premier modèle de ces écrits scandaleux, connus sous le nom de *Vies privées*,

dont les auteurs obscurs ont défiguré tous les personnages célèbres pour gagner quelqu'argent, tromper les étrangers et amuser les antichambres. Ce Bussy-Rabutin, satyrique impitoyable, qui n'épargna ni le roi, ni madame de Sévigné, sa cousine, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus puissant et de plus aimable; Bussy chercha aussi à dénigrer le caractère et la conduite de madame de La Fayette. A ces calomnies, que le caractère connu de ceux qui en sont les auteurs, dispense de réfuter, je me contenterai d'opposer un témoignage que la malignité elle-même sera forcée d'admettre. C'est celui de madame de Sévigné, écrivant à sa fille: « Madame de La Fayette est, lui dit-elle, une femme » aimable, estimable, que vous aimiez dès que vous aviez » le temps d'être avec elle, et de faire usage de son esprit et » de sa raison. Plus on la connoît, plus on s'y attache. » Madame de Sévigné n'avoit-elle pas assez de sagacité pour découvrir les défauts de son amie, ou de confiance en sa fille pour lui en faire part? C'est ce qu'assurément personne ne sera tenté de croire.

Madame de La Fayette avoit l'esprit éminemment juste. Ségrais lui avoit dit: *votre jugement est supérieur à votre esprit.* Cette opinion lui avoit paru très-flatteuse. On sent que pour bien goûter une pareille louange, il faut la mériter. La solidité et l'étendue de sa raison la rendirent très-propre aux affaires. M. de La Rochefoucault dut à son aptitude en ce genre la conservation d'une grande partie de ses biens.

Elle ne portoit dans la conversation ni les saillies étincelantes et caustiques de madame de Cornuel, ni la vivacité spirituelle de madame de Coulanges, ni l'aimable abandon de madame de Sévigné; mais ses discours étoient d'une pré-

cision élégante et ingénieuse. On a conservé d'elle plusieurs mots : *Les sots traducteurs*, disoit-elle, *ressemblent à des laquais ignorans qui changent en sottises lès complimens dont on les charge.* Elle disoit encore : *Une période* (inutile) *retranchée d'un ouvrage vaut un louis d'or ; un mot, vingt sous.* Je n'omettrai point ce qu'elle disoit de Montaigne : qu'il y auroit du plaisir à avoir un voisin comme lui. Ce mot, qui paroît d'abord assez insignifiant, est un jugement très-fin et très-juste sur cet écrivain, dont le style plein de familiarité, de saillies et de digressions, ressemble fort à une causerie aimable, telle qu'on seroit heureux de la trouver dans ceux que l'on voit le plus souvent.

Mais il est temps de parler des ouvrages de madame de La Fayette. Avant qu'elle écrivît, la *Clélie* et le *Cyrus* de mademoiselle de Scuderi; la *Cassandre* et la *Cléopâtre* de la Calprenède; le *Polexandre* de Gomberville ; *l'Ariane* de Desmarest, et mille autres romans de cette espèce étoient dans toutes les mains. Des intrigues compliquées et chargées d'incidens, qui se débrouilloient péniblement au bout de dix ou douze gros volumes ; des personnages d'invention qui n'avoient aucune vraisemblance, des personnages historiques qu'on ne reconnoissoit plus, des aventures inconcevables, des sentimens guindés, des idées alambiquées, un style souvent inintelligible à force d'affectation, d'entortillage et de prolixité, voilà ce qui charmoit la cour, la ville et les provinces. Malgré la vogue prodigieuse dont jouissoient ces ridicules productions, madame de La Fayette en sentit tous les défauts et elle sut les éviter. Ses sujets simples et de peu d'étendue se développent facilement et comme d'eux-mêmes jusqu'au dénouement, qui ne paroît au lec-

teur que le terme naturel d'une action véritable, et non point la fin préméditée d'une fiction; ses personnages sont des hommes : le mélange de vertus et de foiblesses qu'offrent leurs caractères, nous fait prendre à leur sort ce vif intérêt que ne peut exciter une perfection imaginaire; toujours inspirés par la situation, ses sentimens sont nobles ou touchans; ses pensées sont justes et spirituelles; son style clair, facile et agréable. On y remarquera peut-être quelques tournures qui ont vieilli, quelques locutions qui sont devenues incorrectes : il faut se rappeler que, lorsque l'auteur écrivoit, les chefs-d'œuvres de la langue françoise n'existoient point encore. Sa phrase, sans avoir l'excessive longueur qui nous choque dans certains ouvrages du même temps, est habituellement périodique, et comprend autant de rapports d'une même idée qu'il peut y en entrer sans embarras et sans effort. Telle étoit la manière des meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV. On n'avoit point encore inventé ce style brisé, qui se croit concis parce qu'il dit en vingt petites phrases ce qu'on pourroit exprimer en deux ou trois, et qui ne ressemble pas mal au débit court et interrompu d'un homme dont la respiration est difficile.

Une chose qui, dans les romans de madame de La Fayette, ne paroîtra pas moins contraire au goût moderne que l'étendue de ses phrases, c'est celle des discours, c'est le développement que ses personnages donnent à leurs idées dans les entretiens qu'ils ont ensemble. Ils n'épuisent point leur matière; mais ils l'approfondissent. On croit assister à un entretien solide et ingénieux où celui qui parle, sûr des égards et de l'attention du cercle qui l'entoure, n'est point forcé de trop abréger ses discours par la crainte qu'on ne les interrompe ou qu'on ne cesse de les écouter, et où ceux qui

écoutent, se reposant sur l'opinion qu'on a de leur esprit, ne sont point tourmentés du désir de le montrer, et attendent pour parler à leur tour, qu'ils aient quelque chose à ajouter à l'instruction ou au plaisir des autres. J'aime à croire que tel étoit le caractère de la conversation dans ces sociétés choisies dont madame de La Fayette faisoit partie, et qu'en cela elle n'a pas moins exactement retracé, qu'en tout le reste, les mœurs de la bonne compagnie de son temps. Mais combien ces entretiens instructifs sans pédanterie, agréables sans futilité, approfondis sans verbiage, sembleroient d'un goût suranné à tous ceux que charment nos propos rompus et nos assauts d'épigrammes? Sous le beau prétexte de la vivacité du dialogue, nous voyons aujourd'hui les poëtes comiques et les romanciers, en cela du moins, fidèles copistes des usages de leur siècle, n'employer pour figurer nos conversations que des saillies, des traits, des sens suspendus et des mots coupés.

Je borne ici mes réflexions sur ce qui tient à la forme des romans de madame de La Fayette, pour en examiner le fond avec quelque attention. Le véritable triomphe qu'elle a obtenu sur ses devanciers, triomphe qui s'est renouvelé pour elle presque autant de fois qu'on a voulu depuis courir la même carrière, c'est d'avoir peint l'amour des couleurs tout à la fois les plus vraies et les plus honnêtes. Pouvoit-on rien voir qui fût moins dans la nature et dans les mœurs que la folle passion de ces héros de romans, qui soupiroient dix ans pour une belle avant d'oser lui déclarer leur flamme, et achetoient de dix autres années de soumissions, de souffrances, de combats rendus pour l'inhumaine, le pardon de leur audace et la faveur d'un regard moins sévère? Ces peintures fantastiques ont été remplacées dans le siècle dernier,

par des peintures d'un genre tout différent. Elles retraçoient des objets plus réels sans doute, mais aussi elles étoient bien plus dangereuses pour les mœurs que les premières ne l'avoient été pour la raison. Je ne parle point de ces romans, mémoires scandaleux du temps où ils ont paru, où l'esprit, la gaieté, la grâce n'étoient employés qu'à gazer des obscénités, à ériger la corruption en système et à jeter du ridicule sur la décence : je parle de ces romans, dont les auteurs, tout en prodiguant les noms de *vertu* et de *sentiment*, nous ont peint dans des pages qu'on appelle *brûlantes*, les transports frénétiques des amans, la violence de leurs désirs, le délire même de leurs jouissances, et, par ces tableaux, plus voisins du cynisme que de la volupté, semblent avoir voulu donner de nouvelles forces à une passion qui ne s'empare que trop puissamment de notre imagination et de nos sens.

Également éloignée de ces deux excès, madame de La Fayette a représenté l'amour tel qu'il peut exister dans les âmes délicates, tel sur-tout qu'il doit leur être dépeint, l'amour attaquant par la timidité et le respect, se défendant par la vertu et la fierté, triomphant sans souiller sa victoire, cédant sans s'avilir, pénétrant ce qui échappe à tous les yeux, ayant seul le secret de ce qui fait sa joie et ses tourmens, heureux ou malheureux d'un mot, d'un geste, d'un coup-d'œil, trouvant dans des plaisirs légitimes le prix de sa persévérance, ou s'immolant au devoir que de longs remords ont déjà vengé, et se punissant éternellement d'une faute d'un moment que souvent le cœur seul a commise.

Zayde est le seul roman de madame de La Fayette, où l'auteur ne se soit pas proposé un but moral et attendrissant. Les amours de *Zayde* et de *Consalve*, après avoir été tra-

versés par mille obstacles en apparence insurmontables, sont couronnés par le mariage des deux amans. La scène est en Espagne. L'intrigue et les caractères ont la couleur locale. La galanterie maure et la jalousie espagnole (*) sont retracées avec fidélité. Les aventures ont même quelque chose d'un peu romanesque et qui tient de l'*imbroglio*, tel que nos auteurs de romans et de pièces de théâtre du commencement du dix-septième siècle l'avoient emprunté aux poëtes de là les Pyrénées. Il y a un portrait qui joue dans l'action un rôle plus considérable peut-être qu'il ne seroit à désirer. Ce fut un tribut que madame de La Fayette paya cette fois au goût de son temps, et dont elle s'affranchit ensuite pour toujours. Par combien de beautés ce léger défaut n'est-il point racheté! « Rien n'est plus attachant ni plus origi-» nal, dit M. de La Harpe, que la situation de *Consalve* » et de *Zayde*, s'aimant tous les deux dans un désert, igno-» rant la langue l'un de l'autre et craignant tous les deux de » s'être vus trop tard. Les incidens que cette situation fait » naître sont une peinture heureuse et vraie des mouvemens » de la passion. » Je ne puis m'empêcher d'ajouter à ce témoignage celui d'un autre écrivain qui sans doute n'est point en littérature du même poids que M. de La Harpe, mais qu'on n'accusera pourtant pas de manquer de finesse

(*) On a blâmé dans le temps, on a blâmé depuis comme bizarre, le caractère d'*Alphonse*, qui est jaloux de tout le monde et même d'un homme mort, au point de se brouiller avec sa maîtresse. Ségrais dit : « La jalousie d'*Alphonse*, qui paroît extraordinaire, est » dépeinte sur le vrai, mais moins outrée qu'elle ne l'étoit en effet. »

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit Boileau. Le lecteur jugera s'il en est ainsi du caractère d'*Alphonse*.

et de goût. Cet écrivain, c'est d'Alembert. «Rien ne fait, » dit-il, plus d'honneur au talent de l'auteur, ou plutôt à la » sensibilité de son âme que cet endroit admirable du ro- » man de *Zayde*, où les deux amans qui sont forcés de se » séparer pour quelques mois, et qui, en se séparant, ne sa- » voient pas la langue l'un de l'autre, l'apprennent chacun » de leur côté, durant cette absence, et se parlent chacun en » se revoyant la langue qui n'étoit pas la leur. Il n'y a peut- » être dans les anciens qu'on aime tant à préférer aux mo- » dernes, aucun trait d'un sentiment aussi délicat et d'un » intérêt aussi tendre. L'écrivain qui a imaginé cette situa- » tion si neuve et si touchante, et qui n'a pu la trouver que » dans son cœur, a montré qu'il savoit aimer, et ceux qui » le sauront comme lui, sentiront, en lisant dans *Zayde* la » scène charmante que nous rappelons ici, combien cette » expression simple et vraie d'un sentiment doux et profond » est préférable à la nature factice ou exagérée de tant de » romans modernes. »

« *La Princesse de Clèves*, suivant M. de La Harpe, est » une production encore plus aimable et plus touchante que » *Zayde*, et jamais l'amour combattu par le devoir n'a été » peint avec plus de délicatesse. » N'ayant et ne pouvant avoir, en écrivant cette notice, d'autre dessein que de mettre la gloire de madame de La Fayette dans son plus grand jour, je m'attache, comme on peut le voir, à citer ceux de nos meilleurs littérateurs qui ont apprécié ses différens ouvrages. Non-seulement je ne sens pas mieux qu'ils n'ont fait les beautés que ces ouvrages renferment, mais mon opinion, moins bien rendue, et dénuée de l'autorité qu'une juste réputation donne à celle de ces hommes distingués, priveroit, si elle étoit mise à la place, mes lecteurs d'un plaisir, et

madame de La Fayette d'un suffrage digne d'elle. Marmontel m'aidera à caractériser le chef-d'œuvre de cet aimable écrivain. Voici ce qu'il en dit : « Comme dans la nature et » dans la vérité des mœurs, la pudeur et l'honnêteté ne » sont pas inconciliables avec le sentiment ingénu de l'a- » mour ; que ce sentiment peut avoir son élévation et sa dé- » licatesse ; et que, sans rien exagérer, un cœur sensible » peut être à la fois intéressant par sa foiblesse, et estima- » ble par sa vertu, on imagina des situations où le devoir » combattroit le penchant, et où la victime de l'un et de » l'autre seroit pardonnable dans ses combats, malheureuse » dans son triomphe. C'est ce malheur involontaire, où tout » le tort est du côté de la nature ou de la fortune, et toute » la gloire du côté des mœurs ; c'est là, dis-je, ce qui fait » l'intérêt de ce roman célèbre, qui a servi de modèle à tant » d'autres, et ce roman (*la Princesse de Clèves*) fut com- » posé par une femme, comme pour marquer la limite jus- » qu'à laquelle l'amour illégitime pouvoit aller dans un » cœur bien né, sans l'avilir et sans lui ôter ses droits à l'es- » time et à la pitié. Rien, sans doute, de plus ingénieux et » de plus juste que cette apologie des foiblesses d'un sexe » destiné à plaire et à se défendre de ses propres séductions. » Rien de plus propre à lui concilier l'indulgence que cette » peinture d'un cœur vertueux et tendre, qui, n'ayant pas » la force d'étouffer un sentiment répréhensible, a du moins » celle de le vaincre ; et, sous ce point de vue, *la Prin-* » *cesse de Clèves* est ce que l'esprit d'une femme pouvoit » produire de plus adroit et de plus délicat. » On ne peut rien ajouter ni à ce jugement ni à cet éloge.

Le cadre dans lequel madame de La Fayette a placé son roman, est historique aussi bien que le nom des personna-

ges qu'elle met en jeu; mais, aux noms près, monsieur et madame de Clèves, et M. de Nemours, sont entièrement d'imagination. L'histoire du temps, faisant à peine ou même ne faisant point du tout mention d'eux, l'auteur a pu, sans conséquence, mettre sur leur compte des aventures fictives. Mais il y auroit peut-être du danger à en agir ainsi à l'égard de personnages plus importans ou plus connus, sur-tout s'ils étoient modernes. Ce seroit opérer, dans la mémoire des lecteurs, un mélange dangereux de faux et de vrai; les faits historiques et les faits supposés se confondroient et seroient alternativement pris les uns pour les autres. Madame de La Fayette a donc eu raison d'user à cet égard de la plus grande circonspection; en cela, comme en tout le reste, elle doit être prise pour modèle par ceux qui, à son imitation, composent des *nouvelles historiques*.

Celle de *la Princesse de Clèves* obtint un succès complet. Fontenelle la lut quatre fois; c'est lui-même qui nous l'apprend. Il y trouvoit, disoit-il, une certaine science du cœur, une peinture de ses mouvemens les plus délicats qui le touchoient beaucoup plus que n'auroient fait des incidens extraordinaires et merveilleux. « On ne sent, dans les aven-
» tures, ajoutoit-il, que l'effort de l'imagination de l'au-
» teur; mais dans les choses de passion, c'est la nature seule
» qui se fait sentir, quoiqu'il en ait coûté à l'auteur un ef-
» fort d'esprit que je crois plus grand. » Pour que rien ne manquât à la gloire de l'ouvrage, aux suffrages des bons esprits se joignirent les critiques des autres. Il en parut une sous le titre de *Lettres à madame la Marquise de *** sur le sujet de la Princesse de Clèves.* On la crut du jésuite Bouhours. Elle étoit de M. de Valincour. Il trouvoit mauvais que la première entrevue de M. de Clèves et de made-

moiselle de Chartres se fît chez un joaillier : il auroit mieux aimé qu'elle se fît dans une église. Cet échantillon de ses censures suffit pour les faire apprécier toutes; mais la matière d'un reproche un peu plus grave que faisoient au roman Bussy-Rabutin et quelques autres beaux-esprits du temps, c'étoit l'aveu que madame de Clèves fait à son époux de sa passion pour M. de Nemours. Un abbé de Charnes prit la défense de l'ouvrage attaqué dans un écrit intitulé : *Conversations sur la critique de la Princesse de Clèves.* Toute cette polémique est tombée dans l'oubli, et mérite d'y rester.

Rendons grâces aux censeurs de madame de La Fayette : ils lui ont fait faire un bon ouvrage de plus. Ennuyée de s'entendre éternellement reprocher cet aveu de madame de Clèves, elle entreprit une réfutation d'un genre tout à fait nouveau. La révélation faite par une femme à son mari d'un penchant qu'ignoroit l'homme même qui en étoit l'objet, avoit paru invraisemblable. Elle imagina de placer une femme, entraînée jusqu'aux dernières foiblesses par un amour illégitime, dans une situation telle que le parti le plus honnête, et presque le plus sûr pour elle, fût de prendre son époux pour confident d'un pareil secret. Telle est le sujet de *la Comtesse de Tende.* La justification est complète. Cette nouvelle qui, dans un petit nombre de pages, offre les situations les plus naturelles et les plus touchantes, le dénouement le plus pathétique et le plus moral, étoit enfouie dans des recueils à peu près inconnus. Elle se trouve aujourd'hui pour la première fois réunie aux autres ouvrages de madame de La Fayette.

Parmi ces ouvrages figure encore dignement *la Princesse de Montpensier.* Elle est d'une moindre étendue que

Zayde et *la Princesse de Clèves :* son but est le même que celui de ce dernier roman; la catastrophe en est bien plus terrible. En peignant trois fois les malheurs produits par une passion que le devoir réprouve, madame de La Fayette a fait honneur à son cœur, mais elle a sur-tout fait briller son talent. Sans doute il en falloit un très-fertile et très-varié pour conduire tant de fois le lecteur à une même fin, par des moyens toujours nouveaux et toujours également intéressans.

Les romans de madame de La Fayette ont fourni le sujet de deux pièces de théâtre; l'une est une tragédie de Boursaut, intitulée: *La Princesse de Clèves*, comme le roman d'où elle étoit tirée. Elle n'eut aucun succès; l'auteur la redonna depuis sous le titre de *Germanicus*, et elle fut fort applaudie. L'autre pièce est *le Jaloux*, comédie de M. Bret. Cette comédie n'est autre chose que l'épisode d'Alphonse dans *Zayde*, arrangé pour la scène. J'ignore quel sort elle a eu : elle n'est point restée au théâtre.

Outre ses romans, madame de La Fayette avoit fait un assez grand nombre d'ouvrages sur l'histoire du temps ; mais les manuscrits se sont perdus par la négligence de l'abbé de La Fayette, son fils, qui les prêtoit à tout le monde, et ne les redemandoit pas. On n'a conservé que deux de ces écrits. L'un est intitulé : *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, et renferme des détails fort curieux, tant sur l'intérieur de la cour à cette époque, que sur les opérations de la guerre, de la marine et de la diplomatie. L'autre écrit est l'histoire de cette Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, morte à la fleur de son âge et au comble de la gloire. Les deux ouvrages sont dignes par l'agrément du style, l'exactitude des faits, la justesse et la finesse

des observations, de celle qui écrivit *Zayde* et *la Princesse de Clèves*, obtint de ses contemporains le nom de *vraie*, et retraça avec tant de fidélité les mouvemens du cœur humain.

On a encore de madame de La Fayette, un portrait de madame de Sévigné, un des meilleurs que l'on ait faits dans ce siècle où l'on en fit tant. L'amitié rendit fidèlement les traits d'un modèle qu'elle n'avoit pas besoin d'embellir.

Enfin il nous reste de l'auteur de *Zayde* quelques lettres à cette même madame de Sévigné, dont elles ne déshonoreroient point le recueil. Je ne doute point que si madame de La Fayette se fût livrée davantage au commerce épistolaire, elle n'eût approché en ce genre du talent et de la réputation de son amie. « Mais, lui écrivoit-elle un jour, le goût d'é-
» crire m'est passé pour tout le monde, et, si j'avois un a-
» mant qui voulût de mes lettres tous les matins, je rom-
» prois avec lui. »

L. S. AUGER.

LETTRE
DE MONSIEUR HUET
A MONSIEUR DE SEGRAIS.

DE L'ORIGINE DES ROMANS.

VOTRE curiosité est bien raisonnable, et il sied bien de vouloir savoir l'origine des romans à celui qui entend si parfaitement l'art de les faire; mais je ne sais, monsieur, s'il me sied bien aussi d'entreprendre de satisfaire votre désir. Je suis sans livres; j'ai présentement la tête remplie de toute autre chose, et je connois combien cette recherche est embarrassante. Ce n'est ni en Provence, ni en Espagne, comme plusieurs le croient, qu'il faut espérer de trouver les premiers commencemens de cet agréable amusement des honnêtes paresseux; il faut les aller chercher dans des pays plus éloignés, et dans l'antiquité la plus reculée. Je ferai pourtant ce que vous souhaitez; car, comme notre ancienne et étroite

amitié vous donne droit de me demander toutes choses, elle m'ôte aussi la liberté de vous rien refuser.

Autrefois, sous le nom de romans, on comprenoit non-seulement ceux qui étoient écrits en prose, mais plus souvent encore ceux qui étoient écrits en vers. Le Giraldi, et le Pigna son disciple, dans leurs traités *de' Romanzi*, n'en reconnoissent presque point d'autres, et donnent le Boiardo et l'Arioste pour modèles: mais aujourd'hui l'usage contraire a prévalu, et ce que l'on appelle proprement romans, sont des fictions d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art, pour le plaisir et l'instruction des lecteurs. Je dis des fictions, pour les distinguer des histoires véritables; j'ajoute d'aventures amoureuses, parce que l'amour doit être le principal sujet du roman. Il faut qu'elles soient écrites en prose, pour être conformes à l'usage de ce siècle; il faut qu'elles soient écrites avec art et sous de certaines règles, autrement ce sera un amas confus, sans ordre et sans beauté. La fin principale des romans, ou du moins celle qui le doit être, et que se doivent proposer ceux qui les composent, est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée et le vice châtié. Mais, comme l'esprit de l'homme

est naturellement ennemi des enseignemens, et que son amour propre le révolte contre les instructions, il le faut tromper par l'appât du plaisir, et adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples, et corriger ses défauts en les condamnant dans un autre. Ainsi, le divertissement du lecteur, que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit et la correction des mœurs; et les romans sont plus ou moins réguliers, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de cette définition et de cette fin. C'est seulement de ceux-là que je prétends vous entretenir, et je crois que c'est là aussi que se borne votre curiosité.

Je ne parle donc point ici des romans en vers, et moins encore des poëmes épiques, qui, outre qu'ils sont en vers, ont encore des différences essentielles qui les distinguent des romans, quoiqu'ils aient d'ailleurs un très-grand rapport, et que, suivant la maxime d'Aristote qui enseigne que le poëte est plus poëte par les fictions qu'il invente que par les vers qu'il compose, on puisse mettre les faiseurs de romans au nombre des poëtes. Pétrone dit que les poëmes doivent s'expliquer par de grands détours, par le ministère des dieux, par des expressions libres et hardies,

de sorte qu'on les prenne plutôt pour des oracles qui partent d'un esprit plein de fureur, que pour une narration exacte et fidèle. Les romans sont plus simples, moins élevés, moins figurés dans l'invention et dans l'expression : les poëmes ont plus de merveilleux, quoique toujours vraisemblables; les romans ont plus de vraisemblable, quoiqu'ils aient quelquefois du merveilleux. Les poëmes sont plus réglés et plus châtiés dans l'ordonnance, et reçoivent moins de matière, d'événemens et d'épisodes ; les romans en reçoivent davantage, parce qu'étant moins élevés et moins figurés, ils ne tendent pas tant l'esprit, et le laissent en état de se charger d'un plus grand nombre de différentes idées. Enfin, les poëmes ont pour sujet une action militaire ou politique, et ne traitent l'amour que par occasion; les romans, au contraire, ont l'amour pour sujet principal, et ne traitent la politique et la guerre que par incident. Je parle des romans réguliers; car la plupart des vieux romans français, italiens, espagnols, sont bien moins amoureux que militaires : c'est ce qui a fait croire à Giraldi que le nom de roman vient d'un mot grec qui signifie la force et la valeur, parce que ces livres ne sont faits que pour vanter la force et la valeur des paladins : mais Giraldi s'est abusé en cela, comme

vous verrez dans la suite. Je ne comprends point ici non plus ces histoires qui sont reconnues pour avoir beaucoup de faussetés, telles que sont celles d'Hérodote, qui pourtant en a bien moins que l'on ne croit, la navigation d'Hannon, la vie d'Apollonius écrite par Philostrate, et plusieurs semblables. Ces ouvrages sont véritables dans le gros, et faux seulement dans quelques parties; les romans, au contraire, sont véritables dans quelques parties, et faux dans le gros. Les uns sont des vérités mêlées de quelques faussetés, les autres sont des faussetés mêlées de quelques vérités. Je veux dire que la vérité tient le dessus dans ces histoires, et que la fausseté prédomine tellement dans les romans, qu'ils peuvent même être entièrement faux et en gros et en détail. Aristote enseigne que la tragédie, dont l'argument est connu et pris dans l'histoire, est la plus parfaite, parce qu'elle est plus vraisemblable que celle dont l'argument est nouveau et entièrement controuvé; et néanmoins il ne condamne pas cette dernière. Sa raison est, qu'encore que l'argument d'une tragédie soit tiré de l'histoire, il est pourtant ignoré de la plupart des spectateurs, et nouveau à leur égard, et que cependant il ne laisse pas de divertir tout le monde. Il faut dire la même chose des romans, avec cette distinc-

tion toutefois, que la fiction totale de l'argument est plus recevable dans les romans, dont les acteurs sont de médiocre fortune, comme dans les romans comiques, que dans les grands romans, dont les princes et les conquérans sont les acteurs, et dont les aventures sont illustres et mémorables, parce qu'il ne seroit pas vraisemblable que de grands événemens fussent demeurés cachés au monde et négligés par les historiens; et la vraisemblance, qui ne se trouve pas toujours dans l'histoire, est essentielle au roman. J'exclus aussi du nombre des romans, de certaines histoires entièrement controuvées et dans le tout et dans les parties, mais inventées seulement au défaut de la vérité. Telles sont les origines imaginaires de la plupart des nations, et même des plus barbares; telles sont encore ces histoires si grossièrement supposées par le moine Annius de Viterbe, qui ont mérité l'indignation ou le mépris de tous les savans. Je mets la même différence entre les romans et ces sortes d'ouvrages, qu'entre ceux qui, par un artifice innocent, se travestissent et se masquent pour se divertir en divertissant les autres, et ces scélérats qui, prenant le nom et l'habit de gens morts ou absens, usurpent leur bien à la faveur de quelque ressemblance. Enfin, je mets aussi les fables hors de

mon sujet; car les romans sont des fictions de choses qui ont pu être, et qui n'ont point été, et les fables sont des fictions de choses qui n'ont point été, et qui n'ont pu être.

Après être convenu des ouvrages qui méritent proprement le nom de romans, je dis que l'invention en est due aux orientaux; je veux dire aux Arabes, aux Perses et aux Syriens. Vous l'avouerez, sans doute, quand je vous aurai montré que la plupart des grands romanciers de l'antiquité sont sortis de ces peuples : Cléarque, qui avoit fait des livres d'amour, étoit de Cilicie, province voisine de Syrie; Iamblique, qui a écrit les aventures de Rhodanès et de Sidonis, étoit né de parens syriens, et fut élevé à Babylone; Héliodore, auteur du roman de Théagène et de Chariclée, étoit d'Émèse, ville de Phénicie; Lucien, qui a écrit la métamorphose de Lucius en âne, étoit de Samosate, capitale de Comagène, province de Syrie. Achillès-Tatius, qui nous a appris les amours de Clitophon et de Leucippe, étoit d'Alexandrie d'Égypte. L'histoire fabuleuse de Barlaam et de Josaphat a été composée par saint Jean de Damas, capitale de Syrie. Damascius, qui avoit fait quatre livres de fictions, non-seulement incroyables, comme il les avoit intitulées, mais même grossières et éloi-

gnées de toute vraisemblance, comme l'assure Photius, étoit aussi de Damas. Des trois Xénophon, romanciers, dont parle Suidas, l'un étoit d'Antioche de Syrie, et l'autre de Chypre, île voisine de la même contrée; de sorte que tout ce pays mérite bien mieux d'être appelé le pays des fables que la Grèce, où elles n'ont été que transplantées, mais où elles ont trouvé le terroir si bon, qu'elles y ont admirablement bien pris racine.

Aussi à peine est-il croyable combien tous ces peuples ont l'esprit poétique, inventif et amateur de fictions: tous leurs discours sont figurés; ils ne s'expliquent que par allégories; leur théologie, leur philosophie, et principalement leur politique et leur morale, sont toutes enveloppées sous des fables et des paraboles.

Les hiéroglyphes des Égyptiens font voir à quel point cette nation étoit mystérieuse. Tout s'exprimoit chez eux par images; tout y étoit déguisé: leur religion étoit toute voilée; on ne la faisoit connoître aux profanes que sous le masque des fables, et on ne levoit ce masque que pour ceux qu'ils jugeoient dignes d'être initiés dans leurs mystères. Hérodote dit que les Grecs avoient pris d'eux leur théologie mythologique, et il rapporte des contes qu'il avoit ap-

pris des prêtres d'Égypte, et que, tout crédule et fabuleux qu'il est lui-même, il rapporte comme des sornettes. Ces sornettes ne laissoient pas d'être agréables, et de toucher fort l'esprit curieux des Grecs, comme Héliodore le témoigne, gens désireux d'apprendre et amateurs des nouveautés. Ce fut sans doute de ces prêtres que Pythagore et Platon, aux voyages qu'ils firent en Égypte, apprirent à travestir leur philosophie, et à la cacher dans l'ombre des mystères et des déguisemens.

Pour les Arabes, si vous consultez leurs ouvrages, vous n'y trouverez que métaphores tirées par les cheveux, que similitudes et fictions: leur Alcoran est de cette sorte. Mahomet dit qu'il l'a fait ainsi, afin que les hommes pussent plus aisément l'apprendre, et plus difficilement l'oublier. Ils ont traduit les fables d'Ésope en leur langue, quelques-uns d'entr'eux en ont composé de semblables. Ce Locman, si renommé dans tout l'orient, n'étoit autre qu'Ésope. Ses fables, que les Arabes ont ramassées en un volume fort ample, lui acquirent tant d'estime parmi eux, que l'Alcoran vante son savoir dans un chapitre qui, pour cela, est intitulé du nom de Locman. Les vies de leurs patriarches, de leurs prophètes, et de leurs apôtres, sont toutes

fabuleuses. Ils font leurs délices de la poésie, et c'est l'étude la plus ordinaire de leurs beaux esprits. Cette inclination ne leur est pas nouvelle ; elle les possédoit même avant Mahomet, et ils ont des poëmes de ce temps-là. Erpenius assure que tout le reste du monde ensemble n'a point eu tant de poëtes que la seule Arabie. Ils en comptent soixante, qui sont entr'eux comme les princes de la poésie, et qui ont de grandes troupes de poëtes sous eux. Les plus habiles ont traité l'amour en des églogues, et quelques-uns de leurs livres sur cette matière ont passé en occident. Plusieurs de leurs califes n'ont pas tenu la poésie indigne de leur application. Abdala, l'un d'entr'eux, s'y signala, et fit un livre de similitudes, comme rapporte Elmacin. C'est des Arabes, à mon avis, que nous tenons l'art de rimer, et je vois assez d'apparence que les vers léonins ont été faits à l'exemple des leurs ; car il ne paroît point que les rimes eussent eu cours dans l'Europe avant l'entrée de Taric et de Muça en Espagne ; et l'on en vit quantité dans les siècles suivans, quoiqu'il me soit aisé de vous faire voir d'ailleurs que les vers rimés ne furent pas tout à fait inconnus aux anciens Romains.

Les Perses n'ont point cédé aux Arabes en

l'art de mentir agréablement; car encore que le mensonge leur fût autrefois fort odieux dans l'usage de la vie, et qu'ils ne défendissent rien à leurs enfans avec tant de sévérité, néanmoins il leur plaisoit infiniment dans les livres et dans le commerce des lettres, si toutefois les fictions doivent s'appeler mensonges. Pour en tomber d'accord, il ne faut que lire les aventures fabuleuses de leur législateur Zoroastre. Strabon dit que les maîtres, parmi eux, donnoient à leurs disciples des préceptes de morale enveloppés de fictions. Il dit en un autre endroit, que l'on n'ajoute pas beaucoup de foi aux anciennes histoires des Perses, des Mèdes et des Syriens, à cause de l'inclination que leurs écrivains avoient à conter des fables; car, voyant que ceux qui en écrivoient de profession étoient en estime, ils crurent qu'on prendroit plaisir à lire des relations fausses et controuvées, si elles étoient écrites en forme d'histoires. Les fables d'Ésope ont été si fort à leur goût, qu'ils se sont approprié l'auteur. C'est ce même Locman de l'Alcoran, dont je vous ai parlé, qui est si renommé parmi tous les peuples du levant, qu'ils ont voulu dérober à la Phrygie l'honneur de sa naissance, et se l'attribuer; car les Arabes disent qu'il étoit de la race des Hébreux, et les Perses disent qu'il

étoit Arabe noir, et qu'il passa sa vie dans la ville de Caswin, qui étoit l'Arsacie des anciens; d'autres, au contraire, voyant que sa vie, écrite par Mirkond, a beaucoup de rapport avec celle d'Ésope, que Maximus Planudès nous a laissée, et ayant remarqué que, comme les anges donnent la sagesse à Locman dans Mirkond, Mercure donne la fable à Ésope dans Philostrate, ils se sont persuadés que les Grecs avoient dérobé Locman aux orientaux, et en avoient fait leur Ésope. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette question : je dirai seulement en passsant, qu'il faut se souvenir de ce que dit Strabon, que les histoires de ces peuples d'orient sont pleines de mensonges, qu'ils sont peu exacts et peu fidèles, et qu'il est assez vraisemblable qu'ils ont été fabuleux en parlant de l'auteur et de l'origine des fables, comme en tout le reste; que les Grecs sont plus exacts et de meilleure foi dans la chronologie et dans l'histoire, et que la conformité du Locman de Mirkond avec l'Ésope de Planudès et de Philostrate, ne prouve pas davantage qu'Ésope soit Locman, qu'elle prouve que Locman soit Ésope. Les Perses ont donné à Locman le surnom de sage, parce qu'en effet Ésope a été mis au nombre des sages. Ils disent qu'il étoit profondément savant dans la méde-

cine, qu'il y trouva des secrets admirables, et entr'autres celui de faire revivre les morts. Ils ont si bien glosé, paraphrasé, et augmenté ses fables, qu'ils en ont fait, comme les Arabes, un très-gros volume, dont on voit un exemplaire dans la bibliothéque du Vatican. Sa réputation a passé jusqu'en Égypte et dans la Nubie, où son nom et son savoir sont en grande vénération. Les Turcs d'aujourd'hui n'en font pas moins de cas, et croient, comme Mirkond, qu'il a vécu du temps de David; en quoi, s'il est véritablement Ésope, et s'il faut ajouter foi à la chronologie grecque, ils se trompent d'environ quatre cent cinquante ans : mais les Turcs n'y regardent pas de si près. Cela conviendroit mieux à Hésiode, qui fut contemporain de Salomon, et à qui, suivant le rapport de Quintilien, on doit la gloire de la première invention des fables, que l'on a attribuée à Ésope. Il n'y a point de poëtes qui égalent les Perses dans la licence qu'ils se donnent de mentir dans les vies de leurs saints, sur l'origine de leur religion, et dans leurs histoires. Ils ont tellement défiguré celles dont nous savons la vérité par les relations des Grecs et des Romains, qu'on ne les reconnoît pas; et même, dégénérant de cette louable aversion qu'ils avoient autrefois contre ceux qui se

servoient du mensonge pour leurs intérêts, ils s'en font aujourd'hui un honneur. Ils aiment passionnément la poésie; c'est le divertissement des grands et du peuple : le principal manqueroit à un régal, si la poésie y manquoit; aussi tout y est plein de poëtes qui se font remarquer par leurs habillemens extraordinaires. Leurs ouvrages de galanterie et leurs histoires amoureuses ont été célèbres, et découvrent l'esprit romancier de cette nation.

Les Indiens mêmes, voisins des Perses, avoient l'esprit porté, comme eux, aux inventions fabuleuses. Sandaber, indien, avoit composé des paraboles qui ont été traduites par les Hébreux, et que l'on trouve encore aujourd'hui dans les bibliothéques des curieux. Le père Poussin, jésuite, a joint à son Pachimère, qu'il a fait imprimer depuis peu à Rome, un dialogue entre Absalon, roi des Indes, et un gymnosophiste, sur diverses questions de morale, où ce philosophe ne s'explique que par paraboles et par fables, à la manière d'Ésope. La préface porte que ce livre avoit été composé par les plus sages et les plus savans de cette nation, et qu'il étoit soigneusement gardé dans le trésor des chartres du royaume; que Pezroës, médecin de Chosroës, roi de Perse, le traduisit d'in-

dien en persan; un autre, de persan en arabe; et Siméon Sethi, d'arabe en grec. Ce livre est si peu différent des apologues qui portent le nom de l'indien Pilpay, et qui ont paru en français depuis quelques années, qu'on ne peut pas douter qu'il n'en soit l'original ou la copie; car on dit que ce Pilpay fut un bramine qui eut part aux grandes affaires et au gouvernement de l'état des Indes sous le roi Dabchelin; qu'il renferma toute sa politique et toute sa morale dans ce livre, qui fut conservé par les rois des Indes, comme un trésor de sagesse et d'érudition; que la réputation de ce livre étant allée jusqu'à Nouchirevon, roi de Perse, il en eut adroitement une copie, par le moyen de son médecin, qui le traduisit en persan; que le calife Abujafar Almanzor le fit traduire du persan en arabe, et un autre d'arabe en persan; et qu'après toutes ces traductions persiennes, on en fit encore une nouvelle, différente des précédentes, sur laquelle on a fait la françoise. Certainement quiconque lira l'histoire des prétendus patriarches des Indiens, Brammon et Bremmaw, de leurs descendans et de leurs peuplades, ne cherchera point d'autre preuve de l'amour de ce peuple pour les fables. Je croirois donc volontiers que quand Horace a appelé fabuleux le fleuve Hy-

daspe qui a sa source dans la Perse, et son embouchure dans les Indes, il a voulu dire qu'il commence et qu'il finit sa course parmi des peuples fort adonnés aux feintes et aux déguisemens.

Ces feintes et ces paraboles que vous avez vues profanes, dans les nations dont je viens de vous parler, ont été sanctifiées dans la Syrie. Les auteurs sacrés, s'accommodant à l'esprit des Juifs, s'en sont servi pour exprimer les inspirations qu'ils recevoient du ciel. L'écriture sainte est toute mystique, toute allégorique, toute énigmatique. Les talmudistes ont cru que le livre de Job n'est qu'une parabole de l'invention des Hébreux. Ce livre, celui de David, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, et tous les autres cantiques sacrés sont des ouvrages poétiques, pleins de figures qui paroîtroient hardies et violentes dans nos écrits, et qui sont ordinaires dans ceux de cette nation. Le livre des Proverbes est autrement intitulé les Paraboles, parce que les proverbes de cette sorte, selon la définition de Quintilien, ne sont que des fictions ou paraboles en raccourci. Le Cantique des cantiques est une pièce dramatique, où les sentimens passionnés de l'époux et de l'épouse sont exprimés d'une manière si tendre et si touchante, que nous en

serions charmés, si ces expressions et ces figures avoient un peu plus de rapport avec notre génie, ou que nous pussions nous défaire de cette injuste préoccupation qui nous fait désapprouver tout ce qui s'éloigne tant soit peu de nos mœurs, en quoi nous nous condamnons nous-mêmes, sans nous en apercevoir, puisque notre légèreté ne nous permet pas de persévérer long-temps dans les mêmes coutumes. Notre Seigneur lui-même ne donne presque point de préceptes aux Juifs, que sous le voile des paraboles. Le Talmud contient un million de fables, toutes plus impertinentes les unes que les autres; plusieurs rabbins les ont depuis expliquées, conciliées, ou ramassées dans des ouvrages particuliers, et ont composé d'ailleurs beaucoup de poésies, de proverbes et d'apologues. Les Cypriotes et les Ciliciens, voisins de la Syrie, ont inventé de certaines fables qui portoient le nom de ces peuples; et l'habitude que les Ciliciens, en leur particulier, avoient au mensonge, a été décriée par un des plus anciens proverbes qui ait eu cours dans la Grèce. Enfin, les fables étoient en si grande vogue dans toutes ces contrées, que parmi les Assyriens et les Arabes, selon le témoignage de Lucien, il y avoit de certains personnages, dont la seule profession étoit d'expliquer les fables; et

ces gens menoient une vie si réglée, qu'ils vivoient beaucoup plus long-temps que les autres hommes.

Mais il ne suffit pas d'avoir découvert la source des romans, il faut voir par quel chemin ils se sont répandus dans la Grèce et dans l'Italie, et s'ils ont passé de là jusqu'à nous, ou si nous les tenons d'ailleurs. Les Ioniens, peuples de l'Asie mineure, s'étant élevés à une grande puissance, et ayant acquis beaucoup de richesses, s'étoient plongés dans le luxe et dans les voluptés, compagnes inséparables de l'abondance. Cyrus les ayant subjugués par la prise de Crésus, et toute l'Asie mineure étant tombée avec eux sous la puissance des Perses, ils reçurent leurs mœurs avec leurs lois; et mêlant leurs débauches avec celles où leur inclination les avoit déjà portés, ils devinrent la plus voluptueuse nation du monde. Ils raffinèrent sur les plaisirs de la table; ils y ajoutèrent les fleurs et les parfums; trouvèrent de nouveaux ornemens pour les bâtimens; les laines les plus fines et les plus belles tapisseries du monde venoient de chez eux. Ils furent auteurs d'une danse lascive, que l'on nomma ionique; et ils se signalèrent si bien par leur mollesse, qu'elle passa en proverbe. Mais entr'eux, les Milésiens l'emportèrent dans la science des plaisirs

et en délicatesse ingénieuse. Ce furent eux qui les premiers apprirent des Perses l'art de faire des romans, et y travaillèrent si heureusement, que les fables milésiennes, c'est-à-dire leurs romans, pleines d'histoires amoureuses et de récits dissolus, furent en réputation. Il y a assez d'apparence que les romans avoient été innocens jusqu'à eux, et ne contenoient que des aventures singulières et mémorables ; qu'ils les corrompirent les premiers, et les remplirent de narrations lascives et d'événemens amoureux. Le temps a consumé tous ces ouvrges, et à peine a-t-il conservé le nom d'Aristide, le plus célèbre de leurs romanciers, qui avoit écrit plusieurs livres de fables surnommées Milésiennes. Je trouve qu'un Denis milésien, qui vécut sous le premier Darius, avoit écrit des histoires fabuleuses ; mais n'étant pas certain que ce ne fût point quelque compilation de fables anciennes, et ne voyant pas assez de fondement pour croire que ce fussent des fables proprement appelées milésiennes, je ne le mets point au rang des faiseurs de romans.

Les Ioniens, qui étoient sortis de l'Attique et du Péloponèse, se souvenoient de leur origine, et entretenoient un grand commerce avec les Grecs. Ils s'envoyoient réciproquement leurs en-

sans, pour les dépayser et leur faire apprendre les mœurs les uns des autres. Dans cette communication si fréquente, la Grèce, qui étoit assez portée aux fables d'elle-même, apprit aisément des Ioniens l'art de composer les romans, et le cultiva avec succès. Mais pour ne point confondre les choses, j'essayerai de rapporter, selon l'ordre des temps, ceux des écrivains grecs qui se sont signalés dans cet art.

Je n'en vois aucun avant Alexandre-le-Grand, et cela me persuade que la science romanesque n'avoit pas fait de grands progrès parmi les Grecs, avant qu'ils l'eussent apprise des Perses mêmes, lorsqu'ils les subjuguèrent, et qu'ils eussent puisé à la source. Cléarque, de Soli, ville de Cilicie, qui vécut du temps d'Alexandre, et fut, comme lui, disciple d'Aristote, est le premier que je trouve avoir écrit des livres d'amour; encore ne sais-je pas bien si ce n'étoit point un recueil de plusieurs événemens amoureux, tirés de l'histoire ou de la fable vulgaire, semblable à celui que Parthénius fit depuis, sous Auguste, et qui s'est conservé jusqu'à nous. Ce qui me donne ce soupçon, est une historiette qu'Athénée rapporte de lui, où sont racontées quelques marques d'estime et de passion que donna Gigès, roi de Lydie, à une courtisanne qu'il aimoit.

Antonius Diogenès vécut peu de temps après Alexandre, selon la conjecture de Photius; et, à l'imitation de l'Odyssée d'Homère et des voyages aventureux d'Ulysse, il fit un véritable roman des voyages et des amours de Dinias et de Dercillis. Ce roman, bien que défectueux en plusieurs choses, et rempli de minuties et de récits peu vraisemblables, et à peine excusables même dans un poëte, se peut néanmoins appeler régulier. Photius en a mis un extrait dans sa bibliothèque, et dit qu'il le croit la source de ce que Lucien, Lucius, Iamblique, Achillès-Tatius, Héliodore et Damascius ont écrit en ce genre. Cependant il ajoute au même lieu, qu'Antonius Diogenès fait mention d'un certain Antiphanès, plus ancien que lui, qu'il dit avoir écrit des histoires prodigieuses semblables aux siennes; de sorte qu'il peut aussi bien avoir fourni l'idée et la matière à ces romanciers qu'il nomme, qu'Antonius Diogenès. Je crois qu'il veut parler d'Antiphanès, poëte comique, que le géographe Stephanus et autres disent avoir fait un livre de relations incroyables, et même badines. Il étoit de Bergé, ville de Thrace; mais on ne sait point de quel pays étoit Antonius Diogenès.

Je ne puis vous dire précisément en quel

temps a vécu Aristide de Milet, dont je vous ai parlé : ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il a vécu avant les guerres de Marius et de Sylla; car Sisenna, historien romain, qui étoit de ce temps-là, a traduit ses fables milésiennes. Cet ouvrage étoit plein d'obscénités, et fit pourtant depuis les délices des Romains; de sorte que le Surena, ou lieutenant général de l'état des Parthes, qui défit l'armée romaine commandée par Crassus, les ayant trouvées dans l'équipage de Roscius, prit de là occasion d'insulter, devant le sénat de Séleucie, à la mollesse des Romains, qui, même pendant la guerre, ne pouvoient se priver de semblables divertissemens.

Lucius de Patras, Lucien de Samosate et Iamblique furent à peu près contemporains, et vécurent sous Antonin et Marc-Aurèle. Le premier ne doit pas être compté parmi les romanciers; car il n'avoit fait qu'un recueil de métamorphoses et de changemens magiques d'hommes en bêtes, et de bêtes en hommes, écrivant de bonne foi, et croyant les choses comme il les disoit. Mais Lucien, plus fin que lui, en a rapporté une partie, pour s'en moquer, selon sa coutume, dans le livre qu'il a intitulé l'Ane de Lucius, pour marquer que cette fiction étoit prise de lui. En effet, c'est un abrégé

des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius; et cet échantillon nous fait voir que Photius a eu raison de se plaindre des saletés dont il étoit rempli. Cet âne si ingénieux et si bien dressé, dont ces auteurs ont écrit l'histoire, a quelque rapport avec un autre de pareil mérite, dont parle ailleurs le même Photius, après Damascius. Il dit qu'il appartenoit à un grammairien nommé Ammonius, et qu'il étoit doué d'un si gentil esprit, et tellement né pour les belles choses, qu'il quittoit le boire et le manger pour entendre réciter des vers, et se montroit fort sensible aux beautés de la poésie. Le Brancaleonne est sans doute une copie de l'Ane de Lucien, ou de celui d'Apulée : c'est une fiction italienne, fort divertissante et pleine d'esprit. Lucien, outre son Lucius, a fait deux livres d'histoires grotesques et ridicules, et qu'il donne pour telles, protestant d'abord qu'elles ne sont jamais arrivées, et qu'elles n'ont pu arriver. Quelques-uns, voyant ces livres joints à celui dans lequel il donne des préceptes pour bien écrire l'histoire, se sont persuadés qu'il avoit voulu donner un exemple de ce qu'il avoit enseigné : mais il déclare, dès l'entrée de son ouvrage, qu'il n'avoit point d'autre dessein que de se moquer de tant de poëtes, d'historiens, et

même de philosophes qui débitoient impunément des fables pour des vérités, et écrivoient de fausses relations de pays étrangers, comme avoient fait Crésias et Iambulus. S'il est donc vrai, comme l'assure Photius, que le roman d'Antonius Diogenès a été la source de ces deux livres de Lucien, il faut entendre que Lucien a pris occasion de ce roman, aussi bien que des histoires fabuleuses de Crésias et d'Iambulus, d'écrire les siennes, pour en faire voir l'impertinence et la vanité.

Ce fut dans ce même temps qu'Iamblique mit au jour ses Babyloniques : c'est ainsi qu'il a intitulé son roman, dans lequel il a surpassé de bien loin ceux qui l'avoient précédé ; car si l'on en peut juger par l'abrégé que nous en a laissé Photius, son dessein ne comprend qu'une action revêtue d'ornemens convenables, et accompagnée d'épisodes pris dans la matière même. La vraisemblance y est observée avec assez d'exactitude, et les aventures y sont mêlées avec beaucoup de variété, et sans confusion. Toutefois l'ordonnance de son dessein manque d'art ; il a suivi grossièrement l'ordre des temps, et n'a pas jeté d'abord le lecteur, comme il le pouvoit, dans le milieu du sujet, suivant l'exemple qu'Homère en a laissé dans son Odyssée. Le

temps a respecté cet ouvrage, et on l'a vu dans la bibliothèque de l'Escurial.

Héliodore l'a surpassé dans la disposition du sujet, comme en tout le reste. Jusqu'alors on n'avoit rien vu de mieux entendu ni de plus achevé dans l'art romanesque que les aventures de Théagène et de Chariclée. Rien n'est plus chaste que leurs amours; en quoi il paroît qu'outre la religion chrétienne dont l'auteur faisoit profession, sa propre vertu lui avoit donné cet air d'honnêteté qui éclate dans tout l'ouvrage; et en cela, non-seulement Iamblique, mais même presque tous les autres qui nous sont restés, lui sont beaucoup inférieurs : aussi son mérite l'éleva-t-il à la dignité de l'épiscopat : il fut évêque de Tricca, ville de Thessalie; et Socrate rapporte qu'il introduisit dans cette province la coutume de déposer les ecclésiastiques qui ne s'abstenoient pas des femmes qu'ils avoient épousées avant leur entrée dans le clergé. Tout cela me rend fort suspect ce qu'ajoute Nicéphore, écrivain crédule, peu judicieux et peu fidèle, qu'un synode provincial, voyant le péril où la lecture de ce roman, qui étoit autorisé par la dignité de son auteur, faisoit tomber les jeunes gens, et lui ayant proposé cette alternative, ou de consentir que son ouvrage fût

brûlé, ou de se défaire de son évêché, il accepta le dernier parti. Je ne puis au reste assez m'étonner qu'un savant homme de ce temps ait pu douter que ce livre fût d'Héliodore, évêque de Tricca, après le témoignage si évident de Socrate, de Photius et de Nicéphore. Quelques-uns ont cru qu'il a vécu sur la fin du deuxième siècle, le confondant avec Héliodore, arabe, dont Philostrate a écrit la vie parmi celles des autres sophistes. Mais on sait qu'il a été contemporain d'Arcadius et d'Honorius : aussi voyons-nous que, dans le dénombrement que Photius a fait des romanciers, qu'il croit avoir imité Antonius Diogenès, où il les a nommés selon l'ordre des temps, il a mis Héliodore après Iamblique, et devant Damascius qui vécut du temps de l'empereur Justinien.

A ce compte, Achillès-Tatius, qui a fait un roman régulier des amours de Clitophon et de Leucippe, l'auroit précédé; car c'est le seul fondement que je trouve pour conjecturer son âge; d'autres le jugent plus récent par le style. Quoi qu'il en soit, il n'est pas comparable à Héliodore, ni par l'honnêteté des mœurs, ni par la vérité des événemens, ni par l'artifice des dénouemens. Son style, à mon gré, est préférable à celui d'Héliodore : il est plus simple et plus

naturel; l'autre est plus forcé. On dit qu'il fut enfin chrétien et même évêque. Je m'étonne qu'on pût si aisément oublier l'obscénité de son livre, et bien plus encore que l'empereur Léon, surnommé le Philosophe, en ait loué la modestie par une épigramme qui nous est demeurée, et ait permis et même conseillé de le lire d'un bout à l'autre, à ceux qui font profession d'aimer la chasteté.

Je mets ici, peut-être avec trop de hardiesse, cet Athénagoras, sous le nom duquel on voit un roman intitulé : *Du vrai et parfait amour*. Ce livre n'a jamais paru qu'en françois, de la traduction de Fumée, qui dit, dans sa préface, qu'il a eu l'original grec de M. de Lamané, protonotaire de M. le cardinal d'Armagnac, et qu'il ne l'avoit jamais vu ailleurs. J'oserois presque ajouter que personne ne l'a jamais vu depuis; car son nom n'a jamais paru, que je sache, dans les listes des bibliothéques; et s'il subsiste encore, il faut qu'il soit couché dans la poussière du cabinet de quelque ignorant qui possède ce trésor sans le savoir, ou de quelqu'envieux qui en peut faire part au public, sans le vouloir. Le traducteur dit ensuite qu'il le croit une production de ce célèbre Athénagoras qui a écrit une apologie pour la religion chrétienne, en forme

de légation, adressée aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, et un traité de la résurrection. Il se fonde principalement sur le style, qu'il trouve conforme à celui de ces ouvrages, et dont il a pu juger, ayant les originaux en son pouvoir; et il le prend enfin pour une véritable histoire, faute d'intelligence en l'art des romans. Pour moi, quoique je n'en puisse parler avec assurance, n'ayant pas vu l'exemplaire grec, néanmoins, sur la lecture que j'ai faite de la traduction, je ne laisserai pas de vous dire que ce n'est pas sans apparence qu'il l'attribue à Athénagoras, auteur de l'apologie. Voici mes raisons. L'apologiste étoit chrétien. Celui-ci parle de la divinité d'une manière qui ne peut convenir qu'à un chrétien; comme lorsqu'il fait dire aux prêtres d'Hammon, qu'il n'y a qu'un dieu, dont chaque nation, voulant représenter l'essence aux simples, a inventé diverses images qui n'expriment qu'une même chose; que leur véritable signification s'étant perdue avec le temps, le vulgaire avoit cru qu'il y avoit autant de dieux qu'on en voyoit d'images; que de là est venue l'idolâtrie; que Bacchus, en bâtissant le temple d'Hammon, n'y mit point d'autre image que celle de Dieu, parce que, comme il n'y a qu'un ciel qui n'enferme qu'un monde, il n'y a aussi

dans ce monde qu'un Dieu qui se communique en esprit. Il en fait dire autant, et davantage, à de certains marchands égyptiens; savoir, que les dieux de la fable marquent les différentes actions de cette souveraine et unique divinité, qui est sans commencement et sans fin, et qu'il appelle obscure et ténébreuse, parce qu'elle est invisible et incompréhensible. De plus, les raisonnemens que font ces prêtres et ces marchands sur l'essence divine, sont assez semblables à ceux d'Athénagoras dans sa légation. Cet apologiste étoit un prêtre d'Athènes; celui-ci étoit un philosophe d'Athènes: l'un et l'autre paroissent hommes de bon sens, d'érudition, et savans dans l'antiquité. Mais, d'un autre côté, plusieurs choses peuvent faire soupçonner, non-seulement qu'il n'est pas l'Athénagoras chrétien, mais même que cet ouvrage est supposé. Photius, ayant parlé avec assez d'exactitude des faiseurs de romans qui l'ont précédé, ne dit rien de celui-ci : on n'en voit aucun exemplaire dans les bibliothèques, et celui même dont s'est servi le traducteur, n'a point paru depuis. D'ailleurs, il représente la demeure, la vie et la conduite des prêtres et des religieuses d'Hammon, si semblables aux couvens et au gouvernement de nos moines et de nos religieuses, qu'elle s'accorde mal

avec ce que l'histoire nous apprend du temps où la vie monastique a pris naissance et où elle s'est perfectionnée. Ce qui me paroît donc le plus vraisemblable dans cette obscurité, c'est que l'ouvrage est ancien, mais plus nouveau que l'apologie; car j'y vois un savoir si profond dans les choses de la nature et de l'art, tant de connoissance des siècles passés, tant de remarques curieuses, qui n'ont point été prises des anciens auteurs qui nous restent, mais qui s'y rapportent et les éclaircissent, tant d'expressions grecques que l'on aperçoit au travers de la traduction, et par-dessus tout, un certain caractère d'antiquité qu'on ne peut contrefaire, que je ne puis me persuader que ce soit une production de Fumée, dont la doctrine étoit médiocre, ni même que les plus habiles de son temps eussent pu rien faire de semblable. Si Photius n'a rien dit de lui, combien d'autres grands et célèbres auteurs ont-ils échappé à sa connoissance ou à ses recherches? Et si, dans nos jours, il ne s'en est trouvé qu'un seul exemplaire, qui peut-être s'est perdu depuis, combien d'autres excellens ouvrages ont eu la même destinée! Si cela ne vous satisfait pas, et que vous vouliez m'obliger à pousser plus loin mes conjectures, pour essayer de trouver précisément le temps auquel il a vécu, je ne puis

les appuyer que sur un passage de la préface de ce roman, où il se plaint de la plaie sanglante qu'Athènes, sa patrie, venoit de recevoir dans la désolation universelle de la Grèce : cela ne se peut entendre que de l'irruption des Scythes dans la Grèce, arrivée sous l'empire de Gallien, ou de celle d'Alaric, roi des Goths, arrivée du temps d'Arcadius et d'Honorius; car Athènes n'avoit point été saccagée depuis Sylla; c'est-à-dire, environ trois cent cinquante ans avant l'invasion des Scythes, et ne le fut point qu'environ sept cents ans après celle des Goths. Or, je vois plus de raison d'appliquer les paroles de l'auteur à la conquête d'Alaric, qu'à celle des Scythés, parce que les Scythes furent promptement chassés d'Athènes sans y avoir fait beaucoup de désordres, et les Goths la traitèrent plus mal, et y laissèrent de tristes marques de leur barbarie. Synèse, qui vécut dans ce temps-là, en parle dans les mêmes termes que notre auteur, et regrette comme lui la ruine des lettres, causée par ces barbares, dans le lieu de leur naissance et le siége de leur empire. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Athénagoras est inventé avec esprit, conduit avec art, sentencieux, plein de beaux préceptes de morale; les épisodes tirés du sujet, les caractères distingués, l'honnêteté partout observée; rien de bas, rien

de forcé, ni de semblable à ce style puéril des sophistes. L'argument est double, ce qui faisoit une des grandes beautés de la comédie ancienne; car outre les aventures de Théogène et de Charide, il rapporte encore celles de Pherecyde et de Mélangenie; en quoi paroît l'erreur de Giraldi, qui a cru que la multiplicité d'actions étoit de l'invention des Italiens. Les Grecs et nos vieux françois les avoient multipliées avant eux. Les Grecs les avoient multipliées avec dépendance et subordination à une action principale, suivant les règles du poëme héroïque, comme l'a pratiqué Athénagoras, et même Héliodore, quoique moins nettement. Mais nos vieux françois les avoient multipliées sans ordonnance, sans liaison et sans art. Ce sont eux que les Italiens ont imités. En prenant d'eux les romans, ils en ont pris les défauts; et c'est une autre erreur de Giraldi, pire que la précédente, de vouloir louer ce défaut, et en faire une vertu. S'il est vrai, comme il le reconnoît lui-même, que le roman doit ressembler à un corps parfait, et être composé de plusieurs parties différentes et proportionnées, sous un seul chef; il s'ensuit que l'action principale, qui est comme le chef du roman, doit être unique et illustre en comparaison des autres; et que les actions subordon-

nées, qui sont comme les membres, doivent se rapporter à ce chef, lui céder en beauté et en dignité, l'orner, le soutenir, et l'accompagner avec dépendance; autrement, ce sera un corps à plusieurs têtes, monstrueux et difforme. L'exemple d'Ovide, qu'il allègue en sa faveur, et celui des autres poëtes cycliques, qu'il pouvoit aussi alléguer, ne le justifient pas; car les métamorphoses de l'ancienne fable, qu'Ovide s'étoit proposé de ramasser en un seul poëme, et celles qui composent les poëmes cycliques, étant toutes des actions détachées, à peu près semblables et d'une beauté presqu'égale, il étoit autant impossible d'en faire un corps régulier, que de faire un bâtiment parfait avec du sable seulement. L'applaudissement qu'ont eu ces romans défectueux de sa nation, et qu'il fait tant valoir, le justifie encore moins. Il ne faut pas juger d'un livre par le nombre, mais par la suffisance de ses approbateurs. Tout le monde s'attribue la licence de juger de la poésie et des romans; tous les piliers de la grande salle du palais, et toutes les ruelles s'érigent en tribunaux où l'on décide souverainement du mérite des grands ouvrages: on y met hardiment le prix à un poëme épique, sur la lecture d'une comparaison ou d'une description; et un vers un peu rude à l'oreille, tel

que le lieu et la matière le demandent quelquefois, l'y pourra perdre de réputation; un sentiment tendre y fait la fortune d'un roman; et une expression un peu forcée, ou un mot suranné le décrie. Mais ceux qui les composent ne se soumettent pas à ces décisions; et semblables à cette comédienne d'Horace, qui, étant chassée du théâtre par le peuple, se contenta de l'approbation des chevaliers, ils se contentent de plaire à de plus fins connoisseurs, qui ont d'autres règles pour en juger; et ces règles sont connues de si peu de gens, que les bons juges, comme nous l'avons dit si souvent, ne sont pas moins rares que les bons romanciers ou les bons poëtes; et que, dans le petit nombre de ceux qui se connoissent en vers, à peine en trouve-t-on un qui se connoisse en poésie, ou qui sache même que les vers et la poésie sont choses tout à fait différentes. Ces juges, dont le sentiment est la règle certaine de la valeur des poëmes et des romans, avoueront à Giraldi que les romans italiens ont de très-belles choses, et méritent beaucoup d'autres louanges, mais non pas celle de la régularité, de l'ordonnance, ni de la justesse du dessein. Je reviens au roman d'Athénagoras, dont le dénoûment, quoique sans machine, est moins heureux que le reste; il n'est pas assez pi-

quant; il se présente avant que la passion de l'impatience du lecteur soit assez échauffée, et il se fait à trop de reprises ; mais son plus grand défaut, c'est l'ostentation importune avec laquelle il étale son savoir dans l'architecture. Ce qu'il en a écrit seroit admirable ailleurs ; mais il est vicieux là où il l'a mis, et hors de sa place : *Ne dee anco il poeta*, dit Giraldi, *nel descrivere le fabriche, volersi monstrare in guisa d'architettore, che descrivendo troppo minutamente le cose a tale arte appartenenti, lasci quello che conviene al poeta, alla quale cosa egli dee sovra ogni cosa mirare, se cerca loda : oltre che queste descrittioni di cose mechaniche recano con loro viltà, e sono lontane, e dall' uso, e dal grande dell' heroico* (*). Il a pris plusieurs choses d'Héliodore, ou Héliodore de lui ; car, comme je les crois du même âge, je ne sais auquel je dois donner la gloire de l'invention. Les noms et les caractères de Théogène et de Charide ressemblent à ceux de Théagène et

(*) « Le poëte ne doit pas non plus, dans la description » des édifices, imiter l'architecte, qui, détaillant avec trop » d'exactitude les objets relatifs à son art, néglige ceux qui » sont du ressort de la poésie...... Ces descriptions techni- » ques et minutieuses ont une sorte de bassesse, qui répu- » gne à la noblesse accoutumée du genre héroïque. »

de Chariclée; Théogène et Charide se virent et s'aimèrent en une fête de Minerve, comme Théagène et Chariclée en une fête d'Apollon. Athénagoras fait un Harondat gouverneur de la Basse-Égypte; Héliodore fait un Oroodate gouverneur d'Égypte; Athénagoras feint que Théogène est près d'être sacrifié par les Scythes; Héliodore feint que Théagène est près d'être sacrifié par les Éthiopiens; et Athénagoras enfin, comme Héliodore, a divisé son ouvrage en dix livres.

Je ne mettrai pas au nombre des romans les livres des paradoxes de Damascius, philosophe payen, qui vécut sous Justinien; car lorsque Photius dit qu'il a imité Antonius Diogenès, le modèle de la plupart des romanciers grecs, il faut entendre qu'il a écrit comme lui des histoires peu croyables et fabuleuses, mais non pas romanesques ni en forme de romans. Ce n'étoient qu'apparitions de spectres et de lutins, et qu'événemens au-dessus de la nature, ou crus trop légèrement, ou imaginés avec peu d'adresse, et dignes de l'impiété et de l'athéisme de leur auteur.

Deux ans après Damascius, l'histoire de Barlaam et de Josaphat fut composée par saint Jean Damascène. Plusieurs manuscrits anciens l'attribuent à Jean le Sinaïte, qui vécut du temps de l'empereur Théodose; mais Billius fait voir que

c'est sans raison, parce que les disputes contre les iconoclastes, qui sont insérées dans cet ouvrage, n'avoient point encore été élevées alors, et ne l'ont été que long-temps après par l'empereur Léon Isaurique, sous lequel vécut saint Jean Damascène. C'est un roman, mais spirituel; il traite de l'amour, mais c'est de l'amour de Dieu; et l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du sang des martyrs. Il est écrit en forme d'histoire, et non pas dans les règles du roman: et cependant, quoique la vraisemblance y soit assez exactement observée, il porte tant de marques de fiction, qu'il ne faut que le lire avec un peu de discernement pour le reconnoître. L'on y découvre au reste l'esprit fabuleux de la nation de l'auteur, par le grand nombre de paraboles, de comparaisons et de similitudes qui y sont répandues.

Le roman de Théodorus Prodromus, et celui que l'on attribue à Eustathius, évêque de Thessalonique, qui fleurissoit sous l'empire de Manuel Comnène, vers le milieu du douzième siècle, sont environ de même force. Le premier contient les amours de Dosiclès et de Rodanthe, et l'autre celles d'Ismenias et d'Ismène. M. Gaulmin a donné l'un et l'autre au public, avec sa traduction et ses notes. Comme il ne dit rien

d'Eustathius dans la préface du livre qui porte son nom, je veux expliquer son silence en sa faveur, et croire qu'habile comme il étoit, il n'est pas tombé dans l'erreur de ceux qui se persuadent que ce savant commentateur d'Homère a été capable de faire un aussi misérable ouvrage qu'est celui-ci : aussi quelques manuscrits nomment-ils l'auteur Eumathius, et non pas Eustathius. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus froid, rien n'est plus plat, rien n'est plus ennuyeux; nulle bienséance, nulle vraisemblance, nulle conduite; c'est le travail d'un écolier, ou de quelque chétif sophiste qui méritoit d'être écolier toute sa vie. Théodorus Prodromus ne lui est guère préférable : il a pourtant un peu plus d'art, quoiqu'il en ait peu : il ne se tire d'affaire que par des machines, et il n'entend rien à faire garder à ses acteurs la bienséance et l'uniformité de leurs caractères. Son ouvrage est plutôt un poëme qu'un roman; car il est écrit en vers, et cela lui rend plus pardonnable son style trop figuré et trop licencieux. Néanmoins comme ses vers sont ïambes, qu'ils ressemblent à la prose, et qu'on les pourroit appeler une prose mesurée, je ne l'exclus point de cette liste. On dit qu'il étoit Russe de nation, prêtre, poëte, philosophe et médecin.

Je fais à peu près le même jugement des pastorales du sophiste Longus, que des deux romans précédens; car encore que la plupart des savans des derniers siècles les aient louées, pour leur élégance et leurs agrémens joints à la simplicité convenable au sujet; néanmoins je n'y trouve rien de tout cela que la simplicité, qui va quelquefois jusqu'à la puérilité et à la niaiserie : il n'y a ni invention ni conduite. Il commence grossièrement à la naissance de ses bergers, et finit à leur mariage. Il ne débrouille jamais ses aventures que par des machines mal concertées, si obscènes au reste qu'il faut être un peu cynique pour les lire sans rougir. Son style, qui a été tant vanté, est peut-être ce qui mérite moins de l'être, c'est un style de sophiste, tel qu'il étoit, semblable à celui d'Eustathius et de Théodorus Prodromus, qui tient de l'orateur et de l'historien, et qui n'est propre ni à l'un ni à l'autre; plein de métaphores, d'antithèses, et de ces figures brillantes qui surprennent les simples, et qui flattent l'oreille sans remplir l'esprit. Au lieu d'attacher le lecteur par la nouveauté des événemens, par l'arrangement et la variété des matières, et par une narration nette et pressée, qui ait pourtant son tour et sa cadence, et qui avance toujours dans son sujet, il essaye,

comme la plupart des autres sophistes, de le retenir par des descriptions hors d'œuvre; il l'écarte du grand chemin; et pendant qu'il lui fait voir tant de pays qu'il ne cherche point, il consume et use son attention, et l'impatience qu'il avoit d'aller à la fin qu'il cherchoit, et qu'on lui avoit proposée. J'ai traduit avec plaisir ce roman dans mon enfance; aussi est-ce le seul âge où il doit plaire. Je ne vous dirai point en quel temps il a vécu; aucun des anciens ne parle de lui, et il ne porte aucune marque qui donne lieu aux conjectures, si ce n'est peut-être la pureté de son élocution, qui me le fait juger plus ancien que les deux précédens.

Pour les trois Xénophon, romanciers, dont parle Suidas, je ne vous en puis rien dire que ce qu'il en dit: l'un étoit d'Antioche, l'autre d'Ephèse, et le troisième de Chypre; tous trois ont écrit des histoires amoureuses. Le premier avoit donné à son livre le nom de Babyloniques, comme Iamblique; le second avoit intitulé le sien, les Éphésiaques, et rapportoit les amours d'Abrocomas et d'Anthie; et le troisième avoit nommé le sien les Cypriaques, où il racontoit les amours de Cinyras, de Myrrha, et d'Adonis.

Je ne crois pas devoir oublier Parthenius de Nicée, de qui nous avons un recueil d'histoires

amoureuses, qu'il dédia au poëte Cornelius Gallus, du temps d'Auguste. Plusieurs de ces histoires sont tirées de l'ancienne fable, et toutes d'anciens auteurs qu'il cite. Quelques-unes me semblent romanesques, et avoir été prises des fables milésiennes, comme celle d'Erippe et de Xanthus, au chapitre huitième; celle de Polycrite et de Diognète, au chapitre neuvième; celle de Leucone et de Cyanique, au chapitre dixième; et celle de Neæra, d'Hipsicréon et de Promedon, au chapitre dix-huitième; car, outre que ces aventures sont attribuées à des personnes milésiennes, il ne paroît point qu'elles aient été prises de la fable ni de l'histoire ancienne. Peut-être même que les amours de Caunus et de Biblis, enfans du fondateur de Milet, qu'il rapporte au chapitre onzième, sont une fiction du pays, qui s'est rendue célèbre, et a été consacrée dans la mythologie antique; ce que je ne propose toutefois que comme une conjecture assez légère.

Dans ce dénombrement que je viens de faire, j'ai distingué les romans réguliers de ceux qui ne le sont pas : j'appelle réguliers, ceux qui sont dans les règles du poëme héroïque. Les Grecs, qui ont si heureusement perfectionné la plupart des sciences et des arts qu'on les en a crus les inventeurs, ont aussi cultivé l'art romanesque; et

de brut et inculte qu'il étoit parmi les orientaux, ils lui ont fait prendre une meilleure forme, en le resserrant dans les règles de l'épopée, et joignant en un corps parfait les diverses parties, sans ordre et sans rapport, qui composoient les romans avant eux. De tous les romanciers grecs que je vous ai nommés, les seuls qui se soient assujétis à ces règles, sont Antonius Diogenès, Lucien, Athénagoras, Iamblique, Héliodore, Achillès-Tatius, Eustathius et Theodorus Prodromus. Je ne dis rien de Lucius de Patras, ni de Damascius, que je n'ai pas mis au rang des faiseurs de romans. Pour saint Jean Damascène et Longus, il leur eût été aisé de réduire leurs ouvrages sous ces lois; mais ils les ont ou ignorées ou méprisées. Je ne sais comment s'y sont pris les trois Xénophon, dont il ne nous est rien demeuré, ni même Aristide, et ceux qui, comme lui, ont écrit des fables milésiennes. Je crois toutefois que ces derniers ont gardé quelques mesures, et j'en juge par les ouvrages faits à leur imitation, que le temps nous a conservés, comme la métamorphose d'Apulée, qui est assez régulière.

Ces fables milésiennes, bien long-temps avant que de faire dans la Grèce le progrès que vous avez vu, avoient déjà passé dans l'Italie, et a-

voient été premièrement reçues par les Sybarites, peuple voluptueux audelà de tout ce qu'on peut imaginer. Cette conformité d'humeur qu'ils avoient avec les Milésiens, établit entr'eux une communication réciproque de luxe et de plaisirs, et les unit si bien, qu'Hérodote assure qu'il ne connoissoit point de peuples plus étroitement alliés. Ils apprirent donc des Milésiens l'art des fictions; et l'on vit des fables sybaritiques en Italie, comme l'on voyoit des fables milésiennes en Asie. Il est mal-aisé de dire quelle en étoit la forme. Hesychius donne à entendre, dans un passage assez corrompu, qu'Ésope étant en Italie, ses fables y furent fort goûtées; qu'on renchérit par-dessus, qu'on les nomma Sybaritiques, après les avoir changées, et qu'elles passèrent en proverbes: mais il ne dit point en quoi consistoit ce changement. Suidas a cru qu'elles étoient semblables à celles d'Ésope. Il s'est trompé là, comme souvent ailleurs. Le vieux commentateur d'Aristophane dit que les Sybarites se servoient des bêtes dans leurs fables, et qu'Ésope se servoit des hommes dans les siennes. Ce passage est assurément gâté; car comme on voit que les fables d'Esope emploient des bêtes, il s'ensuit que celles des Sybarites employoient des hommes; aussi, en un autre endroit, le dit-il en termes

exprès. Celles des Sybarites étoient plaisantes et faisoient rire. J'en ai trouvé un échantillon dans Élien : c'est un petit conte qu'il dit avoir pris des histoires sybarites; c'est-à-dire, selon mon sens, des fables sybaritiques; vous en jugerez par l'historiette elle-même. « Un enfant de Sybaris, conduit par son pédagogue, rencontra par la rue un vendeur de figues sèches, et lui en déroba une; le pédagogue, l'ayant repris aigrement, lui arracha la figue et la mangea. » Mais ces fables n'étoient pas seulement facétieuses, elles étoient aussi fort lascives. Ovide met la Sybaritide, qui avoit été composée peu de temps avant lui, au nombre des pièces les plus dissolues. Plusieurs savans croient qu'il désigne l'ouvrage d'Hemitheon le sybarite, dont Lucien parle comme d'un amas de saletés. Cela me paroît sans fondement; car on ne voit point que la Sybaritide eût d'autre convenance avec le livre d'Hemitheon, qu'en ce que l'un et l'autre étoient des livres de débauches; et cela étoit commun à toutes les fables sybaritiques; outre que la Sybaritide avoit été faite peu de temps avant Ovide, et que la ville de Sybaris avoit été ruinée de fond en comble par les Crotoniates, cinq cents ans avant lui. Il est donc plus croyable que la Sybaritide avoit été composée par quelque romain, et ainsi nom-

mée, parce qu'elle avoit été faite à l'imitation des anciennes fables sybaritiques. Un certain vieux auteur, que je crois qu'il vous est assez indifférent de connoître, fait entendre que leur style étoit court et laconique; mais tout cela ne nous fait point voir que ces fables eussent rien de romanesque.

Ce passage d'Ovide montre assez que, de son temps, les Romains avoient déjà donné entrée chez eux aux fables des Sybarites; et il nous apprend, dans le même livre, que le célèbre historien Sisenna leur traduisit aussi les fables milésiennes d'Aristide. Ce Sisenna vécut du temps de Sylla, et étoit, comme lui, de la grande et illustre famille des Corneliens. Il fut préteur de Sicile et d'Achaïe; il écrivit l'histoire de sa patrie, et fut préféré à tous les historiens de sa nation qui l'avaient précédé.

Si la république romaine ne dédaigna pas la lecture de ces fables, lorsqu'elle retenoit encore une discipline austère et des mœurs rigides, il ne faut pas s'étonner si, étant tombée sous le pouvoir des empereurs, et, à leur exemple, s'étant abandonnée au luxe et aux plaisirs, elle fut sensible à ceux que les romans donnent à l'esprit. Virgile, qui vécut un peu après la naissance de l'empire, ne fait point prendre de plus agréable

divertissement aux Naïades, filles du fleuve Penée, lorsqu'elles sont assemblées sous les eaux de leur père, que de se raconter les amours des dieux, qui faisoient les romans de l'antiquité. Ovide, contemporain de Virgile, fait faire des contes romanesques aux filles de Minée, pendant que le travail de leurs mains les occupe, sans leur ôter la liberté de la langue et de l'esprit. Le premier est les amours de Pyrame et de Thisbé; le second est celles de Mars et de Vénus; et le troisième est celles de Salmacis pour Hermaphrodite.

En cela paroît l'estime que Rome avoit alors pour les romans. Mais elle paroît encore mieux par le roman même que composa Pétrone, l'un de ses consuls, et l'homme le plus poli de son temps. Il le fit en forme de satire, du genre de celles que Varron avoit inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, et le sérieux avec l'enjoué, et qu'il avoit nommées *menipées*, parce que Menipe le cynique avoit traité devant lui des matières graves d'un style plaisant et moqueur. Cette satire de Pétrone ne laissoit pas d'être un véritable roman; elle ne contenoit que des fictions ingénieuses et agréables, et souvent fort sales et déshonnêtes, cachant sous l'écorce une raillerie fine et piquante contre les vices de

la cour de Néron. Comme ce qui nous en reste n'est que des fragmens presque sans liaison, ou plutôt des collections de quelque studieux, on ne peut pas discerner nettement la forme et le tissu de toute la pièce. Néanmoins cela paroît conduit avec ordre, et il y a apparence que ces parties détachées composoient un corps parfait avec celles qui nous manquent. Quoique Pétrone paroisse avoir été grand critique, et d'un goût fort exquis dans les lettres, son style toutefois ne répond pas tout à fait à la délicatesse de son jugement : on y remarque quelqu'affectation; il est un peu trop peint et trop étudié, et il dégénère déjà de cette simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste : tant il est vrai que l'art de narrer, que tout le monde pratique, et que très-peu de gens entendent, est encore plus aisé à entendre qu'à bien pratiquer!

On dit que le poëte Lucain, qui vivoit aussi du temps de Néron, avoit laissé des fables saltiques, c'est-à-dire, selon quelques-uns, des fables dans lesquelles il racontoit les amours des satyres et des nymphes. Cela ressemble bien à un roman, et l'esprit de ce siècle, qui étoit romancier, confirme mon soupçon. Mais comme il ne nous en reste que le titre, qui même n'ex-

prime pas trop clairement la nature de la pièce, je n'en dirai rien.

La métamorphose d'Apulée, si connue sous le nom de l'Ane d'or, fut faite sous les Antonins; elle eut la même origine que l'Ane de Lucien, ayant été tirée des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius de Patras; avec cette différence toutefois, que ces livres furent abrégés par Lucien, et augmentés par Apulée. L'ouvrage de ce philosophe est régulier; car encore qu'il semble le commencer par son enfance, néanmoins ce qu'il en dit n'est que par forme de préface, et pour excuser la barbarie de son style. Le véritable commencement de son histoire est à son voyage de Thessalie. Il nous a donné une idée des fables milésiennes par cette pièce, qu'il déclare d'abord être de ce genre. Il l'a enrichie de beaux épisodes, et entr'autres de celui de Psyché, que personne n'ignore, et il n'a point retranché les saletés qui étoient dans les originaux qu'il a suivis. Son style est d'un sophiste plein d'affectation et de figures violentes, dures, barbares, dignes d'un Africain.

On tient que Claudius Albinus, l'un des prétendans à l'empire qui furent vaincus et tués par l'empereur Sévère, ne dédaigna pas un semblable travail. Jules Capitolin rapporte dans sa

vie, qu'il paroissoit de certaines fables milésiennes sous son nom, assez estimées, quoique médiocrement écrites, et que Sévère reprocha au sénat de l'avoir loué comme un savant homme, encore qu'il ne lût que les fables milésiennes d'Apulée, et qu'il fît toute son étude de contes de vieilles et de pareilles bagatelles, qu'il préféroit à des occupations sérieuses.

Martianus Capella a donné, comme Pétrone, le nom de satire à son ouvrage, parce qu'il est écrit, comme le sien, en vers et en prose, et que l'utile et l'agréable y sont mêlés. Ayant eu dessein de traiter de tous les arts qu'on appelle libéraux, il a pris pour cela un détour, les personnifiant, et feignant que Mercure, qui les a à sa suite, épouse la Philologie, c'est-à-dire, l'amour des belles lettres, et lui donne pour présent de noces ce qu'ils ont de plus beau et de plus précieux; de sorte que c'est une allégorie continuelle, qui ne mérite pas proprement le nom de roman, mais plutôt de fable; car, comme je l'ai déjà remarqué, la fable représente des choses qui n'ont point été et n'ont pu être; et le roman représente des choses qui ont pu être, mais qui n'ont point été. L'artifice de cette allégorie n'est pas fort fin; le style est la barbarie même, si hardi et si immodéré dans ses figures

qu'on ne le pardonneroit pas au poëte le plus déterminé, et couvert d'une obscurité si épaisse qu'à peine est-il intelligible ; savant au reste, et plein d'une érudition peu commune. On écrit que l'auteur étoit Africain : s'il ne l'étoit pas, il méritoit de l'être, tant sa manière d'écrire est dure et forcée. On ignore le temps auquel il a vécu ; on sait seulement qu'il étoit plus ancien que Justinien.

Jusqu'alors l'art des romans s'étoit maintenu dans quelque splendeur ; mais il déclina ensuite avec les lettres et avec l'empire, lorsque les nations farouches du nord portèrent par-tout leur ignorance et leur barbarie. L'on avoit fait auparavant des romans pour le plaisir ; on fit alors des histoires fabuleuses, parce qu'on n'en pouvoit faire de véritables, faute de savoir la vérité. Thelesin, que l'on dit avoir vécu vers le milieu du sixième siècle, sous le roi Arthur, tant célébré dans les romans, et Melkin, qui fut un peu plus jeune, écrivirent l'histoire d'Angleterre leur patrie, du roi Arthur, et de la table ronde. Balæus, qui les a mis dans sa liste, en parle comme d'auteurs remplis de fables. Il faut dire la même chose d'Hunibaldus Francus, qui fut, comme l'on écrit, contemporain de Clovis, et dont l'histoire n'est presque qu'un amas de mensonges grossièrement imaginés.

Enfin, monsieur, nous voici à ce livre fameux des faits de Charlemagne, que l'on attribue fort mal à propos à l'archevêque Turpin, quoiqu'il lui soit postérieur de plus de deux cents ans. Le Pigna, et quelques autres ont cru ridiculement que les romans ont pris leur nom de la ville de Rheims, dont il étoit archevêque, parce que son livre, au rapport du premier, a été la source où les romanciers de Provence ont le plus puisé, et qu'il a été, selon les autres, le principal entre les faiseurs de romans. Quoi qu'il en soit, l'on vit plusieurs autres histoires de la vie de Charlemagne pleines de fables à perte de vue, et semblables à celle qui porte le nom de Turpin. Telles étoient les histoires attribuées à Hancon et à Solcon Forteman, à Sivard le sage, à Adel Adeling, et à Jean, fils d'un roi de Frise, tous cinq Frisons, et qu'on dit aussi avoir vécu du temps de Charlemagne. Telle étoit encore l'histoire attribuée à Occon, qui, selon l'opinion commune, fut contemporain de l'empereur Othon-le-Grand, et petit neveu de ce Solcon que je viens de nommer; et l'histoire de Gaufred de Montmout, qui écrivit les faits du roi Arthur et la vie de Merlin. Ces histoires, faites à plaisir, plurent à des lecteurs simples, et plus ignorans encore que ceux qui les composoient. On ne s'amusa

donc plus à chercher de bons mémoires et à s'instruire de la vérité pour écrire l'histoire : on en trouvoit la matière dans sa propre tête et dans son invention. Ainsi, les historiens dégénérèrent en de véritables romanciers. La langue latine fut méprisée dans ce siècle plein d'ignorance, comme la vérité l'avoit été. Les troubadours, les chanterres, les conteurs et les jongleurs de Provence, et enfin ceux de ce pays qui exerçoient ce qu'on appeloit *la science gaie*, commencèrent, dès le temps de Hugues Capet, à romaniser tout de bon, et à courir la France, débitant leurs romans et leurs *fabliaux*, composés en langage romain ; car alors les Provençaux avoient plus d'usage des lettres et de la poésie que tout le reste des François. Ce langage romain étoit celui que les Romains introduisirent dans les Gaules, après les avoir conquises, et qui, s'étant corrompu avec le temps, par le mélange du langage gaulois qui l'avoit précédé, et du franc ou tudesque qui l'avoit suivi, n'étoit ni latin, ni gaulois, ni franc, mais quelque chose de mixte, où le romain pourtant tenoit le dessus, et qui, pour cela, s'appeloit toujours roman, pour le distinguer du langage particulier et naturel de chaque pays, soit le franc, soit le gaulois ou le celtique, soit l'aquitanique, soit le belgique ; car César

écrit que ces trois langues étoient différentes entr'elles, ce que Strabon explique d'une différence qui n'étoit que comme entre divers dialectes d'une même langue. Les Espagnols se servent du mot de roman dans la même signification que nous, et ils appellent leur langage ordinaire *romance*. Le roman étant donc plus universellement entendu, les conteurs de Provence s'en servirent pour écrire leurs contes, qui de là furent appelés romans. Les trouverres, allant ainsi par le monde, étoient bien payés de leurs peines, et bien traités des seigneurs qu'ils visitoient, dont quelques-uns étoient si ravis du plaisir de les entendre, qu'ils se dépouilloient quelquefois de leurs robes pour les en revêtir. Les Provençaux ne furent pas les seuls qui se plurent à cet agréable exercice; presque toutes les provinces de France eurent leurs romanciers, jusqu'à la Picardie, où l'on composoit des servantois, pièces amoureuses, et quelquefois satiriques : et de là nous sont venus tant et tant de vieux romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les bibliothèques, et le reste a été consumé par la longueur des années. L'Espagne même, qui a été si fertile en romans, et l'Italie, tiennent de nous l'art de les composer : *Mi par di poter dire che questa sorte di*

poesia (ce sont les paroles de Giraldi, parlant des romans) *abbia avuta la prima origine, e il primo suo principio da' Francesi, dai quali a forse anco avuto il nome. Da' Francesi poi è passata questa maniera di poeteggiare agli Spagnuoli, e ultimamente è stata accettata dagli Italiani* (*).

Feu M. de Saumaise, dont la mémoire m'est en singulière vénération, et pour sa grande érudition, et pour l'amitié qui a été entre nous, a cru que l'Espagne, après avoir appris des Arabes l'art de romaniser, l'avoit enseigné par son exemple à tout le reste de l'Europe. Pour soutenir cette opinion, il faut dire que Thelesin et Melkin, l'un et l'autre Anglois, et Hunibaldus Francus, que l'on croit avoir composé tous trois leurs histoires romanesques vers l'an 550, sont plus récens, du moins de près de 200 ans, que l'on ne s'imagine; car la révolte du comte Julien, et l'entrée des Arabes en Espagne, n'arriva que l'an 91 de l'hégire, c'est-à-dire, l'an 712 de notre Seigneur; et il fallut quelque temps pour donner cours aux romans des Arabes en

(*) « Je crois pouvoir dire que cette sorte de poésie est » née chez les François, qui peut-être aussi lui ont donné » son nom; des François elle a passé aux Espagnols, et en- » fin elle a été adoptée par les Italiens. »

Espagne, et à ceux que l'on prétend que les Espagnols firent, à leur imitation, dans le reste de l'Europe. Je ne voudrois pas défendre l'antiquité de ces auteurs, quoique j'eusse quelque droit de le faire, puisque l'opinion commune et reçue est pour moi. Il est vrai que les Arabes étoient fort adonnés à la science gaie, comme je vous l'ai fait voir; je veux dire à la poésie, aux fables, aux fictions. Cette science étant demeurée dans sa grossièreté parmi eux, sans avoir reçu la culture des Grecs, ils la portèrent dans l'Afrique avec leurs armes, lorsqu'ils la subjuguèrent. Elle étoit toutefois déjà parmi les Africains; car Aristote, et après lui, Priscien, font mention des fables libyques; et les romans d'Apulée et de Martianus Capella, Africains, dont je vous ai parlé, montrent quel étoit l'esprit de ces peuples. Cela fortifia les Arabes victorieux dans leur inclination : aussi apprenons-nous de Léon d'Afrique et de Marmol, que les Arabes africains aiment encore la poésie romanesque avec passion; qu'ils chantent en vers et en prose les exploits de leur Buhalul, comme on a célébré parmi nous ceux de Renaud et de Roland; que leurs morabites font des chansons d'amour; que dans Fez, au jour de la naissance de Mahomet, les poëtes font des assemblées et des jeux publics, et récitent

leurs vers devant le peuple, au jugement duquel celui qui a le mieux réussi, est créé prince des poëtes pour cette année; que les rois de la maison de Benimerinis, qui régnoient il y a trois cents ans, et que nos vieux écrivains appellent de Bellemarine, assembloient tous les ans, à un certain jour, les plus savans de la ville de Fez, et leur faisoient un splendide festin, après quoi les poëtes récitoient des vers en l'honneur de Mahomet; que le roi donnoit au plus habile une somme d'argent, un cheval, un esclave et ses propres habits, dont il étoit vêtu ce jour-là, et qu'aucun ne s'en retournoit sans récompense. L'Espagne ayant ensuite reçu le joug des Arabes, elle reçut aussi leurs mœurs, et prit d'eux la coutume de chanter des vers d'amour, et de célébrer les actions des grands hommes, à la manière des bardes parmi les Gaulois : mais ces chants, qu'ils nommoient *romances*, étoient bien différens de ce qu'on appelle romans. C'étoient des poésies faites pour être chantées, et par conséquent fort courtes. On en a ramassé plusieurs, entre lesquelles il s'en trouve de si anciennes, qu'à peine peuvent-elles être entendues, et elles ont quelquefois servi à éclaircir l'histoire d'Espagne, et à remettre les événemens dans l'ordre de la chronologie. Leurs romans sont beaucoup

plus nouveaux, et les plus vieux sont postérieurs à nos Tristans et à nos Lancelots, de quelques centaines d'années. Miguel de Cervantes, un des plus beaux esprits que l'Espagne ait produits, en a fait une fine et judicieuse critique dans son Dom Quichotte; et à peine le curé de la Manche, et maître Nicolas le barbier en trouvent-ils dans ce grand nombre six qui méritent d'être conservés. Le reste est *livré au bras séculier de la servante,* pour être mis au feu. Ceux qu'ils jugent dignes d'être gardés, sont les quatre livres d'Amadis de Gaule, qu'ils disent être le premier roman de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, le modèle et le meilleur de tous les autres; Palmerin d'Angleterre, que l'on croit avoir été composé par un roi de Portugal, et qu'ils trouvent digne d'être mis dans un coffret semblable à celui de Darius, où Alexandre enferma les œuvres d'Homère; Dom Belianis, le Miroir de chevalerie; Tirante-le-Blanc; et Kyrie-eleyson de Montauban (car au bon vieux temps on croyoit que Kyrie-eleyson et Paralipomenon étoient les noms de quelques saints), où *les Subtilités de damoiselle Plaisir-de-ma-vie, et les Tromperies de la veuve reposée* sont fort louées. Mais tout cela est récent, en comparaison de nos vieux romans, qui vraisemblablement

en furent les modèles, comme la conformité des ouvrages et le voisinage des nations le persuadent. Il fait aussi la censure des romans en vers, et des autres poésies qui se trouvent dans la bibliothéque de Dom Quichotte : mais cela est hors de notre sujet.

Si l'on m'objecte que, comme nous avons pris des Arabes l'art de rimer, il est croyable aussi que nous avons pris d'eux l'art de romaniser, puisque la plupart de nos vieux romans étoient en rimes, et que la coutume qu'avoient les seigneurs françois de donner leurs habits aux meilleurs trouverres, et que Marmol dit avoir été pratiquée par les rois de Fez, donne encore lieu à ce soupçon. J'avouerai qu'il n'est pas impossible que les François, en prenant la rime des Arabes, aient pris d'eux aussi l'usage de l'appliquer aux romans. J'avouerai même que l'amour que nous avions déjà pour les fables a pu s'augmenter et se fortifier par leur exemple, et que notre art romanesque s'enrichit peut-être par le commerce que le voisinage de l'Espagne et les guerres nous donnèrent avec eux ; mais non pas que nous leur devions cette inclination, puisqu'elle nous possédoit long-temps avant qu'elle se soit fait remarquer en Espagne. Je ne puis croire non plus que nos princes aient pris des rois arabes

la coutume de se dépouiller en faveur des trouverres ; je crois plutôt que les uns et les autres, touchés de l'excellence des ouvrages qu'ils entendoient réciter, cherchoient avec empressement à satisfaire sur l'heure leur libéralité, et que, ne trouvant rien de plus présent que leurs habits, ils s'en servoient au besoin, comme nous lisons que quelques saints s'en sont servi envers des pauvres, et que ce qui arrivoit souvent en France par hasard, se faisoit tous les ans à Fez, par une coutume, qui vraisemblablement y fut aussi d'abord introduite par le hasard.

Il est assez croyable que les Italiens furent portés à la composition des romans par l'exemple des Provençaux, lorsque les papes tinrent leur siége à Avignon, et même par l'exemple des autres François, lorsque les Normands, et ensuite Charles comte d'Anjou, frère de saint Louis, prince vertueux, amateur de la poésie, et poëte lui-même, firent la guerre en Italie : car nos Normands se mêloient aussi de la science gaie, et l'histoire rapporte qu'ils chantèrent les faits de Roland, avant que de donner cette mémorable bataille qui acquit la couronne d'Angleterre à Guillaume le bâtard. Toute l'Europe étoit en ce temps-là couverte des ténèbres d'une épaisse ignorance : mais la France, l'Angleterre, et l'Al-

lemagne moins que l'Italie, qui ne produisit alors qu'un petit nombre d'écrivains, et presque point de faiseurs de romans. Ceux de ce pays qui vouloient se faire distinguer par quelque teinture de savoir, la venoient prendre dans l'université de Paris, qui étoit la mère des sciences et la nourrice des savans de l'Europe. Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, le poëte Dante, et Bocace y vinrent étudier; et le président Fauchet montre que le dernier a pris la plupart de ses nouvelles des romans françois, et que Pétrarque et les autres poëtes italiens avoient pillé les plus beaux traits des chansons de Thibauld, roi de Navarre, de Gaces Brussez, du châtelain de Coucy, et des vieux romanciers françois. Ce fut donc, selon mon avis, dans ce mélange des deux nations, que les Italiens apprirent de nous la science des romans, qu'ils reconnoissent nous devoir, aussi bien que la science des rimes.

Ainsi, l'Espagne et l'Italie reçurent de nous un art qui étoit le fruit de notre ignorance et de notre grossièreté, et qui avoit été le fruit de la politesse des Perses, des Ioniens, et des Grecs. En effet, comme dans la nécessité, pour conserver notre vie, nous nourrissons nos corps d'herbes et de racines, lorsque le pain nous manque; de même, lorsque la connoissance de la vérité,

qui est la nourriture propre et naturelle de l'esprit humain, vient à nous manquer, nous le nourrissons du mensonge, qui est l'imitation de la vérité : et comme dans l'abondance, pour satisfaire à notre plaisir, nous quittons souvent le pain et les viandes ordinaires, et nous cherchons des ragoûts; de même, lorsque nos esprits connoissent la vérité, ils en quittent souvent l'étude et la spéculation, pour se divertir dans l'image de la vérité, qui est le mensonge; car l'image et l'imitation, selon Aristote, sont souvent plus agréables que la vérité même. De sorte que les chemins tout à fait opposés, qui sont l'ignorance et l'érudition, la rudesse et la politesse, mènent souvent les hommes à une même fin, qui est l'étude des fictions, des fables et des romans : de là vient que les nations les plus barbares aiment les inventions romanesques, comme les aiment les plus polies. Les origines de tous les sauvages de l'Amérique, et particulièrement celle du Pérou, ne contiennent que des fables, non plus que les origines des Goths, qu'ils écrivoient autrefois en leurs anciens caractères runiques, sur de grandes pierres, dont j'ai vu quelques restes en Danemarck; et s'il nous étoit demeuré quelque chose de ces ouvrages que composoient les bardes parmi les anciens Gaulois, pour éterniser la

mémoire de leur nation, je ne doute pas que nous ne les trouvassions enrichis de beaucoup de fictions.

Cette inclination aux fables, qui est commune à tous les hommes, ne leur vient pas par raisonnement, par imitation, ou par coutume; elle leur est naturelle, et a son amorce dans la disposition même de leur esprit et de leur âme; car le désir d'apprendre et de savoir est particulier à l'homme, et ne le distingue pas moins des autres animaux que sa raison. On trouve même en quelques animaux des étincelles d'une raison imparfaite et ébauchée; mais l'envie de connoître ne se remarque que dans l'homme. Cela vient, selon mon sens, de ce que les facultés de notre âme étant d'une trop grande étendue et d'une capacité trop vaste pour être remplie par les objets présens, l'âme cherche dans le passé et dans l'avenir, dans la vérité et dans le mensonge, dans les espaces imaginaires et dans l'impossible même, de quoi les occuper et les exercer. Les bêtes trouvent dans les objets qui se présentent à leurs sens de quoi remplir les puissances de leur âme, et ne vont guère au delà; de sorte que l'on ne voit point en elles cette avidité inquiète, qui agite incessamment l'esprit de l'homme, et le porte à la recherche de nouvelles connoissan-

ces, pour proportionner, s'il se peut, l'objet à la puissance, et y trouver un plaisir semblable à celui qu'on trouve à appaiser une faim violente, ou à se désaltérer après une longue soif. C'est ce que Platon a voulu exprimer par la fable du mariage de Portus et de Pénie, c'est-à-dire, des richesses et de la pauvreté, d'où il dit que naquit le plaisir. L'objet est marqué par les richesses, qui ne sont richesses que dans l'usage, et autrement demeurent infructueuses et ne font point naître le plaisir. La puissance est exprimée par la pauvreté, qui est stérile, et toujours accompagnée d'inquiétude, tant qu'elle est séparée des richesses; mais quand elle s'y joint, le plaisir naît de cette union. Cela se rencontre justement dans notre âme. La pauvreté, c'est-à-dire l'ignorance, lui est naturelle, et elle soupire incessamment après la science, qui est sa richesse; et quand elle la possède, cette jouissance est suivie de plaisir. Mais ce plaisir n'est pas toujours égal; il lui coûte quelquefois du travail et des peines, comme quand elle s'applique aux spéculations difficiles et aux sciences cachées, dont la matière n'est pas présente à nos sens, et où l'imagination, qui agit avec facilité, a moins de part que l'entendement, dont les opérations sont plus laborieuses; et parce que naturellement le travail

nous rebute; l'âme ne se porte à ces connoissances épineuses que dans la vue du fruit, ou dans l'espérance d'un plaisir éloigné, ou par nécessité. Mais les connoissances qui l'attirent et la flattent davantage, sont celles qu'elle acquiert sans peine, et où l'imagination agit presque seule, et sur des matières semblables à celles qui tombent d'ordinaire sous nos sens, et particulièrement si ces connoissances excitent nos passions, qui sont les grands mobiles de toutes les actions de notre vie. C'est ce que font les romans; il ne faut point de contention d'esprit pour les comprendre; il n'y a point de grands raisonnemens à faire; il ne faut point se fatiguer la mémoire; il ne faut qu'imaginer. Ils n'émeuvent nos passions que pour les appaiser; ils n'excitent notre crainte ou notre compassion, que pour nous faire voir hors du péril ou de la misère ceux pour qui nous craignons, ou que nous plaignons; ils ne touchent notre tendresse que pour nous faire voir heureux ceux que nous aimons; ils ne nous donnent de la haine que pour nous faire voir misérables ceux que nous haïssons; enfin, toutes nos passions s'y trouvent agréablement excitées et calmées. C'est pourquoi ceux qui agissent plus par passion que par raison, et qui travaillent plus de l'imagination que de l'entendement, y sont les plus sen-

sibles, quoique les derniers le soient aussi, mais d'une autre sorte. Ils sont touchés des beautés de l'art et de ce qui part de l'entendement; mais les premiers, tels que sont les enfans et les simples, le sont seulement de ce qui frappe leur imagination et agite leurs passions; et ils aiment les fictions en elles-mêmes, sans aller plus loin. Or les fictions n'étant que des narrations vraies en apparence, et fausses en effet, les esprits des simples, qui ne voient que l'écorce, se contentent de cette apparence de vérité, et s'y plaisent: mais ceux qui pénètrent plus avant et vont au solide, se dégoûtent aisément de cette fausseté; de sorte que les premiers aiment la fausseté, à cause de la vérité apparente qui la cache, et les derniers se rebutent de cette image de vérité, à cause de la fausseté effective qu'elle cache, si cette fausseté n'est d'ailleurs ingénieuse, mystérieuse et instructive, et ne se soutient par l'excellence de l'invention et de l'art; et saint Augustin dit en quelqu'endroit que ces faussetés, qui sont significatives et enveloppent un sens caché, ne sont pas des mensonges, mais des figures de la vérité, dont les plus sages et les plus saints personnages, et notre Seigneur même se sont servis.

Puisqu'il est donc vrai que l'ignorance et la grossièreté sont les grandes sources du menson-

ge, et que ce débordement de barbares, qui sortit du septentrion, inonda toute l'Europe, et la plongea dans une si profonde ignorance qu'elle n'en n'est sortie que depuis environ deux siècles; n'est-il pas bien vraisemblable que cette ignorance produisit dans l'Europe le même effet qu'elle a toujours produit partout ailleurs, et n'est-ce pas en vain que l'on cherche dans le hasard ce que nous trouvons dans la nature? Il n'y a donc pas lieu de contester que les romans françois, allemands, anglois, et toutes les fables du nord sont du cru du pays, nées sur les lieux, et n'y ont point été apportées d'ailleurs; qu'elles n'ont point d'autre origine que les histoires remplies de faussetés, qui furent faites dans les temps obscurs, pleins d'ignorance, où l'industrie et la curiosité manquoient pour découvrir la vérité des choses, et l'art pour les écrire; que ces histoires, mêlées de vrai et de faux, ayant été bien reçues par des peuples demi-barbares, les historiens eurent la hardiesse d'en faire de purement supposées, qui sont les romans. C'est même une opinion reçue, que le nom de roman se donnoit autrefois aux histoires, et qu'il s'appliqua depuis aux fictions; ce qui est un témoignage invincible que les unes sont venues des autres. *Romanzi,* dit le Pigna, *secundo la commune opinione, in*

francese detti erano gli annali: e perciò le guerre di parte in parte notate sotto questo nome uscirono. Poscia alcuni dalla verità partendosi, quantunque favoleggiassero, così apunto chiamarono gli scritti loro... (*) Strabon, dans un passage que j'ai déjà allégué, dit que les histoires des Perses, des Mèdes et des Syriens, n'ont pas mérité beaucoup de créance, parce que ceux qui les ont écrites, voyant que les conteurs de fables étoient en réputation, crurent s'y mettre aussi en écrivant des fables en forme d'histoires, c'est-à-dire, des romans. D'où l'on peut conclure que les romans, selon toutes les apparences, ont eu parmi nous la même origine qu'ils ont eue autrefois parmi ces peuples.

Mais pour revenir aux troubadours ou trouverres de Provence, qui furent, en France, les princes de la romancerie, dès la fin du dixième siècle, leur métier plut à tant de gens, que toutes les provinces de France, comme je l'ai dit, eurent aussi leurs trouverres. Elles produisirent, dans le onzième siècle et dans les suivans, une

(*) « Selon l'opinion commune, les annales s'appeloient en » françois *Romans*. Aussi les relations des différentes guer» res parurent sous ce nom. Par la suite, quelques écrivains, » s'écartant de la vérité et donnant dans la fiction, appelè» rent également leurs ouvrages du nom de *Romans*. »

multitude non pareille de romans en prose et en vers, dont plusieurs, malgré l'envie du temps, se sont conservés jusqu'à nous. De ce nombre étoient les romans de Garinle Loheran, de Tristan, de Lancelot du Lac; de Bertain, de Saint-Gréal, de Merlin, d'Artus, de Perceval, de Perceforest, et de la plupart de ces cent vingt-sept poëtes qui ont vécu avant l'an 1300, dont le président Fauchet a fait la censure. Je n'entreprendrai pas de vous en faire la liste, ni d'examiner si les Amadis de Gaule sont originaires d'Espagne, de Flandre ou de France; et si le roman de Tiel Ulespiègle est une traduction de l'allemand; ni en quelle langue a premièrement été écrit le roman des sept sages de Rome ou de Dolopathos, qu'on dit qui a été pris des paraboles de Sandaber, indien, qu'on dit même qui se trouve en grec dans quelques bibliothèques, qui a fourni la matière du livre italien intitulé *Erastus*, et de plusieurs des nouvelles de Bocace, comme le même Fauchet l'a remarqué, qui fut écrit en latin par Jean, moine de l'abbaye de Hauteselve, dont on voit de vieux exemplaires, et traduit en françois par le Clerc Hébert vers la fin du douzième siècle, et en allemand, depuis près de trois cents ans, et d'allemand en latin, depuis cent ans, par un savant homme, qui ignoroit que cet

allemand venoit du latin, et qui en changea les noms. Il me suffira de vous dire que tous ces ouvrages, auxquels l'ignorance avoit donné la naissance, portoient des marques de leur origine, et n'étoient qu'un amas de fictions grossièrement entassées les unes sur les autres, et bien éloignées de ce souverain degré d'art et d'élégance où notre nation a depuis porté les romans. Il est vrai qu'il y a sujet de s'étonner qu'ayant cédé aux autres le prix de la poésie épique et de l'histoire, nous ayons emporté celui-ci avec tant de hauteur que leurs plus beaux romans n'égalent pas les moindres des nôtres. Je crois que nous devons cet avantage à la politesse de notre galanterie, qui vient, à mon avis, de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent en France avec les femmes. Elles sont presque recluses en Italie et en Espagne, et sont séparées des hommes par tant d'obstacles qu'on les voit peu, et qu'on ne leur parle presque jamais : de sorte que l'on a négligé l'art de les cajoler agréablement, parce que les occasions en étoient rares; l'on s'applique seulement à surmonter les difficultés de les aborder; et cela fait, on profite du temps, sans s'amuser aux formes; mais en France, les dames vivant sur leur bonne foi, et n'ayant point d'autres défenses que leur propre cœur, elles s'en

sont fait un rempart plus fort et plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles et que toute la vigilance des duègnes. Les hommes ont donc été obligés d'assiéger ce rempart dans les formes, et ont employé tant de soin et d'adresse pour le réduire, qu'ils s'en sont fait un art presqu'inconnu aux autres peuples. C'est cet art qui distingue les romans françois des autres romans, et qui en a rendu la lecture si délicieuse, qu'elle a fait négliger des lectures plus utiles. Les dames ont été les premières prises à cet appât; elles ont fait toute leur étude des romans, et ont tellement méprisé celle de l'ancienne fable et de l'histoire, qu'elles n'ont plus entendu des ouvrages qui tiroient de là autrefois leur plus grand ornement. Pour ne rougir plus de cette ignorance, dont elles avoient si souvent occasion de s'apercevoir, elles ont trouvé que c'étoit plutôt fait de désapprouver ce qu'elles ignoroient, que de l'apprendre. Les hommes les ont imitées pour leur plaire; ils ont condamné ce qu'elles condamnoient, et ont appelé pédanterie ce qui faisoit une partie essentielle de la politesse, encore du temps de Malherbe. Les poëtes et les autres écrivains françois qui l'ont suivi, ont été contraints de se soumettre à ce jugement; et plusieurs d'entr'eux, voyant que la connoissance de

l'antiquité leur étoit inutile, ont cessé d'étudier ce qu'ils n'osoient plus mettre en usage. Ainsi, une bonne cause a produit un très-mauvais effet; et la beauté de nos romans a attiré le mépris des belles lettres, et ensuite l'ignorance.

Je ne prétends pas pour cela en condamner la lecture. Les meilleures choses du monde ont toujours quelques suites fâcheuses. Les romans en peuvent avoir de pires encore que l'ignorance. Je sais de quoi on les accuse; ils dessèchent la dévotion; ils inspirent des passions déréglées; ils corrompent les mœurs. Tout cela peut arriver, et arrive quelquefois. Mais de quoi les esprits malfaits ne peuvent-ils point faire un mauvais usage? Les âmes foibles s'empoisonnent elles-mêmes, et font du venin de tout. Il leur faut donc interdire l'histoire, qui rapporte tant de pernicieux exemples, et la fable où les crimes sont autorisés par l'exemple même des dieux. Une statue de marbre, qui faisoit la dévotion publique parmi les payens, fit la passion, la brutalité et le désespoir d'un jeune homme. Le Cherea de Terence se fortifie dans un dessein criminel, à la vue d'un tableau de Jupiter, qui attiroit peut-être le respect de tous les autres spectateurs. On a peu d'égard à l'honnêteté des mœurs dans la plupart des romans grecs et des

vieux françois, par le vice du temps où ils ont été composés. L'Astrée même, et quelques-uns de ceux qui l'ont suivie, sont encore un peu licencieux; mais ceux de ce temps, je parle des bons, sont si éloignés de ce défaut, qu'on n'y trouvera pas une parole, pas une expression qui puisse blesser les oreilles chastes, pas une action qui puisse offenser la pudeur. Si l'on dit que l'amour y est traité d'une manière si délicate et si insinuante que l'amorce d'une si dangereuse passion entre aisément dans de jeunes cœurs, je répondrai que non-seulement il n'est pas périlleux, mais qu'il est même en quelque sorte nécessaire que les jeunes personnes du monde connoissent cette passion, pour fermer les oreilles à celle qui est criminelle et pouvoir se démêler de ses artifices, et pour savoir se conduire dans celle qui a une fin honnête et sainte; ce qui est si vrai, que l'expérience fait voir que celles qui connoissent moins l'amour, en sont les plus susceptibles, et que les plus ignorantes sont les plus dupes. Ajoutez à cela que rien ne dérouille tant l'esprit, ne sert tant à le façonner et le rendre propre au monde, que la lecture des bons romans. Ce sont des précepteurs muets, qui succèdent à ceux du collége, et qui apprennent à parler et à vivre d'une méthode bien plus ins-

tructive et bien plus persuasive que la leur, et de qui on peut dire ce qu'Horace disoit de l'Iliade d'Homère, qu'elle enseigne la morale plus fortement et mieux que les philosophes les plus habiles.

M. d'Urfé fut le premier qui les tira de la barbarie, et les remit dans les règles en son incomparable Astrée, l'ouvrage le plus ingénieux et le plus poli qui eût jamais paru en ce genre, et qui a terni la gloire que la Grèce, l'Italie et l'Espagne s'y étoient acquise. Cependant il n'ôta pas à ceux qui vinrent après lui, le courage d'entreprendre ce qu'il avoit entrepris, et n'occupa pas si fort l'admiration publique, qu'il n'en restât encore pour tant de beaux romans qui parurent en France après le sien. L'on n'y vit pas sans étonnement ceux qu'une fille, autant illustre par sa modestie que par son mérite, avoit mis au jour sous un nom emprunté, se privant si généreusement de la gloire qui lui étoit due, et ne cherchant sa récompense que dans sa vertu; comme si, lorsqu'elle travailloit ainsi à la gloire de notre nation, elle eût voulu épargner cette honte à notre sexe. Mais enfin le temps lui a rendu la justice qu'elle s'étoit refusée, et nous a appris que l'illustre Bassa, le grand Cyrus, et Clélie sont les ouvrages de mademoiselle de Scu-

dery, afin que désormais l'art de faire des romans, qui pouvoit se défendre contre les censeurs scrupuleux, non-seulement par les louanges que lui donne le patriarche Photius, mais encore par les grands exemples de ceux qui s'y sont appliqués, pût aussi se justifier par le sien, et qu'après avoir été cultivé par des philosophes, comme Apulée et Athénagoras, par des préteurs romains, comme Sisenna, par des consuls, comme Pétrone, par des prétendans à l'empire, comme Clodius Albinus, par des prêtres, comme Théodorus Prodromus, par des évêques[1], comme Héliodore et Achillès-Tatius, par des papes, comme Pie II, qui avoit écrit les amours d'Euriale et de Lucrèce, et par des saints, comme Jean Damascène, il eût encore l'avantage d'avoir été exercé par une fille sage et vertueuse. Pour vous, monsieur, puisqu'il est vrai, comme je l'ai montré, et comme Plutarque l'assure, qu'un des plus grands charmes de l'esprit humain, c'est le tissu d'une fable bien inventée et bien racontée; quel succès ne devez-vous pas espérer de Zayde, dont les aventures sont si nouvelles et si touchantes, et dont la narration est si juste et si polie. Je souhaiterois, pour l'intérêt que je prends à la gloire du grand roi que le ciel a mis à notre tête, que nous eussions l'his-

toire de son règne merveilleux, écrite d'un style aussi noble, et avec autant d'exactitude et de discernement. La vertu qui conduit ses belles actions est si héroïque, et la fortune qui les accompagne est si surprenante, que la postérité douteroit si ce seroit une histoire ou un roman.

Honor pulcherrima merces ipse sibi.

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ESPAGNE commençoit à s'affranchir de la domination des Maures : ces peuples, qui s'étoient retirés dans les Asturies, avoient fondé le royaume de Léon ; ceux qui s'étoient retirés dans les Pyrénées, avoient donné naissance au royaume de Navarre ; il s'était élevé des comtes de Barcelone et d'Arragon. Ainsi, cent cinquante ans après l'entrée des Maures, plus de la moitié de l'Espagne se trouvoit délivrée de leur tyrannie.

De tous les princes chrétiens qui régnoient alors, il n'y en avoit point de si redoutable qu'Alphonse, roi de Léon, surnommé le Grand. Ses prédécesseurs avoient joint la Castille à leur royaume. D'abord cette province avoit été commandée par des gouverneurs, qui, dans la suite des temps, avoient rendu le gouvernement héré-

ditaire, et l'on commençoit à craindre qu'ils ne s'en voulussent faire souverains. Ils s'appeloient tous comtes de Castille : les plus puissans étoient Diégo Porcellos et Nuguez Fernando. Ce dernier étoit considérable par ses grandes terres et par la grandeur de son esprit; ses enfans servoient encore à soutenir sa fortune et à l'augmenter. Il avoit un fils et une fille d'une beauté extraordinaire : le fils, qui s'appeloit Consalve, ne voyoit rien dans toute l'Espagne qu'on lui pût comparer, et son esprit et sa personne avoient quelque chose de si admirable, qu'il sembloit que le ciel l'eût formé d'une manière différente du reste des hommes.

Des raisons importantes l'avoient obligé à quitter la cour de Léon, et les sensibles déplaisirs qu'il y avoit reçus, lui avoient inspiré le dessein de sortir de l'Espagne, et de se retirer dans quelque solitude. Il vint dans l'extrémité de la Catalogne, à dessein de s'embarquer sur le premier vaisseau qui feroit voile pour une des îles de la Grèce. Le peu d'attention qu'il avoit à toutes choses, lui faisoit souvent prendre d'autres chemins que ceux qu'on lui avoit enseignés. Au lieu de passer la rivière d'Èbre à Tortose, comme on lui avoit dit qu'il le falloit faire, il suivit ses bords presque jusqu'à son embouchure. Il

s'aperçut alors qu'il s'étoit beaucoup détourné : il s'enquit s'il n'y avoit point de barques; on lui dit qu'il n'en trouveroit pas au lieu où il étoit; mais que, s'il vouloit aller jusqu'à un petit port assez proche, il en trouveroit qui le meneroient à Tarragone. Il marcha jusqu'à ce port; il descendit de cheval, et demanda à quelques pêcheurs s'il n'y avoit point de chaloupes prêtes à partir.

Comme il leur parloit, un homme qui se promenoit tristement le long de la mer, surpris de sa beauté et de sa bonne mine, s'arrêta pour le regarder, et ayant entendu ce qu'il demandoit à ces pêcheurs, il prit la parole, et lui dit que toutes les barques étoient allées à Tarragone, qu'elles ne reviendroient que le lendemain, et qu'il ne pourroit s'embarquer que le jour d'après. Consalve, qui ne l'avoit point aperçu, tourna la tête pour voir d'où venoit cette voix, qui ne lui paroissoit pas celle d'un pêcheur. Il fut étonné de la bonne mine de cet inconnu, comme cet inconnu l'avoit été de la sienne. Il lui trouva quelque chose de noble et de grand, et même de la beauté, quoiqu'on vît bien qu'il avoit passé la première jeunesse. Consalve n'étoit guère en état de s'arrêter à d'autres choses qu'à ses pensées; néanmoins la rencontre de cet inconnu, dans un lieu si désert, lui donna quelqu'attention; il

le remercia de l'avoir instruit de ce qu'il vouloit savoir, et il demanda ensuite aux pêcheurs où il pourroit aller passer la nuit. Il n'y a que ces cabanes que vous voyez, lui dit l'inconnu, et vous n'y sauriez être commodément. Je ne laisserai pas d'y aller chercher du repos, reprit Consalve; il y a quelques jours que je marche sans en avoir, et je sens bien que mon corps en a plus de besoin que mon esprit ne lui en laisse. L'inconnu fut touché de la manière triste dont il avoit prononcé ce peu de paroles, et il ne douta point que ce ne fût quelque malheureux : la conformité qui lui parut dans leurs fortunes, lui donna pour Consalve cette sorte d'inclination que nous avons pour les personnes dont nous croyons les dispositions pareilles aux nôtres.

Vous ne trouverez point ici de retraite digne de vous, lui dit-il; mais si vous voulez en accepter une que je vous offre proche d'ici, vous y serez plus commodément que dans ces cabanes. Consalve avoit tant d'aversion pour la société des hommes, qu'il refusa d'abord l'offre que lui faisoit cet inconnu; mais enfin les instantes prières qu'il lui en fit, et le besoin de prendre du repos, le contraignirent de l'accepter.

Il le suivit; et après avoir marché quelque temps, il découvrit une maison assez basse, bâ-

tie d'une manière simple, et néanmoins propre et régulière. La cour n'étoit fermée que de palissades de grenadiers, non plus que le jardin, qui étoit séparé d'un bois par un petit ruisseau. Si Gonsalve eût pu prendre plaisir à quelque chose, l'agréable situation de cette demeure lui en auroit donné. Il demanda à l'inconnu si ce lieu étoit son séjour ordinaire, et si le hasard ou son choix l'y avoit conduit. Il y a quatre ou cinq ans que je l'habite, lui répondit-il; je n'en sors que pour me promener sur le bord de la mer; et depuis que j'y demeure, je puis vous dire que vous êtes la seule personne raisonnable que j'y aie vue. La tempête fait souvent briser des vaisseaux contre cette côte, qui est assez dangereuse. J'ai sauvé la vie à quelques malheureux que j'ai retirés chez moi; mais tous ceux que la fortune y a conduits n'ont été que des étrangers, avec qui je n'eusse pu trouver de conversation, quand j'en aurois cherché. Vous pouvez juger, par le lieu où je demeure, que je n'en cherche pas. J'avoue néanmoins que je suis sensible au plaisir de voir une personne comme vous. Pour moi, repartit Consalve, je fuis tous les hommes, et j'ai tant de sujet de les fuir, que, si vous le saviez, vous ne trouveriez pas étrange que j'eusse eu tant de peine à accepter l'offre que vous m'avez faite; vous

jugeriez au contraire, qu'après les malheurs qu'ils m'ont causés, je dois renoncer pour jamais à toute sorte de société. Si vous n'avez à vous plaindre que des autres, répliqua l'inconnu, et que vous n'ayez rien à vous reprocher, il y en a de plus malheureux que vous, et vous l'êtes moins que vous ne pensez. Le comble des malheurs, s'écria-t-il, c'est d'avoir à se plaindre de soi-même, c'est d'avoir creusé les abîmes où l'on est tombé, c'est d'avoir été injuste et déraisonnable; enfin, c'est d'avoir été la cause des infortunes dont on est accablé. Je vois bien, reprit Consalve, que vous ressentez les maux dont vous me parlez; mais qu'ils sont différens de ceux qu'on ressent, quand, sans l'avoir mérité, on est trompé, trahi, et abandonné de tout ce qu'on aimoit davantage! A ce que j'en puis juger, lui repartit l'inconnu, vous abandonnez votre patrie, pour fuir des personnes qui vous ont trahi, et qui sont la cause de vos déplaisirs; mais jugez ce que vous auriez à souffrir, s'il falloit que vous fussiez continuellement avec ces personnes qui font le malheur de votre vie! Songez que c'est l'état où je suis, que j'ai fait tout le malheur de la mienne, et que je ne puis me séparer de moi-même, pour qui j'ai tant d'horreur, pour qui j'ai tant de sujet d'en avoir, non-seulement par ce que j'en souffre, mais par

ce qu'en a souffert ce que j'aimois plus que toutes choses. Je ne me plaindrois pas, dit Consalve, si je n'avois à me plaindre que de moi. Vous vous trouvez malheureux, parce que vous avez sujet de vous haïr; mais, si vous avez été aimé fidèlement de la personne que vous aimiez, pouvez-vous ne vous pas trouver heureux? Peut-être l'avez-vous perdue par votre faute; mais vous avez au moins la consolation de penser qu'elle vous a aimé, et qu'elle vous aimeroit encore, si vous n'aviez rien fait qui lui eût pu déplaire. Vous ne connoissez point l'amour, si cette seule pensée ne vous empêche d'être malheureux; et vous vous aimez vous-même plus que votre maîtresse, si vous aimez mieux avoir sujet de vous plaindre d'elle que de vous. Le peu de part que vous avez sans doute à vos malheurs, répliqua l'inconnu, vous empêche de comprendre quel surcroît de douleur ce vous seroit d'y avoir contribué; mais croyez, par la cruelle expérience que j'en fais, que de perdre par sa faute ce qu'on aime, est une sorte d'affliction qui se fait sentir plus vivement que toutes les autres.

Comme il achevoit ces paroles, ils arrivèrent dans la maison, que Consalve trouva aussi jolie en dedans qu'elle lui avoit paru en dehors. Il passa la nuit avec beaucoup d'inquiétude: le ma-

tin, la fièvre lui prit, et les jours suivans, elle devint si violente qu'on appréhenda pour sa vie. L'inconnu en fut sensiblement affligé, et son affliction augmenta encore par l'admiration que lui donnoient toutes les paroles et toutes les actions de Consalve. Il ne put se défendre du désir de savoir qui étoit une personne qui lui paroissoit si extraordinaire. Il fit plusieurs questions à celui qui la servoit; mais l'ignorance où cet homme étoit lui-même du nom et de la qualité de son maître, l'empêcha de satisfaire sa curiosité : il lui dit seulement qu'il se faisoit appeler Théodoric, et qu'il ne croyoit pas que ce fût son nom véritable. Enfin, après plusieurs jours de fièvre continue, les remèdes et la jeunesse tirèrent Consalve hors de péril. L'inconnu essayoit de le divertir des tristes pensées dont il le voyoit occupé; il ne le quittoit point; et bien qu'ils ne parlassent que de choses générales, par ce qu'ils ne se connoissoient pas encore, ils se surprirent l'un et l'autre par la grandeur de leur esprit.

Cet inconnu avoit caché son nom et sa naissance depuis qu'il étoit dans cette solitude; mais il voulut bien l'apprendre à Consalve. Il lui dit qu'il étoit du royaume de Navarre, qu'il s'appeloit Alphonse Ximenès, et que ses malheurs l'avoient obligé de chercher une retraite où il pût

en liberté regretter ce qu'il avoit perdu. Consalve fut surpris du nom de Ximenès ; il le connoissoit pour un des plus illustres de la Navarre, et il fut vivement touché de la confiance qu'Alphonse lui témoignoit. Quelque raison qu'il eût de haïr les hommes, il ne put s'empêcher d'avoir pour lui une amitié dont il ne se croyoit plus capable.

Cependant sa santé commençoit à revenir ; et lorsqu'il se porta assez bien pour s'embarquer, il sentit qu'il ne quitteroit Alphonse qu'avec peine. Il lui parla de leur séparation, et du dessein qu'il avoit de se retirer aussi dans quelque solitude. Alphonse en fut surpris et affligé ; il s'étoit tellement accoutumé à la douceur de la conversation de Consalve, qu'il n'en pouvoit regarder la perte qu'avec douleur. Il lui dit d'abord qu'il n'étoit pas en état de partir, et il essaya ensuite de lui persuader de n'aller point chercher d'autre désert que celui où le hasard l'avoit conduit.

Je n'oserois espérer, lui dit-il, de vous rendre cette demeure moins ennuyeuse ; mais il me semble que dans une retraite aussi longue que celle que vous entreprenez, il y a quelque douceur à n'être pas tout à fait seul. Mes malheurs ne pouvoient recevoir de consolation ; je crois néanmoins que j'aurois trouvé du soulagement,

si, dans de certains momens, j'avois eu quelqu'un avec qui me plaindre. Vous trouverez ici la même solitude qu'au lieu où vous voulez aller, et vous aurez la commodité de parler, quand vous le voudrez, à une personne qui a une admiration extraordinaire pour votre mérite, et une sensibilité pour vos malheurs égale à celle qu'elle a pour les siens.

Le discours d'Alphonse ne persuada pas d'abord Consalve; mais peu à peu il fit de l'impression sur son esprit; et la considération d'une retraite privée de toute sorte de compagnie, jointe à l'amitié qu'il avoit déjà pour lui, le fit résoudre à demeurer dans cette maison. La seule chose qui lui donnoit de l'embarras, étoit la crainte d'être reconnu. Alphonse le rassura par son exemple, et lui dit que ce lieu étoit tellement éloigné de tout commerce, que, depuis tant d'années qu'il s'y étoit retiré, il n'avoit jamais vu personne qui l'eût pu reconnoître. Consalve se rendit à ses raisons; et après s'être dit l'un et l'autre tout ce que se peuvent dire les plus honnêtes hommes du monde, qui s'engagent à vivre ensemble, il envoya de ses pierreries à un marchand de Tarragone, afin qu'il lui fît tenir les choses dont il pourroit avoir besoin. Voilà donc Consalve établi dans cette solitude, avec la réso-

lution de n'en sortir jamais; le voilà abandonné à la réflexion de ses malheurs, où il ne trouvoit d'autre consolation que de croire qu'il ne pouvoit plus lui en arriver. Mais la fortune lui fit voir qu'elle trouve jusque dans les déserts ceux qu'elle a résolu de persécuter.

Sur la fin de l'automne, où les vents commencent à rendre la mer redoutable, il alla se promener plus matin que de coutume. Il y avoit eu pendant la nuit une tempête épouvantable; et la mer, qui étoit encore agitée, entretenoit agréablement sa rêverie. Il considéra quelque temps l'inconstance de cet élément avec les mêmes réflexions qu'il avoit accoutumé de faire sur sa fortune; ensuite il jeta les yeux sur le rivage : il vit plusieurs marques des débris d'une chaloupe, et il regarda s'il ne verroit personne qui fût en état de recevoir du secours. Le soleil, qui se levoit, fit briller à ses yeux quelque chose d'éclatant, qu'il ne put distinguer d'abord, et qui lui donna seulement la curiosité de s'en approcher. Il tourna ses pas vers ce qu'il voyoit; et en s'approchant, il connut que c'étoit une femme magnifiquement habillée, étendue sur le sable, et qui sembloit y avoir été jetée par la tempête. Elle étoit tournée de façon qu'il ne pouvoit voir son visage. Il la releva, pour juger si elle étoit

morte : mais quel fut son étonnement, quand il vit, au travers des horreurs de la mort, la plus grande beauté qu'il eût jamais vue! Cette beauté augmenta sa compassion, et lui fit désirer que cette personne fût encore en état d'être secourue. Dans ce moment, Alphonse, qui l'avoit suivi par hasard, s'approcha, et lui aida à la secourir. Leur peine ne fut pas inutile, ils virent qu'elle n'étoit pas morte; mais ils jugèrent qu'elle avoit besoin d'un plus grand secours que celui qu'ils lui pouvoient donner en ce lieu. Comme ils étoient assez proche de leur demeure, ils résolurent de l'y porter. Sitôt qu'elle y fut, Alphonse envoya chercher des remèdes pour la soulager, et des femmes pour la servir. Lorsque ces femmes furent venues, et qu'on leur eut laissé la liberté de la mettre au lit, Consalve revint dans la chambre, et regarda cette inconnue avec plus d'attention qu'il n'avoit encore fait. Il fut surpris de la proportion de ses traits et de la délicatesse de son visage; il regarda avec étonnement la beauté de sa bouche et la blancheur de sa gorge; enfin, il étoit si charmé de tout ce qu'il voyoit dans cette étrangère, qu'il étoit près de s'imaginer que ce n'étoit pas une personne mortelle. Il passa une partie de la nuit sans pouvoir s'en éloigner. Alphonse lui conseilla d'aller

prendre du repos; mais il lui répondit qu'il avoit si peu accoutumé d'en trouver, qu'il étoit bien aise d'avoir une occasion de n'en pas chercher inutilement.

Sur le matin, on s'aperçut que cette inconnue commençoit à revenir; elle ouvrit les yeux; et comme la clarté lui fit d'abord quelque peine, elle les tourna languissamment du côté de Consalve, et lui fit voir de grands yeux noirs d'une beauté qui leur étoit si particulière, qu'il sembloit qu'ils étoient faits pour donner tout ensemble du respect et de l'amour. Quelque temps après, il parut que la connoissance lui revenoit, qu'elle distinguoit les objets, et qu'elle étoit étonnée de ceux qui s'offroient à sa vue. Consalve ne pouvoit exprimer par ses paroles l'admiration qu'il avoit pour elle; il faisoit remarquer sa beauté à Alphonse, avec cet empressement que l'on a pour les choses qui nous surprennent et qui nous charment.

Cependant la parole ne revenoit point à cette étrangère. Consalve, jugeant qu'elle seroit peut-être encore long-temps dans le même état, se retira dans sa chambre. Il ne put s'empêcher de faire réflexion sur son aventure. J'admire, disoit-il, que la fortune m'ait fait rencontrer une femme dans le seul état où je ne pouvois la fuir,

et où la compassion m'engage au contraire à en avoir soin : j'ai même de l'admiration pour sa beauté; mais sitôt qu'elle sera guérie, je ne regarderai ses charmes que comme une chose dont elle ne se servira que pour faire plus de trahisons et plus de misérables. Qu'elle en fera, grands dieux! et qu'elle en a peut-être déjà faits! Quels yeux! quels regards! Que je plains ceux qui peuvent en être touchés, et que je suis heureux, dans mon malheur, que la cruelle expérience que j'ai faite de l'infidélité des femmes, me garantisse d'en aimer jamais aucune! Après ces paroles, il eut quelque peine à s'endormir, et son sommeil ne fut pas long : il alla voir en quel état étoit l'étrangère; il la trouva beaucoup mieux; mais néanmoins elle ne parloit point encore, et la nuit et le jour suivant se passèrent sans qu'elle prononçât une seule parole. Alphonse ne put s'empêcher de faire voir à Consalve qu'il remarquoit avec étonnement le soin qu'il avoit d'elle. Consalve commença à s'en étonner lui-même; il s'aperçut qu'il lui étoit impossible de s'éloigner de cette belle personne; il croyoit toujours qu'il arriveroit quelque changement considérable à son mal pendant qu'il ne seroit pas auprès d'elle. Comme il y étoit, elle prononça quelques paroles; il en sentit de la joie et

du trouble. Il s'approcha pour entendre ce qu'elle disoit; elle parla encore, et il fut surpris de voir qu'elle parloit une langue qui lui étoit inconnue. Néanmoins il avoit déjà jugé, par ses habits, qu'elle étoit étrangère; mais, comme ses habits avoient quelque chose de ceux des Maures, et qu'il savoit bien l'arabe, il ne doutoit point qu'il ne pût s'en faire entendre. Il lui parla en cette langue, et il fut encore plus surpris de voir qu'elle ne l'entendoit point. Il lui parla espagnol et italien; mais tout cela étoit inutile, et il jugeoit bien, par son air attentif et embarrassé, qu'elle ne l'entendoit pas mieux. Elle continuoit néanmoins à parler, et s'arrêtoit quelquefois, comme pour attendre qu'on lui répondît. Consalve écoutoit toutes ses paroles; il lui sembloit qu'à force de l'écouter, il pourroit l'entendre. Il fit approcher tous ceux qui la servoient, afin de voir s'ils ne l'entendroient point: il lui présenta un livre espagnol, pour juger si elle en connoissoit les caractères; il lui parut qu'elle les connoissoit, mais qu'elle ignoroit cette langue. Elle étoit triste et inquiète, et sa tristesse et son inquiétude augmentoient celle de Consalve.

Ils étoient en cet état, quand Alphonse entra dans la chambre, et y fit entrer avec lui une bel-

le personne, habillée de la même façon que l'inconnue. Sitôt qu'elles se virent, elles s'embrassèrent avec beaucoup de témoignages d'amitié. Celle qui entroit prononça plusieurs fois le mot de Zayde, d'une manière qui fit connoître que c'étoit le nom de celle à qui elle parloit; et Zayde prononça aussi tant de fois celui de Félime, que l'on jugea bien que l'étrangère qui arrivoit, se nommoit ainsi. Après qu'elles eurent parlé quelque temps, Zayde se mit à pleurer avec toutes les marques d'une grande affliction, et elle fit signe de la main qu'on se retirât. On sortit de sa chambre. Consalve s'en alla avec Alphonse, pour lui demander où l'on avoit rencontré cette autre étrangère. Alphonse lui dit que les pêcheurs des cabanes voisines l'avoient trouvée sur le rivage, le même jour et au même état qu'ils avoient trouvé sa compagne. Elles auront de la consolation d'être ensemble, reprit Consalve; mais, Alphonse, que pensez-vous de ces deux personnes? A en juger par leurs habits, elles sont d'un rang au-dessus du commun : comment se sont-elles exposées sur la mer dans une petite barque? Ce n'est point dans un grand vaisseau qu'elles ont fait naufrage. Celle que vous avez amenée à Zayde, lui a appris une nouvelle qui lui a donné beaucoup de douleur; en-

fin, il y a quelque chose d'extraordinaire dans leur fortune. Je le crois comme vous, répondit Alphonse; je suis étonné de leur aventure et de leur beauté. Vous n'avez peut-être pas remarqué celle de Félime; mais elle est grande, et vous en auriez été surpris, si vous n'aviez point vu Zayde.

A ces mots, ils se séparèrent; Consalve se trouva encore plus triste qu'il n'avoit accoutumé de l'être, et il sentit que la cause de sa tristesse venoit de l'affliction qu'il avoit de ne pouvoir se faire entendre de cette inconnue. Mais qu'ai-je à lui dire, reprenoit-il en lui-même, et que veux-je apprendre d'elle? Ai-je dessein de lui conter mes malheurs? ai-je envie de savoir les siens? La curiosité peut-elle se trouver dans un homme aussi malheureux que moi? Quel intérêt puis-je prendre aux infortunes d'une personne que je ne connois point? Pourquoi faut-il que je sois triste de la voir affligée? Sont-ce les maux que j'ai soufferts qui m'ont appris à avoir pitié de ceux des autres? Non, sans doute, ajoutoit-il, c'est la grande retraite où je suis, qui me fait avoir de l'attention pour une aventure assez extraordinaire en effet, mais qui ne m'occuperoit pas long-temps, si j'étois diverti par d'autres objets.

Malgré cette réflexion, il passa la nuit sans dormir, et une partie du jour avec beaucoup d'inquiétude, parce qu'il ne put voir Zayde. Sur le soir, on lui dit qu'elle étoit levée, et qu'elle venoit de prendre le chemin de la mer. Il la suivit, et la trouva assise sur le rivage, les yeux tout baignés de larmes. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle s'avança vers lui avec beaucoup de civilité et de douceur; il fut surpris de trouver dans sa taille et dans ses actions autant de charmes qu'il en avoit déjà trouvé dans son visage. Elle lui montra une petite barque qui étoit sur la mer, et lui nomma plusieurs fois Tunis, comme s'adressant à lui pour demander qu'on l'y fît conduire. Il lui fit signe, en lui montrant la lune, qu'elle seroit obéie, lorsque cet astre, qui éclairoit alors, auroit fait deux fois son tour. Elle parut comprendre ce qu'il lui disoit, et bientôt après elle se mit à pleurer.

Le jour suivant, elle se trouva mal; il ne put la voir. Depuis qu'il étoit dans cette solitude, il n'avoit point trouvé de journée si longue et si ennuyeuse.

Le lendemain, sans en savoir lui-même la cause, il quitta cette grande négligence où il étoit depuis sa retraite; et comme il étoit l'homme du monde le mieux fait, la simple propreté

le paroit davantage, que la magnificence ne pare les autres. Alphonse le rencontra dans le bois, et s'étonna de le voir si différent de ce qu'il avoit accoutumé d'être. Il ne put s'empêcher de sourire en le regardant, et de lui dire qu'il étoit bien aisé de juger, par son habit, que son affliction commençoit à diminuer, et qu'il trouvoit enfin dans ce désert quelqu'adoucissement à ses malheurs. Je vous entends, Alphonse, répondit Consalve; vous croyez que la vue de Zayde est le soulagement à mes maux : mais vous vous trompez; je n'ai pour Zayde que la compassion qui est due à son malheur et à sa beauté. J'ai de la compassion pour elle aussi bien que pour vous, répliqua Alphonse; je la plains, et je voudrois la soulager; mais je ne suis pas si attaché auprès d'elle, je ne l'observe pas avec tant de soin, je ne suis pas affligé de ne la point entendre, je n'ai pas tant d'envie de lui parler, je ne fus point hier plus triste qu'à mon ordinaire parce qu'on ne la vit point, et je ne suis pas aujourd'hui moins négligé que de coutume; enfin, puisque j'ai de la pitié aussi bien que vous, et que néanmoins nous sommes si différens, il faut que vous ayez quelque chose de plus.

Consalve n'interrompit point Alphonse, et il

paroissoit examiner en lui-même si tout ce qu'il lui disoit étoit véritable. Comme il étoit près de lui répondre, on le vint avertir, selon l'ordre qu'il avoit donné, que Zayde étoit sortie de sa chambre, et qu'elle se promenoit du côté de la mer. Alors, sans considérer qu'il alloit confirmer Alphonse dans ses soupçons, il le quitta pour aller chercher Zayde. Il la vit de loin assise avec Félime, au même lieu où elles étoient deux jours auparavant. Il ne put se défendre de la curiosité d'observer leurs actions; il crut qu'il en pourroit tirer quelque connoissance de leurs fortunes. Il vit que Zayde pleuroit; il jugea que Félime tâchoit de la consoler. Zayde ne l'écoutoit pas, et regardoit toujours vers la mer, avec des gestes qui firent penser à Consalve qu'elle regrettoit quelqu'un qui avoit fait naufrage avec elle. Il l'avoit déjà vu pleurer au même lieu; mais comme elle n'avoit rien fait qui lui pût marquer le sujet de son affliction, il avoit cru qu'elle pleuroit seulement de se trouver si éloignée de son pays : il s'imagina alors que les larmes qu'il lui voyoit verser, étoient pour un amant qui avoit péri; que c'étoit peut-être pour le suivre, qu'elle s'étoit exposée au péril de la mer; et enfin, il crut savoir, comme s'il l'eût appris d'elle-même, que l'amour étoit la cause de ses pleurs.

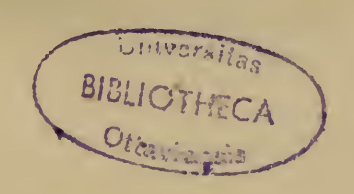
On ne peut exprimer ce que ces pensées produisirent dans l'âme de Consalve, et le trouble qu'apporta la jalousie dans un cœur où l'amour ne s'étoit pas encore déclaré. Il avoit été amoureux; mais il n'avoit jamais été jaloux. Cette passion, qui lui étoit inconnue, se fit sentir en lui pour la première fois, avec tant de violence, qu'il crut être frappé de quelque douleur que les autres hommes ne connoissoient point. Il avoit, ce lui sembloit, éprouvé tous les maux de la vie; et cependant il sentoit quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avoit éprouvé. Sa raison ne put demeurer libre; il quitta le lieu où il étoit, pour s'approcher de Zayde, dans la pensée de savoir d'elle-même le sujet de son affliction; et quoiqu'assuré qu'elle ne lui pouvoit répondre, il ne laissa pas de le lui demander. Elle étoit bien éloignée de comprendre ce qu'il lui vouloit dire; elle essuya ses larmes, et se mit à se promener avec lui. Le plaisir de la voir et d'être regardé par ses beaux yeux calma l'agitation où il étoit; il s'aperçut de l'égarement de son esprit, et il remit son visage le mieux qu'il lui fut possible. Elle lui nomma encore plusieurs fois Tunis avec beaucoup d'empressement, et beaucoup de marques de vouloir y être conduite. Il n'entendoit que trop bien ce qu'elle lui deman-

doit: la pensée de la voir partir lui donnoit déjà une douleur sensible; enfin, c'étoit seulement par les douleurs que donne l'amour, qu'il en sentoit les atteintes; et la jalousie et la crainte de l'absence le tourmentoient, avant même qu'il connût qu'il étoit amoureux. Il auroit cru avoir sujet de se plaindre de son malheur, quand il n'auroit fait que s'apercevoir qu'il avoit de l'amour; mais de se trouver tout d'un coup de l'amour et de la jalousie, ne pouvoir entendre celle qu'il aimoit, n'en pouvoir être entendu, n'en rien connoître que la beauté, n'envisager qu'une absence éternelle, c'étoient tant de maux à la fois, qu'il lui étoit impossible d'y résister.

Pendant qu'il faisoit ces tristes réflexions, Zayde continuoit de se promener avec Félime et après s'être promenée assez long-temps, elle alla s'asseoir sur le rocher, et se mit encore à pleurer, en regardant la mer, et en la montrant à Félime, comme si elle l'eût accusée du malheur qui lui faisoit répandre tant de larmes. Consalve, pour la divertir, lui fit remarquer des pêcheurs qui étoient assez proche. Malgré la tristesse et le trouble de ce nouvel amant, la vue de celle qu'il aimoit lui donnoit une joie qui lui rendoit sa première beauté; et comme il étoit moins négligé que de coutume, il pouvoit

avec raison arrêter les yeux de tout le monde. Zayde commença à le regarder avec attention, ensuite avec étonnement; et après l'avoir long-temps considéré, elle se tourna vers sa compagne, et lui fit observer Consalve, en lui disant quelque chose. Félime le regarda, et répondit à Zayde avec un geste qui témoignoit qu'elle approuvoit ce qu'elle venoit de lui dire. Zayde regardoit encore Consalve, et reparloit ensuite à Félime; Félime en faisoit de même : enfin, elles firent juger à Consalve qu'il ressembloit à quelqu'un qu'elles connoissoient. D'abord cette pensée ne lui fit aucune impression; mais il trouva Zayde si occupée de cette ressemblance, et il lui parut si clairement qu'au milieu de sa tristesse elle avoit quelque joie en le regardant, qu'il s'imagina qu'il ressembloit à cet amant qu'elle lui paroissoit regretter.

Pendant tout le reste du jour, Zayde fit plusieurs actions qui lui confirmèrent son soupçon. Sur le soir, Félime et elle se mirent à chercher quelque chose parmi les débris de leur naufrage. Elles cherchèrent avec tant de soin, et Consalve leur vit tant de marques de chagrin d'avoir cherché inutilement, qu'il en prit encore de nouveaux sujets d'inquiétude. Alphonse vit bien le désordre de son esprit; et après qu'ils eurent re-



conduit Zayde dans son appartement, il demeura dans la chambre de Consalve.

Vous ne m'avez point encore raconté tous vos malheurs passés, lui dit-il; mais il faut que vous m'avouiez ceux que Zayde commence à vous causer. Un homme aussi amoureux que vous me le paroissez, trouve toujours de la douceur à parler de son amour; et, quoique votre mal soit grand, peut-être que mon secours et mes conseils ne vous seront pas inutiles. Ah! mon cher Alphonse, s'écria Consalve, que je suis malheureux, que je suis foible, que je suis désespéré, et que vous êtes sage d'avoir vu Zayde et de ne l'avoir pas aimée! J'avois bien jugé, reprit Alphonse, que vous l'aimiez; vous ne voulûtes pas me l'avouer. Je ne le savois pas moi-même, interrompit Consalve; la jalousie seule m'a fait sentir que j'étois amoureux. Zayde pleure quelqu'amant qui a fait naufrage; c'est ce qui la mène tous les jours sur le bord de la mer; elle va pleurer au même lieu où elle croit que cet amant a péri : enfin, j'aime Zayde, et Zayde en aime un autre; et c'est de tous les malheurs celui qui m'a paru le plus redoutable, et celui dont je me croyois le plus éloigné. Je m'étois flatté que ce n'étoit peut-être pas un amant que Zayde regrettoit; mais je la trouve trop affligée pour en douter : j'en suis encore persuadé par le soin

que je lui ai vu prendre à chercher quelque chose qui vient sans doute de ce bienheureux amant: et, ce qui me paroît plus cruel que tout ce que je viens de vous dire, je ressemble, Alphonse, à celui qu'elle aime. Elle s'en est aperçue en se promenant; j'ai remarqué de la joie dans ses yeux de voir quelque chose qui l'en fît souvenir. Elle m'a montré vingt fois à Félime; elle lui a fait considérer tous mes traits; enfin, elle m'a regardé tout le jour; mais ce n'est pas moi qu'elle voit, ni à qui elle pense. Quand elle me regarde, je la fais souvenir de la seule chose que je voudrois lui faire oublier; je suis même privé du plaisir de voir ses beaux yeux tournés sur moi, et elle ne peut plus me regarder sans me donner de la jalousie.

Consalve dit toutes ces paroles avec tant de rapidité, qu'Alphonse ne put l'interrompre : mais, quand il eut cessé de parler : est-il possible, lui dit-il, que tout ce que vous m'apprenez soit véritable? et la tristesse à laquelle vous vous êtes accoutumé ne forme-t-elle point l'idée d'un malheur si extraordinaire? Non, Alphonse, je ne me trompe point, répondit Consalve; Zayde regrette un amant qu'elle aime, et je l'en fais souvenir. La fortune m'empêche bien de me former des malheurs au-dessus de ceux qu'elle me cause;

elle va au delà de ce que je pourrois imaginer; elle en invente pour moi, qui sont inconnus aux autres hommes : et, si je vous avois raconté la suite de ma vie, vous seriez contraint d'avouer que j'ai eu raison de vous soutenir que j'étois plus malheureux que vous. Je n'oserois vous dire, répliqua Alphonse, que, si vous n'aviez point de raison importante de vous cacher à moi, vous me donneriez toute la joie que je puis avoir de m'apprendre qui vous êtes, et quels sont les malheurs que vous jugez plus grands que les miens. Je sais bien qu'il n'y a pas de justice à vous demander ce que je vous demande, sans vous apprendre en même temps quelles sont mes infortunes; mais pardonnez à un malheureux, qui ne vous a pas caché son nom et sa naissance, et qui ne vous cacheroit pas ses aventures, s'il vous étoit utile de les savoir, et s'il vous les pouvoit dire, sans renouveler des douleurs que plusieurs années ne commencent qu'à peine d'effacer. Je ne vous demanderai jamais, répliqua Consalve, ce qui pourra vous causer de la peine; mais je me reproche à moi-même de ne vous avoir pas dit qui je suis. Quoique j'eusse résolu de ne le déclarer à personne, le mérite extraordinaire qui me paroît en vous, et la reconnoissance que je dois à vos soins, me forcent de

vous avouer que mon véritable nom est Consalve, et que je suis fils de Nugnez Fernando, comte de Castille, dont la réputation est sans doute parvenue jusqu'à vous. Seroit-il possible, s'écria Alphonse, que vous fussiez ce Consalve si fameux, dès ses premières campagnes, par la défaite de tant de Maures, et par des actions d'une valeur qui a donné de l'admiration à toute l'Espagne. Je sais les commencemens d'une si belle vie; et, lorsque je me retirai dans ce désert, j'avois déjà appris avec étonnement que, dans la fameuse bataille que le roi de Léon gagna contre Ayola, le plus grand capitaine des Maures, vous seul fîtes tourner la victoire du côté des chrétiens; et qu'en montant le premier à l'assaut de Zamora, vous fûtes cause de la prise de cette place, qui contraignit les Maures à demander la paix. La solitude où j'ai vécu depuis m'a laissé ignorer la suite de ces heureux commencemens; mais je ne puis douter qu'elle n'y réponde. Je ne croyois pas que mon nom vous fût connu, répondit Consalve, et je me trouve heureux que vous soyez prévenu en ma faveur par une réputation que je n'ai peut-être pas méritée. Alphonse redoubla alors son attention, et Consalve commença en ces termes :

HISTOIRE DE CONSALVE.

Mon père étoit le plus considérable de la cour de Léon, lorsqu'il m'y fit paroître avec un éclat proportionné à sa fortune. Mon inclination, mon âge et mon devoir m'attachèrent au prince dom Garcie, fils aîné du roi. Ce prince est jeune, bien fait et ambitieux. Ses bonnes qualités surpassent de beaucoup ses défauts, et l'on peut dire qu'il n'en paroît en lui que ceux que les passions y font naître. Je fus assez heureux pour avoir ses bonnes grâces sans les avoir méritées, et j'essayai ensuite de m'en rendre digne par ma fidélité. Mon bonheur voulut que dans la première guerre où nous allâmes contre les Maures, je me trouvasse assez près de sa personne pour le dégager d'un péril où sa valeur trop inconsidérée l'avoit précipité. Ce service augmenta la bonté qu'il avoit pour moi. Il m'aimoit comme un frère plutôt que comme un sujet: il ne me cachoit rien; il ne me refusoit rien, et il laissoit voir à tout le monde qu'on ne pouvoit être aimé de lui, si on ne l'étoit de Consalve. Une faveur si déclarée, jointe à la considération où étoit mon père, élevoit notre maison à un si haut point, qu'elle commençoit à

donner de l'ombrage au roi, et à lui faire craindre qu'elle ne s'élevât trop.

Parmi un nombre infini de jeunes gens que la fortune avoit attachés à moi, j'avois distingué dom Ramire de tous les autres : c'étoit un des plus considérables de la cour; mais il s'en falloit beaucoup que sa fortune approchât de la mienne. Il ne tenoit pas à moi que je ne la rendisse égale. J'employois tous les jours le crédit de mon père et le mien pour son élévation. Je m'étois appliqué avec beaucoup de soin à lui donner part dans les bonnes grâces du prince; et lui, de son côté, par son esprit doux et insinuant, avoit si bien secondé mes soins, qu'il étoit après moi celui de toute la cour que dom Garcie traitoit le mieux. Je faisois tous mes plaisirs de leur amitié. L'un et l'autre éprouvoient déjà le pouvoir de l'amour; ils me faisoient souvent la guerre de mon insensibilité, et me reprochoient comme un défaut de n'avoir point encore eu d'attachement.

Je leur reprochois à mon tour de n'en avoir point eu de véritable. Vous aimez, leur disois-je, ces sortes de galanteries que la coutume a établies en Espagne; mais vous n'aimez point vos maîtresses. Vous ne me persuaderez jamais que vous soyez amoureux d'une personne dont

à peine vous connoissez le visage, et que vous ne reconnoîtriez pas, si vous la voyiez en un autre lieu qu'à la ſenêtre où vous avez accoutumé de la voir.

Vous exagérez le peu de connoissance que nous avons de nos maîtresses, me repartit le prince; mais nous connoissons leur beauté; et en amour, c'est le principal. Nous jugeons de leur esprit par leur physionomie, et ensuite par leurs lettres; et, quand nous venons à les voir de plus près, nous sommes charmés du plaisir de découvrir ce que nous ne connoissions point encore. Tout ce qu'elles disent a la grâce de la nouveauté; leur manière nous surprend, la surprise augmente et réveille l'amour : au lieu que ceux qui connoissent leurs maîtresses avant que de les aimer, sont tellement accoutumés à leur beauté et à leur esprit, qu'ils n'y sont plus sensibles quand ils sont aimés. Vous ne tomberez jamais dans ce malheur, lui répliquai-je; mais, seigneur, je vous laisse la liberté d'aimer ce que vous ne connoîtrez point, pourvu que vous me permettiez de n'aimer qu'une personne que je connoîtrai assez pour l'estimer, et pour être assuré de trouver en elle de quoi me rendre heureux, quand j'en serai aimé. J'avoue encore que je voudrois qu'elle ne ſût point prévenue en fa-

veur d'un autre amant. Et moi, interrompit dom Ramire, je trouverois plus de plaisir à me rendre maître d'un cœur qui seroit défendu par une passion, que d'en toucher un qui n'auroit jamais été touché ; ce seroit une double victoire, et je serois aussi bien plus persuadé de la véritable inclination qu'on auroit pour moi, si je l'avois vu naître dans le plus fort de l'attachement qu'on auroit pour un autre ; enfin, ma gloire et mon amour se trouveroient satisfaits d'avoir ôté une maîtresse à un rival. Consalve est si étonné de votre opinion, lui répondit le prince, et il la trouve si mauvaise, qu'il ne veut pas même y répondre. En effet, je suis de son parti contre vous ; mais je suis contre lui pour cette connoissance si particulière qu'il veut de sa maîtresse. Je serois incapable de devenir amoureux d'une personne avec qui je serois accoutumé ; et, si je ne suis surpris d'abord, je ne puis être touché. Je crois que les inclinations naturelles se font sentir dans les premiers momens, et les passions, qui ne viennent que par le temps, ne se peuvent appeler de véritables passions. On est donc assuré, repris-je, que vous n'aimerez jamais ce que vous n'aurez pas aimé d'abord. Il faut, seigneur, ajoutai-je en riant, que je vous montre ma sœur pendant qu'elle n'est pas en-

core aussi belle qu'elle le sera apparemment, afin que vous vous accoutumiez à la voir, et que vous n'en soyez jamais touché. Vous craindriez donc que je ne le fusse, me dit dom Garcie? N'en doutez pas, seigneur, lui répondis-je, et je le craindrois même comme le plus grand malheur qui me pût arriver. Quel malheur y trouveriez-vous, repartit dom Ramire? Celui, répliquai-je, de ne pas entrer dans les sentimens du prince. S'il vouloit épouser ma sœur, je n'y pourrois consentir, par l'intérêt de sa grandeur; et, s'il ne la vouloit pas épouser, et qu'elle l'aimât néanmoins, comme elle l'aimeroit infailliblement, j'aurois le déplaisir de voir ma sœur la maîtresse d'un maître que je ne pourrois haïr, quoique je le dusse. Montrez-la moi, je vous prie, avant qu'elle me puisse donner de l'amour, interrompit le prince; car je serois si affligé d'avoir des sentimens qui vous déplussent, que j'ai de l'impatience de la voir, pour m'assurer moi-même que je ne l'aimerai jamais. Je ne m'étonne plus, seigneur, dit dom Ramire en s'adressant à dom Garcie, que vous n'ayez point été amoureux de toutes les belles personnes qui sont nourries dans le palais, et avec qui vous avez été accoutumé dès l'enfance; mais j'avoue que jusqu'à cette heure j'avois été surpris que pas une

ne vous eût donné de l'amour, et sur-tout Nugna Bella, la fille de dom Diego Porcellos, qui me paroît si capable d'en donner. Il est vrai, repartit dom Garcie, que Nugna Bella est aimable : elle a les yeux admirables; elle a la bouche belle, l'air noble et délicat; enfin, j'en aurois été amoureux, si je ne l'eusse point vue presqu'en même temps que j'ai vu le jour. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas aimée, ajouta le prince, s'adressant à dom Ramire, vous qui la trouvez si belle? Parce qu'elle n'a jamais rien aimé, répliqua-t-il. Je n'aurois eu personne à chasser de son cœur, et je viens de vous avouer que c'est ce qui peut toucher le mien. C'est à Consalve, continua-t-il, à qui il faut demander pourquoi il ne l'a pas aimée; car je suis assuré qu'il la trouve belle : elle n'a point d'attachement, et il la connoît, il y a déjà long-temps. Qui vous a dit que je ne l'aime pas, lui répondis-je en souriant et en rougissant tout ensemble? Je ne sais, répliqua dom Ramire; mais à voir comme vous rougissez, je crois que ceux qui me l'ont dit se sont trompés. Seroit-il possible, s'écria le prince en s'adressant à moi, que vous fussiez amoureux? Si vous l'êtes, avouez-le promptement, je vous prie; car vous me donnerez une joie sensible de vous voir attaqué d'un mal que vous

plaignez si peu. Sérieusement, répliquai-je, je ne suis point amoureux; mais, pour vous plaire, seigneur, je vous avouerai que je le pourrois être de Nugna Bella, si je la connoissois un peu davantage. S'il ne tient qu'à vous la faire connoître, dit le prince, soyez assuré que vous l'aimez déjà. Je n'irai jamais sans vous chez la reine ma mère, je me brouillerai encore plus souvent que je ne fais avec le roi, afin que le soin qu'elle prend toujours de nous raccommoder, l'oblige à me faire aller chez elle à des heures particulières; enfin, je vous donnerai assez de lieu de parler à Nugna Bella, pour achever d'en devenir amoureux. Vous la trouverez très-aimable; et, si son cœur est aussi bien fait que son esprit, vous n'aurez rien à souhaiter. Je vous supplie, seigneur, lui dis-je, ne prenez point tant de soin de me rendre malheureux, et sur-tout prenez d'autres prétextes pour aller chez la reine, que de nouvelles brouilleries avec le roi: vous savez qu'il m'accuse souvent des choses que vous faites qui ne lui plaisent pas, et qu'il croit que mon père et moi, pour notre grandeur particulière, vous inspirons l'autorité que vous prenez quelquefois contre son gré. Dans l'humeur où je suis de vous faire aimer de Nugna Bella, repartit le prince, je ne serai pas si prudent que

vous voulez que je le sois. Je me servirai de toutes sortes de prétextes pour vous mener chez la reine; et même, quoique je n'en aie point, je m'y en vais présentement, et je sacrifierai au plaisir de vous rendre amoureux un soir que j'avois destiné à passer sous ces fenêtres où vous croyez que je ne connois personne.

Je ne vous aurois pas fait le récit de cette conversation, dit alors Consalve à Alphonse; mais vous verrez par la suite qu'elle fut comme un présage de tout ce qui arriva depuis.

Le prince s'en alla chez la reine; il la trouva retirée pour tout le monde, excepté pour les dames qui avoient sa familiarité. Nugna Bella étoit de ce nombre : elle étoit si belle ce soir-là, qu'il sembloit que le hasard favorisât les desseins du prince. La conversation fut générale pendant quelque temps; et comme il y avoit plus de liberté qu'à d'autres heures, Nugna Bella parla aussi davantage, et elle me surprit en me faisant voir beaucoup plus d'esprit que je ne lui en connoissois. Le prince pria la reine de passer dans son cabinet, sans savoir néanmoins ce qu'il avoit à lui dire. Pendant qu'elle y fut, je demeurai avec Nugna Bella et plusieurs autres personnes; je l'engageai insensiblement dans une conversation particulière; et quoiqu'elle ne

fût que de choses indifférentes, elle avoit pourtant un air plus galant que les conversations ordinaires. Nous blamâmes ensemble la manière retirée dont les femmes sont obligées de vivre en Espagne, comme éprouvant par nous-mêmes que nous perdions quelque chose de n'avoir pas la liberté entière de nous entretenir. Si je sentis dès ce moment que je commençois à aimer Nugna Bella, elle commença aussi, à ce qu'elle m'a avoué depuis, à s'apercevoir que je ne lui étois pas indifférent. De l'humeur dont elle étoit, ma conquête ne lui pouvoit être désagréable; il y avoit quelque chose de si brillant dans ma fortune qu'une personne moins ambitieuse qu'elle en pouvoit être éblouie. Elle ne négligea pas de me paroître aimable, quoiqu'elle ne fît rien d'opposé à sa fierté naturelle. Éclairé par la pénétration que donne un amour naissant, je me flattai bientôt de l'espérance de lui plaire; et cette espérance étoit aussi propre à m'enflammer, que la pensée d'avoir un rival aimé eût été propre à me guérir. Le prince fut ravi de voir que je m'attachois à Nugna Bella; il me donnoit tous les jours quelqu'occasion de l'entretenir; il voulut même que je lui parlasse des brouilleries qu'il avoit avec le roi, et que je lui disse la manière dont la reine devoit agir

pour le porter aux choses que le roi désiroit de lui. Nugna Bella ne manquoit pas de donner ses avis à la reine; et, lorsque la reine s'en servoit, ils ne manquoient jamais aussi de faire leur effet; en sorte que la reine ne faisoit plus rien dans ce qui regardoit le prince, qu'elle n'en parlât à Nugna Bella, et que Nugna Bella ne m'en rendît compte. Ainsi, nous avions de grandes conversations, et, dans ces conversations, je lui trouvai tant d'esprit, de sagesse et d'agrément, et elle s'imagina trouver tant de mérite en moi, et y trouva en effet tant d'amour, qu'il s'alluma entre nous une passion qui fut depuis très-violente. Le prince voulut en être le confident. Je n'avois rien de caché pour lui; mais je craignois que Nugna Bella ne se trouvât offensée que je lui eusse avoué qu'elle me témoignoit quelque bonté. Dom Garcie m'assura que, de l'humeur dont elle étoit, elle ne s'en offenseroit pas. Il lui parla de moi; elle fut d'abord honteuse et embarrassée de ce qu'il lui dit; mais, comme il l'avoit bien jugé, la grandeur du confident la consola de la confidence : elle s'accoutuma à souffrir qu'il l'entretînt de ma passion, et reçut par lui les premières lettres que je lui écrivis.

L'amour avoit pour nous toute la grâce de la

nouveauté, et nous y trouvions ce charme secret qu'on ne trouve jamais que dans les premières passions. Comme mon ambition étoit pleinement satisfaite, et qu'elle l'étoit même avant que j'eusse de l'amour, cette dernière passion n'étoit point affoiblie par l'autre; mon âme s'y abandonnoit comme à un plaisir qui jusque-là m'avoit été inconnu, et que je trouvois infiniment au-dessus de ce que peut donner la grandeur. Nugna Bella n'étoit pas ainsi; ces deux passions s'étoient élevées dans son cœur en même temps, et le partageoient presqu'également. Son inclination naturelle la portoit sans doute plus à l'ambition qu'à l'amour; mais comme l'un et l'autre se rapportoient à moi, je trouvois en elle toute l'ardeur et toute l'application que je pouvois souhaiter. Ce n'est pas qu'elle ne fût quelquefois aussi occupée des affaires du prince, que de ce qui regardoit notre amour. Pour moi, qui n'étois rempli que de ma passion, je connus avec douleur que Nugna Bella étoit capable d'avoir d'autres pensées. Je lui en fis quelques plaintes; mais je trouvai que ces plaintes étoient inutiles, ou qu'elles ne produisoient qu'une certaine conversation contrainte, qui me laissoit voir que son esprit étoit occupé ailleurs. Néanmoins, comme j'avois ouï dire que l'on ne pouvoit être parfai-

tement heureux dans l'amour, non plus que dans la vie, je souffrois ce malheur avec patience. Nugna Bella m'aimoit avec une fidélité exacte, et je ne lui voyois que du mépris pour tous ceux qui osoient la regarder. J'étois persuadé qu'elle étoit exempte des foiblesses que j'avois appréhendées dans les femmes; cette pensée rendoit mon bonheur si achevé, que je n'avois plus rien à souhaiter.

La fortune m'avoit fait naître et m'avoit placé dans un rang digne de l'envie des plus ambitieux : j'étois favori d'un prince que j'aimois d'une inclination naturelle ; j'étois aimé de la plus belle personne d'Espagne, que j'adorois, et j'avois un ami que je croyois fidèle, et dont je faisois la fortune. La seule chose qui me donnoit quelque trouble, étoit de voir de l'injustice dans l'impatience que dom Garcie avoit de commander, et de trouver dans Nugnez Fernando, mon père, un esprit inquiet, et porté, comme le roi l'en soupçonnoit, à se vouloir faire une élévation qui ne laissât rien au-dessus de lui. J'appréhendois de me trouver attaché, par les devoirs de la reconnoissance et de la nature, à des personnes qui voudroient m'entraîner dans des choses qui ne me paroissoient pas justes. Cependant, comme ces malheurs étoient encore incertains,

ils ne me troubloient que dans quelques momens, et je me consolois à en parler avec dom Ramire, en qui j'avois tant de confiance, que je lui disois jusqu'à mes craintes sur les choses les plus importantes et les plus éloignées.

Ce qui m'occupoit alors, étoit le dessein d'épouser Nugna Bella. Il y avoit déjà long-temps que je l'aimois, sans oser en faire la proposition. Je savois qu'elle seroit désapprouvée par le roi, parce que Nugna Bella étant fille d'un des comtes de Castille, dont on craignoit la même révolte que de mon père, la politique ne vouloit pas qu'on les laissât unir par mariage. Je savois encore que, bien que mon père ne fût point opposé à mon dessein, il ne voudroit pas néanmoins qu'on fît la proposition de mon mariage, de peur d'augmenter les soupçons du roi; de sorte que j'étois contraint d'attendre quelque conjoncture qui me fût plus favorable; mais en l'attendant, je ne cachois point l'attachement que j'avois pour Nugna Bella, je lui parlois toutes les fois que j'en avois l'occasion; le prince lui parloit aussi très-souvent. Le roi remarqua cette intelligence, et prit pour une affaire d'état ce qui n'étoit en effet que de l'amour. Il crut que son fils favorisoit mon dessein pour Nugna Bella, afin d'unir les deux comtes de Castille, et

de les attacher à ses intérêts. Il crut qu'il vouloit faire un parti considérable, et se donner une autorité qui balançât la sienne. Il ne douta point que les comtes de Castille n'entrassent dans ce parti, par l'espérance de se faire reconnoître souverains; enfin, l'union des deux maisons de Castille lui étoit si redoutable, qu'il déclara hautement qu'il ne vouloit point que je pensasse à Nugna Bella, et défendit au prince de favoriser notre mariage.

Les comtes de Castille, qui avoient peut-être une partie des intentions dont le roi les soupçonnoit, mais qui n'étoient pas en état de les faire paroître, nous ordonnèrent de ne plus penser l'un à l'autre. Ce commandement nous donna beaucoup de douleur; le prince nous promit de faire bientôt changer de sentimens au roi son père; il nous engagea à nous promettre une fidélité éternelle, et se chargea du soin de continuer notre commerce, et de cacher notre intelligence. La reine, qui savoit bien que, bien loin de porter le prince à la révolte, nous travaillions au contraire à l'en éloigner, approuva les desseins du prince son fils, et voulut bien les favoriser.

Comme nous ne pouvions plus nous parler en public, nous cherchâmes le moyen de nous

parler en particulier. Je pensai qu'il falloit que Nugna Bella changeât d'appartement, et qu'on la mît, avec quelqu'autre des dames du palais, dans un corps de logis, dont toutes les fenêtres étoient sur une rue détournée, et qui étoient si basses, qu'un homme à cheval y pouvoit parler commodément. J'en fis la proposition au prince; il la fit approuver par la reine, et l'exécuta sur quelque prétexte assez vraisemblable. Je venois presque tous les jours à cette fenêtre attendre les momens que Nugna Bella me pouvoit parler. Quelquefois je m'en retournois charmé des sentimens qu'elle avoit pour moi, et quelquefois je m'en retournois désespéré de la voir si occupée des commissions que la reine lui donnoit. Jusqu'ici la fortune ne m'avoit pas montré son inconstance; mais elle me fit bientôt voir qu'elle ne se fixe pour personne.

Mon père, qui avoit connu les soupçons du roi, voulut lui faire voir, par une nouvelle marque d'attachement, combien ils étoient injustes; il se résolut de mettre ma sœur dans le palais, quelque dessein qu'il eût pris auparavant de la laisser en Castille. Un sentiment de vanité lui aida à prendre cette résolution. Il fut bien aise de faire voir à la cour une beauté qu'il croyoit des plus achevées de toute l'Espagne. Il étoit tou-

ché, plus qu'aucun père ne l'a jamais été, de la beauté de ses enfans, et en tiroit une vanité qu'on pouvoit appeler une foiblesse dans un homme comme lui. Il fit donc venir sa fille à la cour, et elle fut reçue dans le palais.

Dom Garcie étoit à la chasse le jour qu'elle y entra. Il vint le soir chez la reine, sans avoir vu personne qui lui en eût parlé; j'y étois aussi, mais retiré dans un endroit où il ne me voyoit pas. La reine lui présenta Hermenesilde (c'est ainsi que s'appeloit ma sœur); il fut surpris de sa beauté, et il parut de l'admiration dans cette surprise. Il dit qu'on n'avoit jamais vu en une même personne de l'éclat, de la majesté et de l'agrément; qu'avec des cheveux noirs on n'a jamais vu un si beau teint et des yeux si bleus; qu'elle avoit de la gravité avec l'air de la première jeunesse; enfin, plus il la regardoit, et plus il lui donnoit de louanges. Dom Ramire remarqua cet empressement à louer Hermenesilde; il n'eut pas de peine à juger que je pensois les mêmes choses que lui; et, me voyant à l'autre bout de la chambre, il m'aborda pour me parler de la beauté de ma sœur. Je voudrois qu'il n'y eût que vous à la louer, lui dis-je. Comme je prononçois ces paroles, dom Garcie s'approcha par hasard du lieu où j'étois. Il parut étonné de

me voir : il se remit néanmoins ; il me parla d'Hermenesilde, et me dit que je ne la lui avois pas dépeinte aussi belle qu'il l'avoit trouvée. Le soir, on ne parla que d'elle au coucher de ce prince. Je l'observai avec beaucoup de soin, et je pris pour une confirmation de mes soupçons, de ce qu'il ne la louoit pas devant moi aussi hardiment que les autres. Les jours suivans, il ne put s'empêcher de lui parler ; il me parut que l'inclination qu'il avoit pour elle, l'emportoit comme un torrent auquel il ne pouvoit résister. Je voulus découvrir ses sentimens, sans lui parler sérieusement. Un soir que nous sortions de chez la reine, où il avoit entretenu assez long-temps Hermenesilde : Oserois-je vous demander, seigneur, lui dis-je, si je n'ai point trop attendu à vous montrer ma sœur, et si elle n'est point assez belle pour vous avoir causé de ces surprises que je craignois ? J'ai été surpris de sa beauté, me répondit ce prince ; mais encore que je croie qu'on ne puisse être touché sans être surpris, je ne crois pas qu'on ne puisse être surpris sans être touché.

L'intention de dom Garcie étoit de ne me pas répondre plus sérieusement que je lui avois parlé ; mais comme il avoit été embarrassé de ce que je lui avois dit, et qu'il avoit senti son embarras, il y eut un air de chagrin dans sa réponse,

qui me fit voir que je ne m'étois pas trompé. Il jugea bien aussi que je m'étois aperçu des sentimens qu'il avoit pour ma sœur; il m'aimoit encore assez pour avoir quelque douleur de s'embarquer dans une affaire, dont il savoit bien que je serois offensé; mais il aimoit déjà trop Hermenesilde pour abandonner le dessein de s'en faire aimer. Je ne prétendois pas aussi que l'amitié qu'il avoit pour moi lui fît surmonter l'amour qu'il avoit pour elle. Je pensai seulement à prévenir ma sœur sur ce qu'elle devoit faire, si le prince lui témoignoit de l'amour, et je lui dis de suivre en toutes choses les conseils de Nugna Bella. Elle me le promit, et je confiai à Nugna Bella l'inquiétude que j'avois de l'amour de dom Garcie. Je lui dis toutes les fâcheuses suites que j'en appréhendois; elle entra dans mes sentimens, et m'assura qu'elle s'attacheroit si fort auprès d'Hermenesilde, que difficilement le prince lui pourroit parler. En effet, elles devinrent tellement inséparables, sans qu'il y parût d'affectation, que dom Garcie ne trouvoit jamais Hermenesilde sans Nugna Bella. Cet embarras lui donna tant de chagrin, qu'il n'en étoit pas connoissable; et, comme il avoit accoutumé de me dire toutes ses pensées, et qu'il ne me parloit point de celles qui l'occupoient alors, je trou-

vai bientôt un grand changement dans son procédé.

N'admirez-vous pas, disois-je à dom Ramire, l'injustice des hommes? Le prince me hait, parce qu'il sent dans son cœur une passion qui me doit déplaire; et, s'il étoit aimé de ma sœur, il me haïroit encore davantage. J'avois bien prévu le mal qui m'arriveroit, si elle faisoit impression sur lui; et s'il ne change point les sentimens qu'il a pour elle, je ne serai pas long-temps son favori, même aux yeux du public; car dans son cœur je ne le suis déjà plus. Dom Ramire étoit persuadé, comme moi, de l'amour du prince; mais pour m'ôter de l'esprit une chose qui me causoit de la peine: Je ne sais, me répondit-il, sur quoi vous vous fondez, pour croire que dom Garcie soit amoureux d'Hermenesilde: il l'a louée d'abord, il est vrai; mais je ne lui ai rien vu depuis qui paroisse d'un homme amoureux: et quand il l'aimeroit, ajouta-t-il, seroit-ce une chose si fâcheuse? Pourquoi ne la pourroit-il pas épouser? Ce n'est pas le premier prince qui a épousé une de ses sujettes; il ne sauroit en trouver une plus digne de lui; et, s'il l'épousoit, quelle grandeur ne seroit-ce pas pour votre maison? C'est pour cette raison même, lui répondis-je, que le roi n'y consentira jamais. Je ne le voudrois pas sans son

consentement; peut-être même que le prince ne le voudroit pas non plus, ou qu'il ne le voudroit ni assez fortement ni assez long-temps pour l'exécuter. Enfin, c'est une chose qui ne se peut faire, et je ne veux pas laisser croire au public que je hasarde la réputation de ma sœur, sur l'espérance mal fondée d'une grandeur où nous ne parviendrons jamais. Si dom Garcie continue à aimer Hermenesilde, je la retirerai de la cour. Dom Ramire fut surpris de ma résolution : il craignit que je ne me brouillasse avec dom Garcie; il résolut de lui apprendre mes sentimens, et il voulut s'imaginer qu'il pouvoit les lui découvrir sans mon consentement, puisque ce n'étoit que pour mon avantage : mais l'envie de se faire un mérite auprès du prince, et d'entrer dans sa confidence, eut sans doute beaucoup de part à cette résolution.

Il prit son temps pour lui parler seul; il lui dit qu'il craignoit de me faire une infidélité, en lui découvrant mes pensées contre mon intention; mais que le zèle qu'il avoit pour son service, l'obligeoit à lui apprendre que je le croyois amoureux de ma sœur, et que j'en avois tant de chagrin que j'étois résolu de l'ôter de la cour. Dom Garcie fut si frappé du discours de dom Ramire, et de la pensée de voir éloigner Hermenesilde,

qu'il lui fut impossible de cacher son premier mouvement. Il jugea ensuite que, puisque dom Ramire ne pouvoit plus douter de l'intérêt qu'il prenoit pour ma sœur, il falloit le lui avouer, et l'engager, par cette confidence, à l'instruire de mes desseins. Il fut quelque temps à prendre cette résolution ; puis, se déterminant tout d'un coup, il l'embrassa, et lui avoua qu'il étoit amoureux d'Hermenesilde. Il lui dit qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour s'en défendre en ma considération ; mais qu'il lui étoit impossible de vivre sans être aimé d'elle ; qu'il lui demandoit son secours pour lui aider à cacher sa passion, et pour empêcher l'éloignement d'Hermenesilde. Le cœur de dom Ramire n'etoit pas d'une trempe à résister aux caresses d'un prince dont il voyoit qu'il alloit devenir le favori. L'amitié et la reconnoissance se trouvèrent foibles contre l'ambition. Il promit au prince de lui garder le secret, et de le servir auprès d'Hermenesilde. Le prince l'embrassa une seconde fois, et ils examinèrent ensemble comment ils se conduiroient dans cette entreprise.

Le premier obstacle, qui leur vint dans l'esprit, fut Nugna Bella, qui ne quittoit point Hermenesilde. Ils résolurent de la gagner ; et quelque difficulté qu'ils y trouvassent, par l'étroite liaison qu'elle avoit avec moi, dom Ramire se chargea

d'en trouver les moyens : mais il dit au prince qu'il falloit qu'il travaillât lui-même à m'ôter la connoissance que j'avois de sa passion ; qu'il lui conseilloit de me dire en riant qu'il avoit été bien aise de me faire peur pendant quelque temps, pour se venger des soupçons que j'avois eus d'abord ; mais que cette peur alloit trop loin ; qu'il ne vouloit pas me laisser croire plus long-temps qu'il eût des sentimens que je pusse désapprouver.

Cet expédient parut bon à dom Garcie ; il l'exécuta aisément : et comme il savoit, par dom Ramire, les choses qui m'avoient donné du soupçon, il lui étoit aisé de dire qu'il les avoit faites exprès, et il m'étoit presque impossible de n'en être pas persuadé. Ainsi, je le fus entièrement ; je me crus mieux avec lui que je n'avois jamais été. Je ne laissai pas de penser qu'il s'étoit passé quelque chose dans son cœur qu'il ne m'avouoit pas ; mais je m'imaginai que ce n'avoit été qu'une légère inclination qu'il avoit surmontée, et je crus même lui en devoir être obligé, comme d'une chose qu'il avoit faite en ma considération. Enfin, je demeurai satisfait de dom Garcie : dom Ramire le fut beaucoup de me voir l'esprit dans l'assiette qu'il désiroit, et il commença à penser comment il engageroit Nugna Bella dans la confidence où il vouloit l'embarquer.

Après en avoir à peu près imaginé les moyens, il chercha l'occasion de lui parler : elle la lui donnoit assez souvent, parce qu'elle savoit que je n'avois rien de caché pour lui, et qu'elle pouvoit lui parler de tout ce qui nous regardoit. Il commença à l'entretenir de la joie qu'il avoit du raccommodement qui s'étoit fait entre le prince et moi. J'en ai beaucoup, aussi bien que vous, lui dit-elle, et j'ai trouvé Consalve si délicat sur le sujet de sa sœur, que je craignois qu'il ne se brouillât avec dom Garcie. Si je croyois, madame, lui répondit-il, que vous fussiez de celles qui sont capables de cacher quelque chose à leurs amans, lorsqu'il est nécessaire pour leur intérêt, ce me seroit un grand soulagement de parler avec une personne aussi intéressée que vous dans ce qui regarde Consalve. Je prévois des choses qui me donnent de l'inquiétude ; vous êtes la seule à qui je les puisse dire : mais, madame, c'est à condition que vous n'en parlerez pas à Consalve même. Je vous le promets, lui dit-elle, et vous trouverez en moi tout le secret que vous pouvez désirer. Je sais que, comme il est dangereux de cacher quelque chose à nos amis, il l'est aussi beaucoup de ne leur cacher jamais rien. Vous verrez, madame, reprit-il, combien il est important de cacher ce que je veux vous dire : dom Garcie

vient de donner de nouveaux témoignages d'amitié à Consalve; il vient de l'assurer qu'il ne pense plus à sa sœur; mais je suis trompé, s'il ne l'aime passionnément. De l'humeur dont est ce prince, il ne peut cacher long-temps son amour; et de l'humeur aussi dont est Consalve, il n'en souffrira jamais la continuation. Il est infaillible qu'il se brouillera avec lui, et qu'il perdra entièrement ses bonnes grâces. Je vous avoue, lui dit Nugna Bella, que j'avois eu les mêmes soupçons, et que, par ce que j'en ai vu et par de certaines choses que m'a dites Hermenesilde, et que je n'ai pas voulu qu'elle redît à son frère, j'ai eu peine à croire que ce qu'a fait dom Garcie n'ait été qu'une affectation, et un dessein de faire peur à Consalve. Vous en avez usé avec beaucoup de prudence, dit dom Ramire, et je crois, madame, que vous ferez bien à l'avenir d'empêcher Hermenesilde de rien dire à son frère de ce qui regarde le prince. Il est inutile et dangereux de lui en parler. Si le prince n'a qu'une médiocre passion pour elle, il la cachera sans peine; et, par le soin que vous prendrez de conduire Hermenesilde, elle pourra facilement l'en guérir: Consalve n'en saura rien; et ainsi, vous lui épargnerez un chagrin mortel, et vous lui conserverez les bonnes grâces du prince. Si au contraire la

passion de dom Garcie est grande et violente, trouvez-vous impossible qu'il épouse Hermenesilde ? et trouveriez-vous que nous servissions mal Consalve de lui cacher quelque chose, si le secret que nous lui ferions pouvoit lui donner son prince pour beau-frère ? Assurément, madame, l'on doit penser plus d'une fois à empêcher l'amour de dom Garcie pour Hermenesilde, et vous y devez même penser plus qu'une autre, par l'intérêt que vous auriez d'avoir un jour pour reine une personne qui sera apparemment votre belle-sœur.

Ces dernières paroles firent voir à Nugna Bella ce qu'elle n'avoit point encore envisagé. L'espérance d'être belle-sœur de la reine, lui fit trouver les raisons de dom Ramire encore meilleures qu'elles n'étoient; et enfin, il la conduisit si bien où il vouloit l'amener, qu'ils convinrent ensemble qu'ils ne me diroient rien, qu'ils examineroient les sentimens du prince, et qu'ils agiroient ensuite selon les connoissances qu'ils en auroient.

Dom Ramire, ravi d'avoir si bien commencé, rendit compte au prince de ce qu'il avoit fait. Dom Garcie en fut charmé, et il lui laissa un plein pouvoir de dire à Nugna Bella tout ce qu'il voudroit de ses sentimens. Dom Ramire retourna bientôt la chercher; il lui fit un long récit de

la manière dont il s'étoit conduit, pour faire avouer au prince l'amour qu'il avoit pour ma sœur; il ajouta qu'il n'avoit jamais vu un homme si transporté de passion; qu'il s'étonnoit de la violence que ce prince se faisoit de peur de me déplaire; qu'il n'y avoit rien enfin qu'on ne dût attendre d'un homme si amoureux; mais qu'il falloit au moins lui donner quelqu'espérance qui entretînt son amour. Nugna Bella demeura persuadée de ce que lui dit dom Ramire, et elle lui promit de servir dom Garcie auprès de ma sœur.

Dom Ramire s'en alla porter cette nouvelle au prince; il la reçut avec une joie incroyable; il lui fit mille caresses : il ne pouvoit se lasser de lui parler, et il eût voulu ne parler qu'à lui seul; mais il voyoit bien qu'il ne falloit pas changer de conduite, ni cesser de vivre avec moi comme il avoit accoutumé. Dom Ramire même avoit soin de cacher sa nouvelle faveur, et les remords de sa trahison lui faisoient toujours craindre que je ne la soupçonnasse.

Dom Garcie parla bientôt à Hermenesilde; il lui témoigna la passion qu'il avoit pour elle, avec le plus d'ardeur qu'il lui fut possible; et, comme il étoit véritablement amoureux, il n'eut pas de peine à lui persuader son amour : elle étoit disposée à le recevoir favorablement : mais,

après ce que je lui avois dit, elle n'osoit suivre les sentimens de son cœur. Elle rendit compte à Nugna Bella de la conversation qu'elle avoit eue avec le prince. Nugna Bella, sur les mêmes prétextes que lui avoit donnés dom Ramire, lui conseilla de ne me rien dire, et d'avoir une conduite qui pût augmenter l'amour du prince et conserver son estime. Elle lui dit encore que, quelque répugnance que j'eusse témoignée à l'attachement de dom Garcie, elle devoit croire que j'aurois de la joie d'une chose qui pourroit m'être avantageuse; mais que, par de certaines raisons, je ne voulois point y avoir part que les choses ne fussent plus avancées. Hermenesilde, qui avoit une déférence entière pour les sentimens de Nugna Bella, entra aisément dans la conduite qu'elle lui inspiroit; et son inclination pour dom Garcie se trouva fortement appuyée par d'aussi grandes espérances que celle d'une couronne.

La passion que le prince avoit pour elle étoit conduite avec tant d'adresse, qu'excepté les premiers jours, où l'on s'aperçut qu'il l'avoit trouvée aimable, personne ne soupçonna seulement qu'il en fût amoureux. Il ne l'entretenoit jamais en public. Nugna Bella lui donnoit les moyens de l'entretenir en particulier. Je voyois bien

quelque diminution dans l'amitié de dom Garcie; mais je l'attribuois à l'inégalité ordinaire des jeunes gens.

Les choses étoient en cet état lorsqu'Abdala, roi de Cordoue, avec qui le roi de Léon avoit eu une assez longue trève, recommença la guerre. La charge de Nugnez Fernando lui donnoit de droit le commandement des armées; et, quoique le roi eût assez de peine à le mettre à la tête de ses troupes, il ne pouvoit l'en ôter, à moins que de l'accuser de quelque crime, et de le faire arrêter. On pouvoit bien envoyer commander dom Garcie au-dessus de lui; mais le roi se défioit encore plus de son fils que du comte de Castille, et il craignoit de les voir ensemble avec un grand pouvoir entre les mains. D'un autre côté, la Biscaye commença à se révolter; il résolut d'y envoyer dom Garcie, et d'opposer Nugnez Fernando à l'armée des Maures. J'eusse été bien aise de servir avec mon père; mais le prince souhaita que je le suivisse en Biscaye; et le roi aima mieux que j'allasse avec son fils qu'avec le comte de Castille. Ainsi, il fallut céder à ce qu'on désiroit de moi, et voir partir Nugnez Fernando, qui s'en alloit le premier. Il fut très-fâché de ne m'avoir pas auprès de lui; et, entre les raisons considérables qui lui fai-

soient désirer que je fusse dans son armée, celle de l'amitié tenoit sa place. La tendresse qu'il avoit pour ma sœur et pour moi étoit infinie. Il emporta nos portraits, pour avoir le plaisir de nous voir toujours, et de montrer la beauté de ses enfans, dont je crois vous avoir dit qu'il étoit si préoccupé. Il marcha contre Abdala avec des forces assez considérables, mais beaucoup moindres que celles des Maures; et, au lieu de s'opposer simplement à leur passage dans des lieux où il fût fortifié par la situation, le désir de faire quelque chose d'extraordinaire, lui fit hasarder la bataille dans une plaine qui ne lui donnoit aucun avantage. Il la perdit si entière, qu'à peine put-il se sauver ; toute son armée fut taillée en pièces, tous les bagages furent pris, et jamais les Maures n'ont peut-être remporté une si grande victoire sur les chrétiens.

Le roi apprit avec beaucoup de douleur une si grande perte; il en accusa le comte de Castille, et avec raison : mais, comme il étoit bien aise de l'abaisser, il se servit de cette conjoncture ; et, lorsque mon père voulut venir se justifier, il lui fit dire qu'il ne le vouloit jamais voir, qu'il lui ôtoit toutes ses charges, qu'il étoit bien heureux qu'il ne lui ôtât pas la vie, et qu'il lui ordonnoit de se retirer dans ses terres. Mon père

lui obéit, et s'en alla en Castille, aussi désespéré que le peut être un homme ambitieux, dont la réputation et la fortune venoient de recevoir une si grande diminution.

Le prince n'étoit point encore parti pour la Biscaye; une maladie considérable le retenoit. Le roi s'en alla en personne contre les Maures, avec tout ce qu'il put ramasser de forces. Je lui demandai la permission de le suivre, et il me l'accorda, mais avec peine. Il avoit envie de faire tomber sur moi la disgrace de mon père. Cependant, comme je n'avois point eu de part à sa faute, et que le prince me témoignoit toujours beaucoup d'amitié, le roi n'osa entreprendre de me reléguer en Castille. Je le suivis, et dom Ramire demeura auprès de dom Garcie. Nugna Bella parut extrêmement touchée de mon malheur et de notre séparation, et je m'en allai, au moins avec la consolation de me croire véritablement aimé de la personne du monde que j'aimois le plus.

Le prince n'étant point en état de partir, dom Ordogno, son frère, s'en alla en Biscaye. Il fut aussi malheureux dans son voyage que le roi fut heureux dans le sien. Dom Ordogno fut défait, et pensa être tué; et le roi défit les Maures, et les contraignit de demander la paix. Ma bon-

ne fortune voulut que je rendisse quelque service considérable ; mais le roi ne m'en traita pas mieux. La réputation que j'avois acquise, ne m'ôta pas l'air que donne la disgrace ; et, lorsque je revins à Léon, je connus bien que la gloire ne donne pas le même éclat que la faveur.

Dom Garcie avoit profité de mon absence pour voir souvent Hermenesilde, et il l'avoit vue avec tant de précautions, que personne ne s'en étoit aperçu. Il avoit cherché avec soin tous les moyens de lui plaire; il lui avoit laissé espérer qu'il la mettroit un jour sur le trône de Léon; enfin, il lui avoit témoigné tant d'amour, qu'elle lui avoit entièrement abandonné son cœur.

Comme dom Ramire et Nugna Bella conduisoient cette intelligence, ils étoient engagés à se voir souvent, et la beauté de Nugna Bella étoit de celles dont la vue ordinaire n'est pas sans danger. L'admiration que dom Ramire avoit pour elle, augmentoit tous les jours, et elle admiroit aussi l'esprit de dom Ramire, qui en effet étoit agréable. Le commerce particulier qu'elle avoit avec lui, et l'occupation des affaires du prince et d'Hermenesilde, lui avoient fait supporter mon absence avec moins de chagrin qu'elle ne s'étoit attendue d'en avoir.

Lorsque le roi fut de retour, il donna au père

de dom Ramire les charges et les établissemens de Nugnez Fernando. Je fis en cette occasion plus qu'on ne pouvoit attendre d'un véritable ami. Après les services que j'avois rendus dans ces deux dernières guerres, je pouvois prétendre aux charges qu'on ôtoit à mon père; néanmoins je ne m'opposai point à la disposition qu'en fit le roi. J'allai trouver dom Ramire; je lui dis que, dans la douleur que j'avois de voir sortir de ma maison des établissemens si considérables, l'avantage qu'il en recevoit me donnoit la seule consolation que je pouvois recevoir. Quoique dom Ramire eût beaucoup d'esprit, il ne put me répondre; il fut embarrassé de recevoir des marques d'une amitié qu'il méritoit si peu : mais je donnois pour lors un sens si avantageux à son embarras, qu'il ne m'eût pas mieux persuadé par ses paroles.

Les charges de mon père dans une autre maison firent croire à toute la cour que sa disgrace étoit sans ressource. Dom Ramire se trouvoit presqu'en ma place par les dignités que son père venoit de recevoir, et par la faveur du prince. Cette faveur paroissoit beaucoup, quelque soin qu'ils prissent l'un et l'autre de la cacher; et insensiblement tout le monde se tournoit du côté de ce nouveau favori, et m'abandonnoit

peu à peu. Nugna Bella n'avoit pas une passion si ferme, que ce changement n'en apportât dans son âme. Ma fortune, autant que ma personne, avoit fait son attachement. J'étois disgracié; elle ne tenoit plus à son amant que par l'amour, et ce n'étoit pas assez pour un cœur comme le sien. Il y eut donc dans son procédé une impression de froideur, dont je m'aperçus bientôt. J'en fis mes plaintes à dom Ramire; j'en parlai aussi à Nugna Bella : elle m'assura qu'elle n'étoit point changée; et, comme je n'avois point de sujet précis de me plaindre, et que je n'étois blessé que d'un certain air répandu dans toutes ses actions, il lui étoit aisé de se défendre : aussi le fit-elle avec tant de dissimulation et d'adresse, qu'elle me rassura pour quelque temps.

Dom Ramire lui parla du soupçon que j'avois de son changement, et il lui en parla dans le dessein de pénétrer ce qui en étoit, et sans doute avec l'envie de trouver que je ne me trompois pas. Je ne suis point changée, lui dit-elle; je l'aime autant que je l'ai aimé; mais quand je l'aimerois moins, il seroit injuste de s'en plaindre. Avons-nous du pouvoir sur le commencement ni sur la fin de nos passions? Elle dit ces paroles en le regardant avec un air qui l'assuroit si bien qu'elle ne m'aimoit plus, que cette certitude, qui

donnoit de l'espérance à dom Ramire, lui ouvrit entièrement les yeux sur la beauté de cette infidèle; et il en fut si touché dans ce moment, que n'étant plus maître de lui-même : Vous avez raison, madame, lui dit-il; nous ne pouvons rien sur nos passions; j'en sens une qui m'entraîne, sans que je m'en puisse défendre; mais souvenez-vous au moins que vous tombez d'accord qu'il ne dépend pas de nous d'y résister. Nugna Bella comprit aisément ce qu'il vouloit dire; elle en parut embarrassée, et il en fut embarrassé lui-même. Comme il avoit parlé sans l'avoir prémédité, il fut étonné de ce qu'il venoit de faire : ce qu'il devoit à mon amitié lui revint à l'esprit dans toute son étendue; il en fut troublé ; il baissa les yeux, et demeura dans un profond silence. Nugna Bella, par des raisons à peu près semblables, ne lui parla point : ils se séparèrent sans se rien dire. Dom Ramire se repentit de ce qu'il avoit dit; Nugna Bella se repentit de ne lui avoir rien répondu; et dom Ramire se retira si troublé et si combattu, qu'il étoit hors de lui-même. Après s'être un peu remis, il fit réflexion sur ses sentimens; mais plus il en fit, plus il trouva que son cœur étoit engagé : il connut alors le péril où il s'étoit exposé, en voyant si souvent Nugna Bella; il connut

que le plaisir qu'il avoit trouvé dans sa conversation étoit d'une autre nature qu'il ne l'avoit cru; enfin, il connut son amour, et qu'il avoit commencé bien tard à le combattre.

La certitude qu'il venoit d'avoir que Nugna Bella m'aimoit moins, achevoit de lui ôter la force de se défendre. Il trouvoit quelqu'excuse à ne s'attacher à elle que lorsqu'elle se détachoit de moi : il trouvoit des charmes à entreprendre de se rendre maître d'un cœur que je ne possédois plus si entièrement qu'il ne pût concevoir de l'espérance; mais que je possédois encore assez pour avoir de la gloire à m'en chasser. Toutefois, quand il venoit à considérer que c'étoit Consalve qu'il vouloit chasser de ce cœur, ce Consalve à qui il devoit une amitié si véritable, ces sentimens lui faisoient honte, et il les combattit; de sorte qu'il crut les avoir surmontés. Il résolut de ne plus rien dire de son amour à Nugna Bella, et d'éviter les occasions de lui parler.

Nugna Bella, qui n'avoit à se repentir que de n'avoir pas répondu à dom Ramire comme elle l'auroit dû faire, ne fit pas de si grandes réflexions. Elle s'imagina qu'elle avoit eu raison de ne pas faire semblant d'entendre ce qu'il lui avoit dit; elle crut qu'elle devoit avoir quelque douceur pour un homme avec qui elle avoit de

si grandes liaisons : elle se dit à elle-même qu'il ne lui avoit pas parlé avec dessein, quoiqu'elle eût bien jugé, il y avoit long-temps, qu'il avoit de l'inclination pour elle. Enfin, pour ne se pas faire honte et pour ne s'engager pas à maltraiter dom Ramire, elle ne voulut pas croire une chose dont elle ne pouvoit douter.

Dom Ramire suivit pendant quelque tems le dessein qu'il avoit pris : mais le moyen de l'exécuter ! Il voyoit tous les jours Nugna Bella ; elle étoit belle ; elle ne m'aimoit plus ; elle le traitoit bien ; il étoit impossible de résister à tant de choses. Il se décida donc à suivre les mouvemens de son cœur, et il n'eut plus de remords sitôt qu'il en eut pris la résolution. La première trahison qu'il m'avoit faite, rendoit la seconde plus facile. Il étoit accoutumé à me tromper, et à me cacher ce qu'il disoit à Nugna Bella. Il lui dit enfin qu'il l'aimoit, et il le lui dit avec toutes les marques d'une passion véritable. En lui exagérant la douleur qu'il avoit de manquer à notre amitié, il lui faisoit comprendre qu'il étoit emporté par la plus violente inclination qu'on eût jamais eue. Il l'assura qu'il ne prétendoit pas d'être aimé, qu'il connoissoit les avantages que j'avois sur lui, et l'impossibilité de me chasser de son cœur ; mais qu'il lui demandoit seulement la

grâce de l'écouter, de lui aider à se guérir et à me cacher sa foiblesse. Nugna Bella lui promit le dernier, comme une chose qu'elle croyoit devoir faire, de crainte qu'il n'arrivât quelque désordre entre nous; et elle lui dit, avec beaucoup de douceur, qu'elle ne lui accorderoit pas le reste, puisqu'elle se croiroit complice de son crime, si elle en souffroit la continuation. Elle ne laissa pas néanmoins de la souffrir; l'amour qu'il avoit pour elle, et l'amitié que le prince avoit pour lui, l'entraînèrent entièrement de son côté. Je lui parus moins aimable; elle ne vit plus rien d'avantageux dans l'établissement qu'elle pouvoit avoir avec moi; elle ne vit qu'un exil assuré en Castille: elle savoit que le roi avoit toujours envie de m'y reléguer, et que le prince ne s'y opposoit plus que par honneur: elle ne voyoit point d'apparence qu'il pût épouser Hermenesilde: elle étoit toujours la confidente de l'amour qu'il avoit pour elle; et, par cet amour et par celui de dom Ramire, son crédit auprés de dom Garcie subsistoit toujours. Elle croyoit le roi moins disposé que jamais à consentir à notre mariage: il n'avoit point de raison pour empêcher qu'elle n'épousât dom Ramire; elle retrouvoit en lui les mêmes choses qui lui avoient plu en moi; enfin elle s'imagina que la raison et la pru-

dence autorisoient son changement, et qu'elle devoit quitter un homme qui ne seroit point son mari, pour un autre qui le seroit assurément. Il ne faut pas toujours de si grandes raisons pour appuyer la légèreté des femmes. Nugna Bella se détermina donc à s'engager avec dom Ramire ; mais elle étoit déjà engagée, et par son cœur et par ses paroles, quand elle crut s'y déterminer. Cependant, quelque résolution qu'elle eût prise, elle n'eut pas la force de me laisser voir qu'elle m'abandonnoit dans le temps de ma disgrace. Dom Ramire ne pouvoit aussi se résoudre à déclarer sa perfidie : ils convinrent ensemble que Nugna Bella continueroit à vivre avec moi comme elle avoit accoutumé ; et ils jugèrent qu'il seroit aisé d'empêcher que je ne remarquasse son changement, parce que, comme je disois toujours à dom Ramire jusqu'à mes moindres soupçons, Nugna Bella, en étant avertie par lui, les préviendroit aisément. Ils résolurent aussi d'avouer au prince l'état où ils étoient, et de l'engager dans leurs intérêts. Dom Ramire se chargea de lui en parler. Ce n'étoit pas une chose qu'il pût faire sans peine ; la honte et la crainte d'être désapprouvé l'embarrassoient : il se rassuroit néanmoins par le pouvoir que lui donnoit sur dom Garcie, la confidence de son amour pour

ma sœur. En effet, il tourna l'esprit de ce prince comme il le souhaitoit; il l'engagea même à parler à Nugna Bella en sa faveur; et ce nouveau favori eut son maître pour confident, comme il étoit le confident de son maître. Nugna Bella, qui avoit appréhendé que le prince ne condamnât son changement, eut de la joie de l'y trouver favorable; il se fit un redoublement de liaison entr'eux : ils prirent leurs mesures pour bien cacher cette intelligence. Ils résolurent que, comme les conversations particulières du prince et de dom Ramire pourroient me donner du soupçon, parce que vraisemblablement ils ne devoient point avoir de secrets pour moi, dom Ramire iroit chez le prince par un escalier dérobé, aux heures où il n'y avoit personne, et qu'ils ne se parleroient jamais en public. Ainsi, j'étois trahi et abandonné par tout ce que j'aimois le mieux, sans m'en pouvoir défier.

Ma seule peine étoit de trouver quelque changement dans le cœur de Nugna Bella : je m'en plaignois à dom Ramire; dom Ramire l'en avertissoit, afin qu'elle se déguisât mieux; mais, quand je lui paroissois en repos, il avoit de l'inquiétude, et il craignoit que je ne fusse rassuré par les véritables sentimens de Nugna Bella. Il vouloit alors qu'elle ne me trompât pas si bien; elle lui

obéissoit, et me négligeoit plus qu'à l'ordinaire. Ainsi, il avoit le plaisir de voir son rival venir se plaindre à lui des mauvais traitemens qu'il recevoit par ses ordres. Il avoit même quelquefois la joie, lorsqu'il l'avoit priée de se contraindre, d'apprendre, par mes plaintes, qu'elle ne se contraignoit pas autant qu'il lui avoit dit. C'étoit un tel charme pour sa gloire et pour son amour d'avoir détruit un rival tel que je lui paroissois, et de voir mon repos dépendre de la moindre de ses paroles, que, si la jalousie ne l'eût point troublé, il auroit été l'homme du monde le plus heureux.

Pendant que je n'étois occupé que de mon amour, mon père ne l'étoit que de son ambition. Il fit tant de cabales et tant d'intrigues dans son exil, qu'il crut être en état de se révolter ouvertement.

Mais il falloit commencer par me retirer de la cour, et je lui étois un otage trop cher et trop considérable pour le laisser entre les mains du roi à qui il vouloit faire la guerre. Ma sœur ne lui donnoit pas tant d'inquiétude; son sexe et sa beauté la garantissoient de ce qui pouvoit lui arriver. Il m'envoya un homme de confiance, afin de m'apprendre l'état des choses, pour me commander de l'aller trouver à l'heure même, et de

partir de la cour sans prendre congé du roi, ni du prince. Cet envoyé fut bien surpris de me voir dans des sentimens si éloignés de ceux de mon père. Je lui dis que je ne consentirois jamais à une révolte si injuste ; qu'il étoit vrai que le roi avoit maltraité Nugnez Fernando en lui ôtant ses charges ; mais qu'il falloit souffrir cette disgrace ; qu'il l'avoit en quelque sorte méritée ; que, pour moi, j'étois résolu de ne point quitter la cour, et que je ne prendrois jamais les armes contre le roi. Cet envoyé porta ma réponse à mon père : il fut désespéré de voir tant de desseins, prêts à réussir, se renverser par ma désobéissance. Il me manda (quoiqu'en effet ce ne fût pas son dessein) qu'il continueroit ce qu'il avoit entrepris, et que, puisque j'avois si peu de soumission pour ses volontés, il ne changeroit point de résolution, quand même le roi de Léon me devroit faire trancher la tête.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

SECONDE PARTIE.

CEPENDANT la passion que dom Ramire avoit pour Nugna Bella augmentoit toujours, et il ne pouvoit plus supporter la manière dont il falloit qu'il vécût avec moi. Enfin, madame, lui dit-il, un jour qu'elle m'avoit entretenu assez long-temps, vous le regardez avec les mêmes yeux que vous l'avez regardé; vous lui dites les mêmes paroles; vous lui écrivez les mêmes choses : qui peut m'assurer que ce n'est plus avec les mêmes sentimens? Il vous a plu, madame, et c'est assez pour vous plaire encore. Mais vous savez, lui dit-elle, que je ne fais que ce que vous voulez. Il est vrai, lui répliqua-t-il, et c'est ce qui rend mon malheur plus insupportable, qu'il faille que, par prudence, je vous conseille de faire les choses qui me désespèrent quand vous les faites. Il est inoui qu'un amant ait consenti

qu'on traitât bien son rival. Je ne saurois plus souffrir, madame, que vous regardiez Consalve; il n'y a pas d'extrémité où je ne me porte pour le faire périr, plutôt que de vivre en l'état où je suis : aussi bien, après lui avoir ôté votre cœur, je ne dois pas compter pour beaucoup de lui ôter la vie. Vous vous emportez avec tant de violence, lui repartit Nugna Bella, que je crois que vous ne suivrez pas votre emportement; vous considérerez combien de choses importantes vous découvririez, en éclatant contre Consalve, et quelle honte vous vous feriez à vous-même. Je vois tout ce qu'il y a à voir, madame, répliqua dom Ramire; mais je vois aussi que, s'il faut n'avoir guère de raison pour faire ce que je propose, il faut l'avoir perdue entièrement, pour souffrir qu'un homme aimable, et qui vous a plu, vous parle tous les jours en secret. Si je l'ignorois, j'aurois la cruelle douceur d'être trompé : mais, je le sais; je vous vois lui parler; c'est moi qui lui porte vos lettres; c'est moi qui le rassure, quand il doute de votre cœur. Ah! madame, il m'est impossible de continuer à me faire tant de violence : si vous voulez me donner du repos, faites en sorte que Consalve sorte de la cour, et que le prince consente à l'envoyer en Castille, comme le roi l'en presse tous les jours.

Voyez, je vous en conjure, reprit Nugna Bella, quelle action vous me conseillez de faire! Oui, madame, je la vois, reprit dom Ramire; mais, après tout ce que vous avez fait, il n'est plus temps d'avoir de ménagemens, et, si vous avez celui de ne pas faire éloigner Consalve, je serai persuadé que j'aurai encore plus de raison que je ne pense de le vouloir ôter d'auprès de vous. Encore une fois, madame, à quoi puis-je juger que vous ne l'aimez plus? Vous le voyez; vous lui parlez; vous savez qu'il vous aime : votre cœur, dites-vous, est changé; mais votre procédé ne l'est point; enfin, madame, rien ne peut me rassurer, si ce n'est que vous travailliez à l'éloigner; et, tant qu'il me paroîtra que vous ne le voudrez pas, je croirai que vous ne vous contraignez guère, quand vous lui dites que vous l'aimez. Hé bien, dit alors Nugna Bella, j'ai déjà assez fait de trahisons pour l'amour de vous, il faut encore faire celle-ci; mais donnez-m'en les moyens : car le prince refuse tous les jours au roi l'éloignement de Consalve, et il n'y a pas d'apparence qu'il l'accorde à une prière aussi déraisonnable que la mienne. Je me charge, dit dom Ramire, d'en faire la proposition au prince; et, pourvu que vous lui fassiez voir que vous y consentez, je suis assuré de l'obtenir. Nugna

Bella le lui promit; et, dès le soir, dom Ramire, sur le prétexte de leurs intérêts communs, proposa au prince de m'éloigner, et de s'en faire un mérite auprès du roi. Le prince n'eut pas de peine à y consentir : il avoit une si grande honte de tout ce qu'il faisoit contre moi, que ma présence lui étoit un continuel reproche de sa foiblesse. Nugna Bella lui parla comme elle l'avoit promis à dom Ramire; ils résolurent qu'à la première occasion, le prince feroit dire au roi qu'il ne s'opposoit plus à mon exil, et qu'il vouloit bien qu'on m'éloignât de la cour, pourvu qu'il parût à tout le monde que c'étoit contre son consentement.

Cette occasion se trouva bientôt. Le roi se mit en colère contre son fils pour quelque chose qu'il avoit fait sans son ordre, et dont il m'accusoit d'avoir donné le conseil. Le prince, n'osant aller chez le roi, fit semblant d'être malade, et garda le lit quelques jours. La reine, selon sa coutume, travailla à les raccommoder : elle vint chez son fils, pour lui dire, de la part du roi, les plaintes qu'il faisoit de lui. Ce ne sont pas là, madame, répondit le prince, les sujets du chagrin du roi; j'en connois la cause : il a une aversion invincible pour Consalve; il l'accuse de tout ce qui lui déplaît; il veut l'éloigner :

il sera toujours mal satisfait de moi tant que je n'y consentirai pas. J'aime tendrement Consalve; mais je vois bien qu'il faut que je me fasse la violence de m'en priver, puisque je ne saurois qu'à ce prix avoir les bonnes grâces du roi. Dites-lui donc, s'il vous plaît, madame, que je consens à son éloignement, mais à condition qu'on ne saura point que j'y aie consenti. La reine fut surprise du discours du prince son fils. Ce n'est pas à moi, lui dit-elle, à trouver étrange que vous ayez de la complaisance pour les volontés du roi; mais j'avoue que je suis étonnée que vous consentiez à l'éloignement de Consalve. Le prince s'excusa par de mauvaises raisons, et passa ensuite à un autre discours.

Pendant qu'ils parloient, une des filles de la reine, qui étoit mon amie et celle de Nugna Bella, s'étoit trouvée par hasard si proche du lit, qu'elle avoit entendu tout ce que la reine et le prince avoient dit sur mon sujet. Elle demeura si surprise et si attentive à penser ce qui avoit pu causer un si grand changement dans l'esprit du prince, que j'entrai dans la chambre, et que je commençai à lui parler avant qu'elle m'eût aperçu. Je lui fis la guerre de sa rêverie. Vous devez m'en être obligé, me dit-elle; je viens d'entendre une chose dont je suis si étonnée, que je

ne la puis comprendre. Elvire (c'est ainsi que s'appeloit cette fille) me conta alors ce qu'elle avoit entendu, et me donna une surprise encore plus grande que n'avoit été la sienne. Je lui fis redire la même chose une seconde fois : comme elle achevoit, la reine sortit, et interrompit notre conversation. Je sortis avec elle; et, n'ayant pas l'esprit en état de demeurer auprès du prince, je m'en allai seul dans les jardins du palais, pour faire réflexion sur une si étrange aventure.

Je ne pouvois m'imaginer qu'un prince qui me traitoit si bien, voulût me faire chasser de la cour sans sujet; je ne pouvois comprendre ce qui lui pouvoit faire souhaiter mon éloignement; je ne pouvois deviner ce qui l'obligeoit à me témoigner de l'amitié, lorsqu'il n'en avoit plus; enfin, je ne pouvois croire que ce que je venois d'apprendre fût véritable, et que dom Garcie eût la foiblesse de m'abandonner. Comme je l'aimois beaucoup, j'étois touché de son changement jusqu'au fond de l'âme. Ne pouvant soutenir la douleur que je ressentois, je voulus chercher dom Ramire, pour avoir le soulagement de me plaindre à lui.

Dans cette pensée, je m'approchai du palais; je trouvai un des officiers de la chambre de dom

Garcie, que j'avois donné à ce prince, et qui étoit plus proche de sa personne qu'aucun autre. Je lui dis de voir si dom Ramire n'étoit point chez le prince, et de le prier, de ma part, de me venir trouver à l'heure même. Cet officier me répondit qu'il n'y étoit pas; qu'il n'y viendroit sans doute, selon sa coutume, qu'après que tout le monde seroit retiré. Je demeurai extrêmement surpris de ces paroles : je crus d'abord ne les avoir pas bien entendues; néanmoins elles me firent de l'impression; il me revint plusieurs choses dans l'esprit qui me firent soupçonner que dom Ramire avoit quelqu'intelligence avec le prince, qu'il ne me disoit pas. Dans un autre temps, je n'eusse pas eu ce soupçon; mais ce que je venois d'apprendre de l'infidélité de dom Garcie me forçoit à croire que tout le monde me pouvoit tromper. Je demandai à cet officier si dom Ramire alloit souvent chez dom Garcie aux heures où il n'y avoit personne : il me répondit qu'il étoit surpris que je lui fisse cette demande, et qu'il croyoit que je n'ignorois ni les conversations de dom Ramire avec le prince, ni le sujet de leurs conversations. Je lui répliquai que je ne savois ni l'un ni l'autre, et que je trouvois fort étrange qu'il ne m'en eût pas averti. Il crut que je feignois de n'en rien

savoir, pour découvrir s'il me diroit la vérité; et, me voulant faire voir qu'il étoit incapable de me rien cacher, il me conta l'amour du prince pour ma sœur, et la part qu'y avoit dom Ramire. Il me dit qu'il les en avoit entendus parler plusieurs fois, lorsqu'ils croyoient n'être écoutés de personne, et qu'il avoit su le reste de celui à qui le prince confioit ses lettres pour Hermenesilde. Ainsi, j'appris tout ce qui se passoit, à la réserve de ce qui regardoit Nugna Bella.

Je ne cherche plus, m'écriai-je tout transporté de colère, d'où vient le changement de dom Garcie; la trahison qu'il me fait lui rend ma présence insupportable. Quoi! dom Garcie aime ma sœur; ma sœur le souffre, et dom Ramire est leur confident? Je m'arrêtai à ces mots, ne voulant pas faire voir mon ressentiment à cet officier, et je lui défendis de parler de ce qu'il venoit de m'apprendre. Je me retirai chez moi avec un trouble qui m'ôtoit la connoissance de moi-même. Lorsque je fus seul, je m'abandonnai à la rage et au désespoir; je formai mille fois le projet d'aller poignarder le prince et dom Ramire; j'eus toutes les pensées de colère et de vengeance que peut donner l'excès de l'emportement. Enfin, après avoir un peu remis mon esprit, pour me donner le temps de choisir les

moyens de me venger, je résolus de me battre contre dom Ramire, de porter Nugna Bella à se retirer en Castille, d'obtenir de son père la permission de l'épouser, et, comme il étoit dans le même dessein de révolte que le mien, de me joindre à eux, de les animer, de déclarer la guerre au roi de Léon, et de renverser le trône où dom Garcie devoit monter. Je m'arrêtai à cette résolution, bien qu'elle fût contraire à tous les sentimens que j'avois eus jusqu'alors; mais j'étois emporté par la violence de mon désespoir.

Je devois voir Nugna Bella ce même soir; j'en attendois l'heure avec impatience, et l'espérance de la trouver sensible à mon malheur, me donnoit le seul soulagement dont je pouvois être capable. Comme je me préparois à sortir, un homme à qui elle se fioit, et qui m'apportoit souvent de ses lettres, m'en donna une de sa part, et me dit qu'elle étoit bien fâchée de ne me pouvoir entretenir ce soir-là; mais qu'il lui étoit impossible, pour les raisons que je trouverois dans sa lettre. Je lui repartis qu'il étoit absolument nécessaire que je lui parlasse; que j'allois lui faire réponse, et que je le priois d'attendre. J'entrai dans mon cabinet, j'ouvris la lettre de Nugna Bella, et j'y trouvai ces paroles:

Lettre.

« Je ne sais si je vous dois remercier de la permission que vous me donnez de témoigner de la douleur à Consalve, lorsqu'il partira. J'eusse été bien aise que vous me l'eussiez défendu, pour avoir quelque raison de ne pas faire une chose qui me donnera tant de contrainte. Quoique vous ayez souffert de la conduite que j'ai eue avec lui depuis son retour, j'en ai plus souffert que vous; vous n'en douteriez pas, si vous saviez la peine que je trouve à dire à un homme que je n'aime plus, que je l'aime encore, quand je suis même au désespoir de l'avoir aimé, et que je racheterois de ma vie de n'avoir jamais prononcé que pour vous toutes les paroles qu'il faut que je lui dise. Vous connoîtrez, lorsqu'il sera éloigné, les injustices que vous me faites; et la joie que vous me verrez à son départ, vous persuadera mieux que toutes mes paroles. Hermenesilde est en colère contre le prince, de ce qu'il parla hier assez long-temps à une personne dont elle lui a déjà témoigné quelque jalousie; c'est ce qui l'a empêchée de suivre la reine, lorsqu'elle est allée chez lui : qu'il ne lui fasse pas connoître qu'il le sait; je lui ai promis de n'en rien dire :

» il est si véritablement aimé d'elle, qu'il......

» Ma lettre a été interrompue en cet endroit » par une chose qui me met dans une inquiétu- » de mortelle : une de mes compagnes a entendu » aujourd'hui tout ce que le prince a dit à la rei- » ne sur le sujet de Consalve ; elle l'en a averti à » l'heure même, et elle vient de me le dire, com- » me une chose qui doit me surprendre et m'af- » fliger. Il est impossible que Consalve ne vous » soupçonne d'avoir su quelque chose des des- » seins du prince, et qu'il ne démêle une gran- » de partie de la vérité. Voyez quel embarras » cela peut faire? Cette pensée me trouble à un » point, que je ne sais ce que je fais. Je vais lui » écrire que je ne puis le voir ce soir; car je ne » saurois m'exposer à lui parler que vous ne l'ayez » vu, et que je ne sache par vous ce que je dois » lui dire. Adieu : jugez de mon inquiétude. »

Je fus si hors de moi-même en achevant de lire cette lettre, que je ne savois ce que je voyois ni ce que je faisois. Mon emportement et ma colère avoient été au dernier degré sur les trahisons que j'avois découvertes; mais c'étoient des sentimens trop foibles et trop communs pour celle que le hasard venoit encore de me découvrir. Je demeurai sans parole et sans mouvement, et je fus long-temps en cet état, sans avoir que des

pensées confuses qui tenoient mon esprit accablé sous le poids de ma douleur.

Vous m'êtes infidèle, Nugna Bella, m'écriai-je tout d'un coup, vous joignez à votre changement l'outrage de me tromper, et de consentir que je sois trompé par ce que j'aimois le mieux après vous! C'est trop de malheurs à la fois, et ils sont d'une nature, qu'il seroit plus honteux d'y résister, que d'en être accablé. Je cède à la cruauté du plus malheureux sort dont un homme ait jamais été persécuté. J'ai eu de la force et des desseins de vengeance contre un prince ingrat et contre un ami infidèle; mais je n'en ai point contre Nugna Bella. J'étois plus heureux par elle que par tout le reste du monde; puisqu'elle m'abandonne, tout m'est indifférent, et je renonce à une vengeance qui ne me pourroit donner de joie. Je me suis vu, il n'y a pas long-temps, le premier homme de tout le royaume, par la grandeur de mon père, par la mienne propre, et par la faveur du prince: je me croyois aimé des personnes qui m'étoient les plus chères. La fortune me quitte; je suis abandonné par mon maître; je suis trompé par ma sœur; je suis trahi par mon ami; je perds ma maîtresse, et c'est par cet ami que je la perds! Est-il possible, Nugna Bella, que vous m'ayez quitté pour dom Ramire? Est-

il possible que dom Ramire ait voulu vous ôter à un homme qui vous aimoit si passionnément, et dont il étoit lui-même si tendrement aimé? Falloit-il que je vous perdisse l'un par l'autre, et qu'il ne me restât pas au moins la foible consolation d'avoir un des deux avec qui me plaindre?

Des réflexions si cruelles ne me laissoient plus l'usage de la raison; la moindre des infortunes dont je fus accablé dans cette journée, eût été capable de me donner une douleur mortelle. Ce grand nombre de malheurs me mettoient de l'égarement dans l'esprit, et je ne savois auquel donner mon attention. Celui qui avoit apporté la lettre de Nugna Bella, me fit dire qu'il en attendoit la réponse. Je revins comme d'un songe, lorsqu'on entra dans mon cabinet; je répondis que je l'enverrois le lendemain, et j'ordonnai qu'on me laissât en repos.

Je me mis encore à considérer l'état où j'avois été, et celui où je me trouvois. Une si cruelle expérience de l'inconstance de la fortune et de l'infidélité des hommes m'inspira le dessein de renoncer pour jamais au commerce du monde, et d'aller finir ma vie dans quelque désert. Ma douleur me faisoit voir que c'étoit le seul parti que je pouvois prendre. Je n'avois de retraite

qu'auprès de mon père ; je savois le dessein qu'il avoit de prendre les armes : mais quelque désespéré que je fusse, je ne pouvois me résoudre à me révolter contre un roi dont je n'avois point reçu d'outrage. Si je n'eusse été abandonné que de la fortune, j'aurois pris plaisir à lui résister, et à faire voir que je méritois ce qu'elle m'avoit donné : mais, après avoir été trompé par tant de personnes que j'avois tant aimées, et dont je me croyois si assuré, de quelle espérance pouvois-je encore me flatter? Puis-je mieux servir un maître, disois-je, que j'ai servi dom Garcie? puis-je mieux aimer un ami que j'ai aimé dom Ramire? et puis-je avoir plus d'amour pour une maîtresse que j'en ai pour Nugna Bella? Cependant ils m'ont trahi! Il faut donc, par une retraite entière, me dérober à la tromperie des hommes et au dangereux pouvoir des femmes.

Comme je prenois cette résolution, je vis entrer dans mon cabinet un homme de qualité et de mérite, appelé dom Olmond, qui s'étoit toujours attaché à moi. Il étoit frère de cette Elvire qui m'avoit averti de la trahison du prince ; et il venoit d'apprendre par elle ce que dom Garcie avoit dit à la reine. Sa surprise fut extrême de voir sur mon visage une agitation et une douleur si extraordinaires. Il me connoissoit assez pour a-

voir peine à s'imaginer que la fortune seule pût me donner tant de trouble. Il crut néanmoins que j'étois touché de l'infidélité du prince, et il commença à m'en vouloir consoler. J'avois toujours aimé dom Olmond, et je l'avois servi en plusieurs occasions, quoique je lui eusse préféré dom Ramire en toutes choses. L'ingratitude de ce dernier me fit sentir dans ce moment l'injustice que j'avois faite à dom Olmond; pour la réparer, ou, peut-être, pour avoir le soulagement de me plaindre, je lui découvris l'état où j'étois, et toutes les trahisons qu'on m'avoit faites. Il en fut aussi surpris qu'il le devoit être; mais il ne le fut pas autant que je le pensois de l'infidélité de Nugna Bella. Il me dit que sa sœur, en lui racontant l'infidélité du prince, lui avoit dit aussi que Nugna Bella étoit sans doute changée pour moi, et qu'elle me cachoit beaucoup de choses. Voyez, dom Olmond, lui dis-je, en lui montrant la lettre de Nugna Bella, voyez son changement, et les choses qu'elle m'a cachées. Elle m'a envoyé cette lettre au lieu de celle qu'elle m'écrivoit, et il est aisé de juger que cette lettre s'adresse à dom Ramire. Dom Olmond étoit si touché de l'état où il me voyoit, et mes malheurs lui paroissoient si cruels, qu'il n'entreprenoit pas de me consoler. Il me laissoit soulager

ma douleur par les plaintes. N'avois-je pas raison, lui dis-je, de vouloir connoître Nugna Bella, avant que de l'aimer? Mais je prétendois une chose impossible : on ne connoît point les femmes; elles ne se connoissent pas elles-mêmes, et ce sont les occasions qui décident des sentimens de leur cœur. Nugna Bella a cru m'aimer; elle n'aimoit que ma fortune; elle n'aime peut-être que la même chose en dom Ramire. Cependant, m'écriai-je, elle ne m'a dit depuis quelque temps que les paroles qu'il lui a permis de me dire. C'étoit à mon rival à qui je faisois mes plaintes du changement qu'il avoit causé. Il lui parloit pour lui, lorsque je croyois qu'il lui parloit pour moi. Est-il possible que j'aie été l'objet d'une si outrageante tromperie, et l'avois-je méritée? Le perfide me trahissoit donc auprès de Nugna Bella, comme il me trahissoit auprès de dom Garcie? Je leur avois confié ma sœur, et ils l'ont engagée avec le prince. Cette union, qui me paroissoit entr'eux, et qui ne me donnoit que de la joie, n'avoit pour but que de me tromper! O Dieu! m'écriai-je encore, pour qui réservez-vous le tonnerre, si ce n'est pour des personnes si indignes de vivre?

Après ce violent transport de ma douleur, l'idée de Nugna Bella infidèle, qui ne me laissoit

que de l'indifférence pour mes autres malheurs, me remit dans une tristesse où le désespoir paroissoit sans emportement. Je dis à dom Olmond le dessein où j'étois d'abandonner toutes choses : il en fut surpris ; il s'y opposa ; mais je lui fis si bien voir que j'y étois résolu, qu'il crut inutile d'y résister, du moins dans ces premiers momens. Je pris tout ce que je trouvai de pierreries, et nous montâmes à cheval, afin de sortir de chez moi avant qu'on me pût apporter l'ordre de me retirer. Nous marchâmes jusqu'à ce que le soleil parût. Dom Olmond me conduisit dans la maison d'un homme qui avoit été à lui, et dont il se tenoit assuré. Je voulois qu'il me quittât en ce lieu, et qu'il me laissât attendre la nuit pour entrer dans le chemin que j'avois dessein de prendre. Après une longue contestation, il me dit qu'il consentiroit à me quitter, comme je le souhaitois, pourvu que je lui promisse de l'attendre au lieu où nous étions ; que cependant il iroit à Léon, pour apprendre quel effet mon départ y avoit produit, et que peut-être seroit-il arrivé quelque changement qui me feroit quitter la triste résolution que j'avois prise ; qu'enfin, il me demandoit en grâce d'attendre son retour. J'y consentis, à condition qu'il ne diroit à personne qu'il m'eût vu, ni qu'il sût

le lieu où j'étois; mais, si j'y consentis, ce fut plutôt par une curiosité involontaire d'apprendre de quelle manière Nugna Bella parloit de moi, que par la pensée qu'il pût être arrivé quelque chose qui diminuât mes malheurs.

Allez, lui dis-je, mon cher Olmond, voyez Nugna Bella, et, s'il est possible, sachez ses sentimens par votre sœur; tâchez d'apprendre depuis quel temps elle a cessé de m'aimer, et si elle ne m'a abandonné que parce que la fortune m'a quitté. Don Olmond m'assura qu'il feroit tout ce que je souhaitois, et deux jours après, il revint me trouver avec une tristesse qui me fit bien voir qu'il n'avoit rien à me dire qu'il crût propre à me faire changer de dessein.

Il m'apprit que tout le monde ignoroit la cause de mon départ; que le prince feignoit, aussi bien que dom Ramire, d'en être affligé, et que le roi croyoit que j'étois parti, d'intelligence avec le prince son fils. Il me dit qu'il avoit vu sa sœur; que tout ce que je croyois étoit véritable; que le détail qu'il en avoit appris n'étoit propre qu'à augmenter mes douleurs, et qu'il me prioit de ne le pas obliger à m'en faire le récit. Je n'étois pas en état de pouvoir craindre une augmentation à mes maux, et ce qu'il me vouloit taire, étoit la seule chose qui me pouvoit donner en-

core quelque curiosité. Je le priai donc de ne me rien cacher. Je ne vous redirai point tout ce qu'il me dit, parce que je vous en ai déjà raconté la plus grande partie, pour donner quelqu'ordre à mon récit. Ce fut par lui que j'appris toutes les choses que j'avois ignorées dans le temps qu'elles se passoient, comme vous l'avez pu juger. Je vous dirai seulement que sa sœur lui conta que le soir avant mon départ, comme elle étoit revenue de chez la reine, où Nugna Bella n'avoit point paru, elle l'avoit été chercher dans sa chambre; qu'elle l'avoit trouvée fondant en larmes, avec une lettre entre ses mains; qu'elles avoient été fort surprises l'une et l'autre par des raisons différentes; qu'enfin, Nugna Bella, après avoir été long-temps sans parler, avoit fermé la porte, et lui avoit dit qu'elle alloit lui confier tout le secret de sa vie; qu'elle la prioit de la plaindre, et de la consoler dans le plus cruel état où une personne se fût jamais trouvée; qu'alors elle lui avoit appris tout ce qui s'étoit passé entre le prince, dom Ramire, ma sœur et elle, de la manière dont je viens de vous le raconter; et qu'ensuite elle lui avoit dit que dom Ramire venoit de lui renvoyer cette lettre qu'elle tenoit entre ses mains, parce qu'elle n'étoit pas pour lui; que c'étoit celle

qu'elle m'écrivoit; que j'avois reçu celle qui étoit pour dom Ramire, et qu'en la recevant, j'avois appris tout ce qu'ils me cachoient depuis si long-temps.

Elvire dit à son frère qu'elle n'avoit jamais vu une personne si troublée et si affligée que Nugna Bella. Elle craignoit que je n'avertisse le roi de l'intelligence de ma sœur et du prince; que je ne fisse chasser dom Ramire de la cour, et que je ne l'en fisse éloigner elle-même; que surtout elle appréhendoit la honte de mes reproches, et que les infidélités qu'elle m'avoit faites lui donnoient pour moi une haine extraordinaire.

Vous jugez bien que tout ce que m'apprit dom Olmond ne diminua pas mes déplaisirs, et ne me fit pas changer de dessein.

Il s'opiniâtra, avec des marques d'amitié extraordinaires, à me vouloir suivre et à me tenir compagnie dans le désert où je m'en allois. Je lui dis si fortement que je ne le souffrirois jamais, qu'enfin nous nous séparâmes. Il me quitta, à condition qu'en quelque lieu que je pusse aller, je lui donnerois de mes nouvelles. Il s'en retourna à Léon, et je partis, dans la pensée de m'embarquer au premier port que je trouverois. Mais, quand je fus seul et abandonné à la réflexion de

mes malheurs, le reste de ma vie me parut une si longue souffrance, que je me résolus d'aller chercher la mort dans la guerre que le roi de Navarre avoit contre les Maures. Je ne m'y fis connoître que sous le nom de Théodoric, et je fus assez malheureux pour trouver quelque gloire, que je ne cherchois pas, au lieu de la mort que j'avois cherchée. La paix fut conclue; je repris mon premier dessein, et votre rencontre fit changer une solitude affreuse, où je m'en allois, en une retraite agréable.

J'y trouvois le repos et la tranquillité que j'avois perdus. Ce n'est pas que l'ambition ne se soit réveillée quelquefois dans mon cœur : mais ce que j'ai éprouvé de l'inconstance de la fortune me l'a rendue méprisable; et l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella étoit tellement effacé par le mépris qu'elle m'a donné pour elle, que je pouvois dire qu'il ne me restoit aucune passion, quoiqu'il me restât encore beaucoup de tristesse. La vue de Zayde vient m'ôter ce triste repos dont je jouissois, et me jette dans de nouveaux malheurs, beaucoup plus cruels que ceux que j'ai déjà éprouvés.

Alphonse demeura surpris et charmé du récit de Consalve. J'avois conçu, lui dit-il, une grande idée de votre mérite et de votre vertu;

mais ce que je viens d'apprendre est encore au-dessus de ce que j'en avois pensé. Je dois plutôt craindre, répondit Consalve, que je n'aie diminué la bonne opinion que vous aviez de moi, en vous faisant voir combien j'ai été facile à tromper. Mais j'étois jeune; j'ignorois les trahisons de la cour; j'étois incapable d'en faire: je n'avois aimé que Nugna Bella; l'amour que j'avois pour elle ne me laissoit pas imaginer que les passions pussent finir: ainsi, rien ne me portoit à la défiance ni sur l'amitié, ni sur l'amour. Vous ne pouviez vous garantir d'être trompé, repartit Alphonse, à moins que d'être naturellement soupçonneux; encore ces soupçons, quoique bien fondés, vous auroient paru injustes, puisque vous n'aviez eu jusqu'alors aucun sujet de vous défier des personnes qui vous trompoient; et leur tromperie étoit conduite avec tant d'habileté, que la raison ne vouloit pas qu'on la soupçonnât. Ne parlons point de mes malheurs passés, reprit Consalve, ils ne me sont plus sensibles; Zayde m'en ôte même le souvenir, et je m'étonne que j'aie pu vous les raconter. Mais considérez que je n'avois jamais cru pouvoir être amoureux par la beauté seule, ni pouvoir être touché d'une personne qui auroit eu quelqu'attachement. Cependant j'adore Zay-

de, dont je ne connois rien, sinon qu'elle est belle, et qu'elle est prévenue pour un autre. Puisque j'ai été trompé dans l'opinion que j'avois conçue de Nugna Bella, que je connoissois, que puis-je attendre de Zayde, que je ne connois point? Mais qu'en veux-je attendre, et quelles prétentions puis-je avoir sur Zayde? Elle m'est entièrement inconnue; le hasard l'a jetée sur cette côte : elle brûle d'impatience de s'en aller; je ne puis la retenir sans injustice et avec bienséance. Quand je l'y retiendrois, en serois-je plus heureux? Je la verrois tous les jours pleurer un homme qu'elle aime, et se souvenir de lui en me regardant. Ah! Alphonse, quel mal que la jalousie! Ah! dom Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord, et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous, et l'amour que j'ai pour Zayde, est un torrent qui m'entraîne, sans me laisser un moment le pouvoir d'y résister. Mais, Alphonse, ajouta-t-il, je vous fais passer la nuit à vous entretenir de mes peines, et il est juste de vous laisser en repos.

Après ces paroles, Alphonse se retira dans sa chambre, et Consalve passa le reste de la nuit

sans donner un moment au sommeil. Le jour suivant, Zayde parut encore occupée du désir de retrouver ce qu'elle avoit déjà cherché; mais tout le soin qu'elle prit fut inutile. Consalve ne la quittoit point; il oublioit mille fois le jour qu'elle ne pouvoit l'entendre, et qu'elle ne lui pouvoit répondre; il lui demandoit la cause de sa douleur avec la même circonspection et la même crainte de lui déplaire que si elle l'avoit entendu. Quand la raison lui revenoit, et qu'il avoit le déplaisir de voir qu'elle ne pouvoit lui répondre, il cherchoit le soulagement de lui dire tout ce que sa passion lui inspiroit.

Je vous aime, belle Zayde, disoit-il en la regardant, je vous aime; je vous adore; j'ai au moins le plaisir de vous le dire, et de ne pas attirer votre colère : toutes vos actions me persuadent qu'on n'oseroit vous le déclarer sans vous déplaire; mais cet amant que vous pleurez, vous a parlé sans doute de son amour, et vous vous êtes accoutumée à l'entendre. Que d'un mot, belle Zayde, vous m'éclairciriez de doutes!

Lorsqu'il lui parloit ainsi, elle se tournoit quelquefois vers Félime avec étonnement, et comme pour lui faire remarquer une ressemblance dont elle étoit toujours surprise. C'étoit une douleur si vive pour Consalve de s'imaginer

qu'il la faisoit souvenir de son rival, qu'il eût aisément renoncé aux avantages de sa beauté et de sa bonne mine, pour n'avoir point une telle ressemblance. Cette douleur lui étoit si insupportable, qu'il ne pouvoit presque plus se résoudre à paroître devant Zayde; il aimoit mieux se priver de sa vue, que de lui représenter l'image de celui qu'elle aimoit; et, lorsque ses regards lui paroissoient favorables, il ne les pouvoit supporter, tant il étoit persuadé qu'ils ne s'adressoient pas à lui. Il la quittoit, et s'en alloit passer des après-dînées entières dans le bois: quand il revenoit auprès d'elle, il lui trouvoit plus de froideur et plus de chagrin qu'elle n'avoit accoutumé d'en avoir; il crut même, dans la suite, remarquer quelqu'inégalité dans la manière dont elle le traitoit : mais, comme il n'en pouvoit deviner la cause, il s'imagina que le déplaisir de se trouver dans un pays inconnu faisoit les changemens qui paroissoient dans son humeur. Il voyoit bien néanmoins que l'affliction qu'elle avoit eue les premiers jours, commençoit à diminuer. Félime étoit plus triste que Zayde; mais sa tristesse étoit toujours égale; elle en paroissoit accablée, et il sembloit qu'elle ne cherchoit qu'à être seule et à entretenir sa rêverie. Alphonse en parloit quelquefois à Consal-

ve avec étonnement, et il étoit surpris que sa grande mélancolie ne diminuât point sa beauté. Cependant Consalve ne songeoit qu'à plaire à Zayde, et à lui donner tous les divertissemens que la promenade, la chasse et la pêche lui pouvoient fournir. Elle s'occupa aussi à ce qui la pouvoit divertir; elle travailla pendant quelques jours à un bracelet de ses cheveux, et, après l'avoir achevé, elle se l'attacha au bras avec cet empressement que l'on a pour les choses qui viennent d'être achevées. Le jour même qu'elle le mit, le hasard voulut qu'elle le laissât tomber dans le bois. Consalve, qui l'avoit vue sortir, alloit la chercher, et en marchant sur ses pas, il trouva ce bracelet, qu'il n'eut pas de peine à reconnoître. Il eut une joie sensible de l'avoir trouvé. Cette joie auroit été encore plus grande, s'il l'eût reçu des mains de Zayde; mais, comme il ne l'avoit pas espéré, il se tenoit heureux de le devoir à la fortune. Zayde, qui s'étoit déjà aperçue de la perte qu'elle avoit faite, revenoit chercher dans les lieux où elle avoit passé. Elle fit entendre à Consalve ce qu'elle avoit perdu, et lui en témoigna même beaucoup de chagrin: quelque peine qu'il sentît de lui causer de l'inquiétude, il ne put se résoudre à lui rendre une chose qui lui étoit si chère. Il fit semblant de

chercher avec elle, et enfin il l'obligea à ne plus chercher inutilement. Sitôt qu'il fut retiré dans sa chambre, il baisa mille fois ce bracelet, et y mit une attache de pierreries d'un grand prix. Quelquefois il alloit se promener avant que Zayde fût éveillée; et, lorsqu'il étoit en un lieu où il croyoit ne pouvoir être vu, il détachoit ce bracelet, afin de le mieux considérer.

Un matin qu'il étoit dans cette occupation, et qu'il s'étoit assis sur des rochers avancés dans la mer, il entendit quelqu'un proche de lui : il se retourna brusquement, et il fut bien surpris de voir que c'étoit Zayde. Tout ce qu'il put faire fut de cacher ce bracelet; mais ce ne put être si promptement que Zayde ne vît qu'il avoit caché quelque chose. Il s'imagina qu'elle avoit vu ce qu'il avoit caché : il remarqua sur son visage tant de froideur et de chagrin, qu'il ne douta point qu'elle ne fût en colère de ce qu'il ne lui avoit pas rendu son bracelet : il n'osoit lever les yeux sur elle; il craignoit qu'elle ne lui fît entendre qu'elle le vouloit ravoir; mais il ne pouvoit se résoudre à le lui rendre. Elle paroissoit triste et embarrassée; et, sans regarder Consalve, elle s'assit sur le rocher, et tourna la tête vers la mer. Le vent emporta, sans qu'elle y prît garde, un voile qu'elle tenoit entre ses mains. Consalve se

leva pour le ramasser ; mais en se levant il laissa tomber le bracelet, qu'il n'avoit pu rattacher, par la crainte qu'il avoit eue de le laisser voir. Zayde se tourna au bruit que fit Consalve ; elle vit son bracelet, et le ramassa avant qu'il s'en fût aperçu. Il fut extrêmement troublé, lorsqu'il le vit entre ses mains, et par le désespoir de le perdre, et par l'appréhension de sa colère. Il se rassura néanmoins, en lui voyant un visage où il ne paroissoit plus ni chagrin, ni dépit, où il crut voir au contraire quelqu'impression de douceur ; et il ne fut pas moins ému par l'espérance que lui donnoit le visage de Zayde, qu'il l'avoit été, un moment auparavant, par la crainte de lui avoir déplu. Elle regarda avec admiration la beauté de l'attache de pierreries, et, après l'avoir regardée, elle la défit, la rendit à Consalve, et serra le bracelet. Lorsque Consalve vit que Zayde ne lui avoit rendu que les pierreries, il se tourna du côté de la mer, et y jeta cette attache avec un air de rêverie et de tristesse, comme s'il l'eût laissé tomber par hasard. Zayde fit un grand cri, et s'avança pour voir si on ne la pourroit point retrouver ; mais il lui montra qu'on chercheroit inutilement ; et, sans vouloir qu'elle fît une plus longue réflexion sur ce qu'il venoit de faire, il lui donna la main pour l'éloigner du

lieu où ils étoient. Ils marchèrent sans se regarder, et reprirent insensiblement le chemin de la maison d'Alphonse, si embarrassés, l'un et l'autre, qu'il sembloit qu'ils cherchassent à se quitter.

Sitôt que Consalve l'eut remise dans sa chambre, il alla rêver à son aventure. Quoique Zayde ne lui eût pas témoigné autant de colère qu'il en avoit appréhendé, il s'imagina que la joie de ravoir son bracelet, avoit dissipé son premier chagrin ; ainsi, il n'en eut pas moins de déplaisir. Quelque passion qu'il eût d'obtenir ce bracelet, il crut qu'il offenseroit Zayde de la lui témoigner, et il demeura accablé de la douleur que donne l'amour, quand il est séparé de l'espérance. Toute sa consolation étoit de se plaindre avec Alphonse, et de se blâmer lui-même de la foiblesse qu'il avoit d'aimer Zayde.

Vous vous accusez avec injustice, lui disoit quelquefois Alphonse ; il n'est pas aisé de se défendre, au milieu d'un désert, contre une aussi grande beauté que celle de Zayde : ce seroit tout ce que vous pourriez faire au milieu de la cour, où d'autres beautés feroient quelque diversion, et où du moins l'ambition partageroit votre cœur. Mais aime-t-on sans espérance, disoit Consalve ? Et comment pourrois-je espérer d'être aimé, puisque je ne puis seulement dire que j'aime ?

Comment le persuaderai-je, si je ne puis le dire ? Quelles de mes actions peuvent en assurer Zayde, dans un lieu où je ne vois qu'elle, et où je ne puis lui faire connoître que je la préfère aux autres ? Comment effacer de son esprit celui qu'elle aime ? Ce ne pourroit être que par l'agrément qu'elle trouveroit en ma personne : et le malheur veut que mon visage lui conserve le souvenir de son amant. Ah ! mon cher Alphonse, ne me flattez point ; il faut que j'aie perdu la raison pour aimer Zayde, pour l'aimer autant que je fais, et même pour ne me pas souvenir d'en avoir aimé une autre, et d'en avoir été trompé. Je crois aussi, répondit Alphonse, que vous n'avez aimé qu'elle, puisque vous ne connoissez la jalousie que depuis que vous l'aimez. Je n'avois pas sujet d'être jaloux de Nugna Bella, repartit Consalve, tant elle savoit bien me tromper.

On est jaloux sans sujet, répliqua Alphonse, quand on est bien amoureux. Vous le voyez par votre expérience ; faites réflexion sur la douleur que vous donnent les pleurs de Zayde, et remarquez comme la jalousie vous a fait imaginer qu'elle pleure un amant plutôt qu'un frère. Je ne suis que trop persuadé, reprit Consalve, que j'aime beaucoup plus Zayde que je n'ai aimé Nugna Bella. L'ambition de cette dernière, et son ap-

plication aux affaires du prince ont souvent ralenti mon amour ; et tout ce que je trouve en Zayde d'opposé à mon humeur, comme de croire qu'elle en aime un autre , et de ne connoître ni son cœur ni ses sentimens , ne peut affoiblir ma passion. Mais , Alphonse, pour aimer beaucoup plus Zayde que je n'ai aimé Nugna Bella, je n'en suis que plus déraisonnable. Le succès de l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella a été cruel, je l'avoue ; néanmoins tout homme qui aime peut en avoir un pareil. Il n'y avoit point d'aveuglement à l'aimer ; je la connoissois ; elle n'en aimoit point d'autre ; je lui plaisois ; je pouvois l'épouser : mais Zayde, qui est-elle ? qu'en puis-je prétendre ? et, hormis son admirable beauté qui m'excuse , tout le reste ne me condamne-t-il pas ?

Consalve avoit souvent de pareilles conversations avec Alphonse : cependant son amour augmentoit tous les jours ; il ne pouvoit s'empêcher de laisser parler ses yeux d'une manière si forte, qu'il croyoit voir dans ceux de Zayde que leur langage étoit entendu , et il la trouvoit quelquefois dans un certain embarras qui ne l'en laissoit pas douter. Comme elle ne pouvoit se faire entendre par ses paroles, ce n'étoit presque que par ses regards qu'elle expliquoit à Consalve une

partie des choses qu'elle lui vouloit dire; mais il y avoit je ne sais quoi de si beau et de si passionné dans ses regards, que Consalve en étoit pénétré. Belle Zayde, disoit-il quelquefois, est-ce ainsi que vous regardez ceux que vous n'aimez pas? que réservez-vous donc pour cet heureux amant, dont j'ai le malheur de vous faire souvenir? S'il n'eût point été prévenu de cette pensée, il ne se fût pas cru si infortuné, et les actions de Zayde ne lui devoient pas persuader qu'elle n'eût pour lui que de l'indifférence.

Un jour qu'il l'avoit quittée pour quelques momens, il alla se promener sur le bord de la mer, et revint ensuite auprès d'une fontaine qui étoit dans le bois, dans un endroit agréable où elle alloit assez souvent. Lorsqu'il s'en approcha, il entendit quelque bruit, et il vit au travers des arbres Zayde assise auprès de Félime. La surprise que causa cette rencontre à Consalve, lui donna la même joie que si le hasard l'eut ramené auprès de Zayde après une année d'absence. Il s'avança vers le lieu où elle étoit: quoiqu'il fît assez de bruit, elle parloit avec tant d'attention, qu'elle ne l'entendit point. Lorsqu'il fut devant elle, elle parut embarrassée, comme une personne qui venoit de parler haut, qui craignoit qu'on n'eût entendu ce qu'elle avoit dit, et qui

avoit oublié que Consalve ne pouvoit l'entendre. L'émotion que lui avoit causée cette surprise, avoit en quelque sorte augmenté sa beauté; et Consalve, qui s'étoit assis auprès d'elle, ne pouvant plus être maître de lui-même, se jeta tout d'un coup à ses genoux, et lui parla de son amour d'une manière si passionnée, qu'il n'étoit pas nécessaire d'entendre ses paroles, pour savoir ce qu'elles vouloient dire. Il parut à Consalve qu'elle ne les entendoit que trop : elle rougit; et, après avoir fait une action de la main, qui sembloit le repousser, elle se leva avec une civilité froide, comme pour le faire lever d'un lieu où il pourroit être incommodé. Alphonse passa dans l'allée en ce moment, et elle marcha vers lui, sans jeter les yeux sur Consalve. Il demeura à la place où il étoit, sans avoir la force de se relever.

Voilà, dit-il en lui-même, la manière dont on me traite, quand on ne me regarde pas comme le portrait de mon rival. Vous tournez les yeux sur moi, belle Zayde, d'une manière à charmer et à embraser tout le monde, lorsque mon visage vous fait souvenir du sien; mais, si j'ose vous témoigner que je vous aime, vous ne laissez pas seulement tomber sur moi des regards de colère, vous me trouvez indigne d'être regardé. Si

je pouvois au moins vous apprendre que je sais que vous pleurez un amant, je me trouverois heureux, et j'avoue que ma jalousie seroit vengée par le dépit que vous en recevriez. N'est-ce point aussi que je veux vous paroître persuadé que vous aimez quelque chose, pour avoir la joie d'être assuré par vous-même que vous n'aimez rien? Ah! Zayde, ma vengeance est intéressée, et elle cherche moins à vous offenser, qu'à vous donner lieu de me satisfaire.

Dans ces pensées, il reprit le chemin du logis, pour s'ôter du lieu où étoit Zayde, et pour être seul dans une galerie où il se promenoit quelquefois. Il y rêva long-temps aux moyens de faire entendre à Zayde qu'il la soupçonnoit d'en aimer un autre; mais il étoit difficile d'en trouver, et ce n'étoit pas une chose qui se pût faire comprendre sans paroles. Après s'être lassé de rêver et de se promener, il voulut sortir de la galerie, lorsqu'un peintre qui travailloit à des tableaux qu'Alphonse faisoit faire, le pria avec beaucoup d'empressement de regarder son ouvrage. Consalve eût bien voulu s'en dispenser; mais, pour ne pas fâcher ce peintre, il s'arrêta à considérer ce qu'il faisoit. C'étoit un grand tableau, où Alphonse avoit voulu qu'il représentât la mer comme on la voyoit de ses fenêtres; et, pour rendre

ce tableau plus agréable, il y avoit fait peindre une tempête. Il paroissoit, d'un côté, des vaisseaux qui périssoient en pleine mer; de l'autre, des navires qui se brisoient contre des rochers: on voyoit des hommes qui tâchoient de se sauver à la nage, et on en voyoit qui avoient déjà péri, et dont la mer avoit jeté les corps sur le sable. Cette tempête fit souvenir Consalve du naufrage de Zayde, et lui mit dans l'esprit un moyen de lui faire connoître ce qu'il pensoit de son affliction. Il dit au peintre qu'il falloit ajouter encore quelques figures dans son tableau, et mettre sur un des rochers qui y étoient représentés, une jeune et belle personne penchée sur le corps d'un homme mort, étendu sur le sable; qu'il falloit qu'elle pleurât en le regardant; qu'il y eût un autre homme à ses genoux qui essayât de l'ôter d'auprès de ce mort; que cette belle personne, sans tourner les yeux du côté de celui qui lui parloit, le repoussât d'une main, et que de l'autre elle parût essuyer ses larmes. Le peintre promit à Consalve de suivre sa pensée, et commença à la dessiner. Consalve en fut satisfait, et le pria de travailler avec diligence; ensuite il sortit de la galerie: il alla pour retrouver Zayde, ne pouvant, malgré son dépit, être plus long-temps séparé d'elle; mais il sut qu'au retour de la pro-

menade, elle s'étoit retirée dans sa chambre, et il ne put la voir de tout le reste du jour. Il en eut de la tristesse et de l'inquiétude, et il craignit qu'elle ne l'eût privé de sa vue, pour le punir de ce qu'il avoit osé lui faire entendre. Le lendemain, elle lui parut plus sérieuse qu'à l'ordinaire; mais, les jours suivans, il la trouva comme elle avoit accoutumé d'être.

Cependant le peintre travailloit à ce que Consalve lui avoit ordonné, et Consalve attendoit avec beaucoup d'impatience que cet ouvrage fût achevé: sitôt qu'il le fut, il conduisit Zayde dans la galerie, comme pour lui donner le divertissement de voir travailler le peintre. Il lui fit d'abord regarder tous les tableaux qui étoient déjà faits, et ensuite il lui fit considérer avec plus d'attention celui de la mer, où l'on travailloit encore. Il lui fit remarquer cette jeune personne qui pleuroit un homme mort; et, lorsqu'il vit que ses yeux y étoient attachés, et qu'il sembloit qu'elle reconnût le rocher où elle alloit si souvent, il prit le crayon du peintre, et écrivit le nom de Zayde au-dessus de cette belle personne, et celui de Théodoric au-dessus de ce jeune homme qui étoit à genoux. Zayde, qui lisoit ce qu'écrivoit Consalve, rougit lorsqu'il eut achevé; et, après l'avoir regardé avec des yeux qui té-

moignoient de la colère, elle prit un pinceau, et effaça entièrement cet homme mort, qu'elle jugea bien que Consalve l'accusoit de pleurer. Quoiqu'il connût aisément qu'il avoit fâché Zayde, il ne laissa pas d'avoir une joie sensible de lui voir effacer celui qu'il en croyoit aimé. Encore qu'il pût s'imaginer que cette action de Zayde fût plutôt un effet de sa fierté, qu'une preuve qu'elle ne regrettoit personne, il trouvoit néanmoins qu'après l'amour qu'il lui avoit témoigné, elle lui faisoit une faveur de ne vouloir pas lui laisser croire qu'elle en aimât un autre ; mais le peu d'espérance que lui donnoit cette pensée, ne pouvoit détruire tant de sujets de crainte qu'il croyoit avoir.

Alphonse, qui n'étoit prévenu d'aucune passion, jugeoit des sentimens de cette belle étrangère d'une manière bien différente de Consalve. Je trouve, lui disoit-il, que vous avez tort de vous croire malheureux : vous l'êtes sans doute de vous être attaché à une personne que vraisemblablement vous ne pouvez épouser ; mais vous ne l'êtes pas de la manière dont vous croyez l'être, et les apparences sont trompeuses, si vous n'êtes véritablement aimé de Zayde. Il est vrai, répondit Consalve, que, si je jugeois de ses sentimens par ses regards, je pourrois me flatter de

quelqu'espérance; mais, comme je vous l'ai dit, elle ne me regarde que par cette ressemblance qui me donne tant de jalousie. Je ne sais, répliqua Alphonse, si tout ce que vous pensez est véritable; mais, si j'étois à la place de celui que vous croyez qu'elle regrette, je ne serois pas satisfait que ma ressemblance fît regarder quelqu'un avec des yeux si favorables, et il est impossible que l'idée d'un autre produise les sentimens que Zayde a pour vous. L'espérance est naturelle aux amans : si quelques actions de Zayde en avoient déjà fait concevoir à Consalve, le discours d'Alphonse acheva de lui en donner : il crut voir que Zayde ne le haïssoit pas, et il en ressentit une joie extraordinaire. Mais cette joie ne dura pas long-temps; il s'imagina qu'il ne devoit qu'à la ressemblance de son rival le penchant qu'elle avoit pour lui; il pensa qu'après avoir perdu un homme qu'elle avoit fort aimé, elle avoit des dispositions favorables pour un autre qui lui ressembloit. Son amour, sa jalousie et sa gloire ne pouvoient se satisfaire d'une inclination qu'il n'avoit pas fait naître, et qui ne venoit que par celle qu'elle avoit eue pour un autre. Il crut que, quand il seroit aimé de Zayde, ce ne seroit toujours que son rival qu'elle aimeroit en lui; enfin, il trouvoit qu'il seroit mal-

heureux, quand même il seroit assuré d'être aimé. Néanmoins il ne pouvoit se défendre de voir avec plaisir, dans la manière d'agir de cette belle étrangère, un air fort différent de celui qu'elle avoit eu d'abord; et la passion qu'il avoit pour elle étoit si ardente, qu'à quelque cause qu'il crût devoir les marques de son inclination, il lui étoit impossible de ne les pas recevoir avec transport.

Un jour qu'il faisoit assez beau, voyant qu'elle ne sortoit point de sa chambre, il y entra pour savoir si elle ne vouloit point se promener. Elle écrivoit; et, bien qu'il fît du bruit en entrant, il s'approcha d'elle sans qu'elle s'en aperçût, et se mit à la regarder écrire. Elle tourna la tête par hasard, et voyant Consalve, elle rougit, et cacha ce qu'elle écrivoit avec une émotion qui ne causa pas un médiocretrouble à Consalve. Il s'imagina qu'elle ne pouvoit avoir tant d'application et tant de surprise pour une lettre qui n'auroit pas eu quelque chose de mystérieux. Cette pensée lui donna de l'inquiétude; il se retira, et s'en alla chercher Alphonse, pour raisonner sur une aventure qui lui donnoit des idées tout à fait différentes de celles qu'il avoit eues jusqu'alors. Après l'avoir cherché long-temps sans le trouver, tout d'un coup un sentiment de jalousie le

fit retourner dans la chambre de Zayde. Il y entra, mais il ne l'y trouva pas; elle avoit passé dans un cabinet où Félime étoit d'ordinaire. Consalve vit sur la table un papier écrit, à demi-plié; il ne put se défendre de l'envie de le voir; il l'ouvrit, et il ne douta point que ce ne fût le même qu'il avoit vu écrire à Zayde un moment auparavant. Il trouva dans ce papier le bracelet de cheveux qu'elle lui avoit ôté. Elle rentra comme il tenoit ce papier et ce bracelet; elle s'avança pour le reprendre. Consalve se retira de quelques pas, comme s'il eût voulu les regarder; mais néanmoins avec une action soumise, qui sembloit lui en demander la permission. Zayde lui témoigna qu'elle les vouloit ravoir, et avec un air où il y avoit tant d'autorité, qu'il étoit impossible à un homme aussi amoureux que lui de ne pas obéir. Ce fut néanmoins avec la plus grande douleur qu'il eût jamais sentie, qu'il remit entre les mains de Zayde ce qu'il croyoit qu'elle destinoit à un autre. Il ne put être maître de son chagrin : il sortit assez brusquement de la chambre, et s'en alla dans la sienne. Il y rencontra Alphonse qui le venoit trouver, sur ce qu'on lui avoit dit qu'il le cherchoit. Sitôt qu'ils furent assis : je suis bien plus malheureux que je ne l'ai pensé, mon cher Alphon-

se, lui dit-il, ce rival dont j'étois si jaloux, tout mort que je le croyois, n'est pas mort assurément; je viens de trouver Zayde qui lui écrit; je viens de voir ce bracelet qu'elle m'a ôté, qu'elle lui envoie. Il faut qu'elle ait eu de ses nouvelles; il faut qu'il y ait ici quelqu'un de caché, qui lui doive porter des siennes; enfin, toutes ces espérances de bonheur que j'ai eues ne sont qu'imaginaires, et ne viennent que de mal expliquer les actions de Zayde. Elle avoit raison d'effacer ce mort que je lui faisois entendre qu'elle pleuroit; elle savoit bien que celui pour qui couloient ses larmes, vivoit encore. Elle avoit raison d'avoir tant de colère de voir son bracelet entre mes mains, et tant de joie de l'avoir repris, puisqu'elle l'avoit fait pour un autre. Ah! Zayde, il y a de la cruauté à me laisser prendre de l'espérance; car enfin, vous m'en laissez prendre, et vos beaux yeux ne me la défendent pas. La douleur de Consalve étoit si vive, qu'il put à peine achever ces paroles. Après qu'Alphonse lui eut laissé le temps de se remettre, il le pria de lui dire comment il avoit appris ce qu'il venoit de lui raconter, et si Zayde avoit trouvé en un moment le moyen de se faire entendre. Consalve lui conta ce qu'il venoit de voir du trouble de Zayde, lorsqu'il l'avoit surprise

en écrivant; comme il avoit trouvé ce bracelet dans le même papier qu'elle avoit écrit, et comme elle l'avoit retiré de ses mains. Enfin, Alphonse, ajouta-t-il, on n'est point si troublé pour une lettre indifférente. Zayde n'a ici aucun commerce, ni aucune affaire; elle ne peut écrire avec tant d'attention que ce qui se passe dans son cœur, et ce n'est pas à moi à qui elle écrit : ainsi, que voulez-vous que je pense de ce que je viens de voir? Je veux, repartit Alphonse, que vous ne pensiez pas des choses si peu vraisemblables, et qui vous donnent tant de douleur. Parce que Zayde rougit lorsque vous la surprenez en écrivant, vous croyez qu'elle écrit à votre rival; et moi je crois qu'elle vous aime assez pour rougir toutes les fois qu'elle sera surprise de vous voir auprès d'elle. Peut-être a-t-elle écrit ce que vous avez vu, sans autre dessein que de se divertir : elle ne vous l'a pas laissé, parce que c'est une chose qui vous auroit été inutile, puisque vous ne pouvez l'entendre; et, si elle vous a ôté son bracelet, je vous avoue que je n'en suis point surpris; et qu'encore que je sois persuadé qu'elle vous aime, je la crois assez sage pour ne vouloir pas donner de ses cheveux à un homme qui lui est entièrement inconnu; mais je ne vois pas les raisons qui vous persuadent qu'elle les

veut envoyer à quelqu'autre. Nous ne l'avons presque pas quittée depuis qu'elle est ici; personne ne lui a parlé; ceux mêmes qui lui pourroient parler ne l'entendent pas : comment voudriez-vous qu'elle eût appris des nouvelles de cet amant qui vous donne tant de jalousie, et qu'elle pût lui faire recevoir des siennes? Je l'avoue, répondit Consalve, je me tourmente plus que je ne dois; mais l'incertitude où je suis est un état insupportable. Les autres n'ont que des incertitudes médiocres ; ils se croient plus ou moins aimés; et moi, je passe de l'espérance d'être aimé de Zayde, à la pensée qu'elle en aime un autre; et je ne suis jamais assuré un moment si ce que je vois en elle me doit rendre heureux ou misérable. Alphonse, reprit-il, vous prenez plaisir à me tromper : quoi que vous me puissiez dire, ce n'est qu'à un amant à qui elle écrit, et je me trouverois heureux, si j'avois, sur ce que je viens de voir, l'incertitude dont je me plains, comme du plus grand de tous les maux. Alphonse lui dit encore tant de raisons, pour lui persuader que son inquiétude étoit mal fondée, qu'enfin il le rassura en quelque sorte; et Zayde, qu'ils trouvèrent en allant se promener, acheva de le remettre. Elle les vit de loin, et s'approcha d'eux avec tant de douceur, et avec des regards si

obligeans pour Consalve, qu'elle dissipa une partie des cruelles inquiétudes qu'elle lui venoit de donner.

Le temps qu'il avoit marqué à cette belle étrangère pour son départ, et qui étoit celui où les grands vaisseaux partoient de Tarragone pour l'Afrique, commençoit à s'approcher, et lui donnoit une tristesse mortelle. Il ne pouvoit se résoudre à se priver lui-même de Zayde; et, quelqu'injustice qu'il trouvât à la retenir, il falloit toute sa raison et toute sa vertu pour l'en empêcher. Quoi, disoit-il à Alphonse, je me priverai pour jamais de Zayde! ce sera un adieu sans espérance de retour! je ne saurai en quel endroit de la terre la chercher! Elle veut aller en Afrique; mais elle n'est pas Africaine, et j'ignore quel lieu du monde l'a vue naître. Je la suivrai, Alphonse, continua-t-il, quoiqu'en la suivant, je n'espère plus le plaisir de la voir, quoique je sache que sa vertu et les coutumes de l'Afrique ne me permettent pas de demeurer auprès d'elle; j'irai au moins finir ma triste vie dans les lieux qu'elle habitera, et je trouverai de la douceur à respirer le même air : aussi bien je suis un malheureux qui n'ai plus de patrie; le hasard ma retenu ici, et l'amour m'en fera sortir.

Consalve se confirmoit dans cette résolution,

quelque peine que prît Alphonse de l'en détourner. Il étoit plus tourmenté que jamais de la peine de ne pouvoir entendre Zayde, et de n'en pouvoir être entendu. Il fit réflexion sur la lettre qu'il lui avoit vu écrire, et il lui sembla qu'elle étoit écrite en caractères grecs : quoiqu'il n'en fût pas bien assuré, l'envie de s'en éclaircir lui donna la pensée d'aller à Tarragone, pour trouver quelqu'un qui entendît la langue grecque. Il y avoit déjà envoyé plusieurs fois chercher des étrangers qui lui pussent servir de truchement ; mais, comme il ne savoit quelle langue parloit Zayde, on ne savoit aussi quels étrangers il falloit demander, et les voyages de tous ceux qu'il y avoit envoyés ayant été inutiles, il se résolut d'y aller lui-même. C'étoit néanmoins une résolution difficile à prendre ; car il falloit s'exposer dans une grande ville, au hasard d'être reconnu, et il falloit quitter Zayde : mais l'envie de pouvoir s'expliquer avec elle le fit passer par-dessus ces raisons. Il tâcha de lui faire entendre qu'il alloit chercher un truchement, et partit pour aller à Tarragone. Il se déguisa le mieux qu'il lui fut possible ; il alla dans les lieux où étoient les étrangers : il en trouva un grand nombre ; mais leur langue n'étoit point celle de Zayde. Enfin, il demanda s'il n'y avoit point quel-

qu'un qui entendît la langue grecque. Celui à qui il s'adressa, lui répondit en espagnol, qu'il étoit d'une des îles de la Grèce. Consalve le pria de parler sa langue; il le fit, et Consalve connut que c'étoit celle de Zayde. Par bonheur, les affaires de cet étranger ne le retenoient pas à Tarragone; il voulut bien suivre Consalve, qui lui donna une plus grande récompense qu'il n'auroit osé la lui demander. Ils partirent le lendemain à la pointe du jour; et Consalve s'estimoit plus heureux d'avoir un truchement, que s'il eût eu la couronne de Léon sur la tête.

Pendant que le chemin dura, il commença à s'instruire de la langue grecque; il apprit d'abord, *je vous aime;* et quand il pensa qu'il le pourroit dire à Zayde, et qu'elle l'entendroit, il crut qu'il ne pourroit plus être malheureux. Il arriva de bonne heure à la maison d'Alphonse; il le trouva qui se promenoit: il lui fit part de sa joie, et lui demanda où étoit Zayde. Alphonse lui dit qu'il y avoit long-temps qu'elle se promenoit du côté de la mer. Il en prit le chemin avec son truchement. Il alla au rocher où elle avoit accoutumé d'être; il fut surpris de ne l'y pas trouver; néanmoins il ne s'en étonna point: il la chercha jusqu'au port, où elle alloit quelquefois. Il revint au logis, il retourna dans le

bois ; sa peine fut inutile : il envoya dans tous les lieux où il s'imagina qu'elle pouvoit être ; mais, comme on ne la trouva point, il commença à avoir quelque pressentiment de son malheur. La nuit vint, sans qu'il pût en apprendre de nouvelles : il étoit désespéré de l'avoir perdue ; il craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident ; il se blâmoit de l'avoir quittée ; enfin, il n'y a point de douleur qui fût comparable à la sienne. Il passa toute la nuit dans la campagne avec des flambeaux ; et, n'ayant même plus d'espérance de la revoir, il ne laissoit pas de la chercher. Il avoit déjà été plusieurs fois aux cabanes des pêcheurs, pour savoir si personne ne l'avoit vue, et il n'avoit pu en apprendre aucune nouvelle. Sur le matin, deux femmes qui revenoient d'un lieu où elles avoient été coucher le jour d'auparavant, lui apprirent qu'en sortant de leurs cabanes, elles avoient vu de loin Zayde et Félime se promener le long de la mer ; que, pendant qu'elles se promenoient, une chaloupe avoit abordé la côte ; qu'il étoit descendu des hommes de cette chaloupe ; que Zayde et Félime s'étoient éloignées lorsqu'elles les avoient vus ; mais que ces hommes les ayant appelées, elles étoient revenues sur leurs pas ; et qu'après avoir parlé longtemps, et avoir fait des actions qui témoignoient

qu'elles étoient bien aises de les voir, elles étoient montées dans la chaloupe et avoient pris la pleine mer.

Alors Consalve regarda Alphonse d'une manière qui exprimoit mieux sa douleur que n'auroient pu faire toutes ses paroles. Alphonse ne savoit que lui dire pour le consoler. Quand tous ceux qui les environnoient se furent retirés, Consalve, rompant le silence : Je perds Zayde, dit-il, et je la perds dans le moment que je pouvois m'en faire entendre; je la perds, Alphonse, et c'est son amant qui me l'enlève; il est aisé de le juger par le rapport de ces femmes. La fortune ne m'a pas voulu laisser ignorer la seule chose qui pouvoit augmenter ma douleur de perdre Zayde. Je l'ai donc perdue pour jamais, et elle est entre les mains d'un rival, et d'un rival aimé! C'étoit à lui sans doute à qui elle écrivoit cette lettre que je surpris, et c'étoit pour lui apprendre le lieu où il devoit la trouver. C'en est trop, s'écria-t-il tout d'un coup, c'en est trop; mes maux suffiroient à faire plusieurs misérables. J'avoue que j'y succombe, et qu'après avoir tout abandonné, je ne puis supporter d'être plus tourmenté au milieu d'un désert, que je ne l'ai été au milieu de la cour. Oui, Alphonse, ajoutoit-il, je suis plus malheureux mille fois par la seule

perte de Zayde, que je ne l'ai été par toutes celles que j'ai faites. Est-il possible que je ne puisse espérer de revoir Zayde? Si je savois au moins si je lui ai plu, ou si je lui ai été indifférent, mon malheur ne seroit pas si insupportable, et je saurois à quelle sorte de douleur je dois m'abandonner. Mais si j'ai plu à Zayde, puis-je penser à l'oublier? et ne dois-je pas passer ma vie à courir toutes les parties du monde pour la trouver? Que si elle en aime un autre, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour ne m'en souvenir jamais? Alphonse, ayez pitié de moi; tâchez de me faire croire que Zayde m'a aimé, ou persuadez-moi que je lui suis indifférent. Quoi! reprenoit-il, je serois aimé de Zayde, et je ne la verrois jamais! Ce malheur passeroit encore celui d'en être haï. Mais non, je ne puis être malheureux, si Zayde m'a aimé. Hélas! je l'allois savoir dans le moment que je l'ai perdue; et, quelque soin qu'elle eût pris de se déguiser, j'aurois démêlé ses sentimens, j'aurois su la cause de ses larmes, j'aurois su son pays, sa fortune, ses aventures, et je saurois maintenant si je dois la suivre, et où je dois la chercher.

Alphonse ne savoit que répondre à Consalve, par l'impossibilité de se déterminer à ce qu'il devoit dire pour calmer sa douleur. Enfin, après

lui avoir représenté que son esprit n'étoit pas en état de prendre une résolution, et qu'il falloit se servir de sa raison pour supporter son malheur, il l'obligea de retourner chez lui. Sitôt que Consalve fut dans sa chambre, il fit appeler son truchement, pour se faire expliquer quelques mots qu'il avoit entendu dire à Zayde, et qu'il avoit retenus. Le truchement lui en expliqua plusieurs, et entr'autres ceux que Zayde avoit souvent dits à Félime en le regardant. Il les expliqua en sorte que Consalve fut assuré qu'il ne s'étoit pas trompé, lorsqu'il avoit cru qu'elle parloit d'une ressemblance; et il ne douta plus alors que ce ne fût un amant de Zayde à qui il ressembloit. Dans cette pensée, il envoya chercher les femmes qui avoient vu partir cette belle étrangère, pour savoir d'elles si, parmi ces hommes qui l'avoient emmenée, il n'y avoit point quelqu'un qui lui ressemblât. Sa curiosité ne put être satisfaite; ces femmes les avoient vus de trop loin pour remarquer cette ressemblance, et elles lui dirent seulement qu'il y en avoit un que Zayde avoit embrassé. Consalve ne put entendre ces paroles sans s'abandonner au désespoir, et sans prendre le dessein d'aller chercher Zayde, pour tuer son amant à ses yeux. Alphonse lui représenta qu'il y auroit de l'injustice et de l'impossibilité dans ce

dessein; qu'il n'avoit point de droits sur Zayde; qu'elle étoit engagée avec cet amant avant que de l'avoir vu; que c'étoit peut-être son mari; qu'il ne savoit en quel lieu du monde la chercher; que, quand il l'auroit trouvée, ce seroit apparemment dans un pays où ce rival auroit tant d'autorité, qu'il ne pourroit exécuter ce que la colère lui conseilloit d'entreprendre. Que voulez-vous donc que je devienne, répliqua Consalve, et croyez-vous qu'il me soit possible de demeurer en l'état où je suis? Je voudrois, dit Alphonse, que vous supportassiez ce malheur qui ne regarde que l'amour, comme vous avez déjà supporté ceux qui regardoient et l'amour et la fortune. C'est pour avoir trop souffert que je ne puis plus souffrir, répondit Consalve : je veux aller chercher Zayde, la revoir, savoir d'elle qu'elle en aime un autre, et mourir à ses pieds. Mais non, reprit-il, je serois digne de mon malheur, si j'allois chercher Zayde, après la manière dont elle m'a quitté. Le respect et l'adoration que j'ai eus pour elle, l'engageoient à me faire dire au moins qu'elle s'en alloit. La seule reconnoissance l'y devoit obliger; et, puisqu'elle ne l'a pas fait, il faut qu'elle joigne le mépris à l'indifférence. Je me suis trop flatté, quand j'ai pu m'imaginer qu'elle ne me haïssoit pas; je ne

dois jamais penser à la suivre ni à la chercher. Non, Zayde, je ne vous suivrai point. Alphonse, je me rends à vos raisons, et je vois bien que je ne dois prétendre qu'à finir le plutôt que je pourrai le reste d'une misérable vie.

Consalve parut déterminé à cette résolution, et son esprit en fut plus calme. Il étoit néanmoins dans une tristesse qui faisoit pitié; il passoit les journées entières dans les lieux où il avoit vu Zayde, et il sembloit l'y chercher encore. Il garda son truchement pour apprendre la langue grecque: et, quoiqu'il fût persuadé qu'il ne verroit jamais Zayde, il trouvoit quelque douceur à s'assurer au moins qu'il la pourroit entendre, s'il la revoyoit. Il apprit en peu de temps ce que les autres n'apprennent qu'en plusieurs années. Mais lorsqu'il n'eut plus cette occupation, qui avoit quelque rapport avec Zayde, il se trouva encore plus affligé qu'auparavant.

Il faisoit souvent réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui, après l'avoir accablé à Léon de tant de malheurs, lui en faisoit éprouver un incomparablement plus sensible, en le privant d'une personne qui seule lui étoit plus chère que la fortune, l'ami et la maîtresse qu'il avoit perdus. En faisant cette triste différence de ses malheurs passés à son malheur présent, il se souvint de la pro-

messe qu'il avoit faite à dom Olmond de lui donner de ses nouvelles; et, quelque peine qu'il eût à penser à autre chose qu'à Zayde, il jugea qu'il devoit cette marque de reconnoissance à un homme qui lui avoit témoigné tant d'amitié. Il ne voulut pas lui apprendre précisément le lieu où il étoit; il lui manda seulement qu'il le prioit de lui écrire à Tarragone; que sa retraite n'en étoit pas éloignée; qu'il s'y trouvoit sans ambition; qu'il n'avoit plus de ressentiment contre dom Garcie, de haine pour dom Ramire, ni d'amour pour Nugna Bella; que cependant il étoit encore plus malheureux que lorsqu'il partit de Léon.

Alphonse étoit sensiblement touché de l'état où il voyoit Consalve; il ne l'abandonnoit point, et tâchoit, autant qu'il lui étoit possible, de diminuer son affliction. Vous avez perdu Zayde, lui disoit-il un jour; mais vous n'avez pas contribué à la perdre, et, quelque malheureux que vous soyez, il y a du moins une sorte de malheur que votre destinée vous laisse ignorer. Être la cause de son infortune est un malheur qui vous est inconnu, et c'est celui qui fera éternellement mon supplice. Si vous trouvez quelque consolation, continua-t-il, d'apprendre, par mon exemple, que vous pourriez être plus infortuné que vous ne l'êtes, je veux bien raconter les accidens de

ma vie, quelque douleur que me puisse donner un si triste souvenir. Consalve ne put s'empêcher de lui laisser voir tant de désir de savoir ce qui l'avoit obligé à se confiner dans un désert, qu'Alphonse, pour satisfaire sa curiosité et pour lui faire connoître qu'il étoit plus malheureux que lui, commença ainsi l'histoire de ses déplaisirs.

HISTOIRE D'ALPHONSE ET DE BELASIRE.

Vous savez, seigneur, que je m'appelle Alphonse Ximenès, et que ma maison a quelque lustre dans l'Espagne, pour être descendue des premiers rois de Navarre. Comme je n'ai dessein que de vous conter l'histoire de mes derniers malheurs, je ne vous ferai pas celle de toute ma vie : il y a néanmoins des choses assez remarquables; mais comme, jusqu'au temps dont je veux vous parler, je n'avois été malheureux que par la faute des autres, et non pas par la mienne, je ne vous en dirai rien, et vous saurez seulement que j'avois éprouvé tout ce que l'infidélité et l'inconstance des femmes peuvent faire souffrir de plus douloureux; aussi étois-je très-éloigné d'en vouloir aimer aucune : les attachemens me paroissoient des supplices; et, quoiqu'il y eût plusieurs belles personnes à la cour, dont je pouvois être aimé, je n'avois pour elles que les senti-

mens de respect qui sont dus à leur sexe. Mon père, qui vivoit encore, souhaitoit de me marier, par cette chimère si ordinaire à tous les hommes de vouloir conserver leur nom. Je n'avois pas de répugnance au mariage; mais la connoissance que j'avois des femmes, m'avoit fait prendre la résolution de n'en épouser jamais de belle; et, après avoir tant souffert par la jalousie, je ne voulois pas me mettre au hasard d'avoir, tout ensemble, celle d'un amant et celle d'un mari. J'étois dans ces dispositions, lorsqu'un jour mon père me dit que Belasire, fille du comte de Guevarre, étoit arrivée à la cour; que c'étoit un parti considérable et par son bien et par sa naissance, et qu'il eût fort souhaité de l'avoir pour belle-fille. Je lui répondis qu'il faisoit un souhait inutile; que j'avois déjà ouï parler de Belasire, et que je savois que personne n'avoit encore pu lui plaire; que je savois aussi qu'elle étoit belle, et que c'étoit assez pour m'ôter la pensée de l'épouser. Il me demanda si je l'avois vue; je lui répondis que toutes les fois qu'elle étoit venue à la cour, je m'étois trouvé à l'armée, et que je ne la connoissois que de réputation. Voyez-la, je vous en prie, répliqua-t-il, et si j'étois aussi assuré que vous lui puissiez plaire, que je suis persuadé qu'elle vous fera changer de résolution de n'épouser

jamais une belle femme, je ne douterois pas de votre mariage. Quelques jours après, je trouvai Belasire chez la reine : je demandai son nom, me doutant bien que c'étoit elle, et elle demanda le mien, croyant bien aussi que j'étois Alphonse. Nous devinâmes l'un et l'autre ce que nous avions demandé, nous nous le dîmes, et nous parlâmes ensemble avec un air plus libre qu'apparemment nous ne le devions avoir dans une première conversation. Je trouvai la personne de Belasire très-charmante, et son esprit beaucoup au-dessus de ce que j'en avois pensé. Je lui dis que j'avois de la honte de ne la connoître pas encore; que néanmoins je serois bien aise de ne la pas connoître davantage; que je n'ignorois pas combien il étoit inutile de songer à lui plaire, et combien il étoit difficile de se garantir de le désirer. J'ajoutai que, quelque difficulté qu'il y eût à toucher son cœur, je ne pourrois m'empêcher d'en former le dessein, si elle cessoit d'être belle; mais que tant qu'elle seroit comme je la voyois, je n'y penserois de ma vie; que je la suppliois même de m'assurer qu'il étoit impossible de se faire aimer d'elle, de peur qu'une fausse espérance ne me fît changer la résolution que j'avois prise de ne m'attacher jamais à une belle femme. Cette conversation, qui avoit quelque chose d'extraordinaire,

plut à Belasire; elle parla de moi assez favorablement, et je parlai d'elle comme d'une personne en qui je trouvois un mérite et un agrément au-dessus des autres femmes. Je m'enquis, avec plus de soin que je n'avois fait, quels étoient ceux qui s'étoient attachés à elle. On me dit que le comte de Lare l'avoit passionnément aimée; que sa passion avoit duré long-temps; qu'il avoit été tué à l'armée, et qu'il s'étoit précipité dans le péril, après avoir perdu l'espérance de l'épouser. On me dit aussi que plusieurs autres personnes avoient essayé de lui plaire, mais inutilement, et que l'on n'y pensoit plus, parce qu'on croyoit impossible d'y réussir. Cette impossibilité, dont on me parloit, me fit imaginer quelque plaisir à la surmonter. Je n'en fis pas néanmoins le dessein; mais je vis Belasire le plus souvent qu'il me fût possible; et, comme la cour de Navarre n'est pas si austère que celle de Léon, je trouvois aisément les occasions de la voir. Il n'y avoit pourtant rien de sérieux entr'elle et moi; je lui parlois en riant de l'éloignement où nous étions l'un pour l'autre, et de la joie que j'aurois qu'elle changeât de visage et de sentimens. Il me parut que ma conversation ne lui déplaisoit pas, et que mon esprit lui plaisoit, parce qu'elle trouvoit que je connoissois tout le sien. Comme elle

avoit même pour moi une confiance qui me donnoit une entière liberté de lui parler, je la priai de me dire les raisons qu'elle avoit eues de refuser si opiniâtrement ceux qui s'étoient attachés à lui plaire. Je vais vous répondre sincèrement, me dit-elle : Je suis née avec une aversion marquée pour le mariage, les liens m'en ont toujours paru très-rudes, et j'ai cru qu'il n'y avoit qu'une passion qui pût assez aveugler pour faire passer par-dessus toutes les raisons qui s'opposent à cet engagement. Vous ne voulez pas vous marier par amour, ajouta-t-elle, et, moi je ne comprends pas qu'on puisse se marier sans amour, et sans amour violent; et, bien loin d'avoir eu de la passion, je n'ai même jamais eu d'inclination pour personne : ainsi, Alphonse, si je ne suis point mariée, c'est parce que je n'ai rien aimé. Quoi? madame, lui répondis-je, personne ne vous a plu? votre cœur n'a jamais reçu d'impression? il n'a jamais été troublé au nom et à la vue de ceux qui vous adoroient? Non, me dit-elle, je ne connois aucun des sentimens de l'amour. Quoi! pas même la jalousie? lui dis-je. Non, pas même la jalousie, me répliqua-t-elle. Ah! si cela est, madame, lui répondis-je, je suis persuadé que vous n'avez jamais eu d'inclination pour personne. Il est vrai, reprit-elle,

personne ne m'a jamais plu, et je n'ai pas même trouvé d'esprit qui me fût agréable et qui eût du rapport avec le mien. Je ne sais quel effet me firent les paroles de Belasire; je ne sais si j'en étois déjà amoureux sans le savoir; mais l'idée d'un cœur fait comme le sien, qui n'avoit jamais reçu d'impression, me parut une chose si admirable et si nouvelle, que je fus frappé dans ce moment du désir de lui plaire, et d'avoir la gloire de toucher ce cœur que tout le monde croyoit insensible. Je ne fus plus cet homme qui avoit commencé à parler sans dessein; je repassai dans mon esprit tout ce qu'elle venoit de me dire. Je crus que, lorsqu'elle m'avoit dit qu'elle n'avoit trouvé personne qui lui eût plu, j'avois vu dans ses yeux qu'elle m'en avoit excepté; enfin, j'eus assez d'espérance pour achever de me donner de l'amour; et, dès ce moment, je devins plus amoureux de Belasire que je ne l'avois été d'aucune autre. Je ne vous redirai point comment j'osai lui déclarer que je l'aimois: j'avois commencé à lui parler par une espèce de raillerie; il étoit difficile de lui parler sérieusement: mais aussi cette raillerie me donna bientôt lieu de lui dire des choses que je n'aurois osé lui dire de longtemps. Ainsi, j'aimai Belasire, et je fus assez heureux pour toucher son inclination; mais je

ne le fus pas assez pour lui persuader mon amour. Elle avoit une défiance naturelle de tous les hommes : quoiqu'elle m'estimât beaucoup plus que tous ceux qu'elle avoit jamais vus, et par conséquent plus que je ne méritois, elle n'ajoutoit pas foi à mes paroles. Elle eut néanmoins un procédé avec moi tout différent de celui des autres femmes, et j'y trouvai quelque chose de si noble et de si sincère, que j'en fus surpris. Elle ne demeura pas long-temps sans m'avouer l'inclination qu'elle avoit pour moi; elle m'apprit ensuite le progrès que je faisois dans son cœur : mais, comme elle ne me cachoit point ce qui m'étoit avantageux, elle m'apprenoit aussi ce qui ne m'étoit pas favorable. Elle me dit qu'elle ne croyoit pas que je l'aimasse véritablement; et que, tant qu'elle ne seroit pas mieux persuadée de mon amour, elle ne consentiroit jamais à m'épouser. Je ne vous saurois exprimer la joie que je trouvois à toucher ce cœur qui n'avoit jamais été touché, et à voir l'embarras et le trouble qu'y apportoit une passion qui lui étoit inconnue. Quel charme c'étoit pour moi de connoître l'étonnement qu'avoit Belasire de n'être plus maîtresse d'elle-même, et de se trouver des sentimens sur lesquels elle n'avoit point de pouvoir! Je goûtai des délices, dans ces commencemens,

que je n'avois pas imaginées; et, qui n'a point senti le plaisir de donner une violente passion à une personne qui n'en a jamais eu, même de médiocre, peut dire qu'il ignore les véritables plaisirs de l'amour. Si j'eus de sensibles joies, par la connoissance de l'inclination que Belasire avoit pour moi, j'eus aussi de cruels chagrins, par le doute où elle étoit de ma passion, et par l'impossibilité qui me paroissoit à l'en persuader. Lorsque cette pensée me donnoit de l'inquiétude, je rappelois les sentimens que j'avois eus sur le mariage; je trouvois que j'allois tomber dans les malheurs que j'avois appréhendés; je pensois que j'aurois la douleur de ne pouvoir assurer Belasire de l'amour que j'avois pour elle; ou que, si je l'en assurois et qu'elle m'aimât véritablement, je serois exposé au malheur de cesser d'être aimé. Je me disois que le mariage diminueroit l'attachement qu'elle avoit pour moi; qu'elle ne m'aimeroit plus que par devoir; qu'elle en aimeroit peut-être quelqu'autre; enfin, je me représentois tellement l'horreur d'en être jaloux, que, quelqu'estime et quelque passion que j'eusse pour elle, je me décidois presque à abandonner l'entreprise que j'avois faite, et je préférois le malheur de vivre sans Belasire, à celui de vivre avec elle sans en être aimé. Belasire a-

voit à peu près des incertitudes pareilles aux miennes; elle ne me cachoit pas plus ses sentimens, que je ne lui cachois les miens. Nous parlions des raisons que nous avions de ne nous point engager : nous résolûmes plusieurs fois de rompre notre attachement : nous nous dîmes adieu, dans la pensée d'exécuter nos résolutions; mais nos adieux étoient si tendres, et notre inclination si forte, qu'aussitôt que nous nous étions quittés, nous ne pensions plus qu'à nous revoir. Enfin, après bien des irrésolutions de part et d'autre, je surmontai les doutes de Belasire; elle rassura tous les miens; elle me promit qu'elle consentiroit à notre mariage, sitôt que ceux dont nous dépendions auroient réglé ce qui étoit nécessaire pour l'achever. Son père fut obligé de partir avant que de le pouvoir conclure; le roi l'envoya sur la frontière signer un traité avec les Maures, et nous fûmes contraints d'attendre son retour. J'étois cependant le plus heureux homme du monde; je n'étois occupé que de l'amour que j'avois pour Belasire : j'en étois passionnément aimé; je l'estimois plus que toutes les femmes du monde, et je me croyois sur le point de la posséder.

Je la voyois avec toute la liberté que devoit avoir un homme qui l'alloit bientôt épouser. Un

jour, mon malheur fit que je la priai de me dire tout ce que ses amans avoient fait pour elle. Je prenois plaisir à voir la différence du procédé qu'elle avoit eu avec eux, d'avec celui qu'elle avoit avec moi. Elle me nomma tous ceux qui l'avoient aimée, elle me conta tout ce qu'ils avoient fait pour lui plaire : elle me dit que ceux qui avoient eu plus de persévérance, étoient ceux pour qui elle avoit eu plus d'éloignement; et que le comte de Lare, qui l'avoit aimée jusqu'à sa mort, ne lui avoit jamais plu. Je ne sais pourquoi, après ce qu'elle me disoit, j'eus plus de curiosité pour ce qui regardoit le comte de Lare, que pour les autres. Cette longue persévérance me frappa l'esprit; je la priai de me redire encore tout ce qui s'étoit passé entr'eux: elle le fit; et, quoiqu'elle ne me dît rien qui me dût déplaire, je fus touché d'une espèce de jalousie. Je trouvai que si elle ne lui avoit pas témoigné de l'inclination, au moins elle lui avoit témoigné beaucoup d'estime. Le soupçon m'entra dans l'esprit qu'elle ne me disoit pas tous les sentimens qu'elle avoit eus pour lui. Je ne voulus point lui témoigner ce que je pensois : je me retirai chez moi plus chagrin que de coutume; je dormis peu, et je n'eus point de repos que je ne la visse le lendemain, et que je ne lui fisse

encore raconter tout ce qu'elle m'avoit dit le jour précédent. Il étoit impossible qu'elle m'eût conté d'abord toutes les circonstances d'une passion qui avoit duré plusieurs années; elle me dit des choses qu'elle ne m'avoit pas encore dites; je crus qu'elle avoit eu dessein de me les cacher. Je lui fis mille questions, et je lui demandai à genoux de me répondre avec sincérité. Mais, quand ce qu'elle me répondoit étoit comme je le pouvois désirer, je croyois qu'elle ne me parloit ainsi que pour me plaire : si elle me disoit des choses un peu avantageuses pour le comte de Lare, je croyois qu'elle m'en cachoit bien davantage; enfin, la jalousie, avec toutes les horreurs qui l'accompagnent, se saisit de mon esprit. Je ne lui donnois plus de repos; je ne pouvois plus lui témoigner ni passion ni tendresse; j'étois incapable de lui parler d'autre chose que du comte de Lare : j'étois pourtant au désespoir de l'en faire souvenir, et de remettre dans sa mémoire tout ce qu'il avoit fait pour elle. Je ne voulois lui en plus parler; mais je trouvois toujours que j'avois oublié de me faire expliquer quelque circonstance; et sitôt que j'avois commencé la conversation, c'étoit pour moi un labyrinthe, je n'en sortois plus, et j'étois également désespéré de lui par-

ler du comte de Lare, ou de ne lui en parler pas.

Je passois les nuits entières sans dormir ; Belasire ne me paroissoit plus la même personne. Quoi! disois-je, c'est ce qui a fait le charme de ma passion, que de croire que Belasire n'a jamais rien aimé, et qu'elle n'a jamais eu d'inclination pour personne : cependant, par tout ce qu'elle me dit elle-même, il faut qu'elle n'ait pas eu d'aversion pour le comte de Lare. Elle lui a témoigné trop d'estime, et elle l'a traité avec trop de civilité : si elle ne l'avoit point aimé, elle l'auroit haï, par la longue persécution qu'il lui a faite, et qu'il lui a fait faire par ses parens. Non, disois-je, Belasire, vous m'avez trompé ; vous n'étiez point telle que je vous ai crue ; c'étoit comme une personne qui n'avoit jamais rien aimé, que je vous ai adorée ; c'étoit le fondement de ma passion ; je ne le trouve plus ; il est juste que je reprenne tout l'amour que j'ai eu pour vous. Mais, si elle me dit vrai, reprenois-je, quelle injustice ne lui fais-je point! et quel mal ne me fais-je point à moi-même de m'ôter tout le plaisir que je trouvois à être aimé d'elle!

Dans ces sentimens, je prenois la résolution de parler encore une fois à Belasire ; il me sembloit que je lui dirois mieux que je n'avois fait, ce qui me causoit de la peine, et que je m'éclair-

cirois avec elle d'une manière qui ne me laisseroit plus de soupçon. Je faisois ce que j'avois résolu; je lui parlois, mais ce n'étoit pas pour la dernière fois; et le lendemain, je reprenois le même discours avec plus de chaleur que le jour précédent. Enfin, Belasire, qui avoit eu jusqu'alors une patience et une douceur admirables, qui avoit souffert tous mes soupçons, et qui avoit travaillé à me les ôter, commença à se lasser de la persévérance d'une jalousie si violente et si mal fondée.

Alphonse, me dit-elle un jour, je vois bien que le caprice que vous avez dans l'esprit, va détruire la passion que vous aviez pour moi; mais il faut que vous sachiez aussi qu'elle détruira infailliblement celle que j'ai pour vous. Considérez, je vous en conjure, sur quoi vous me tourmentez, et sur quoi vous vous tourmentez vous-même; sur un homme mort, que vous ne sauriez croire que j'aie aimé, puisque je ne l'ai pas épousé; car, si je l'avois aimé, mes parens vouloient notre mariage, et rien ne s'y opposoit. Il est vrai, madame, lui répondis-je, je suis jaloux d'un mort, et c'est ce qui me désespère. Si le comte de Lare étoit vivant, je jugerois, par la manière dont vous seriez ensemble, de celle dont vous y auriez été, et ce que vous

faites pour moi, me convaincroit que vous ne l'aimeriez pas. J'aurois le plaisir, en vous épousant, de lui ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoi que vous me puissiez dire; mais il est mort, et il est peut-être mort persuadé que vous l'auriez aimé, s'il avoit vécu. Ah! madame, je ne saurois être heureux, toutes les fois que je penserai qu'un autre que moi a pu se flatter d'être aimé de vous. Mais, Alphonse, me dit-elle encore, si je l'avois aimé, pourquoi ne l'aurois-je pas épousé? Parce que vous ne l'avez pas assez aimé, madame, lui répliquai-je, et que la répugnance que vous aviez pour le mariage ne pouvoit être surmontée par une inclination médiocre. Je sais bien que vous m'aimez davantage que vous n'avez aimé le comte de Lare; mais, pour peu que vous l'ayez aimé, tout mon bonheur est détruit; je ne suis plus le seul homme qui vous ait charmé; je ne suis plus que le premier qui vous a fait connoître l'amour; votre cœur a été touché par d'autres sentimens que ceux que je lui ai donnés. Enfin, madame, ce n'est plus ce qui m'avoit rendu le plus heureux homme du monde, et vous ne me paroissez plus du même prix dont je vous ai trouvée



d'abord. Mais, Alphonse, me dit-elle, comment avez-vous pu vivre en repos avec celles

que vous avez aimées? Je voudrois bien savoir si vous avez trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais senti de passion. Je ne l'y cherchois pas, madame, lui répliquai-je, et je n'avois pas espéré de l'y trouver : je ne les avois point regardées comme des personnes incapables d'en aimer d'autres que moi ; je m'étois contenté de croire qu'elles m'aimoient beaucoup plus que tout ceux qu'elles avoient aimés ; mais, pour vous, madame, ce n'est pas de même ; je vous ai toujours regardée comme une personne au-dessus de l'amour, et qui ne l'auroit jamais connu sans moi. Je me suis trouvé heureux et glorieux tout ensemble d'avoir pu faire une conquête si extraordinaire : par pitié, ne me laissez plus dans l'incertitude où je suis : si vous m'avez caché quelque chose sur le comte de Lare, avouez-le moi ; le mérite de l'aveu et votre sincérité me consoleront peut-être de ce que vous m'avouerez : éclaircissez mes soupçons, et ne me laissez pas vous donner un plus grand prix que je ne dois, ou moindre que vous ne méritez. Si vous n'aviez point perdu la raison, me dit Belasire, vous verriez bien que, puisque je ne vous ai pas persuadé, je ne vous persuaderai pas : mais, si je pouvois ajouter quelque chose à ce que je vous ai déjà dit, ce ne seroit qu'une marque infailli-

ble que je n'ai pas eu d'inclination pour le comte de Lare, et de vous en assurer comme je fais. Si je l'avois aimé, il n'y auroit rien qui pût me le faire désavouer; je croirois faire un crime de renoncer à des sentimens que j'aurois eus pour un homme mort qui les auroit mérités. Ainsi, Alphonse, soyez assuré que je n'en ai point eu qui vous puissent déplaire. Persuadez-le moi donc, madame, m'écriai-je; dites-le moi mille fois de suite, écrivez-le moi; enfin, redonnez-moi le plaisir de vous aimer comme je faisois, et surtout pardonnez-moi le tourment que je vous donne. Je me fais plus de mal qu'à vous; et, si l'état où je suis pouvoit se racheter, je le racheterois par la perte de ma vie.

Ces dernières paroles firent de l'impression sur Belasire; elle vit bien qu'en effet je n'étois plus le maître de mes sentimens; elle me promit d'écrire tout ce qu'elle avoit pensé, et tout ce qu'elle avoit fait pour le comte de Lare; et, quoique ce fussent des choses qu'elle m'avoit déjà dites mille fois, j'eus du plaisir de m'imaginer que je les verrois écrites de sa main. Le jour suivant, elle m'envoya ce qu'elle m'avoit promis; j'y trouvai une narration fort exacte de ce que le comte de Lare avoit fait pour lui plaire, et de tout ce qu'elle avoit fait pour le guérir de sa pas-

sion, avec toutes les raisons qui pouvoient me persuader que ce qu'elle me disoit étoit véritable. Cette narration étoit faite d'une manière qui devoit me guérir de tous mes caprices; mais elle produisit un effet contraire. Je commençai par être en colère contre moi-même, d'avoir obligé Belasire à employer tant de temps à penser au comte de Lare. Les endroits de son récit, où elle entroit dans le détail, m'étoient insupportables; je trouvois qu'elle avoit bien de la mémoire pour les actions d'un homme qui lui avoit été indifférent. Ceux qu'elle avoit passés légèrement, me persuadoient qu'il y avoit des choses qu'elle ne m'avoit osé dire; enfin, je fis du poison de tout, et je vins voir Belasire, plus désespéré et plus en colère que je ne l'avois jamais été. Elle, qui savoit combien j'avois sujet d'être satisfait, fut offensée de me voir si injuste; elle me le fit connoître avec plus de force qu'elle ne l'avoit encore fait. Je m'excusai le mieux que je pus; tout en colère que j'étois, je voyois bien que j'avois tort; mais il ne dépendoit pas de moi d'être raisonnable. Je lui dis que ma grande délicatesse sur les sentimens qu'elle avoit eus pour le comte de Lare, étoit une marque de la passion et de l'estime que j'avois pour elle, et que ce n'étoit que par le prix infini que je donnois à son cœur, que je craignois

si fort qu'un autre n'en eût touché la moindre partie : enfin, je dis tout ce que je pus m'imaginer pour rendre ma jalousie plus excusable. Belasire n'approuva point mes raisons : elle me dit que de légers chagrins pouvoient être produits par ce que je venois de lui dire; mais qu'un caprice si long ne pouvoit venir que du défaut et du déréglement de mon humeur; que je lui faisois peur pour la suite de sa vie; et que si je continuois, elle seroit obligée de changer de sentimens. Ces menaces me firent trembler ; je me jetai à ses genoux, je l'assurai que je ne lui parlerois plus de mon chagrin, et je crus moi-même pouvoir en être le maître; mais ce ne fut que pour quelques jours. Je recommençai bientôt à la tourmenter : je lui redemandai souvent pardon; mais souvent aussi je lui fis voir que je croyois toujours qu'elle avoit aimé le comte de Lare, et que cette pensée me rendroit éternellement malheureux.

Il y avoit déjà long-temps que j'étois lié d'une amitié particulière avec un homme de qualité, appelé dom Manrique. C'étoit un des hommes du monde qui avoient le plus de mérite et d'agrément. La liaison qui étoit entre nous, en avoit fait une très-grande entre Belasire et lui : leur amitié ne m'avoit jamais déplu; au contrai-

re, j'avois pris plaisir à l'augmenter. Il s'étoit aperçu plusieurs fois du chagrin que j'avois depuis quelque temps. Quoique je n'eusse rien de caché pour lui, la honte de mon caprice m'avoit empêché de le lui avouer. Il vint chez Belasire un jour que j'étois encore plus déraisonnable que je n'avois accoutumé, et qu'elle étoit aussi plus lasse qu'à l'ordinaire de ma jalousie; dom Manrique connut, à l'altération de nos visages, que nous avions quelque démêlé. J'avois toujours prié Belasire de ne lui point parler de ma foiblesse; je lui fis encore la même prière quand il entra: mais elle voulut m'en faire honte; et, sans me donner le loisir de m'y opposer, elle dit à dom Manrique ce qui faisoit mon chagrin. Il en parut si étonné, il le trouva si mal fondé, et il m'en fit tant de reproches, qu'il acheva de troubler ma raison. Jugez, seigneur, si elle fut troublée, et quelle disposition j'avois à la jalousie. Il me parut que, de la manière dont m'avoit condamné dom Manrique, il falloit qu'il fût prévenu pour Belasire. Je voyois bien que je passois les bornes de la raison; mais je ne croyois pas aussi qu'on me dût condamner entièrement, à moins que d'être amoureux de Belasire. Je m'imaginai alors que dom Manrique l'étoit, il y avoit déjà long-temps, et que je lui paroissois si heureux

d'en être aimé, qu'il ne trouvoit pas que je me dusse plaindre, quand elle en auroit aimé un autre : je crus même que Belasire s'étoit bien aperçue que dom Manrique avoit pour elle plus que de l'amitié : je pensai qu'elle étoit bien aise d'être aimée, comme le sont d'ordinaire toutes les femmes ; et, sans la soupçonner de me faire une infidélité, je fus jaloux de l'amitié qu'elle avoit pour un homme que je croyois son amant. Belasire et dom Manrique, qui me voyoient si troublé et si agité, étoient bien éloignés de juger ce qui causoit le désordre de mon esprit. Ils tâchèrent de me remettre, par toutes les raisons dont ils pouvoient s'aviser ; mais tout ce qu'ils me disoient, achevoit de me troubler et de m'aigrir. Je les quittai, et, quand je fus seul, je me représentai le nouveau malheur que je croyois avoir, infiniment au-dessus de celui que j'avois eu. Je connus alors que j'avois été déraisonnable de craindre un homme qui ne me pouvoit plus faire de mal. Je trouvai que dom Manrique m'étoit redoutable de toutes façons : il étoit aimable ; Belasire avoit beaucoup d'estime et d'amitié pour lui ; elle étoit accoutumée à le voir ; elle étoit lasse de mes chagrins et de mes caprices : il me sembloit qu'elle cherchoit à s'en consoler avec lui, et qu'insensiblement elle lui donneroit la

place que j'occupois dans son cœur ; enfin, je fus plus jaloux de dom Manrique que je ne l'avois été du comte de Lare. Je savois bien qu'il étoit amoureux d'une autre personne, il y avoit longtemps ; mais cette personne étoit si inférieure en toutes choses à Belasire, que cet amour ne me rassuroit pas. Comme ma destinée vouloit que je ne pusse m'abandonner entièrement à mon caprice, et qu'il me restât toujours assez de raison pour me laisser dans l'incertitude, je ne fus pas si injuste que de croire que dom Manrique travaillât à m'ôter Belasire. Je m'imaginai qu'il en étoit devenu amoureux, sans s'en être aperçu et sans le vouloir : je pensai qu'il essayoit de combattre sa passion, à cause de notre amitié ; et qu'encore qu'il n'en dît rien à Belasire, il lui laissoit voir qu'il l'aimoit sans espérance. Il me parut que je n'avois pas sujet de me plaindre de dom Manrique, puisque je croyois que ma considération l'avoit empêché de se déclarer. Enfin, je trouvai que, comme j'avois été jaloux d'un homme mort, sans savoir si je le devois être, j'étois jaloux de mon ami, et que je le croyois mon rival, sans croire avoir sujet de le haïr. Il seroit inutile de vous dire ce que des sentimens aussi extraordinaires que les miens me firent souffrir, et il est aisé de l'imaginer. Lorsque je vis dom

Manrique, je lui fis des excuses de lui avoir caché mon chagrin sur le sujet du comte de Larc; mais je ne lui dis rien de ma nouvelle jalousie; je n'en dis rien aussi à Belasire, de peur que la connoissance qu'elle en auroit, n'achevât de l'éloigner de moi. Comme j'étois toujours persuadé qu'elle m'aimoit beaucoup, je croyois que, si je pouvois obtenir de moi-même de ne lui plus paroître déraisonnable, elle ne m'abandonneroit pas pour dom Manrique: ainsi, l'intérêt même de ma jalousie m'obligeoit à la cacher. Je demandai encore pardon à Belasire, et je l'assurai que la raison m'étoit entièrement revenue. Elle fut bien aise de me voir dans ces sentimens, quoiqu'elle pénétrât aisément, par la grande connoissance qu'elle avoit de mon humeur, que je n'étois pas si tranquille que je le voulois paroître.

Dom Manrique continua de voir Belasire comme il avoit accoutumé, et même davantage, à cause de la confidence qu'elle lui avoit faite de ma jalousie. Comme Belasire avoit vu que j'avois été offensé qu'elle lui en eût parlé, elle ne lui en parloit plus en ma présence: mais, quand elle s'apercevoit que j'étois chagrin, elle s'en plaignoit à lui, et le prioit de lui aider à me guérir. Mon malheur voulut que je m'aperçusse deux ou trois fois qu'elle avoit cessé de parler à dom

Manrique, lorsque j'étois entré. Jugez ce qu'une pareille chose pouvoit produire dans un esprit aussi jaloux que le mien : néanmoins je voyois tant de tendresse pour moi dans le cœur de Belasire, et il me paroissoit qu'elle avoit tant de joie, lorsqu'elle me voyoit l'esprit en repos, que je ne pouvois croire qu'elle aimât assez dom Manrique pour être en intelligence avec lui. Je ne pouvois croire aussi que dom Manrique, qui ne songeoit qu'à empêcher que je ne me brouillasse avec elle, songeât à s'en faire aimer. Je ne pouvois donc démêler quels sentimens il avoit pour elle, ni quels étoient ceux qu'elle avoit pour lui. Je ne savois même très-souvent quels étoient les miens ; enfin, j'étois dans le plus misérable état où un homme ait jamais été. Un jour que j'étois entré lorsqu'elle parloit bas à dom Manrique, il me parut qu'elle ne s'étoit pas souciée que je visse qu'elle lui parloit : je me souvins alors qu'elle m'avoit dit plusieurs fois, pendant que je la persécutois sur le sujet du comte de Lare, qu'elle me donneroit de la jalousie d'un homme vivant, pour me guérir de celle d'un homme mort. Je crus que c'étoit pour exécuter cette menace, qu'elle traitoit si bien dom Manrique, et qu'elle me laissoit voir qu'elle avoit des secrets avec lui. Cette pensée diminua le

trouble où j'étois. Je fus encore quelques jours sans lui en rien dire; mais enfin je me résolus de lui en parler.

J'allai la trouver dans cette intention; et me rejetant à genoux devant elle : Je veux bien vous avouer, madame, lui dis-je, que le dessein que vous avez eu de me tourmenter, a réussi. Vous m'avez donné toute l'inquiétude que vous pouviez souhaiter, et vous m'avez fait sentir, comme vous me l'aviez promis tant de fois, que la jalousie qu'on a des vivans, est plus cruelle que celle qu'on peut avoir des morts. Je méritois d'être puni de ma folie; mais je ne le suis que trop, et, si vous saviez ce que j'ai souffert des choses mêmes que j'ai cru que vous faisiez à dessein, vous verriez bien que vous me rendriez aisément malheureux, quand vous le voudriez. Que voulez-vous dire, Alphonse, me repartit-elle ? vous croyez que j'ai pensé à vous donner de la jalousie: et ne savez-vous pas que j'ai été trop affligée de celle que vous avez eue malgré moi, pour avoir envie de vous en donner? Ah! madame, lui dis-je, ne continuez pas davantage à me donner de l'inquiétude : encore une fois, j'ai assez souffert; et, quoique j'aie bien vu que la manière dont vous vivez avec dom Manrique, n'étoit que pour exécuter les menaces que vous

m'aviez faites, je n'ai pas laissé d'en avoir une douleur mortelle. Vous avez perdu la raison, Alphonse, répliqua Belasire, ou vous voulez me tourmenter à dessein, comme vous dites que je vous tourmente. Vous ne me persuaderez pas que vous puissiez croire que j'aie pensé à vous donner de la jalousie, et vous ne me persuaderez pas aussi que vous en ayez pu prendre. Je voudrois, ajouta-t-elle en me regardant, qu'après avoir été jaloux d'un homme mort que je n'ai pas aimé, vous le fussiez d'un homme vivant qui ne m'aime pas. Quoi, madame, lui répondis-je, vous n'avez pas eu l'intention de me rendre jaloux de dom Manrique? Vous suivez simplement votre inclination, en le traitant comme vous faites? Ce n'est pas pour me donner du soupçon, que vous avez cessé de lui parler bas, ou que vous avez changé de discours quand je me suis approché de vous? Ah! madame, si cela est, je suis bien plus malheureux que je ne pense, et je suis même le plus malheureux homme du monde. Vous n'êtes pas le plus malheureux homme du monde, reprit Belasire; mais vous êtes le plus déraisonnable; et, si je suivois ma raison, je romprois avec vous, et je ne vous verrois de ma vie. Mais est-il possible, Alphonse, ajouta-t-elle, que vous soyez jaloux de dom Manrique? Et

comment ne le serois-je pas, madame, lui dis-je, quand je vois que vous avez avec lui une intelligence que vous me cachez? Je vous la cache, me répondit-elle, parce que vous vous offensâtes lorsque je lui parlai de votre bizarrerie, et que je n'ai pas voulu que vous vissiez que je lui parlois encore de vos chagrins, et de la peine que j'en souffre. Quoi, madame, repris-je, vous vous plaignez de mon humeur à mon rival, et vous trouvez que j'ai tort d'être jaloux? Je m'en plains à votre ami, répliqua-t-elle, mais non pas à votre rival. Dom Manrique est mon rival, repartis-je, et je ne crois pas que vous puissiez vous défendre de l'avouer. Et moi, dit-elle, je ne crois pas que vous m'osiez dire qu'il le soit, sachant, comme vous faites, qu'il passe des jours entiers à ne me parler que de vous. Il est vrai, lui dis-je, que je ne soupçonne pas dom Manrique de travailler à me détruire; mais cela n'empêche pas qu'il ne vous aime : je crois même qu'il ne vous le dit pas encore; mais, de la manière dont vous le traitez, il vous le dira bientôt, et les espérances que votre procédé lui fait concevoir, le feront passer aisément sur les scrupules que notre amitié lui donnoit. Peut-on avoir perdu la raison au point que vous l'avez perdue, me répondit Belasire? songez-vous bien à vos paro-

les? Vous dites que dom Manrique me parle de vous, qu'il est amoureux de moi, et qu'il ne me parle point pour lui: où pouvez-vous prendre des choses si peu vraisemblables? N'est-il pas vrai que vous croyez que dom Manrique vous aime aussi? Il est vrai, lui répondis-je, que je crois l'un et l'autre. Et, si vous le croyez, s'écria-t-elle, comment pouvez-vous vous imaginer que je vous aime, et que j'aime dom Manrique? que dom Manrique m'aime, et qu'il vous aime encore? Alphonse, vous me donnez un déplaisir mortel en me faisant connoître le déréglement de votre esprit: je vois bien que c'est un mal incurable, et qu'il faudroit qu'en me décidant à vous épouser, je me décidasse en même temps à être la plus malheureuse personne du monde. Je vous aime assurément beaucoup, mais non pas assez pour vous acheter à ce prix. Les jalousies des amans ne sont que fâcheuses, mais celles des maris sont fâcheuses et offensantes. Vous me faites voir si clairement tout ce que j'aurois à souffrir, si je vous avois épousé, que je ne crois pas que je vous épouse jamais. Je vous aime trop pour n'être pas sensiblement touchée de voir que je ne passerai pas ma vie avec vous, comme je l'avois espéré: laissez-moi seule, je vous en conjure; vos paroles et votre vue ne feroient qu'augmenter ma douleur,

A ces mots, elle se leva, sans vouloir m'entendre, et s'en alla dans son cabinet dont elle ferma la porte, sans la rouvrir, quelque prière que je lui en fisse. Je fus contraint de m'en aller chez moi, si désespéré et si incertain de mes sentimens, que je m'étonne que je n'en perdis pas le peu de raison qui me restoit. Je revins dès le lendemain voir Belasire; je la trouvai triste et affligée : elle me parla sans aigreur, et même avec bonté, mais sans me rien dire qui dût me faire craindre qu'elle voulût m'abandonner. Il me parut qu'elle essayoit d'en prendre la résolution. Comme on se flatte aisément, je crus qu'elle ne demeureroit pas dans les sentimens où je la voyois : je lui demandai pardon de mes caprices, comme j'avois déjà fait cent fois; je la priai de n'en rien dire à dom Manrique, et je la conjurai à genoux de changer de conduite avec lui, et de ne le plus traiter assez bien pour me donner de l'inquiétude. Je ne dirai rien de votre folie à dom Manrique, me dit-elle; mais je ne changerai rien à la manière dont je vis avec lui. S'il avoit de l'amour pour moi, je ne le verrois de ma vie, quand même vous n'en auriez pas d'inquiétude; mais il n'a que de l'amitié; vous savez même qu'il a de l'amour pour une autre : je l'estime; je l'aime. Vous avez consen-

ti que je l'aimasse; il n'y a donc que de la folie et du déréglement dans le chagrin qu'il vous donne : mais, si je vous satisfaisois, vous seriez bientôt pour quelqu'autre comme vous êtes pour lui. C'est pourquoi ne vous opiniâtrez pas à me faire changer de conduite, car assurément je n'en changerai point. Je veux croire, lui répondis-je, que tout ce que vous me dites est véritable, et que vous ne croyez point que dom Manrique vous aime; mais je le crois, madame, et c'est assez. Je sais bien que vous n'avez que de l'amitié pour lui; mais c'est une sorte d'amitié si tendre et si pleine de confiance, d'estime et d'agrément, que, quand elle ne pourroit jamais devenir de l'amour, j'aurois sujet d'en être jaloux, et de craindre qu'elle n'occupât trop votre cœur. Le refus que vous venez de me faire de changer de conduite avec lui, me fait voir que c'est avec raison qu'il m'est redoutable. Pour vous montrer, me dit-elle, que le refus que je vous fais ne regarde pas dom Manrique, et qu'il ne regarde que votre caprice, c'est que, si vous me demandiez de ne plus voir l'homme du monde que je méprise le plus, je vous le refuserois, comme je vous refuse de cesser d'avoir de l'amitié pour dom Manrique. Je le crois, madame, lui répondis-je; mais ce n'est pas de l'hom-

me du monde que vous méprisez le plus, que j'ai de la jalousie; c'est d'un homme que vous aimez assez pour le préférer à mon repos. Je ne vous soupçonne pas de foiblesse ni de changement; mais j'avoue que je ne puis souffrir qu'il y ait des sentimens de tendresse dans votre cœur pour un autre que pour moi. J'avoue aussi que je suis blessé de voir que vous ne haïssez pas dom Manrique, encore que vous connoissiez bien qu'il vous aime, et qu'il me semble que ce n'étoit qu'à moi seul qu'étoit dû l'avantage de vous avoir aimée sans être haï : ainsi, madame, accordez-moi ce que je vous demande, et considérez combien ma jalousie est éloignée de vous devoir offenser. J'ajoutai à ces paroles toutes celles dont je pus m'aviser pour obtenir ce que je souhaitois : cela me fut entièrement impossible.

Il se passa beaucoup de temps, pendant lequel je devins toujours plus jaloux de dom Manrique. J'eus le pouvoir sur moi de le lui cacher; Belasire eut la sagesse de ne lui en rien dire, et elle lui fit croire que mon chagrin venoit encore de ma jalousie du comte de Lare. Cependant elle ne changea point de procédé avec dom Manrique. Comme il ignoroit mes sentimens, il vécut aussi avec elle comme il avoit accoutumé : ainsi, ma jalousie ne fit qu'augmenter, et vint à un tel

point, que j'en persécutois continuellement Belasire.

Après que cette persécution eut duré long-temps, et que cette belle personne eut en vain essayé de me guérir de mon caprice, on me dit pendant deux jours qu'elle se trouvoit mal, et qu'elle n'étoit pas même en état que je la visse. Le troisième, elle m'envoya chercher. Je la trouvai fort abattue, et je crus que c'étoit sa maladie. Elle me fit asseoir auprès d'un petit lit, sur lequel elle étoit couchée; et, après avoir demeuré quelques momens sans parler : Alphonse, me dit-elle, je pense que vous voyez bien, il y a long-temps, que j'essaye de prendre la résolution de me détacher de vous. Quelques raisons qui m'y dussent obliger, je ne crois pas que je l'eusse pu faire, si vous ne m'en eussiez donné la force, par les bizarreries extraordinaires que vous m'avez fait paroître. Si ces bizarreries n'avoient été que médiocres, et que j'eusse pu croire qu'il eût été possible de vous en guérir par une bonne conduite, quelqu'austère qu'elle eût été, la passion que j'ai pour vous me l'eût fait embrasser avec joie; mais, comme je vois que le déréglement de votre esprit est sans remède, et que, lorsque vous ne trouvez point de sujets de vous tourmenter, vous vous en faites sur des cho-

ses qui n'ont jamais été, et sur d'autres qui ne seront jamais, je suis contrainte, pour votre repos et pour le mien, de vous apprendre que je suis absolument résolue de rompre avec vous, et de ne vous point épouser. Je vous dis encore dans ce moment, qui sera le dernier où nous aurons une conversation particulière, que je n'ai jamais eu d'inclination pour personne que pour vous, et que vous seul étiez capable de me donner de la passion. Mais, puisque vous m'avez confirmée dans l'opinion que j'avois qu'on ne peut être heureux en aimant quelqu'un ; vous, que j'ai trouvé le seul homme digne d'être aimé, soyez persuadé que je n'aimerai personne, et que les impressions que vous avez faites dans mon cœur, sont les seules qu'il avoit reçues et les seules qu'il recevra jamais. Je ne veux pas même que vous puissiez penser que j'aie trop d'amitié pour dom Manrique : je n'ai refusé de changer de conduite avec lui, que pour voir si la raison ne vous reviendroit point, et pour me donner lieu de me redonner à vous, si j'eusse connu que votre esprit eût été capable de se guérir. Je n'ai pas été assez heureuse ; c'étoit la seule raison qui m'a empêchée de vous satisfaire. Cette raison est détruite ; je vous sacrifie dom Manrique ; je viens de le prier de ne me voir jamais. Je vous de-

mande pardon de lui avoir découvert votre jalousie; mais je ne pouvois faire autrement, et notre rupture la lui auroit toujours apprise. Mon père arriva hier au soir; je lui ai dit ma résolution; il est allé, à ma prière, l'apprendre au vôtre. Ainsi, Alphonse, ne songez point à me faire changer; j'ai fait ce qui pouvoit confirmer mon dessein avant de vous le déclarer; j'ai retardé autant que j'ai pu, et peut-être plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous : croyez que personne ne sera jamais si uniquement ni si fidèlement aimé que vous l'avez été.

Je ne sais si Belasire continua de parler; mais, comme mon saisissement avoit été si grand, d'abord qu'elle eut commencé, qu'il m'avoit été impossible de l'interrompre, les forces me manquèrent aux dernières paroles que je viens de vous dire; je m'évanouis, et je ne sais ce que fit Belasire ni ses gens; mais, quand je revins, je me trouvai dans mon lit, et dom Manrique auprès de moi, avec toutes les actions d'un homme aussi désespéré que je l'étois.

Lorsque tout le monde se fut retiré, il n'oublia rien pour se justifier des soupçons que j'avois de lui, et pour me témoigner son désespoir d'être la cause innocente de mon malheur. Comme il m'aimoit fort, il étoit en effet extraordi-

nairement touché de l'état où j'étois. Je tombai malade, et ma maladie fut violente : je connus bien alors, mais trop tard, les injustices que j'avois faites à mon ami ; je le conjurai de me les pardonner, et de voir Belasire, pour lui demander pardon de ma part, et pour tâcher de la fléchir. Dom Manrique alla chez elle; on lui dit qu'on ne pouvoit la voir : il y retourna tous les jours pendant ma maladie, mais aussi inutilement: j'y allai moi-même, sitôt que je pus marcher; on me dit la même chose ; et, à la seconde fois que j'y retournai, une de ses femmes me vint dire de sa part que je n'y allasse plus, et qu'elle ne me verroit pas. Je pensai mourir, lorsque je me vis sans espérance de voir Belasire. J'avois toujours cru que cette grande inclination qu'elle avoit pour moi la feroit revenir, si je lui parlois; mais, voyant qu'elle ne me vouloit point parler, je n'espérai plus; et il faut avouer que de n'espérer plus de posséder Belasire, étoit une cruelle chose pour un homme qui s'en étoit vu si proche, et qui l'aimoit si éperdument. Je cherchai tous les moyens de la voir; elle m'évitoit avec tant de soin, et menoit une vie si retirée, qu'il me fut impossible d'y parvenir.

Toute ma consolation étoit d'aller passer la nuit sous ses fenêtres ; je n'avois pas même le

plaisir de les voir ouvertes. Je crus un jour les avoir entendu ouvrir dans le temps que je m'en étois allé ; le lendemain je crus encore la même chose ; enfin, je me flattai de la pensée que Belasire me vouloit voir, sans que je la visse, et qu'elle se mettoit à sa fenêtre, lorsqu'elle entendoit que je me retirois. Je résolus de faire semblant de m'en aller à l'heure que j'avois accoutumé, et de retourner brusquement sur mes pas, pour voir si elle ne paroîtroit point. Je fis ce que j'avois résolu ; j'allai jusqu'au bout de la rue, comme si je me fusse retiré. J'entendis distinctement ouvrir la fenêtre ; je retournai en diligence : je crus entrevoir Belasire ; mais, en m'approchant, je vis un homme qui se rangeoit proche de la muraille au-dessous de la fenêtre, comme un homme qui avoit dessein de se cacher. Je ne sais comment, malgré l'obscurité de la nuit, je crus reconnoître dom Manrique. Cette pensée me troubla l'esprit ; je m'imaginai que Belasire l'aimoit, qu'il étoit là pour lui parler, qu'elle ouvroit ses fenêtres pour lui ; je crus enfin que c'étoit dom Manrique qui m'ôtoit Belasire. Dans le transport qui me saisit, je mis l'épée à la main ; nous commençâmes à nous battre avec beaucoup d'ardeur : je sentis que je l'avois blessé en deux endroits ; mais il se défendoit toujours. Au bruit de nos é-

pées, ou par les ordres de Belasire, on sortit de chèz elle pour venir nous séparer. Dom Manrique me reconnut à la lueur des flambeaux; il recula quelques pas. Je m'avançai pour arracher son épée; mais il la baissa et me dit d'une voix foible : Est-ce vous, Alphonse? est-il possible que j'aie été assez malheureux pour me battre contre vous? Oui, traître, lui dis-je, et c'est moi qui t'arracherai la vie, puisque tu m'ôtes Belasire, et que tu passes les nuits sous ses fenêtres, pendant qu'elles me sont fermées. Dom Manrique, qui étoit appuyé contre une muraille, et que quelques personnes soutenoient, parce qu'on voyoit bien son extrême foiblesse, me regarda avec des yeux baignés de larmes. Je suis bien malheureux, me dit-il, de vous donner toujours de l'inquiétude; la cruauté de ma destinée me console de la perte de la vie que vous m'ôtez. Je me meurs, ajouta-t-il, et l'état où je suis doit vous persuader de la vérité de mes paroles. Je vous jure que je n'ai jamais eu pour Belasire de pensée qui vous ait pu déplaire; l'amour que j'ai pour une autre, et que je ne vous ai pas caché, m'a fait sortir cette nuit : j'ai cru être épié, j'ai cru être suivi; j'ai marché fort vîte; j'ai tourné dans plusieurs rues; enfin, je me suis arrêté où vous m'avez trouvé, sans savoir que ce fût le lo-

gis de Belasire. Voilà la vérité, mon cher Alphonse : je vous conjure de ne vous pas affliger de ma mort; je vous la pardonne de tout mon cœur, continua-t-il, en me tendant les bras pour m'embrasser. Alors les forces lui manquèrent, et il tomba sur les personnes qui le soutenoient.

Les paroles, seigneur, ne peuvent représenter ce que je devins, et la rage où je fus contre moi-même ; je voulus vingt fois me passer mon épée au travers du corps, et sur-tout lorsque je vis expirer dom Manrique. On m'ôta d'auprès de lui. Le comte de Guevarre, père de Belasire, qui étoit sorti au nom de dom Manrique et au mien, me conduisit chez moi, et me remit entre les mains de mon père. On ne me quittoit point, à cause du désespoir où j'étois; mais le soin de me garder auroit été inutile, si ma religion m'eût laissé la liberté de m'ôter la vie. La douleur que je savois que recevoit Belasire de l'accident qui étoit arrivé pour elle, et le bruit qu'il faisoit à la cour, achevoient de me désespérer. Quand je pensois que tout le mal qu'elle souffroit, et tout celui dont j'étois accablé, n'étoit arrivé que par ma faute, j'étois dans une fureur qui ne peut être imaginée. Le comte de Guevarre, qui avoit conservé beaucoup d'amitié pour moi, me venoit voir très-

souvent, et pardonnoit à la passion que j'avois pour sa fille l'éclat que j'avois fait. J'appris par lui qu'elle étoit inconsolable, et que sa douleur passoit les bornes de la raison. Je connoissois assez son humeur et sa délicatesse sur sa réputation, pour savoir, sans qu'on me le dît, tout ce qu'elle pouvoit sentir dans une si fâcheuse aventure. Quelques jours après cet accident, on me dit qu'un écuyer de Belasire demandoit à me parler de sa part. Je fus transporté au nom de Belasire, qui m'étoit si cher; je fis entrer celui qui me demandoit : il me donna une lettre, où je trouvai ces paroles :

Lettre de Belasire à Alphonse.

« Notre séparation m'avoit rendu le monde » si insupportable, que je ne pouvois plus y vi- » vre avec plaisir; et l'accident, qui vient d'arri- » ver, blesse si fort ma réputation, que je ne » puis y demeurer avec honneur. Je vais me re- » tirer dans un lieu où je n'aurai pas la honte de » voir les divers jugemens qu'on fait de moi. » Ceux que vous en avez faits ont causé tous » mes malheurs; cependant je n'ai pu me ré- » soudre à partir sans vous dire adieu, et sans » vous avouer que je vous aime encore, quelque » déraisonnable que vous soyez. Ce sera tout ce

» que j'aurai à sacrifier à Dieu, en me donnant
» à lui, que l'attachement que j'ai pour vous, et
» le souvenir de celui que vous avez eu pour moi.
» La vie austère que je vais embrasser, me pa-
» roîtra douce : on ne peut rien trouver de fâ-
» cheux, quand on a éprouvé la douleur de s'ar-
» racher à ce qui nous aime, et à ce qu'on aimoit
» plus que toutes choses. Je veux bien vous a-
» vouer encore, que le parti que je prends peut
» seul me mettre en sûreté contre l'inclination
» que j'ai pour vous, et que, depuis notre sépa-
» ration, vous n'êtes jamais venu dans ce lieu,
» où vous avez causé tant de désordre, que je
» n'aie été prête à vous parler, et à vous dire
» que je ne pouvois vivre sans vous. Je ne sais
» même si je ne vous l'aurois point dit le soir que
» vous attaquâtes dom Manrique, et que vous
» me donnâtes de nouvelles marques de ces soup-
» çons qui ont fait tous nos malheurs. Adieu,
» Alphonse, souvenez-vous quelquefois de moi,
» et souhaitez, pour mon repos, que je ne me
» souvienne jamais de vous ».

Il ne manquoit plus à mon malheur que d'apprendre que Belasire m'aimoit encore, qu'elle se fût peut-être redonnée à moi, sans le dernier effet de mon extravagance, et que le même accident, qui m'avoit fait tuer mon meilleur ami,

me faisoit perdre ma maîtresse, et la contraignoit à se rendre malheureuse pour le reste de sa vie.

Je demandai à celui qui m'avoit apporté cette lettre où étoit Belasire; il me dit qu'il l'avoit conduite dans un monastère de religieuses fort austères, qui étoient venues de France depuis peu; qu'en y entrant, elle lui avoit donné une lettre pour son père, et une autre pour moi. Je courus à ce monastère; je demandai à la voir, mais inutilement. Je trouvai le comte de Guevarre qui en sortoit; toute son autorité et toutes ses prières avoient été inutiles pour la faire changer de résolution. Elle prit l'habit quelque temps après. Pendant l'année qu'elle pouvoit encore sortir, son père et moi fîmes tous nos efforts pour l'y obliger. Je ne voulus point quitter la Navarre, comme j'en avois formé le dessein, que je n'eusse entièrement perdu l'espérance de revoir Belasire; mais, le jour que je sus qu'elle étoit engagée pour jamais, je partis sans rien dire. Mon père étoit mort, et je n'avois personne qui me pût retenir. Je m'en vins en Catalogne, dans le dessein de m'embarquer, et d'aller finir mes jours dans les déserts de l'Afrique. Je couchai par hasard dans cette maison; elle me plut; je la trouvai solitaire, et telle que je la pouvois désisirer; je l'achetai. J'y mène depuis cinq ans une

vie aussi triste que doit faire un homme qui a tué son ami, qui a rendu malheureuse la plus estimable personne du monde, et qui a perdu, par sa faute, le plaisir de passer sa vie avec elle. Croirez-vous encore, seigneur, que vos malheurs soient comparables aux miens?

Alphonse se tut à ces mots, et il parut si accablé de tristesse, par le renouvellement de douleur que lui apportoit le souvenir de ses malheurs, que Consalve crut plusieurs fois qu'il alloit expirer. Il lui dit tout ce qu'il crut capable de lui donner quelque consolation; mais il ne put s'empêcher d'avouer en lui-même que les malheurs qu'il venoit d'entendre, pouvoient au moins entrer en comparaison avec ceux qu'il avoit soufferts.

Cependant la douleur qu'il sentoit de la perte de Zayde, augmentoit tous les jours : il dit à Alphonse qu'il vouloit sortir d'Espagne, et aller servir l'empereur dans la guerre qu'il avoit contre les Sarrasins, qui, s'étant rendus maîtres de la Sicile, faisoient de continuelles courses en Italie. Alphonse fut sensiblement touché de cette résolution ; il fit tous ses efforts pour l'en détourner ; mais ses efforts furent inutiles.

L'inquiétude que donne l'amour, ne pouvoit laisser Consalve dans cette solitude, et il étoit

pressé d'en sortir, par une secrète espérance, qu'il ne connoissoit pas lui-même, de pouvoir retrouver Zayde. Il résolut donc de partir et de quitter Alphonse : il n'y eut jamais une plus triste séparation; ils parlèrent de tous les malheurs de leur vie; ils y ajoutèrent celui de ne se plus voir; et, après s'être promis de se donner de leurs nouvelles, Alphonse demeura dans sa solitude, et Consalve s'en alla coucher à Tortose.

Il se logea près d'une maison dont les jardins faisoient une des plus grandes beautés de la ville; il se promena tout le soir, et même pendant une partie de la nuit, sur les bords de l'Èbre. S'étant lassé de se promener, il s'assit au pied d'une terrasse de ces beaux jardins : elle étoit si basse, qu'il entendit parler des personnes qui s'y promenoient. Ce bruit ne le détourna pas d'abord de sa rêverie; mais enfin il en fut détourné par un son de voix qui lui parut semblable à celui de Zayde, et qui lui donna, malgré lui, de l'attention et de la curiosité. Il se leva, pour être plus proche du haut de la terrasse : d'abord il n'entendit rien, parce que l'allée, où se promenoient ces personnes, finissoit au bord de la terrasse où il étoit, et que, lorsqu'elles étoient à ce bord, elles retournoient sur leurs pas, et s'éloignoient de lui. Il demeura au même lieu, pour voir si

elles ne reviendroient point. Elles revinrent comme il l'avoit espéré, et il entendit cette même voix qui l'avoit surpris. Il y a trop d'opposition, disoit-elle, dans les choses qui pourroient faire mon bonheur. Je ne puis espérer d'être heureuse; mais je serois moins à plaindre, si j'avois pu lui faire connoître mes sentimens, et si j'étois assurée des siens. Après ces paroles, Consalve n'en entendit plus de bien distinctes, parce que celle qui parloit commençoit à s'éloigner. Elle revint une seconde fois, parlant encore. Il est vrai, disoit-elle, que le pouvoir des premières inclinations peut excuser celle que j'ai laissée naître dans mon cœur; mais quel bizarre effet du hasard, s'il arrive que cette inclination, qui semble s'accorder avec ma destinée, ne serve peut-être quelque jour qu'à me la faire suivre avec douleur! Ce fut tout ce que Consalve put entendre. La grande ressemblance de cette voix avec celle de Zayde lui causa de l'étonnement, et peut-être auroit-il soupçonné que c'étoit elle-même, si cette personne n'eût parlé espagnol. Quoiqu'il eût trouvé quelque chose d'étranger dans l'accent, il n'y fit aucune réflexion, parce qu'il étoit dans une extrémité de l'Espagne où l'on ne parle pas comme en Castille: il eut seulement pitié de celle qui avoit parlé, et ses paroles lui firent ju-

ger qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans sa fortune.

Le lendemain, il partit de Tortose pour s'aller embarquer. Après avoir marché quelque temps, il vit au milieu de l'Èbre une barque fort ornée, couverte d'un pavillon magnifique, relevé de tous les côtés, et dessous, plusieurs femmes, parmi lesquelles il reconnut Zayde : elle étoit debout, comme pour mieux voir la beauté de la rivière ; il paroissoit néanmoins qu'elle rêvoit profondément. Il faudroit, comme Consalve, avoit perdu une maîtresse, sans espérance de la revoir, pour pouvoir exprimer ce qu'il sentit en revoyant Zayde. Sa surprise et sa joie furent si grandes, qu'il ne savoit où il étoit, ni ce qu'il voyoit : il la regardoit attentivement, et, reconnoissant tous ses traits, il craignoit de se méprendre. Il ne pouvoit s'imaginer que cette personne, dont il se croyoit séparé par tant de mers, ne le fût que par une rivière. Il vouloit pourtant aller à elle ; il vouloit lui parler ; il vouloit qu'elle le vît ; il craignoit de lui déplaire, et n'osoit se faire remarquer, ni témoigner sa joie devant ceux qui étoient avec elle. Un bonheur si imprévu, et tant de pensées différentes ne lui laissoient pas la liberté de prendre une résolution ; mais enfin, après s'être un peu remis, et s'être assuré qu'il

ne se trompoit pas, il se détermina à ne se point faire connoître à Zayde, et à suivre sa barque jusqu'au port. Il espéra d'y trouver quelque moyen de lui parler en particulier; il crut qu'il apprendroit le lieu de sa naissance, et celui où elle alloit; il s'imagina même qu'il pourroit juger, en voyant ceux qui étoient dans la barque, si ce rival, à qui il croyoit ressembler, étoit avec elle; enfin, il pensa qu'il alloit sortir de toutes ses incertitudes, et qu'il pourroit au moins témoigner à Zayde l'amour qu'il avoit pour elle. Il eût bien souhaité que ses yeux eussent été tournés de son côté; mais elle rêvoit si profondément, que ses regards demeuroient toujours attachés sur la rivière. Au milieu de sa joie, il se souvint de la personne qu'il avoit entendue dans le jardin de Tortose; et, quoiqu'elle eût parlé espagnol, l'accent étranger qu'il avoit remarqué, et la vue de Zayde si près de ce même lieu, lui firent croire que ce pouvoit être elle-même. Cette pensée troubla le plaisir qu'il avoit de la revoir; il se souvint de ce qu'il lui avoit ouï dire d'une première inclination; et, quelque disposition qu'on ait à se flatter, il étoit trop persuadé que Zayde avoit pleuré un amant qu'elle aimoit, pour croire qu'il pût prendre part à cette première inclination; mais les autres paroles qu'elle avoit dites, et qu'il

avoit retenues, lui laissoient de l'espérance. Il s'imaginoit qu'il n'étoit pas impossible qu'il y eût quelque chose d'avantageux pour lui; il revint ensuite à douter que ce fût Zayde qu'il eût entendue, et il trouvoit peu d'apparence qu'elle eût appris l'espagnol en si peu de temps.

Le trouble que lui causoient ces incertitudes se dissipa; il s'abandonna enfin à la joie d'avoir retrouvé Zayde; et, sans penser davantage s'il étoit aimé, ou s'il ne l'étoit pas, il pensa seulement au plaisir qu'il alloit avoir d'être encore regardé par ses beaux yeux. Cependant il marchoit toujours le long de la rivière, en suivant la barque; et, quoiqu'il allât assez vîte, des gens à cheval qui venoient derrière lui, le passèrent. Il se détourna de quelques pas, pour empêcher qu'ils ne le vissent; mais, comme il y en avoit un qui venoit seul un peu après les autres, la curiosité d'apprendre quelque chose de Zayde lui fit oublier le soin de ne se pas faire voir, et il demanda à ce cavalier s'il ne savoit point qui étoient ces personnes qu'il voyoit dans cette barque. Ce sont, lui répondit-il, des personnes considérables parmi les Maures qui sont à Tortose, il y a déjà quelques jours, et qui s'en vont prendre un grand vaisseau pour s'en retourner en leur pays. En parlant ainsi, il regarda Consalve avec beaucoup

d'attention, et prit le galop pour rejoindre ses compagnons. Consalve demeura fort surpris de ce qu'il venoit d'apprendre, et il ne douta plus, puisque Zayde avoit couché à Tortose, que ce ne fût elle-même qu'il avoit entendue parler dans ce jardin. Un tour que la rivière faisoit en cet endroit, et un chemin escarpé qui se trouva sur le bord, lui firent perdre la vue de Zayde. Dans ce moment, tous ces hommes à cheval, qui l'avoient passé, revinrent à lui. Il ne douta point alors qu'ils ne l'eussent reconnu : il voulut se détourner ; mais ils l'environnèrent d'une manière qui lui fit voir qu'il ne pouvoit les éviter. Il reconnut celui qui étoit à leur tête, pour Oliban, un des principaux officiers de la garde du prince de Léon, et il eut une douleur sensible de voir qu'il le reconnoissoit aussi. Sa douleur augmenta de beaucoup, lorsque cet officier lui dit qu'il y avoit plusieurs jours qu'il le cherchoit, et qu'il avoit ordre du prince de le conduire à la cour. Quoi ! s'écria Consalve, le prince n'est pas content du traitement qu'il m'a fait ; il veut encore m'ôter la liberté ! C'est le seul bien qui me reste, et je périrai plutôt que de souffrir qu'on me le ravisse. A ces mots, il mit l'épée à la main, et, sans considérer le nombre de ceux qui l'environnoient, il les attaqua avec une valeur si ex-

traordinaire, que deux ou trois étoient déjà hors de combat, avant qu'il leur eût donné le loisir de se reconnoître. Oliban commanda aux gardes de ne penser qu'à l'arrêter, et de conserver sa vie. Ils lui obéissoient avec peine, et Consalve fondoit sur eux avec tant de furie, qu'ils ne pouvoient plus se défendre sans l'attaquer. Enfin, leur chef, étonné des actions incroyables de Consalve, et craignant de ne pouvoir exécuter l'ordre du prince de Léon, mit pied à terre, et tua d'un coup d'épée le cheval de Consalve. Ce cheval, en tombant, embarrassa tellement son maître dans sa chute, qu'il lui fut impossible de se dégager : son épée se rompit; tous ceux qui l'attaquoient l'environnèrent, et Oliban lui représenta avec beaucoup de civilité le grand nombre qu'ils étoient contre lui seul, et l'impossibilité de ne pas obéir. Consalve ne le voyoit que trop; mais il trouvoit un si grand malheur d'être conduit à Léon, qu'il ne pouvoit s'y résoudre. Zayde, qu'il venoit de quitter, et qu'il alloit perdre, mettoit le comble à son désespoir; et il parut dans un si étrange état, que l'officier de dom Garcie s'imagina que la pensée des mauvais traitemens qu'il attendoit de ce prince, lui donnoit cette grande répugnance à l'aller trouver. Il faut, seigneur, lui dit-il, que vous ignoriez ce

qui s'est passé à Léon depuis quelque temps, pour craindre, autant que vous le faites, d'y retourner. J'ignore toutes choses, répondit Consalve; je sais seulement que vous me feriez plus de plaisir de m'ôter la vie, que de me conduire au prince de Léon. Je vous en dirois davantage, répliqua Oliban, si ce prince ne me l'avoit expressément défendu; mais je me contente de vous assurer que vous n'avez rien à craindre. J'espère, répondit Consalve, que la douleur d'être conduit à Léon m'empêchera d'y arriver en état de satisfaire la cruauté de dom Garcie. Comme il achevoit ces paroles, il revit la barque de Zayde; mais il ne vit plus son visage : elle étoit assise et tournée du côté opposé au sien. Quelle destinée que la mienne, dit-il en lui-même! Je perds Zayde dans le même moment que je la retrouve. Quand je la voyois, et que je lui parlois dans la maison d'Alphonse, elle ne pouvoit m'entendre; lorsque je l'ai rencontrée à Tortose, et que j'en pouvois être entendu, je ne l'ai pas reconnue; maintenant que je la vois, que je la reconnois, et qu'elle pourroit m'entendre, je ne saurois lui parler, et je n'espère plus de la revoir. Il demeura quelque temps dans ces diverses pensées, puis tout à coup se tournant vers ceux qui le conduisoient : Je ne crois pas, leur

dit-il, que vous craigniez que je puisse vous échapper; je vous demande la grâce de me laisser approcher du bord de la rivière, pour parler pendant quelques momens à des personnes que je vois dans cette barque. Je suis très-fâché, lui répondit Oliban, d'avoir des ordres contraires à ce que vous désirez; mais il m'est défendu de vous laisser parler à qui que ce soit, et vous me permettrez d'exécuter ce qui m'a été ordonné. Consalve sentit si vivement ce refus, que cet officier, qui remarqua la violence de ses sentimens, et qui craignit qu'il n'appelât à son secours ceux qui étoient dans la barque, ordonna à ses gens de l'éloigner de la rivière. Ils s'en éloignèrent à l'heure même, et conduisirent Consalve au lieu le plus commode pour passer la nuit. Le lendemain, ils prirent le chemin de Léon, et marchèrent avec tant de diligence, qu'ils y arrivèrent en peu de jours. Oliban envoya un des siens avertir le prince de leur arrivée, et attendit son retour à deux cents pas de la ville. Celui qu'il avoit envoyé apporta l'ordre de conduire Consalsalve dans le palais par un chemin détourné, et de le faire entrer dans le cabinet de dom Garcie. Consalve étoit si affligé, qu'il se laissoit conduire, sans demander seulement en quel lieu on le vouloit mener.

Lorsque Consalve se trouva dans le palais de Léon, la vue d'un lieu où il avoit été si heureux, lui redonna les idées de sa fortune, et renouvela sa haine pour dom Garcie. La douleur d'avoir perdu Zayde céda pour quelques momens aux sentimens impétueux de la colère, et il ne fut occupé que du désir de faire connoître à ce prince qu'il méprisoit tous les mauvais traitemens qu'il pouvoit recevoir de lui.

Comme il étoit dans ces pensées, il vit entrer Hermenesilde suivie seulement du prince de Léon. La vue de ces deux personnes ensemble, dans un lieu si particulier et au milieu de la nuit, lui causa une telle surprise, qu'il lui fut impossible de la cacher. Il recula quelques pas, et son étonnement fit si bien voir sur son visage toutes les pensées qui se présentoient en foule à son imagination, que dom Garcie, prenant la parole, lui dit : Ne me trompé-je point, mon cher Consalve? ne sauriez-vous point encore les changemens qui sont arrivés dans cette cour, et douteriez-vous que je ne fusse légitime possesseur d'Hermenesilde? Je le suis, ajouta-t-il, et il ne manque rien à mon bonheur, si non que vous y consentiez, et que vous en soyez le témoin. Il l'embrassa en disant ces paroles; Hermenesilde fit la même chose, et l'un et l'autre le prièrent

de leur pardonner les malheurs qu'ils lui avoient causés. C'est à moi, dit Consalve, en se jetant aux pieds du prince, c'est à moi à vous demander pardon d'avoir laissé paroître des soupçons, dont j'avoue que je n'ai pu me défendre; mais j'espère que vous accorderez ce pardon au premier mouvement d'une surprise si extraordinaire, et au peu d'apparence que je voyois à l'honneur que vous avez fait à ma sœur. Vous pouviez tout espérer de sa beauté et de mon amour, répliqua dom Garcie, et je vous conjure d'oublier ce qu'elle a fait, sans votre aveu, pour un prince dont elle connoissoit les sentimens. Le succès, seigneur, a si bien justifié sa conduite, répondit Consalve, que c'est à elle à se plaindre de l'obstacle que je voulois apporter à son bonheur.

Après ces paroles, dom Garcie dit à Hermenesilde, qu'il étoit déjà si tard, qu'elle seroit peut-être bien aise de se retirer, et qu'il seroit bien aise aussi de demeurer encore quelques momens avec Consalve.

Lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa avec beaucoup de témoignages d'amitié. Je n'oserois espérer, lui dit-il, que vous oubliiez les choses passées; je vous conjure seulement de vous souvenir de l'amitié qui a été entre nous, et de penser

que je n'ai manqué à celle que je vous devois, que par une passion qui ôte la raison à ceux qui en sont possédés. Je suis si surpris, seigneur, repartit Consalve, que je ne puis vous répondre; je doute de ce que je vois, et je ne puis croire que je sois assez heureux pour retrouver en vous cette même bonté que j'y ai vue autrefois. Mais, seigneur, permettez-moi de vous demander à qui je dois cet heureux retour. Vous me demandez bien des choses, répondit le prince; et, bien que j'eusse besoin d'un plus long temps pour vous les apprendre, je vous les dirai en peu de paroles, et je ne veux pas retarder d'un moment ce qui peut servir à me justifier auprès de vous.

Alors il voulut lui raconter le commencement de sa passion pour Hermenesilde, et la part qu'y avoit eue dom Ramire; mais, pour lui en épargner la peine, Consalve lui dit qu'il avoit appris tout ce qui s'étoit passé jusqu'au jour qu'il étoit parti de Léon, et qu'il ne lui restoit à savoir que ce qui étoit arrivé depuis son départ.

HISTOIRE DE DOM GARCIE ET D'HERMENESILDE.

Vous partîtes sans doute, reprit dom Garcie, sur la connoissance que vous eûtes que j'avois eu la foiblesse de consentir à votre éloigne-

ment; et la méprise que fit Nugna Bella de vous envoyer une lettre qu'elle écrivoit à dom Ramire, vous apprit ce qu'on vous avoit caché avec tant de soin. Dom Ramire reçut la lettre qui s'adressoit à vous, et ne douta point que vous n'eussiez reçu celle qui s'adressoit à lui. Il en fut extrêmement troublé; je ne le fus pas moins : nos fautes étoient communes, quoiqu'elles fussent différentes. Votre départ lui donna de la joie; j'en eus aussi d'abord : mais, quand je fis réflexion à l'état où vous étiez, quand je considérai que j'en étois la cause, je pensai mourir de douleur. Je trouvois que j'avois perdu la raison de vous avoir caché si soigneusement l'amour que j'avois pour Hermenesilde; il me sembloit que les sentimens que j'avois pour elle, étoient d'une nature à n'être pas désapprouvés : j'eus plusieurs fois envie de faire courir après vous, et je l'aurois fait, si j'eusse été le seul coupable; mais l'intérêtde Nugna Bella et de dom Ramire étoit un obstacle invincible à votre retour. Je leur cachai mes sentimens, et j'essayai, autant qu'il me fut possible, de vous oublier. Votre éloignement fit beaucoup de bruit, et chacun en parla selon son caprice. Sitôt que je ne fus plus retenu par vos conseils, et que je suivis ceux de dom Ramire, qui souhaitoit, pour son intérêt, de me voir de l'autorité, je me brouil-

lai entièrement avec le roi, et il connut alors qu'il s'étoit trompé, quand il avoit cru que vous me portiez à faire les choses qui lui étoient désagréables. Notre mésintelligence éclata; les soins de la reine ma mère furent inutiles, et les choses vinrent à un tel point, que l'on ne douta plus que je n'eusse dessein de former un parti. Je ne crois pas néanmoins que j'en eusse pris la résolution, si le comte, votre père, qui sut, par des personnes qu'il avoit mises auprès de sa fille, l'amour que j'avois pour elle, ne m'eût fait dire que, si je voulois l'épouser, il m'offroit une armée considérable, des places, de l'argent, et enfin tout ce qui m'étoit nécessaire pour obliger le roi à me faire part de sa couronne. Vous savez ce que les passions peuvent sur moi, et à quel point l'amour et l'ambition régnoient dans mon âme. L'une et l'autre étoient satisfaites par les offres qu'on me faisoit; ma vertu étoit trop foible pour y résister, et je ne vous avois plus pour la soutenir. J'acceptai ces offres avec joie; mais, avant que de m'engager entièrement, je voulus savoir qui entroit dans ce parti dont je me faisois le chef. J'appris qu'il y avoit plusieurs personnes considérables, entr'autres, le père de Nugna Bella, un des comtes de Castille, et je trouvai que Nugnez Fernando et lui demandoient que je les

reconnusse pour souverains. Cette proposition me surprit, et j'eus quelque honte de faire une chose si préjudiciable à l'état, par une impatience précipitée de régner : mais dom Ramire aida, pour son intérêt, à me déterminer. Il promit à ceux qui traitoient pour les comtes de Castille, de me porter à faire ce qu'ils désiroient, pourvu qu'on lui promît de lui donner Nugna Bella. Il m'engagea à la demander ; je le fis avec joie : on me l'accorda, et notre traité fut conclu en peu de temps. Je ne pus me résoudre à attendre la fin de la guerre pour être possesseur d'Hermenesilde, et je fis dire à Nugnez Fernando que j'étois résolu d'enlever sa fille en me retirant de la cour. Il y consentit, et il ne me resta plus qu'à trouver les moyens de cet enlèvement. Dom Ramire y avoit le même intérêt que moi, parce que Diégo Porcellos trouvoit bon qu'on enlevât Nugna Bella avec Hermenesilde. Nous résolûmes de prendre un jour que la reine iroit se promener hors de la ville, d'obliger celui qui conduiroit le chariot où seroient Nugna Bella et Hermenesilde à s'éloigner de celui de la reine, de les enlever, et de les mener à Palence qui étoit en ma disposition, et où Nugnez Fernando devoit se trouver.

Tout ce que je viens de vous dire, s'exécuta

plus heureusement que nous ne l'avions espéré. J'épousai Hermenesilde dès le soir même que nous fûmes arrivés ; la bienséance et mon amour le vouloient ainsi, et je le devois faire pour engager entièrement le comte de Castille dans mes intérêts. Au milieu de la joie que nous avions l'un et l'autre, nous parlâmes de vous avec beaucoup de douleur. Je lui avouai ce qui avoit causé votre éloignement ; nous plaignîmes ensemble le malheur où nous étions de ne savoir en quel lieu du monde vous étiez allé. Je ne pouvois me consoler de votre perte, et je regardois dom Ramire avec horreur, comme la cause de ma faute. Son mariage fut retardé, parce que Nugna Bella voulut qu'on attendît Diégo Porcellos, qui étoit demeuré en Castille pour rassembler les troupes qu'on avoit levées.

Cependant la plus grande partie du royaume se déclara pour moi. Le roi ne laissa pas d'avoir une armée considérable, et de s'opposer à la mienne : il y eut plusieurs combats; et, dans l'un des premiers, dom Ramire fut tué sur la place. Nugna Bella en fut très-affligée : votre sœur fut témoin de son affliction, et prit le soin de la consoler. Je fis en moins de deux mois des progrès si considérables, que la reine ma mère, connoissant qu'il étoit impossible de me résister, porta

le roi à un accommodement, et lui en fit voir la nécessité. Elle avança vers le lieu où j'étois ; elle me dit que le roi étoit résolu de chercher du repos ; qu'il se démettroit de la couronne en ma faveur, et qu'il se réserveroit seulement la souveraineté de Zamora, pour y finir ses jours, et celle d'Oviedo, pour la donner à mon frère. Il eût été difficile de refuser des offres si avantageuses ; je les acceptai : on fit tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de ce traité. Je vins à Léon, je vis le roi ; il se démit de sa couronne, et partit le même jour pour s'en aller à Zamora.

Permettez-moi, seigneur, interrompit Consalve, de vous faire voir mon étonnement. Attendez encore, reprit dom Garcie, que je vous aie appris ce qui regarde Nugna Bella. Je ne sais si ce que je vais vous dire vous donnera de la joie ou de la douleur ; car j'ignore quels sentimens vous conservez pour elle. Ceux de l'indifférence, seigneur, répondit Consalve. Vous m'écouterez donc sans peine, répliqua le roi. Incontinent après la paix, elle vint à Léon avec la reine : il me parut qu'elle souhaitoit votre retour ; je lui parlai de vous, et je lui vis de violens repentirs de l'infidélité qu'elle vous avoit faite. Nous résolûmes de vous faire chercher, quoiqu'il fût assez difficile, ne sachant en quel endroit du monde

vous étiez allé. Elle me dit que, si quelqu'un le pouvoit savoir, c'étoit dom Olmond. Je l'envoyai chercher à l'heure même; je le conjurai de m'apprendre de vos nouvelles : il me répondit que, depuis mon mariage et la mort de dom Ramire, il avoit eu plusieurs fois la pensée de me parler de vous, jugeant bien que les raisons qui avoient causé votre éloignement avoient cessé; mais qu'ignorant où vous étiez, il avoit cru que c'étoit une chose inutile; qu'enfin il venoit de recevoir une de vos lettres; que vous ne lui mandiez point le lieu de votre séjour, mais que vous le priiez de vous écrire à Tarragone, ce qui lui faisoit juger que vous n'étiez pas hors de l'Espagne. Je fis partir à l'heure même plusieurs officiers de mes gardes, pour vous aller chercher. J'avois jugé, par la lettre que vous aviez écrite à dom Olmond, que vous ignoriez les changemens qui étoient arrivés : je leur donnai ordre de ne rien dire de l'état de la cour et de mes sentimens, et j'imaginai un plaisir extrême à vous apprendre l'un et l'autre. Quelques jours après, dom Olmond partit aussi, pour vous aller chercher, et il crut qu'il vous trouveroit plutôt que ceux que j'y avois déjà envoyés. Nugna Bella me parut touchée d'une grande joie, par l'espérance de vous revoir : mais son père, que j'avois re-

connu pour souverain, aussi bien que le vôtre, envoya demander à la reine la permission de la rappeler auprès de lui. Quelque douleur qu'elles eussent de cette séparation, Nugna Bella ne put l'éviter; elle partit; et, sitôt qu'elle fut arrivée en Castille, son père la maria, contre son gré, à un prince allemand, que la dévotion avoit attiré en Espagne. Il a cru voir dans cet étranger un mérite extraordinaire, et l'a choisi pour lui donner sa fille : peut-être a-t-il de la valeur et de la sagesse ; mais son humeur et sa personne ne sont pas agréables, et Nugna Bella est très-malheureuse.

Voilà, dit le roi en finissant son discours, ce ce qui s'est passé depuis votre éloignement ; si vous n'aimez plus Nugna Bella, et que vous conserviez encore pour moi les mêmes sentimens d'amitié qui nous lioient si étroitement, je n'ai rien à souhaiter, puisque vous serez aussi heureux que vous l'avez été, et que je le serai entièrement par le retour de votre amitié. Je suis confus, seigneur, de toutes vos bontés, répondit Consalve ; je crains de ne vous pas faire assez paroître ma reconnoissance et ma joie ; mais l'habitude que mes malheurs et la solitude m'ont donnée à la tristesse, m'en laisse encore une impression qui cache les sentimens de mon cœur.

Après ces paroles, dom Garcie se retira, et l'on conduisit Consalve dans un appartement qu'on lui avoit préparé dans le palais. Lorsqu'il se vit seul, et qu'il fit réflexion sur le peu de joie que lui donnoit un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-il point de s'être si entièrement abandonné à l'amour!

C'est vous seule, Zayde, dit-il, qui m'empêchez de jouir du retour de ma fortune, et d'une fortune encore au-dessus de celle que j'avois perdue. Mon père est souverain, ma sœur est reine, et je suis vengé de tous ceux qui m'avoient trahi. Cependant je suis malheureux, et je rachèterois de tous les avantages que je possède, l'occasion que j'ai perdue de vous suivre et de vous revoir.

Le lendemain, toute la cour sut le retour de Consalve. Le roi ne pouvoit se lasser de faire voir l'amitié qu'il avoit pour lui, et il prenoit soin d'en donner des témoignages publics, pour réparer, en quelque sorte, les choses qui s'étoient passées. Une si éclatante faveur ne consoloit point cet amant de la perte de Zayde; il n'étoit pas en son pouvoir de cacher son affliction. Le roi s'en aperçut, et le pressa si fortement de lui en avouer la cause, que Consalve ne put s'en défendre. Après lui avoir raconté sa passion pour Zay-

de, et tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de Léon : Voilà, seigneur, lui dit-il, comme j'ai été puni d'avoir osé soutenir, contre vous, qu'on ne devoit aimer qu'après une longue connoissance. J'ai été trompé par une personne que je croyois connoître ; cette expérience ne m'a pu défendre contre Zayde, que je ne connoissois pas, que je ne connois point encore, et qui cependant trouble l'heureux état où vous me mettez. Le roi étoit trop sensible à l'amour, et trop sensible à ce qui regardoit Consalve, pour n'être pas touché de son malheur. Il examina avec lui ce qu'on pouvoit faire pour apprendre des nouvelles de Zayde. Ils résolurent d'envoyer à Tortose, dans cette maison où il l'avoit entendue parler, pour tâcher au moins de s'instruire de sa patrie, et du lieu où elle étoit allée. Consalve, qui avoit dessein de faire savoir à Alphonse tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'il étoit sorti de la solitude, se servit de cette occasion pour lui écrire, et pour lui renouveler les assurances de son amitié.

Cependant les Maures avoient profité des désordres du royaume de Léon ; ils avoient surpris plusieurs villes, et continuoient encore à étendre leurs limites, sans avoir néanmoins déclaré la guerre. Dom Garcie, poussé par son ambition

naturelle, et se trouvant fortifié par la valeur de Consalve, résolut d'entrer dans leur pays, et de reprendre tout ce qu'ils avoient usurpé. Dom Ordogno, son frère, se joignit à lui, et ils mirent une puissante armée en campagne; Consalve en fut le général. Il fit en peu de temps des progrès considérables; il prit des villes, il eut l'avantage en plusieurs combats, et enfin il assiégea Talavera, qui étoit une place importante par sa situation et par sa grandeur. Abderame, roi de Cordoue, successeur d'Abdala, vint lui-même s'opposer au roi de Léon. Il s'approcha de Talavera, dans l'espérance d'en faire lever le siége. Dom Garcie, avec le prince Ordogno, son frère, prit la plus grande partie de l'armée pour l'aller combattre, et laissa Consalve avec le reste, pour continuer le siége. Consalve s'en chargea avec joie; et l'assurance d'y réussir ou d'y trouver la mort, ne lui laissa pas appréhender de mauvais succès. Il n'avoit point eu de nouvelles de Zayde; il étoit plus tourmenté que jamais de la passion qu'il avoit pour elle, et du désir de la revoir; de sorte qu'au milieu de sa fortune et de sa gloire, il n'envisageoit qu'une vie si désagréable, qu'il couroit avec ardeur aux occasions de la finir. Le roi marcha contre Abderame; il le trouva campé dans un poste avantageux, à une jour-

née de Talavera. Quelques jours se passèrent sans qu'ils en vinssent aux mains : les Maures ne vouloient pas sortir de leur poste, et dom Garcie se trouvoit trop foible pour les y attaquer. Cependant Consalve jugea qu'il étoit impossible de continuer le siége, parce que, n'ayant pas assez de troupes pour enfermer toute la place, il y entroit du secours toutes les nuits, et que ce secours pouvoit enfin mettre les assiégés en état de faire des sorties qu'il ne pourroit soutenir. Comme il avoit déjà fait une brèche considérable, il résolut de hasarder un assaut général, et d'essayer, par une action si hardie, de réussir dans une chose qu'il croyoit désespérée. Il exécuta ce qu'il avoit résolu, et, après avoir donné tous les ordres nécessaires, il attaqua la ville avant que le jour parût, mais avec tant de courage et d'espérance de vaincre, qu'il inspira ces mêmes sentimens aux soldats. Ils firent des actions incroyables; et enfin, en moins de deux heures, Consalve se rendit maître de Talavera. Il fit tous ses efforts pour empêcher le pillage; mais il étoit impossible d'arrêter des troupes qui avoient été animées par l'espérance du butin.

Comme il alloit lui-même par la ville pour prévenir le désordre, il vit un homme qui se défendoit seul contre plusieurs autres avec une va-

leur admirable, et qui, en se retirant, tâchoit de gagner un château qui ne s'étoit pas encore rendu. Ceux qui attaquoient cet homme le pressoient si vivement, qu'ils l'alloient percer de plusieurs coups, si Consalve ne se fût jeté au milieu d'eux, et ne leur eût commandé de se retirer. Il leur fit honte de l'action qu'ils vouloient faire : ils s'en excusèrent, en lui disant que celui qu'ils attaquoient étoit le prince Zulema, qui venoit de tuer un nombre infini des leurs, et qui vouloit se jeter dans le château. Ce nom étoit trop célèbre, par la grandeur de ce prince, et par le commandement général qu'il avoit dans les armées des Maures, pour n'être pas connu de Consalve. Il s'avança vers lui; et ce vaillant homme, voyant bien qu'il ne pouvoit plus se défendre, rendit son épée avec un air si noble et si hardi, que Consalve ne douta point qu'il ne fût digne de la grande réputation qu'il avoit acquise. Il le donna en garde à des officiers qui le suivoient, et marcha vers ce château pour le sommer de se rendre. Il promit la vie à ceux qui étoient dedans; on lui en ouvrit les portes : il apprit, en y entrant, qu'il y avoit beaucoup de dames arabes qui s'y étoient retirées. On le conduisit au lieu où elles étoient; il entra dans un appartement superbe, orné avec toute la politesse des Mau-

res. Plusieurs dames, à demi-couchées sur des carreaux, ne faisoient voir que par un triste silence la douleur qu'elles avoient d'être captives. Elles étoient un peu éloignées, comme par respect, d'une personne magnifiquement habillée et assise sur un lit de repos. Sa tête étoit appuyée sur une de ses mains, de l'autre elle essuyoit ses larmes, et cachoit son visage, comme si elle eût voulu retarder de quelques momens la vue de ses ennemis. Enfin, au bruit que firent ceux dont Consalve étoit suivi, elle se tourna, et il reconnut Zayde, mais plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue, malgré la douleur et le trouble qui paroissoient sur son visage. Consalve fut si supris, qu'il parut plus troublé que Zayde; et Zayde sembla se rassurer, et perdre une partie de ses craintes à la vue de Consalve. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre; et, prenant tous deux la parole, Consalve se servit de la langue grecque, pour lui demander pardon de paroître devant elle comme un ennemi, dans le même moment que Zayde lui disoit en espagnol, qu'elle ne craignoit plus les malheurs qu'elle avoit appréhendés, et que ce ne seroit pas le premier péril dont il l'auroit garantie. Ils furent si étonnés de s'entendre parler chacun leur langue naturelle, et ils sentirent si vivement les raisons qui les avoient obligés de

les apprendre, qu'ils en rougirent, et demeurèrent quelque temps dans un profond silence. Enfin, Consalve reprit la parole, et continuant de se servir de la langue grecque : Je ne sais, madame, lui dit-il, si j'ai eu raison de souhaiter, autant que je l'ai fait, que vous me pussiez entendre ; peut-être n'en serai-je pas moins malheureux ; mais, quoi qu'il puisse m'arriver, puisque j'ai la joie de vous revoir, après en avoir tant de fois perdu l'espérance, je ne me plaindrai plus de ma fortune. Zayde parut embarrassée de ce que lui disoit Consalve, et, arrêtant sur lui ses beaux yeux, où il ne paroissoit néanmoins que de la tristesse : Je ne sais encore, lui dit-elle en sa langue, ne voulant plus lui parler espagnol, si mon père a pu échapper des périls où il s'est exposé dans cette journée ; vous me permettrez bien de m'informer de lui, avant de satisfaire à votre demande. Consalve interrogea ceux qui étoient près de lui, pour savoir ce qu'elle désiroit : il eut le plaisir d'apprendre que ce prince, à qui il venoit de sauver la vie, étoit le père de Zayde, et elle parut avoir beaucoup de joie de savoir par quel bonheur son père avoit été garanti de la mort. Ensuite Consalve fut obligé de faire des civilités à toutes les autres dames qui étoient dans le château : il fut fort surpris d'y

trouver dom Olmond, dont on n'avoit point eu de nouvelles depuis qu'il étoit parti de Léon pour le chercher. Après avoir satisfait à ce qu'il devoit à un ami si fidèle, il revint dans le lieu où étoit Zayde. Comme il commençoit à lui parler, on le vint avertir que le désordre étoit si grand dans la ville, que sa présence seule pouvoit l'arrêter. Il fut contraint d'aller où son devoir l'appeloit. Il donna tous les ordres qu'il jugea nécessaires pour appaiser le tumulte que faisoient naître l'avarice des soldats et la terreur des habitans; ensuite il dépêcha un courrier au roi, pour lui donner avis de la prise de la ville, et revint avec empressement auprès de Zayde. Toutes les dames qui étoient auprès d'elle, s'éloignèrent par hasard : il voulut profiter des momens où il pouvoit l'entretenir; mais, comme il avoit dessein de lui parler de sa passion, il sentit un trouble extraordinaire, et il connut bien que ce n'étoit pas toujours assez de pouvoir être entendu, pour se déterminer à vouloir se faire entendre. Il craignit néanmoins de perdre une occasion qu'il avoit tant souhaitée; et, après avoir admiré quelque temps la bizarrerie de leur aventure, d'avoir été si long-temps ensemble sans se connoître et sans se parler : Nous sommes bien éloignés, dit Zayde, de retomber dans

le même embarras, puisque j'entends la langue espagnole, et que vous entendez la mienne. Je m'étois trouvé si malheureux de ne la pas entendre, répondit Consalve, que je l'ai apprise, sans espérer même qu'elle pût me servir à réparer ce que j'avois souffert de ne la pas savoir. Pour moi, reprit Zayde en rougissant, j'ai appris l'espagnol, parce qu'il est difficile de n'apprendre pas la langue du pays où l'on demeure, et que l'on est dans une peine continuelle, lorsqu'on ne peut se faire entendre. Je vous entendois souvent, madame, répliqua Consalve; et, quoique je ne susse pas votre langue, il y a eu bien des heures où j'aurois pu rendre un compte exact de vos sentimens, et je suis persuadé que vous voyiez encore mieux les miens que je ne voyois les vôtres. Je vous assure, répondit Zayde, que je suis moins habile que vous ne pensez, et que tout ce que j'ai pu juger, c'est que vous aviez quelquefois beaucoup de tristesse. Je vous en disois la cause, répondit Consalve, et je crois que, sans savoir ce que signifioient mes paroles, vous n'avez pas laissé de m'entendre. Ne vous en défendez point, madame; vous m'avez répondu, sans me parler, avec une sévérité dont vous devez être satisfaite; mais, puisque j'ai pu connoître votre indifférence, comment n'auriez-vous pas connu

des sentimens qui paroissent plus aisément que l'indifférence, et qui s'expliquent souvent malgré nous? J'avoue néanmoins que j'ai vu quelquefois vos beaux yeux tournés sur moi d'une manière qui m'auroit donné de la joie, si je n'avois cru devoir ce qu'ils avoient de favorable à la ressemblance de quelqu'autre. Je ne vous désavouerai pas, reprit Zayde, que je n'aie trouvé que vous ressembliez à quelqu'un; mais vous n'auriez pas sujet de vous plaindre, si je vous disois que j'ai souvent souhaité que vous pussiez être celui à qui vous ressemblez. Je ne sais, madame, répondit Consalve, si ce que vous me dites m'est favorable, et je ne puis vous en rendre grâces, si vous ne me l'expliquez mieux. Je vous en ai trop dit pour vous l'expliquer, répliqua Zayde, et mes dernières paroles m'engagent à vous en faire un secret. Je suis bien destiné au malheur de ne vous pas entendre, reprit Consalve, puisque, même en me parlant espagnol, je ne sais ce que vous me dites. Mais, madame, avez-vous la cruauté d'ajouter encore des incertitudes à celles où je vis depuis si long-temps? Il faut que je meure à vos pieds, ou que vous me disiez qui vous avez pleuré dans la solitude d'Alphonse, et qui est celui à qui mon malheur ou mon bonheur veulent que je ressemble. Ma curiosité

ne s'arrêteroit pas sans doute à ces deux choses, si le respect que j'ai pour vous ne la retenoit; mais j'attendrai que le temps et votre bonté me permettent de vous en demander davantage.

Comme Zayde alloit répondre, des dames arabes qui étoient dans le château, demandèrent à parler à Consalve; et il vint ensuite tant d'autres personnes, qu'avec le soin qu'apporta cette princesse à éviter de l'entretenir en particulier, il lui fut impossible d'en retrouver l'occasion.

Il se renferma seul, pour s'abandonner au plaisir d'avoir retrouvé Zayde, et de l'avoir retrouvée dans un lieu dont il étoit le maître; il croyoit même avoir remarqué dans ses yeux quelque joie de le revoir : il étoit bien aise qu'elle eût appris l'espagnol, et elle s'étoit servie de cette langue avec tant de promptitude, sitôt qu'elle l'avoit vu, qu'il se flattoit d'avoir eu quelque part au soin qu'elle avoit eu de l'apprendre. Enfin, la vue de Zayde, et l'espérance de n'en être pas haï, faisoient sentir à Consalve ce qu'un amant, qui n'est pas assuré d'être aimé, peut sentir de plus agréable.

Dom Olmond revint du château, où il l'avoit envoyé pour y faire entrer des troupes, et interrompit tout à coup sa rêverie. Comme il l'avoit

trouvé dans le même lieu que Zayde, il crut qu'il pourroit l'instruire de la naissance et des aventures de cette belle princesse. Il appréhenda néanmoins qu'il n'en fût amoureux; et la crainte de trouver encore un rival en un homme qu'il croyoit son ami, arrêta long-temps sa curiosité; mais il ne put en être le maître; et, après avoir demandé à dom Olmond quelle aventure l'avoit conduit à Talavera, et avoir su qu'il avoit été fait prisonnier en allant le chercher à Tarragone, il lui parla de Zulema, pour lui parler ensuite de Zayde.

Vous savez, lui dit dom Olmond, qu'il est neveu du calife Osman, et qu'il seroit à la place du Caïmadan qui règne aujourd'hui, s'il avoit eu autant de bonheur qu'il mérite d'en avoir. Il tient un rang considérable parmi les Arabes; il est venu en Espagne pour être général des armées du roi de Cordoue, et il y vit avec une grandeur et une dignité dont j'ai été surpris. Je trouvai ici en y arrivant, une cour très-agréable. Bellenie, femme du prince Osmin, frère de Zulema, y étoit alors. Cette princesse n'est pas moins révérée par sa vertu que par sa naissance. Elle avoit avec elle la princesse Félime, sa fille, dont l'esprit et le visage sont pleins de charmes, bien qu'il y ait dans l'un et dans l'autre beau-

coup de langueur et de mélancolie. Vous avez vu l'incomparable beauté de Zayde, et vous pouvez juger quel fut mon étonnement de trouver à Talavera tant de personnes dignes d'admiration. Il est vrai, répondit Consalve, que Zayde est la plus parfaite beauté que j'aie jamais vue, et je ne doute point qu'elle n'ait ici un grand nombre d'amans attachés à elle. Alamir, prince de Tharse, en est passionnément amoureux, répliqua dom Olmond; il a commencé à l'aimer en Chypre, et il en étoit parti avec elle. Zulema fit naufrage aux côtes de Catalogne; il est venu depuis en Espagne, et Alamir est venu à Talavera chercher Zayde.

Les paroles de dom Olmond donnèrent un coup mortel à Consalve; il y trouva la confirmation de ses soupçons, et il vit en un moment que tout ce qu'il s'étoit imaginé étoit véritable. L'espérance de s'être trompé, dont il s'étoit flatté tant de fois, l'abandonna entièrement, et la joie que lui avoit donnée la conversation qu'il venoit d'avoir avec Zayde, ne servit qu'à augmenter sa douleur. Il ne douta plus que les larmes qu'elle avoit répandues chez Alphonse, ne fussent pour Alamir; que ce ne fût à lui à qui il ressembloit, et que ce ne fût par lui qu'elle eût été enlevée des côtes de Catalogne. Ces pensées lui

donnèrent une si cruelle douleur, que dom Olmond crut qu'il étoit malade, et lui en témoigna de l'inquiétude. Consalve ne voulut pas lui apprendre le sujet de son affliction; il trouva de la honte à lui avouer qu'il étoit encore amoureux, après avoir été si maltraité par l'amour : il lui dit que son mal se passeroit bientôt, et il lui demanda s'il avoit vu Alamir, s'il étoit digne de Zayde, et s'il en étoit aimé. Je ne l'ai point vu, reprit dom Olmond; il étoit allé joindre Abderame, avant que l'on m'eût conduit en cette ville. Sa réputation est grande; je ne sais s'il est aimé de Zayde; mais je crois qu'il est difficile qu'elle méprise un prince aussi aimable que j'ai ouï dépeindre Alamir; et il paroît si attaché à elle, qu'il est difficile de croire qu'il en soit entièrement dédaigné. La princesse Félime, avec qui j'ai lié une amitié particulière, malgré la retraite où vivent les personnes de sa nation et de sa naissance, m'a souvent parlé d'Alamir; et, à en juger par ce que elle m'en a dit, on ne peut être ni plus honnête homme, ni plus amoureux. Si Consalve eût suivi ses sentimens, il eût fait encore plusieurs questions à dom Olmond; mais il étoit retenu par la crainte de découvrir ce qu'il lui vouloit cacher. Il lui demanda seulement ce qu'étoit devenue Félime; dom Olmond lui répondit qu'elle avoit

suivi la princesse sa mère à Oropèze, où Osmin commandoit un corps d'armée.

Consalve se retira ensuite, sur le prétexte de chercher du repos; mais ce ne fut en effet que pour être en liberté de s'affliger et de faire réflexion sur l'opiniâtreté de son malheur. Pourquoi ai-je retrouvé Zayde, disoit-il, avant d'apprendre qu'Alamir en est aimé? Si j'en eusse été assuré dans le temps que je l'avois perdue, j'aurois moins souffert de son absence, je me serois moins abandonné à la joie de la revoir, et je ne sentirois pas la cruelle douleur de perdre les espérances qu'elle vient de me donner. Quelle destinée est la mienne, que même la douceur de Zayde ne serve qu'à me rendre malheureux! Pourquoi témoigner qu'elle souffre mon amour, si elle approuve celui d'Alamir? Et que veut dire ce souhait, que je puisse être celui à qui je ressemble?

De pareilles réflexions augmentoient encore sa tristesse; et le jour suivant, qu'il devoit attendre avec tant d'impatience, et qui lui devoit être si agréable, puisqu'il étoit assuré de voir Zayde et de lui parler, lui parut le plus affreux de sa vie, quand il pensa qu'en la voyant il n'auroit rien à espérer que la confirmation de son malheur.

Sur le milieu de la nuit, celui qui étoit allé

porter au roi la nouvelle de la prise de la ville, revint, avec un ordre pour Consalve de partir à l'heure même, et d'aller joindre l'armée avec toute la cavalerie. Dom Garcie savoit que les Maures attendoient un secours considérable; et, quand il eut appris que Consalve avoit emporté Talavera, il crut qu'il falloit profiter de cette victoire, et rassembler toutes ses troupes, pour attaquer les ennemis avant qu'ils fussent fortifiés par ce nouveau secours. Quelque difficulté que Consalve trouvât à exécuter l'ordre du roi, par l'embarras de faire marcher des soldats qui étoient encore fatigués du travail de la nuit précédente, le désir d'être à la bataille le fit agir avec tant d'ardeur, qu'il les mit en peu de temps en état de partir, et il se fit la cruelle violence de quitter Zayde sans lui dire adieu. Il ordonna que l'on conduisît Zulema dans le château où étoit cette princesse, et il commanda à celui qui la gardoit, de lui dire les raisons qui l'obligeoient à quitter Talavera avec tant de précipitation.

A la pointe du jour, il se mit à la tête de la cavalerie, et commença à marcher avec une tristesse proportionnée au sujet qu'il en croyoit avoir. En approchant du camp, il rencontra le roi qui venoit au devant de lui; il mit pied à terre, et alla lui rendre compte de ce qui s'étoit passé à

la prise de Talavera. Après lui avoir parlé de ce qui regardoit la guerre, il lui parla de ce qui regardoit son amour. Il lui apprit qu'il avoit retrouvé Zayde; mais qu'il avoit aussi trouvé ce rival, dont la seule idée lui avoit donné tant d'inquiétude. Le roi lui témoigna combien il s'intéressoit dans toutes les choses qui le touchoient, et combien il étoit satisfait de la victoire qu'il venoit de remporter. Consalve alla ensuite faire camper ses troupes, et les mettre en état, par quelques heures de repos, de se préparer à la bataille que l'on avoit dessein de donner. La résolution n'en étoit pas encore prise; le poste avantageux des ennemis, leur nombre, et le chemin qu'il falloit faire pour aller à eux, rendoient cette résolution difficile à prendre, et périlleuse à exécuter. Consalve néanmoins opina à la donner; et l'espérance de trouver Alamir dans le combat, lui fit soutenir son opinion avec tant de force, que la bataille fut résolue pour le lendemain.

Les Arabes étoient campés dans une plaine à la vue d'Almaras; leur camp étoit environné d'un grand bois, en sorte que l'on ne pouvoit aller à eux que par un défilé si dangereux à passer, qu'il ne sembloit pas qu'on dût l'entreprendre. Toutefois Consalve, à la tête de la cavalerie, commença le premier à traverser ce bois, et parut

dans la plaine, suivi de quelques escadrons. Les Arabes, surpris de voir leurs ennemis si près d'eux, employèrent à prendre leur résolution, le temps qu'ils devoient employer à combattre, et donnèrent le loisir aux Espagnols de passer toutes leurs troupes et de se ranger en bataille. Consalve marcha droit à eux avec l'aile gauche, enfonça leurs escadrons, et les mit en fuite. Il ne s'abandonna pas à poursuivre les fuyards, et, cherchant partout le prince de Tharse et de nouvelles victoires, il tourna tout court sur l'infanterie des Arabes. Cependant l'aile droite n'avoit pas eu un succès si favorable; les Arabes l'avoient rompue et poussée jusqu'au corps de réserve que commandoit le roi de Léon; mais ce roi avoit arrêté leur victoire, et les avoit repoussés jusqu'aux portes d'Almaras; en sorte qu'il ne restoit de leur armée que l'infanterie, où étoit Abderame, et que Consalve venoit d'attaquer. Cette infanterie l'attendit de pied ferme, et, ouvrant ses bataillons, les gens de trait firent un effet si prodigieux, que les troupes espagnoles ne les purent soutenir. Consalve les remit en ordre, et recommença la même attaque jusqu'à trois fois. Enfin, il enveloppa cette infanterie de tous côtés; et, touché de voir périr de si braves gens, il cria qu'on leur fît quartier. Ils mirent tous les armes bas; et, se

jetant en foule autour de lui, ils sembloient n'avoir d'autre application qu'à admirer sa clémence, après avoir éprouvé sa valeur. Dans ce moment, le roi de Léon vint joindre Consalve, et lui donna toutes les louanges que méritoit sa valeur. Ils surent que le roi Abderame s'étoit dégagé pendant le dernier combat, et s'étoit retiré dans Almaras.

La gloire que Consalve avoit acquise dans cette journée, devoit lui donner quelque joie; mais il ne sentit que la douleur de n'y avoir pas laissé la vie, et de n'avoir pu trouver Alamir.

Il sut dès prisonniers que ce prince n'étoit pas dans l'armée; qu'il commandoit le secours que les ennemis attendoient, et que c'étoit l'espérance de ce secours qui leur avoit fait essayer de retarder la bataille.

Comme les Arabes avoient ramassé une partie de leur armée; qu'ils étoient fortifiés par les troupes qu'Alamir avoit amenées, et qu'ils avoient devant eux une grande ville que l'on n'osoit assiéger à leur vue, le roi de Léon ne pouvoit espérer d'autre avantage de sa victoire que la gloire de l'avoir remportée. Néanmoins Abderame, sous le prétexte d'enterrer les morts, demanda une trêve de quelques jours, dans le dessein de commencer une négociation pour la paix.

Pendant cette trêve, un jour que Consalve passoit d'un quartier à l'autre, il vit, sur une petite éminence, deux cavaliers de l'armée ennemie, qui se défendoient contre plusieurs cavaliers espagnols, et qui, malgré leur résistance, étoient près d'être accablés par le nombre de ceux qui les attaquoient. Il fut étonné de voir ce combat pendant la trêve, et de le voir si inégal. Il envoya quelqu'un des siens, à toute bride, pour le faire cesser et pour en savoir la cause. On lui vint dire que ces deux cavaliers arabes avoient voulu passer auprès des gardes avancées; qu'on les avoit arrêtés avec insolence; qu'ils avoient mis l'épée à la main, et que la cavalerie, qui s'étoit trouvée en ce lieu, les avoit attaqués. Consalve commanda à un officier d'aller de sa part faire des excuses à ces deux cavaliers, et de les conduire jusque hors du camp, du côté qu'ils voudroient aller. Il continua ensuite la visite des quartiers, et alla passer à celui du roi, en sorte qu'il ne revint que fort tard à son logement. Le lendemain, l'officier qui avoit conduit ces deux cavaliers arabes le vint trouver : seigneur, lui dit-il, un de ceux que vous nous aviez donné ordre d'escorter, nous a chargés de vous dire, qu'il est bien fâché qu'une affaire importante, qui n'a rien de commun avec la guerre, l'empêche

de vous venir remercier, et qu'il est bien aise de vous apprendre que c'est le prince Alamir qui vous est redevable de la vie. Lorsque Consalve entendit le nom d'Alamir, et qu'il pensa que ce rival, qu'il avoit eu tant d'envie d'aller chercher par toute la terre, lors même qu'il n'en connoissoit ni le nom, ni la patrie, venoit de passer dans le camp et à sa vue, pour aller sans doute trouver Zayde, il demeura comme accablé, et il ne lui resta de force que pour demander quel chemin avoit pris Alamir. Quand on lui eut répondu que c'étoit celui de Talavera, il congédia tous ceux qui étoient dans sa tente, et demeura abandonné au désespoir de n'avoir pas connu le prince de Tharse.

Quoi! disoit-il, non-seulement il échappe à ma vengeance; mais je lui ouvre encore les chemins pour aller voir Zayde! A l'heure que je parle, il la voit, il est auprès d'elle, il lui apprend son passage dans ce camp; et ce n'est que pour insulter à mon malheur, qu'il a voulu que je susse qu'il étoit Alamir! Peut-être ne jouira-t-il pas long-temps de mon infortune, et que je soulagerai ma douleur par le plaisir de me venger.

Il prit dans ce moment la résolution de se dérober de l'armée, de s'en aller à Talavera, troubler, par sa présence, l'entrevue d'Alamir et de

Zayde, et d'ôter la vie à son rival, ou de mourir aux yeux de cette princesse. Comme il cherchoit les moyens d'exécuter ce qu'il avoit résolu, on lui vint dire qu'il paroissoit des troupes ennemies à quelques lieues du camp, et que le roi lui ordonnoit de les aller reconnoître. Il fut contraint d'obéir, et de retarder l'exécution de son dessein. Il monta à cheval; mais, quand il eut marché quelque temps, il apprit, en sortant d'un bois, que les troupes qu'on avoit vues, n'étoient composées que de quelques Arabes, qui revenoient d'escorter un convoi. Il fit prendre le chemin du camp à la cavalerie qui étoit avec lui, et, suivi seulement de quelques-uns des siens, il commença à marcher lentement, afin de demeurer dans le bois, et de prendre le chemin de Talavera sitôt que les troupes seroient un peu éloignées. Lorsqu'il fut au milieu d'une grande route, il rencontra un cavalier arabe de fort bonne mine, qui suivoit assez tristement le même chemin. Ceux qui accompagnoient Consalve, prononcèrent son nom par hasard. A ce nom de Consalve, ce cavalier revint de la rêverie où il étoit plongé, et leur demanda si celui qui marchoit seul étoit Consalve. Sitôt qu'on lui eut répondu que c'étoit lui-même : je serai bien aise, dit-il assez haut, de voir un homme d'un mérite

si extraordinaire, et de le pouvoir remercier de la grâce que j'en ai reçue. En disant ces paroles, il s'avança vers Consalve, en portant la main à la visière de son casque, pour le saluer; mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur son visage : O Dieu! s'écria-t-il, est-il possible que ce soit Consalve? Et, le regardant attentivement, il demeura immobile, comme un homme frappé d'une grande surprise et combattu par des sentimens bien différens. Après avoir demeuré quelque temps en cet état, Alamir s'écria, tout d'un coup : Non, je ne dois pas laisser vivre celui à qui Zayde est destinée, ou à qui elle se destine elle-même. Consalve, qui avoit paru étonné de l'action et des premières paroles de ce cavalier, et, qui néanmoins en attendoit la suite avec tranquillité, fut frappé, à son tour, d'une surprise extraordinaire, lorsqu'il entendit les noms de Zayde et d'Alamir, et qu'il jugea qu'il avoit devant lui ce redoutable rival, qu'il alloit chercher avec tant de haine et de désir de vengeance. Je ne sais, lui répondit-il, si Zayde m'est destinée; mais, si vous êtes le prince de Tharse, comme vous me donnez lieu de le croire, n'espérez pas d'en être possesseur que par ma mort. Vous ne le serez aussi que par la mienne, répliqua Alamir; et je ne vois que trop, par vos pa-

roles, que vous êtes celui qui cause mon infortune. Consalve n'entendit ces derniers mots que confusément; il se retira de quelques pas, et retint l'impatience qui l'emportoit à combattre. Pour empêcher que leur combat ne fût interrompu, il ordonna à ceux qui le suivoient de s'éloigner, et il le leur ordonna avec tant d'autorité, qu'ils n'osèrent lui désobéir; mais ils s'en allèrent en diligence, pour faire revenir quelques-uns des principaux officiers de l'armée qui venoient de quitter Consalve, et qui ne pouvoient encore en être fort éloignés : en même temps Consalve et Alamir commencèrent un combat où la valeur et le courage firent paroître tout ce qu'ils ont jamais eu de grand et d'admirable. Alamir fut blessé en tant d'endroits, que les forces commencèrent à lui manquer; et, bien que Consalve le fût aussi, la vue d'une prochaine victoire lui donnoit une nouvelle ardeur, qui le rendoit maître de la vie de ce prince. Le roi, qui s'étoit trouvé près du bois, attiré par les cris de ceux que Consalve avoit fait éloigner, arriva dans cet endroit et sépara les combattans. Il apprit par l'écuyer d'Alamir, qui survint dans ce moment, le nom de son maître; et Consalve voyant que ce prince perdoit des ruisseaux de sang, commanda qu'on le secourût.

Si le roi eût suivi ses sentimens, il auroit donné des ordres contraires; il se contenta néanmoins d'ordonner qu'on lui répondît de la personne du prince de Tharse, et tourna toutes ses pensées à la conservation de son favori. Il le fit transporter au camp. Alamir n'étoit pas en état d'être porté si loin, et on le mit dans un château qui se trouva assez proche. Sitôt que Consalve fut arrivé, le roi voulut savoir le jugement des médecins sur ses blessures : ils l'assurèrent qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie. Dom Garcie ne put le quitter, sans apprendre de sa bouche la cause de ce combat. Consalve, qui ne lui cachoit rien, lui en avoua la vérité; et le roi, craignant de nuire à sa santé par une trop longue conversation, voulut le laisser en repos. Mais Consalve, le retenant, lui dit: Ne m'abandonnez pas, seigneur, au désordre et à la confusion de mes pensées; aidez-moi à démêler le nouvel embarras où me mettent les actions et les paroles d'Alamir. Il me rencontre sans qu'il paroisse me chercher; il m'aborde comme un homme qui veut me faire des remercîmens, et, tout d'un coup, je le vois surpris, troublé, et prêt à mettre l'épée à la main. Qu'a-t-il appris, en me voyant, qui lui ait fait changer de sentimens? Qui lui fait imaginer que Zayde m'est destinée

ou par Zulema ou par elle-même? Il ne peut avoir appris que de sa propre bouche que je suis son rival; et, si elle lui a rendu compte de mon amour, ce n'est pas d'une manière qui puisse lui donner lieu de me craindre. Il sait bien aussi qu'elle ne m'est pas destinée par Zulema, qui ne me connoît point, qui ignore les sentimens que j'ai pour sa fille, et dont la religion est opposée à la mienne. Quel fondement peuvent donc avoir ses paroles, et par quelle raison mon visage attire-t-il sa colère plutôt que mon nom? Il est difficile, mon cher Consalve, répondit le roi, de démêler cette aventure; j'y pense avec attention; mais je n'imagine rien où je puisse m'arrêter. Ne seroit-ce point, reprit-il tout d'un coup, qu'Alamir vous auroit vu dans la solitude d'Alphonse, lorsque vous portiez le nom de Théodoric, et que ce n'est qu'à votre visage qu'il vous a reconnu pour son rival? Ah! seigneur, répliqua Consalve, j'ai déjà eu la même pensée; mais je l'ai trouvée si cruelle, que je n'ai pu m'y arrêter. Seroit-il possible qu'Alamir eût été caché dans ce désert? Seroit-il possible que la joie qui me paroissoit quelquefois dans les yeux de Zayde, et qui faisoit tout mon bonheur, n'eût été que les restes de ce qu'avoit produit la vue d'Alamir? Mais, seigneur, conti-

nua-t-il, je ne quittois presque point Zayde; j'aurois vu ce prince, s'il étoit venu chez Alphonse; et, de plus, cette princesse sait qui je suis : il vient de la voir, il ne faut pas douter qu'elle ne le lui ait appris; ainsi, il connoissoit Consalve pour l'amant de Zayde, lorsqu'il m'a rencontré. Je ne puis comprendre qui a causé un changement si prompt, et je trouve de l'impossibilité à tout ce que j'imagine. Êtes-vous bien assuré, repartit le roi, qu'Alamir ait vu Zayde? Il passa hier assez tard dans le camp; vous l'avez rencontré ce matin : il me semble qu'il est difficile d'avoir été à Talavera, et d'en être revenu en si peu de temps. Mais il m'est aisé de m'en éclaircir, ajouta-t-il; deux officiers de mes troupes m'ont dit qu'ils avoient passé la nuit au même lieu que ce prince, et nous saurons d'eux où ils l'ont rencontré. Le roi commanda à l'heure même qu'on lui fît venir ces officiers; et, lorsqu'ils furent venus, il leur ordonna de dire en quel lieu et à quelle heure ils avoient trouvé Alamir.

Seigneur, répondit l'un des deux, nous revenions hier d'Ariobisbe, où l'on nous avoit envoyés; nous passâmes le soir dans un grand bois qui est à trois ou quatre lieues du camp; nous mîmes pied à terre, et nous nous endormîmes

dans ce bois. J'entendis du bruit; je m'éveillai, et je vis d'assez loin, au travers des arbres, ce prince arabe qui parloit à une femme magnifiquement habillée. Après une longue conversation, cette femme le quitta, et vint s'asseoir avec une autre près du lieu où j'étois. Elles parloient assez haut; mais je n'entendois pas ce qu'elles disoient, parce qu'elles parloient une langue que je ne connois point, et qui n'est pas celle des Arabes. Elles nommèrent plusieurs fois Alamir; et, quoiqu'elles fussent tournées de sorte que je ne pouvois voir leur visage, il me sembla que celle qui avoit parlé à ce prince pleuroit extrêmement. Enfin, elles s'en allèrent; j'entendis marcher des chariots et beaucoup de chevaux du côté de Talavera. J'éveillai mon camarade; nous reprîmes notre chemin, et nous vîmes de loin Alamir couché au pied d'un arbre, comme un homme qui se trouvoit mal. Son écuyer me demanda s'il pourroit arriver de jour au camp des Arabes; je lui dis que non, et ils ont passé la nuit dans le même village que nous.

Le roi se repentit d'avoir fait parler ces officiers; et, sitôt qu'ils furent retirés, Consalve lui dit: Vous voyez, seigneur, si j'ai eu tort de croire qu'Alamir avoit vu Zayde. Mais trouvez-vous possible qu'elle soit sortie de Talavera, répon-

dit le roi, puisqu'elle y est prisonnière? Mon malheur, répliqua Consalve, ne me laisse pas manquer aux choses qui me peuvent nuire. J'ai donné ordre, en partant, que Zayde eût la liberté de se promener hors de la ville toutes les fois qu'elle le voudroit : elle attendoit Alamir dans ce bois. Il avoit raison de me mander qu'une affaire importante, qui ne regardoit point la guerre, l'empêchoit de s'arrêter dans ce camp. Il la vit donc hier; elle pleuroit après l'avoir quitté : il est donc vrai que Zayde aime Alamir, et il ne me reste plus d'incertitude. Laissez-moi mourir, seigneur; abandonnez le soin d'un homme qui est trop persécuté de la fortune, pour mériter vos bontés : je suis honteux d'être aimé de vous, et d'être misérable.

Dom Garcie étoit sensiblement touché de l'état où il voyoit Consalve, et il essayoit de lui faire trouver quelque consolation dans les témoignages de son amitié.

Le lendemain, on sut que le prince de Tharse étoit très-dangereusement blessé; et, les jours suivans, la fièvre lui prit si violemment, qu'on désespéra presque de sa vie. Consalve s'imagina que Zayde ne pourroit savoir le danger où étoit ce prince, sans envoyer apprendre de ses nouvelles; il donna charge à un de ses gens, en qui

il avoit le plus de confiance, d'aller tous les jours au château où l'on gardoit Alamir, et de découvrir s'il ne venoit personne pour essayer de le voir. Il eût bien voulu aussi s'éclaircir de cette ressemblance qui lui avoit donné tant de curiosité; mais l'extrémité où étoit ce prince, ne laissoit pas son visage en état de distinguer aucun de ses traits.

Celui qui avoit été chargé d'aller à ce château, s'acquitta de sa commission avec soin : il apprit à Consalve que, depuis qu'Alamir étoit malade, on n'avoit point demandé à lui parler; mais que des gens inconnus venoient tous les jours savoir l'état de sa santé, sans dire le nom de ceux qui les y envoyoient. Quoique Consalve ne doutât point qu'Alamir ne fût aimé de Zayde, toutes les choses qui l'en assuroient lui donnoient une nouvelle douleur. Le roi entra dans sa tente, qu'il étoit encore agité de l'affliction qu'il venoit de recevoir; et, craignant que tant de déplaisirs ne missent enfin sa vie en danger, il défendit à ceux qui l'approchoient de lui parler d'Alamir et de la princesse Zayde.

Cependant la trêve étoit finie, et les deux armées ne demeuroient pas inutiles. Abderame assiégea une petite place, dont la foiblesse ne lui faisoit pas appréhender de résistance; néanmoins

il arriva que le prince de Galice, proche parent de dom Garcie, qui s'étoit retiré dans cette place pour se guérir de quelques blessures qu'il avoit reçues à la bataille, entreprit de la défendre, par une résolution où il y avoit plus de témérité que de courage. Abderame s'en trouva si indigné, que, lorsque cette ville fut contrainte de se rendre, il fit trancher la tête à ce prince. Ce n'étoit pas la première fois que les Maures avoient abusé de leur victoire, et traité les plus grands seigneurs d'Espagne avec une inhumanité sans exemple. Dom Garcie fut extrêmement irrité de la mort du prince de Galice. Les troupes espagnoles ne le furent pas moins; elles aimoient ce prince, et, déjà lassées de tant de cruautés dont on n'avoit point tiré vengeance, elles s'assemblèrent en tumulte, et demandèrent au roi qu'on traitât Alamir de la même manière qu'on avoit traité le prince de Galice. Le roi y consentit; il auroit été dangereux de refuser des troupes aussi animées. Il manda au roi de Cordoue, qu'il feroit trancher la tête au prince de Tharse, sitôt qu'il seroit en meilleur état, et que ses blessures permettroient d'en faire un spectacle public, et de lui ôter la vie, sans qu'il parût qu'on n'eût fait que hâter sa mort.

Consalve ignoroit, par les ordres que le roi

avoit donnés, ce qui se passoit au sujet de ce prince. Quelques jours après, on lui vint dire qu'un écuyer de dom Olmond demandoit à le voir. Il commanda qu'on le fît entrer; et cet écuyer, après lui avoir dit que son maître étoit bien fâché que les ordres du roi le retinssent à Bazagel et l'empêchassent de venir apprendre de ses nouvelles, lui remit plusieurs lettres entre les mains. Consalve ouvrit celle qui s'adressoit à lui, et y lut ces paroles :

Lettre de dom Olmond à Consalve.

« Si je ne savois combien vous aimez à faire
» de grandes actions, je ne vous enverrois pas
» la lettre que je vous envoie, et je croirois fai-
» re une chose inutile de vous parler en faveur
» de votre ennemi ; mais je vous connois trop,
» pour douter que vous ne receviez avec joie la
» prière que l'on m'oblige de vous faire. Quel-
» que justice qu'il y ait à traiter le prince de
» Tharse, comme on a traité le prince de Gali-
» ce, ce sera une action digne de vous de con-
» server un homme du mérite et de la qualité
» d'Alamir. Il me semble aussi que vous devez
» accorder quelque pitié à une passion qui ne
» vous est pas inconnue. »

Le nom d'Alamir et la fin de cette lettre cau-

sèrent un trouble extraordinaire à Consalve : il demanda à l'écuyer de dom Olmond l'explication de ce que son maître lui mandoit du prince de Galice; et, quoique cet écuyer ne dût pas croire qu'il ignorât ce qui s'étoit passé, il ne laissa pas de le lui apprendre en peu de mots. Consalve lut la lettre que dom Olmond lui envoyoit; elle ne contenoit que ces paroles :

Lettre de Félime à dom Olmond.

« Vous pouvez tout sur Consalve; faites qu'il » sauve Alamir de la colère du roi de Léon. En » le garantissant de la mort qu'on lui prépare, » il ne lui sauvera pas la vie; ses blessures la lui » ôteront bientôt; et Consalve est déjà assez ven- » gé de ce malheureux prince, puisqu'on est con- » traint de recourir à lui pour sa conservation. » Travaillez-y, je vous en conjure; vous sau- » verez plus d'une vie en sauvant celle d'Ala- » mir ».

Ah! Zayde, s'écria Consalve, Félime n'écrit que par vos ordres, et vous m'ordonnez, par cette lettre, de vous conserver Alamir. Quelle inhumanité est la vôtre, et à quelle extrémité me réduisez-vous! N'est-ce pas assez que je supporte mes malheurs? faut-il encore que je travaille à conserver celui qui les cause? Dois-je m'opposer

à la résolution du roi ? Elle est juste ; il a été contraint de la prendre, et je n'y ai point eu de part. Je devrois laisser périr Alamir, si je ne savois point qu'il est mon rival et qu'il est aimé de Zayde ; mais je le sais, et cette raison, toute cruelle qu'elle est, ne me permet pas de consentir à sa perte. Quelle loi, reprit-il, me veux-je imposer, et quelle générosité m'oblige à conserver Alamir ? Parce que je sais qu'il m'ôte Zayde, faut-il que je lui sauve la vie ? Dois-je prétendre que, pour me l'accorder, le roi se mette au hasard de faire révolter son armée ? Abandonnerai-je les intérêts de dom Garcie, pour m'arracher la douce espérance dont la mort d'Alamir vient me flatter ? Ce prince seul me dispute Zayde ; et, quelque prévenue qu'elle soit en sa faveur, si elle ne doit jamais le revoir, je pourrois m'assurer d'être heureux.

Après ces paroles, il demeura long-temps dans un silence où il paroissoit enseveli ; ensuite il se leva tout d'un coup ; et, quoiqu'il fût d'une foiblesse extraordinaire, il se fit conduire chez le roi. Ce prince fut très-surpris de le voir, et il le fut encore davantage, lorsqu'il sut ce qu'il venoit lui demander.

Seigneur, lui dit Consalve, si vous avez quelque considération pour moi, il faut m'accorder

la vie d'Alamir; je ne puis vivre, si vous consentez à sa mort. Que dites-vous, Consalve, lui repartit le roi; et par quelle aventure la vie d'un homme qui fait votre malheur, devient-elle nécessaire à votre repos? Zayde, seigneur, m'ordonne de la conserver, répliqua-t-il; je dois répondre à la bonne opinion qu'elle a de moi. Elle sait que je l'adore, et que je dois haïr ce prince; cependant elle m'estime assez pour croire que, loin de consentir à sa perte, je travaillerai à le garantir de la mort qu'on lui prépare. Elle veut bien tenir de moi la vie de son amant; je vous la demande par toutes vos bontés. Je ne dois pas écouter, lui repartit le roi, les sentimens que vous inspirent une générosité aveugle et un amour qui ne vous laisse plus de raison. Je dois agir selon mes intérêts et selon les vôtres. Le prince de Tharse doit mourir, pour apprendre au roi de Cordoue à mieux user des droits de la guerre; pour appaiser mes troupes qui sont prêtes à se révolter. Il doit mourir pour vous laisser possesseur de Zayde, et pour ne plus troubler votre repos. Ah! seigneur, reprit Consalve, trouverois-je du repos à voir Zayde irritée contre moi et désespérée de la mort de son amant? Je ne dois plus penser à disputer Zayde à Alamir vivant, ni à Alamir mort. Il ne faut pas se rendre digne du

mauvais traitement de la fortune par une opiniâtreté déraisonnable. Je veux que Zayde me plaigne de ne m'avoir pas aimé, et je ne veux pas qu'elle puisse me mépriser ni me haïr. Prenez du temps, lui dit le roi, pour examiner ce que vous me demandez, et décidez avec vous-même si vous devez le vouloir. Non, seigneur, répondit Consalve, je ne veux point avoir le loisir de changer de sentimens, et m'exposer à combattre une seconde fois les fausses et flatteuses espérances que la mort d'Alamir m'a déjà données. Je ne veux pas même que Zayde puisse croire que je sois irrésolu sur le parti que je dois prendre, et je vous demande la grâce de publier dès aujourd'hui que vous m'accordez la vie de ce prince. Je vous promets, lui répondit le roi, de vous en laisser le maître ; mais attendez encore à le publier. Vous savez l'entreprise qui est faite sur Oropèze ; les habitans doivent cette nuit nous en ouvrir les portes. Si ce dessein réussit, la joie d'un heureux succès mettra peut-être l'armée dans une disposition dont nous aurons moins à craindre. Félime sera entre nos mains ; sachez par elle si Alamir est aimé. Eclaircissez votre destinée, avant que de décider de celle de ce prince, et mettez-vous en état de prendre une résolution dont vous ne puissiez vous repentir. Mais,

seigneur, répliqua Consalve, peut-être que Félime ne voudra pas m'apprendre les sentimens de Zayde. Pour l'obliger à vous en instruire, interrompit le roi, mandez à dom Olmond que vous ne ferez pas ce qu'elle désire, si vous ne savez les véritables raisons qui lui font prendre tant de part à la conservation d'Alamir. C'est dom Olmond qui est commandé pour entrer dans Oropèze, et vous saurez par lui tout ce qu'il vous est important de savoir. J'y consens, seigneur, répondit Consalve, à condition que vous me permettrez d'obliger les soldats à vous venir demander eux-mêmes la conservation d'Alamir, dans le même moment qu'on saura la prise d'Oropèze. Comme Félime sera prisonnière, dom Olmond pourra lui cacher la grâce que vous m'aurez accordée, jusqu'à ce qu'elle lui ait appris tout ce qui regarde ce prince. Zayde saura que j'ai obéi à ses ordres dans le moment que je les ai reçus, et elle jugera, par cette obéissance aveugle, que, si je renonce aux prétentions que j'avois sur son cœur, je n'étois pas indigne de le posséder.

Le roi consentit à tout ce que vouloit Consalve; mais en même temps il l'obligea d'écrire à dom Olmond de la manière dont ils l'avoient résolu. Ce prince passa une partie de la nuit a-

vec son favori, qui succomboit sous l'effort qu'il venoit de faire, et qui sacrifioit à une exacte générosité, dont il n'attendoit point de gloire, toutes les espérances d'une passion dont son âme étoit possédée.

Le lendemain, dom Garcie reçut des nouvelles de l'entreprise d'Oropèze, qui avoit réussi, comme on l'avoit espéré. Il le fit savoir à Consalve, et lui manda en même temps qu'il lui donnoit la liberté de travailler à la conservation d'Alamir. Consalve, avec la même ardeur que si le succés de son dessein lui eût assuré la conquête de Zayde, se fit porter dans le camp; et, avec ce même visage et cette même voix dont il s'étoit servi en tant d'occasions pour inspirer aux soldats le courage de le suivre, il leur fit voir quelle honte ils attireroient sur lui, en voulant ôter la vie à un prince qui n'étoit entre leurs mains que pour l'avoir attaqué. Il leur dit que, par cette mort, dont on le croiroit à jamais la cause, ils lui faisoient perdre l'honneur qu'il avoit acquis avec eux en tant de combats; qu'il alloit à l'heure même se démettre du commandement de l'armée, et quitter l'Espagne; qu'ils choisissent de lui voir prendre congé du roi, ou d'aller dans ce moment lui demander la vie du prince de Tharse. Les soldats lui laissèrent à pei-

ne achever ce qu'il avoit résolu de leur dire, se jetant en foule autour de lui, comme pour empêcher qu'il ne les quittât : ils le suivirent chez dom Garcie, si animés par les paroles de leur général, qu'il eût été aussi dangereux de leur refuser alors la conservation d'Alamir, qu'il l'auroit été quelques jours auparavant de leur refuser sa mort.

Cependant dom Olmond, malgré tous les soins que lui donnoit une place dont il venoit de se rendre maître, ne laissa pas de penser que l'intérêt de Consalve l'obligeoit à entretenir Félime. Il demanda à la voir, avec autant de respect que si le droit de la guerre ne lui en eût pas donné une entière liberté. Il la trouva dans une tristesse profonde : ce qui s'étoit passé pendant cette journée, et une maladie considérable que sa mère avoit depuis quelques jours, paroissoient le sujet de cette tristesse.

Sitôt qu'ils purent se parler sans être entendus : Hé bien, lui dit-elle, dom Olmond, avez-vous travaillé auprès de Consalve, et sauverez-vous Alamir?

La destinée de ce prince est entre vos mains, madame, lui répondit-il. Entre mes mains, s'écria-t-elle ! hélas ! et par quelle aventure pourrois-je quelque chose pour le salut d'Alamir ?

Je vous réponds de sa vie, repartit-il ; mais, pour me mettre en pouvoir de tenir ma parole, il faut m'apprendre les raisons qui vous font prendre un intérêt si vif à sa conversation, et il faut me les apprendre avec une vérité exacte, aussi bien que tout ce qui regarde les aventures de ce prince. Ah! dom Olmond, que me demandez-vous, répondit Félime? A ces mots, elle demeura quelque temps sans parler; puis, tout d'un coup, reprenant la parole : Mais, ne savez-vous pas, lui dit-elle, qu'il est parent d'Osmin et de Zulema; que nous le connoissons, il y a long-temps; que son mérite est extraordinaire ; et n'est-ce pas assez pour avoir soin de sa vie? Le soin que vous en prenez, madame, répliqua dom Olmond, a des raisons plus pressantes; s'il vous coûte trop de me les apprendre, il dépend de vous de ne le pas faire; mais vous trouverez bon aussi que je me dégage de ce que je viens de vous promettre. Quoi! dom Olmond, répliqua-t-elle, la vie d'Alamir n'est qu'à ce prix! Et que vous importe de savoir ce que vous me demandez? Je suis bien fâché de ne pouvoir vous le dire, reprit dom Olmond; mais, madame, encore une fois, je ne puis rien autrement, et c'est à vous de choisir. Félime demeura long-temps les yeux baissés, dans un si profond silence, que dom Ol-

mond en étoit surpris. Enfin, se déterminant tout d'un coup : Je vais faire, lui dit-elle, la chose du monde que j'aurois le moins cru pouvoir obtenir de moi-même. La bonne opinion que j'ai de vous, et la confiance que j'ai en votre amitié, aident sans doute à me déterminer, aussi bien que la conservation d'Alamir. Gardez-moi un secret inviolable, ajouta-t-elle, et écoutez avec patience le récit que j'ai à vous faire, qui ne peut être qu'un peu long.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE ZAYDE ET DE FÉLIME.

CID Rahis, frère du calife Osman, et qui pouvoit lui disputer l'empire par le droit de la naissance, se trouva si malheureux et si abandonné de tous ceux qui lui avoient fait espérer de se déclarer pour lui, qu'il fut contraint de renoncer à ses prétentions, et de consentir à être relégué dans l'île de Chypre, sous le prétexte d'y commander. Zulema et Osmin, que vous connoissez, étoient ses enfans : ils étoient jeunes, bien faits, et avoient donné plusieurs marques de leur valeur. Ils devinrent amoureux de deux personnes d'une beauté extraordinaire et d'une grande qualité : elles étoient sœurs, et sortoient de plusieurs princes qui avoient gouverné cette île, avant qu'elle fût sous l'obéissance des Ara-

bes. L'une s'appeloit Alasinthe, et l'autre Belenie. Comme Osmin et Zulema savoient bien la langue grecque, ils se firent aisément entendre de celles qu'ils aimoient. Elles étoient chrétiennes ; mais la différence de leur religion n'en apporta point dans leurs sentimens : ils s'aimèrent ; et, sitôt que la mort de Cid Rahis leur en eut laissé la liberté, Zulema épousa Alasinthe, et Osmin épousa Belenie. Ils consentirent à laisser élever leurs enfans dans la religion chrétienne, et firent espérer alors que dans peu de temps ils l'embrasseroient eux-mêmes. Je naquis d'Osmin et de Belenie ; et Zayde, de Zulema et d'Alasinthe. La passion de Zulema et celle d'Osmin les obligèrent de passer quelques années dans l'île de Chypre ; mais enfin, le désir de trouver quelques conjonctures favorables pour renouveler les prétentions de leur père, les rappela en Afrique. Ils eurent d'abord de grandes espérances ; et, contre les règles de la politique, le calife, qui succéda à Osman, leur donna des emplois si considérables, qu'Alasinthe et Belenie ne pouvoient se plaindre de leur éloignement ; mais, après cinq ou six années d'absence, elles commencèrent à s'en plaindre et à s'en affliger. Elles surent qu'ils avoient d'autres occupations que celles de la guerre ; elles avoient de leurs

nouvelles : mais, comme ils ne revenoient point, elles se crurent abandonnées. Alasinthe ne songea plus qu'à Zayde, qui méritoit déjà toute son attention, et Belenie ne pensa qu'à m'élever avec beaucoup de soin.

Lorsque nous commençâmes à sortir de l'enfance, Alasinthe et Belenie se retirèrent dans un château sur le bord de la mer ; elles y menoient une vie conforme à leur tristesse ; le soin qu'elles avoient de Zayde et de moi, les obligeoit néanmoins à vivre avec une grandeur et une magnificence qu'elles auroient peut-être abandonnées par leur propre inclination. Nous avions auprès de nous plusieurs jeunes personnes de qualité, et rien ne manquoit à ce qui pouvoit contribuer à notre éducation et aux divertissemens conformes à la retraite où l'on nous élevoit. Zayde et moi n'étions pas moins liées par l'amitié que par le sang. J'avois deux années plus qu'elle : il y avoit aussi quelque différence dans nos humeurs ; la mienne penchoit moins à la joie ; il étoit aisé de le connoître en nous voyant, aussi bien que l'avantage que la beauté de Zayde avoit sur la mienne.

Peu de temps avant que l'empereur Léon envoyât attaquer l'île de Chypre, nous étions un jour sur le rivage. La mer étoit tranquille ; nous

priâmes Alasinthe et Belenie de trouver bon que nous entrassions dans des barques pour nous promener. Nous prîmes plusieurs jeunes personnes avec nous, et nous fîmes tourner vers de grands vaisseaux qui étoient à la rade. Comme nous approchâmes de ces vaisseaux, nous en vîmes détacher des chaloupes, et nous jugeâmes que c'étoient des Arabes qui venoient prendre terre. Ces chaloupes venoient vers nous comme nous allions vers elles. Il y avoit dans la première plusieurs hommes magnifiquement habillés, et un, entr'autres, qui, par son air noble et la beauté de sa taille, se faisoit distinguer de tous ceux qui l'environnoient. Cette rencontre nous surprit : nous trouvâmes que nous ne devions pas avancer davantage, et qu'il ne falloit pas donner lieu de croire à ceux qui étoient dans cette chaloupe, que la curiosité de les voir nous eût conduites de leur côté. Nous fîmes tourner notre barque sur la main droite; la chaloupe que nous voulions éviter, tourna comme nous, les autres allèrent droit à terre : celle-là nous suivit, et nous approcha assez pour nous faire voir que cet homme que nous avions distingué des autres, étoit attaché à nous regarder, et qu'il étoit même bien aise de nous faire remarquer qu'il prenoit plaisir à nous suivre. Zayde trouva notre aventure a-

gréable, et fit encore tourner notre barque, pour voir s'il nous suivroit toujours : pour moi, j'en étois embarrassée, sans en pouvoir dire la cause. Je regardai avec attention celui qui paroissoit le maître des autres, et, en le voyant de plus près, je lui trouvai dans le visage quelque chose de si fin et de si agréable, que je crus n'avoir jamais vu personne si capable de plaire. Je dis à Zayde qu'il falloit retourner auprès d'Alasinthe et de Belenie, et que sans doute, lorsqu'elles nous avoient permis de nous promener, elles n'avoient pas cru que nous dussions trouver une pareille aventure. Elle fut de mon avis. Nous fîmes tourner vers la terre : la barque qui nous suivoit passa devant nous, et alla débarquer près des autres chaloupes qui étoient déjà arrivées.

Lorsque nous abordâmes, celui que nous avions remarqué, suivi d'un grand nombre des siens, s'avança pour nous donner la main, avec un air qui nous fit juger qu'il avoit déjà appris qui nous étions, de ceux qui étoient sur le rivage. Mon étonnement et celui de Zayde étoient extrêmes; nous n'étions pas accoutumées à nous voir aborder avec tant de liberté, et sur-tout par les Arabes, pour lesquels on nous avoit inspiré une grande aversion. Nous crûmes que celui qui venoit nous parler, seroit bien surpris, lorsqu'il

trouveroit que nous n'entendions pas sa langue; mais nous fûmes bien surprises nous-mêmes de l'entendre parler la nôtre avec toute la politesse de l'ancienne Grèce.

Je sais, madame, dit-il en s'adressant à Zayde, qui marchoit la première, qu'un Arabe ne devroit pas être assez hardi pour vous approcher, sans vous en avoir demandé la permission; mais je crois que ce qui seroit un crime à un autre, est pardonnable à un homme qui a l'honneur d'être allié des princes Zulema et Osmin. Touché du désir de voir ce qu'il y a de plus beau dans la Grèce, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire ma curiosité, qu'en commençant par l'île de Chypre; et mon bonheur me fait trouver, en y arrivant, ce que j'aurois cherché en vain dans toutes les autres parties du monde.

En disant ces paroles, il attachoit ses regards tantôt sur Zayde, et tantôt sur moi; mais avec tant de marques d'une véritable admiration, que nous ne pouvions presque douter qu'il ne pensât ce qu'il venoit de nous dire. Je ne sais si j'étois déjà prévenue, ou si la solitude où nous vivions servit à me rendre cette aventure plus agréable; mais j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si surprenant. Alasinthe et Belenie, qui étoient assez éloignées, s'avancèrent vers nous,

et envoyèrent en même temps demander le nom de celui qui venoit d'arriver. Elles surent que c'étoit Alamir, prince de Tharse, fils de cet Alamir qui prenoit la qualité de calife, et dont la puissance étoit si redoutable aux chrétiens. Elles savoient l'alliance qui étoit entre ce prince et Zulema; de sorte que le respect qui lui étoit dû par sa naissance, se joignant à la curiosité d'apprendre de leurs nouvelles, elles le reçurent avec moins de répugnance qu'elles n'en avoient d'ordinaire pour les Arabes. Alamir augmenta, par ses paroles, la disposition qu'elles avoient à le recevoir favorablement; il leur parla de Zulema et d'Osmin, qu'il avoit vus, il n'y avoit pas longtemps, et il les blâma d'être capables d'abandonner deux personnes si dignes de les retenir. La conversation fut si longue sur le bord de la mer, et Alamir parut si agréable aux yeux mêmes d'Alasinthe et de Belenie, que, contre l'habitude qu'elles avoient prise de fuir tout le monde, elles ne purent s'empêcher de lui offrir une retraite dans le lieu qu'elles habitoient. Alamir fit voir qu'il savoit bien que la civilité devoit l'empêcher d'accepter ce qu'on lui offroit; mais il fit voir aussi qu'il ne s'en pouvoit défendre, par le plaisir de ne pas se séparer sitôt d'une compagnie qui lui donnoit tant d'admiration. Il vint donc avec nous,

et nous présenta un homme de qualité, pour qui il avoit beaucoup de considération, qui s'appeloit Mulziman. Le soir, Alamir continua à nous paroître tel que nous l'avions trouvé d'abord : j'étois surprise à tous momens de l'agrément de son esprit et de sa personne; et cet étonnement m'occupoit si fort, que je devois bien soupçonner dès lors qu'il y avoit quelque chose de plus que de la surprise. Il me sembla qu'il me regardoit avec beaucoup d'attention, et qu'il me donnoit de certaines louanges qui me faisoient voir que ma personne lui plaisoit pour le moins autant que celle de Zayde.

Le lendemain, au lieu de partir, comme vraisemblablement il le devoit faire, il engagea Alasinthe et Belenie à le retenir. Il envoya chercher des chevaux arabes qu'il avoit amenés; il les fit monter par plusieurs personnes qui étoient à lui, et les monta lui-même avec cette adresse si particulière à ceux de sa nation. Il trouva le moyen de passer trois ou quatre jours avec nous, et de gagner si bien l'esprit d'Alasinthe et de Belenie, qu'elles consentirent qu'il vînt les revoir pendant le séjour qu'il feroit en Chypre. En nous quittant, il me fit entendre que, si j'avois été importunée de sa présence, et que, si je l'étois encore à l'avenir, je devois n'en accuser que moi-

même. J'avois néanmoins remarqué que ses regards avoient souvent été attachés sur Zayde; mais souvent aussi je les avois vus attachés sur moi d'une manière qui m'avoit paru si naturelle, que, joignant le langage de ses yeux à plusieurs choses qu'il m'avoit dites, j'étois restée persuadée que j'avois fait quelqu'impression sur son cœur. O Dieu! que celle qu'il fit sur le mien fut véritable! Sitôt que je l'eus perdu de vue, je me sentis une tristesse que je ne connoissois point. Je quittai Zayde, j'allai rêver; je ne me trouvai que des pensées confuses; je m'ennuyai avec moi-même; je revins trouver Zayde, et il me sembla que j'allois la chercher pour parler d'Alamir. Je la trouvai occupée, avec ses filles, à faire des festons de fleurs, et il ne me parut pas qu'elle se souvînt d'avoir vu ce prince. Je me sentis de l'étonnement de la voir si attachée à ses fleurs, et je me trouvai si incapable de m'y amuser, que je l'en arrachai malgré elle. Nous allâmes nous promener. Je lui parlai d'Alamir; je lui dis qu'il me paroissoit qu'il l'avoit fort regardée; elle me répondit qu'elle ne s'en étoit pas aperçue. J'essayai de démêler si elle avoit remarqué l'attachement qu'il m'avoit témoigné; mais il me sembla qu'elle n'y avoit seulement pas pensé, et je demeurai si étonnée et si confuse de la différen-

ce de ce qu'avoit produit en Zayde la vue d'Alamir, et de ce qu'elle avoit produit en moi, que je m'en fis des reproches qui n'étoient déjà que trop justes.

Quelques jours après, Alamir vint nous revoir. Le jour qu'il y revint, Alasinthe et Belenie étoient allées en un lieu dont elles ne devoient revenir que le soir. Alamir me parut plus aimable qu'il n'avoit encore été. Comme Zayde n'y étoit pas, mon malheur voulut que je le visse sans qu'il eût d'autre attention que celle de me regarder; et il me fit paroître tant d'inclination, que celle que j'avois pour lui acheva de me persuader que je lui plaisois, comme il me plaisoit. Il me quitta avant l'heure que Zayde devoit revenir, et d'une manière qui me donna lieu de me flatter qu'il ne songeoit pas à la voir. Elle revint long-temps après, et je fus bien étonnée lorsqu'Alasinthe et elle nous dirent qu'elles l'avoient trouvé près du château, et qu'il étoit venu les conduire jusqu'à la porte. Il me sembla que, depuis le temps qu'il étoit parti, il devoit être déjà bien éloigné lorsqu'elles étoient arrivées, et que, s'il ne les eût attendues, il ne les auroit pas rencontrées. J'eus quelqu'inquiétude de cette pensée; néanmoins je crus que le hasard seul pouvoit avoir fait ce que je m'imaginois, et

je me décidai à attendre le temps de revoir Alamir, avec une impatience que je n'avois jamais sentie. Il vint quelques jours après porter à Alasinthe la nouvelle de la guerre que l'empereur Léon avoit dessein de faire dans l'île de Chypre. Cette nouvelle, qui étoit si importante, lui servit plusieurs fois de prétexte pour nous revoir; et, lorsqu'il nous revit, il continua à me témoigner les mêmes sentimens qu'il m'avoit déjà fait paroître. Il falloit que je me servisse de toute ma raison pour ne pas lui laisser voir les dispositions que j'avois pour lui. Peut-être que ma raison auroit été inutile, si les soins que je lui voyois quelquefois pour Zayde, n'eussent aidé à me retenir. Je n'attribuois pourtant qu'à une politesse naturelle ce qu'il faisoit pour lui plaire, et son adresse savoit me cacher ce qui m'auroit pu donner d'autres pensées.

Nous fûmes avertis que l'armée navale de l'empereur étoit près de nos côtes. Alamir persuada à Alasinthe et Belenie de quitter le lieu où nous étions; et, quoique notre religion ne nous fît pas appréhender les troupes de l'empereur, l'alliance que nous avions avec les Arabes, et les désordres que cause la guerre, nous obligèrent à suivre le conseil d'Alamir, et d'aller à Famagouste. J'en eus de la joie, parce que je pensai

que je serois dans le même lieu qu'Alamir, et que Zayde et moi ne serions plus logées ensemble. Sa beauté m'étoit si redoutable, que j'étois bien aise qu'Alamir me vît sans la voir. Je crus que je m'assurerois entièrement des sentimens qu'il avoit pour moi, et que je verrois si je devois m'abandonner à ceux que j'avois pour lui; mais il y avoit déjà long-temps qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de disposer de mon cœur. Je suis néanmoins persuadée que, si j'eusse eu alors la même connoissance de l'humeur d'Alamir, que celle que j'ai eue depuis, j'aurois pu me défendre de l'inclination qui m'entraînoit vers lui; mais, comme je ne connoissois que les qualités agréables de son esprit et de sa personne, et qu'il paroissoit attaché à moi, il étoit difficile de résister à cette inclination qui étoit si violente et si naturelle.

Le jour que nous arrivâmes à Famagouste, il vint au-devant de nous. Zayde étoit ce jour-là d'une beauté si admirable, qu'elle parut aux yeux d'Alamir ce qu'Alamir paroissoit aux miens, c'est-à-dire, la seule personne que l'on pût aimer. Je m'aperçus de l'attention extraordinaire qu'il avoit à la regarder. Lorsque nous fûmes arrivées, Alasinthe et Belenie se séparèrent; Alamir suivit Zayde, sans chercher même un pré-

texte pour me quitter. Je demeurai pénétrée de la plus grande douleur que j'eusse jamais sentie. Je connus, par sa violence, le véritable attachement que j'avois pour ce prince. Cette connoissance augmenta ma tristesse; j'envisageai l'horrible malheur où j'étois plongée par ma faute; mais, après m'être bien affligée, il me revint quelque rayon d'espérance: je me flattai, comme toutes les personnes qui aiment, et je m'imaginai que des raisons que j'ignorois avoient causé ce qui venoit de me déplaire. Je ne fus pas long-temps dans cette foible espérance. Alamir avoit voulu, pendant quelque temps, nous laisser croire, à Zayde et à moi, qu'il nous aimoit, pour se déterminer ensuite selon la manière dont il seroit traité de l'une et de l'autre; mais la beauté de Zayde, sans le secours de l'espérance, l'entraîna entièrement; il oublia même qu'il avoit voulu me persuader qu'il s'étoit attaché à moi; je ne le vis presque plus; il ne me chercha que pour chercher Zayde; il l'aima avec une passion ardente; et enfin, je le vis pour elle, comme j'eusse été pour lui, si la bienséance m'eût permis de faire voir mes sentimens.

Je ne sais s'il est nécessaire que je vous dise ce que je souffrois, et les divers mouvemens dont mon cœur étoit combattu: je ne pouvois

supporter de le voir auprès de Zayde, et de l'y voir si amoureux; et, d'un autre côté, je ne pouvois vivre sans lui. J'aimois mieux le voir avec Zayde, que de ne le point voir. Cependant, loin que ce qu'il faisoit pour elle diminuât ma passion, il ne servoit qu'à l'augmenter. Toutes ses paroles et toutes ses actions étoient tellement propres à me plaire, que, si j'eusse pu inspirer une conduite à ceux qui m'auroient aimée, je l'aurois prescrite telle qu'Alamir l'avoit pour Zayde. Il est vrai aussi que l'amour est si dangereux à voir, qu'il ne laisse pas d'enflammer, lors même qu'il ne s'adresse pas à nous. Zayde me rendoit compte des sentimens qu'il avoit pour elle, et de l'éloignement qu'elle avoit pour lui. Quand elle m'en parloit ainsi, j'étois quelquefois prête à lui avouer l'état où j'étois, afin de l'engager, par cet aveu, à ne pas souffrir la continuation de l'amour de ce prince; mais je craignois de le lui faire paroître plus aimable, en lui montrant combien il étoit aimé : néanmoins je me fis une loi de ne point rendre de mauvais offices à Alamir. Je connoissois si bien l'horrible malheur de n'être pas aimée, que je ne voulois pas contribuer à le faire sentir à un homme que j'aimois si véritablement. Peut-être que ce qui m'aida à soutenir ce que j'avois résolu, ce

fut le peu d'inclination que Zayde avoit pour lui.

Les troupes de l'empereur étoient si considérables, que l'on ne douta point que Chypre ne fût bientôt en sa puissance. Sur le bruit de ce siége, Zulema et Osmin sortirent enfin du profond oubli où ils étoient depuis si long-temps. Le calife commençoit à les craindre, et paroissoit dans le dessein de les éloigner. Ils voulurent le prévenir; ils demandèrent le commandement des troupes que l'on envoyoit au secours de Chypre, et nous les vîmes arriver, lorsque nous les attendions le moins. Ce fut une joie sensible pour Alasinthe et pour Belenie; c'en auroit été une pour moi, si j'en avois été capable; mais j'étois accablée de tristesse; et l'arrivée de Zulema m'en donna une nouvelle, par la crainte qu'il ne favorisât les desseins d'Alamir. Ce que j'appréhendois arriva. Zulema, que son séjour en Afrique avoit attaché plus fortement que jamais à sa religion, souhaitoit avec ardeur que Zayde quittât la sienne. Il étoit parti de Tunis, dans le dessein de l'y mener, et de la faire épouser au prince de Fez, de la maison des Ydris; mais le prince de Tharse lui parut si digne de sa fille, qu'il approuva les sentimens qu'il avoit pour elle. Je sentis bien que, si je ne voulois pas contribuer à empêcher Zayde d'aimer Alamir, c'é-

toit pourtant la chose du monde que je craignois le plus, que de le voir heureux par elle.

La passion de ce prince étoit devenue si violente, que tous ceux qui le connoissoient, ne pouvoient assez s'en étonner. Mulziman, dont je vous ai parlé, et que j'entretenois quelquefois, parce qu'il étoit aimé d'Alamir, m'en paroissoit dans un étonnement qui me fit juger qu'il falloit que ce prince eût été bien éloigné jusqu'alors d'avoir des passions violentes. Alamir fit connoître à Zulema les sentimens qu'il avoit pour Zayde, et Zulema fit entendre à Zayde, qu'il souhaitoit qu'elle épousât Alamir. Sitôt qu'elle eut appris une chose qu'elle avoit déjà tant appréhendée, elle me le vint dire avec beaucoup de marques d'inquiétude. J'avoue que j'avois peine à comprendre sa douleur, et qu'il me paroissoit difficile d'avoir tant d'affliction, pour être destinée à passer sa vie avec Alamir. Cet infidèle avoit si bien oublié les sentimens qu'il m'avoit fait paroître, qu'ayant appris, par Zulema, la répugnance que Zayde avoit témoignée pour lui, il vint m'en faire ses plaintes et implorer mon secours. Toute ma raison et toute ma constance furent prêtes à m'abandonner : je sentis un trouble et une émotion dont il se seroit aperçu, s'il n'eût été troublé lui-même par la même passion

qui m'agitoit. Enfin, après un silence, qui n'en disoit peut-être que trop : Je suis plus étonnée que personne, lui dis-je, de la répugnance que Zayde témoigne aux volontés de Zulema; mais je suis aussi moins propre que personne à la faire changer. Je parlerois contre mes propres sentimens; et le malheur d'être attachée à une personne de votre nation m'est si connu, que je ne puis conseiller à Zayde de s'y exposer. Belenie m'a fait connoître ce malheur depuis que je suis née, et je crois qu'Alasinthe en a si bien instruit sa fille, qu'il sera difficile de la faire consentir à ce que vous souhaitez; et, pour moi, je vous assure, encore une fois, que j'en suis moins capable que personne. Alamir fut très-affligé de me trouver dans des dispositions qui lui étoient si peu favorables; il espéra de me gagner, en me laissant voir toute sa douleur, et toute la passion qu'il avoit pour Zayde. J'étois au désespoir de tout ce qu'il me disoit; mais je ne laissois pas de le plaindre, par la conformité de nos malheurs. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût combattu par un autre : l'éloignement que Zayde avoit pour lui, me donnoit quelque joie, par le plaisir de la vengeance que je goûtois pleinement; et néanmoins ma gloire étoit blessée de voir mépriser un homme que j'adorois.

Je résolus d'avouer à Zayde l'état de mon cœur; et, avant de le faire, je la pressai d'examiner avec elle-même si elle étoit capable de résister toujours au dessein qu'avoit Zulema de lui faire épouser Alamir. Elle me dit qu'il n'y avoit point d'extrémité où elle ne se portât, plutôt que de se résoudre à épouser un homme d'une religion si opposée à la sienne, et dont la loi permettoit de prendre autant de femmes qu'on en trouvoit d'agréables ; mais qu'elle ne croyoit pas que Zulema la voulût contraindre, et que, quand il le voudroit, Alasinthe trouveroit les moyens de l'en empêcher. Ce que me dit Zayde me donna toute la joie dont j'étois capable, et je commençai à lui vouloir dire ce que j'avois résolu de lui avouer ; mais j'y trouvai plus de peine et plus d'embarras que je ne l'avois pensé. Enfin, je surmontai tous les mouvemens d'orgueil et de honte qui s'opposoient à ma résolution, et je lui appris, avec beaucoup de larmes, l'état où j'étois. Elle en fut dans un étonnement extrême, et me parut aussi touchée de mon malheur que je pouvois le désirer. Mais pourquoi, me dit-elle, avez-vous caché si soigneusement vos sentimens à celui qui les a fait naître ? Je ne doute point que, s'il les avoit découverts d'abord, il ne vous eût aimée ; et je crois que, s'il en savoit quelque cho-

se, l'espérance d'être aimé de vous, et les traitemens qu'il reçoit de moi, l'obligeroient bientôt à me quitter. Ne voulez-vous point, ajouta-t-elle en m'embrassant, que j'essaie à lui faire entendre qu'il doit s'attacher à vous plutôt qu'à moi? Ah! Zayde, repris-je, ne m'ôtez pas la seule chose qui m'empêche de mourir de douleur; je ne survivrois pas à celle que j'aurois, si Alamir avoit appris mes sentimens; j'en serois inconsolable, par le seul intérêt de ma gloire; mais je le serois encore par l'intérêt de ma passion. Je puis me flatter qu'il m'aimeroit, s'il savoit que je l'aimasse. Je sais bien néanmoins que l'on n'est pas aimée pour aimer; mais enfin, c'est une espérance, et, quelque foible qu'elle soit, je ne veux pas me l'ôter, puisque c'est la seule chose qui me reste. Je dis encore tant d'autres raisons à Zayde, pour lui faire voir que je ne devois pas découvrir mes sentimens à Alamir, qu'elle en demeura d'accord avec moi, et je trouvai beaucoup de soulagement à lui avoir ouvert mon cœur et à me plaindre avec elle.

Cependant la guerre continuoit toujours, et l'on voyoit bien qu'il étoit impossible de la soutenir encore long-temps. Tout le plat pays étoit conquis, et Famagouste étoit la seule ville qui ne se fût pas rendue. Alamir s'exposoit tous les

jours avec une valeur où il paroissoit du désespoir. Mulziman m'en parloit avec une affliction extrême. Il me fit voir si souvent combien il étoit surpris de l'attachement que ce prince avoit pour Zayde, que je ne pus m'empêcher de lui en demander la cause, et de le presser de me dire si Alamir n'avoit jamais été amoureux, avant que d'avoir vu Zayde. Il eut quelque peine à m'avouer son étonnement; mais je l'en conjurai si fortement, qu'enfin il me conta les aventures de ce prince. Je ne vous en dirai pas tout le détail, parce qu'il seroit trop long : je vous apprendrai seulement ce qui est nécessaire pour vous faire connoître Alamir et mon malheur.

HISTOIRE D'ALAMIR, PRINCE DE THARSE.

Je vous ai déjà appris la naissance de ce prince; ce que je vous ai dit de sa personne et de mes sentimens a dû vous persuader qu'il est aussi aimable qu'un homme peut l'être : aussi avoit-il pensé, dès sa première jeunesse, à se faire aimer; et, quoique la manière dont vivent les femmes arabes soit entièrement opposée à la galanterie, l'adresse d'Alamir, et le plaisir de surmonter des difficultés, lui avoient rendu facile ce qui auroit été impossible à un autre. Comme ce prince n'est point marié, et que sa religion permet

d'avoir plusieurs femmes, il n'y avoit point à Tharse de jeune personne qui ne se flattât de l'espérance de l'épouser. Il étoit bien aise que cette espérance servît à le faire traiter plus favorablement; mais il étoit bien éloigné, par son inclination, de prendre un engagement qu'il ne pût rompre. Il ne cherchoit que le plaisir d'être aimé; celui d'aimer lui étoit inconnu. Il n'avoit jamais eu de véritable passion; mais, sans en ressentir aucune, il avoit si bien l'art d'en faire paroître, qu'il avoit persuadé son amour à toutes celles qu'il en avoit trouvées dignes. Il est vrai aussi, que, dans le temps qu'il songeoit à plaire, le désir de se faire aimer lui donnoit une sorte d'ardeur, qu'on pouvoit prendre pour de la passion : mais, sitôt qu'il étoit aimé, comme il n'avoit plus rien à désirer, et qu'il n'étoit pas assez amoureux pour trouver du plaisir dans l'amour seul, séparé des difficultés et des mystères, il ne songeoit qu'à rompre avec celle qu'il avoit aimée, et à se faire aimer d'une autre.

Un de ses favoris, appelé Selemin, étoit le confident de toutes ses passions, et en avoit lui-même d'aussi légères. Les Arabes célèbrent de certaines fêtes en divers temps de l'année; c'est le seul temps qui donne quelque liberté aux femmes : il leur est permis alors de se promener dans

les villes et dans les jardins : elles assistent, mais toujours voilées, à des jeux publics, qui se font durant quelques jours. Alamir et Selemin attendoient ce temps avec impatience ; il ne se passoit jamais sans qu'ils eussent découvert quelques beautés qui leur étoient inconnues, et qu'ils n'eussent trouvé le moyen de leur parler, et d'avoir quelqu'intelligence avec elles.

A une de ces fêtes, Alamir vit une jeune veuve, appelée Naria, dont la beauté, la richesse et la vertu étoient extraordinaires. Le hasard la lui fit voir dévoilée, comme elle parloit à une de ses esclaves. Il fut surpris des charmes de son visage ; elle fut troublée de la vue de ce prince, et demeura quelque temps à le regarder. Il s'en aperçut, la suivit, et essaya de lui faire remarquer qu'il la suivoit : enfin, il avoit vu une belle personne, et en avoit été regardé ; c'étoit assez pour lui donner de l'amour et de l'espérance. Ce qu'il apprit de la vertu et de l'esprit de Naria, redoubla en lui l'envie de s'en faire aimer, et le désir de la revoir. Il la chercha avec soin ; il passoit incessamment autour de chez elle, sans l'apercevoir, ni sans croire en être vu ; il se trouva sur son chemin, lorsqu'elle alloit aux bains. Deux ou trois fois, il fut assez heureux pour voir son visage ; et, toutes les fois qu'il le vit, il le trouva si

beau, et en fut si touché, qu'il crut que Naria étoit destinée pour arrêter ses inconstances.

Plusieurs jours se passèrent sans que ce prince reçût aucune marque qui lui pût faire juger que Naria approuvoit son amour, et il commençoit à en avoir un chagrin qui troubloit sa joie ordinaire. Néanmoins il n'abandonnoit pas le dessein de se faire aimer de deux ou trois belles personnes, et sur-tout d'une fille appelée Zoromade, très-considérable par le rang de son père et par sa beauté. Les difficultés de la voir surpassoient encore, s'il étoit possible, celles de voir Naria; mais il étoit persuadé que cette belle fille les auroit surmontées, si elle n'eût pas été en la puissance d'une mère qui la gardoit avec un soin extrême. Ainsi, il n'étoit pas si pressé du désir de vaincre ces obstacles, que la résistance de Naria, qui ne venoit que d'elle seule. Il avoit tenté plusieurs fois, mais inutilement, de gagner ses esclaves, pour savoir les jours qu'elle sortoit, et les lieux où il la pouvoit voir; enfin, un de ceux qui lui avoient résisté avec le plus d'opiniâtreté, lui promit de l'avertir de tout ce qu'elle feroit. Deux jours après, il lui dit qu'elle alloit à un jardin admirable qu'elle avoit hors de la ville, et que, s'il vouloit se promener autour des murailles de ce jardin, il y avoit des lieux élevés d'où il pourroit

la voir. Alamir ne manqua pas de se servir de cet avis, il sortit de Tharse, déguisé, et passa toute l'après-dînée autour de ces jardins.

Sur le soir, comme il étoit près de s'en retourner, il entendit ouvrir une porte; il regarda, et aperçut l'esclave qu'il avoit gagné, qui lui faisoit signe de s'approcher. Il crut que Naria se promenoit, et qu'il la verroit de cette porte; il s'avança, et se trouva dans un cabinet superbe et rempli de tous les ornemens qui pouvoient l'embellir; mais aucun ne le frappa si vivement que la vue de Naria assise sur des carreaux, sous un pavillon magnifique, comme on représente la déesse des amours : deux ou trois de ses femmes étoient dans un coin du cabinet. Alamir ne put s'empêcher d'aller se jeter à ses pieds, avec un air si rempli de transport et d'étonnement, qu'il augmenta le trouble modeste qui paroissoit sur le visage de cette belle personne.

Je ne sais, lui dit-elle, en l'obligeant à se relever, si je devois vous montrer l'inclination que j'ai eue pour vous, après vous l'avoir cachée si long-temps. Je crois que je vous l'aurois cachée toute ma vie, si vous aviez pris moins de soin de me faire voir celle que vous avez eue pour moi; mais j'avoue que je n'ai pu résister à une passion soutenue par si peu d'espérance. Vous

m'avez paru aimable dès le premier moment que je vous ai vu ; j'ai cherché à vous voir, sans que vous me vissiez, avec plus de soin que vous ne m'avez cherchée ; enfin, j'ai voulu mieux connoître la passion que vous avez pour moi, et m'en assurer par vos paroles, comme vous m'en avez assurée par vos actions.

Quelles assurances, grand Dieu ! cherchoit Naria dans les paroles d'Alamir ? Elle n'en connoissoit guère le charme trompeur et inévitable. Il surpassa les espérances qu'elle avoit conçues de son amour, et, par son esprit flatteur et insinuant, il acheva de se rendre maître du cœur de cette belle personne. Elle lui promit de le revoir au même lieu. Il s'en revint à Tharse, persuadé qu'il étoit l'homme du monde le plus amoureux, et il s'en fallut peu qu'il ne le persuadât à Mulziman et à Selemin. Il revit plusieurs fois Naria, qui lui fit voir la plus grande inclination et le plus véritable attachement que l'on ait jamais eus ; mais elle lui apprit qu'elle savoit la disposition qu'il avoit au changement ; qu'elle étoit incapable de partager son cœur avec quelqu'autre ; que, s'il vouloit conserver le sien, il falloit qu'il ne pensât qu'à elle seule ; et qu'elle romproit avec lui sur le premier sujet de jalousie qu'il lui donneroit. Alamir répondit avec tant

de sermens et tant d'adresse, qu'il persuada Naria d'une fidélité éternelle; mais il fut blessé de la seule pensée d'un engagement si exact; et, comme il n'y avoit plus d'obstacles ni de difficultés à la voir, son amour commença à se ralentir; néanmoins il lui témoigna toujours la même passion. Comme elle n'avoit point eu d'autre pensée que de l'épouser, elle croyoit qu'il n'y avoit point d'obstacles, puisqu'elle l'aimoit et qu'elle en étoit aimée; si bien qu'elle commença à lui parler de leur mariage. Alamir fut surpris de ce discours; mais son adresse empêcha sa surprise de paroître, et Naria crut que dans peu de jours elle épouseroit ce prince.

Depuis que l'amour qu'il ressentoit pour elle avoit commencé à diminuer, il avoit redoublé ses soins pour Zoromade; et, par le secours d'une tante de Selemin, que la faveur de son neveu rendoit complaisante aux passions du prince, il avoit trouvé le moyen de lui écrire. L'impossibilité de la voir étoit toujours pareille, et par-là sa passion étoit toujours augmentée.

Il n'avoit d'espérance qu'en une fête qui se fait au commencement de l'année. La coutume a établi de se faire des présens magnifiques pendant cette fête, et l'on ne voit dans les rues que des esclaves chargés de tout ce qu'il y a de plus

rare. Alamir envoya des présens à plusieurs personnes. Comme Naria avoit de la fierté et de la grandeur, elle n'en vouloit point recevoir de considérables. Il lui donna des parfums d'Arabie, qui étoient si rares, qu'il n'y avoit que ce prince qui en eût; il les lui envoya avec tous les ornemens qui pouvoient les rendre agréables.

Jamais Naria n'avoit été plus vivement touchée de passion pour ce prince; et, si elle eût suivi les mouvemens de son cœur, elle seroit demeurée chez elle à penser à lui, et auroit renoncé à tous les divertissemens où elle n'auroit pu le voir. Néanmoins, comme elle étoit priée par la mère de Zoromade d'aller chez elle à une sorte de festin qui se faisoit pendant la fête, elle ne put s'en dispenser; elle y alla, et, en entrant dans un grand cabinet, elle fut surprise de sentir les mêmes parfums qu'Alamir lui avoit envoyés. Elle s'arrêta avec étonnement, pour demander d'où venoit une odeur aussi agréable. Zoromade, qui étoit fort jeune et peu accoutumée à cacher quelque chose, rougit, et fut embarrassée. Sa mère, voyant qu'elle ne répondoit point, prit la parole, et dit, comme elle le pensoit en effet, que c'étoit la tante de Selemin qui les avoit envoyés à sa fille. Cette réponse ne laissa plus de doute à Naria que ces présens ne

vinssent du prince; elle les vit avec les mêmes ornemens qu'elle avoit reçu les siens, et même avec quelque chose de plus. Cette connoissance lui donna une douleur si vive, qu'elle feignit de se trouver mal, et s'en alla chez elle aussi malade en effet qu'elle vouloit le paroître. Elle étoit fière et sensible; l'idée d'être trompée par un homme qu'elle adoroit, la mettoit dans un état pitoyable; mais, avant que de s'abandonner au désespoir, elle résolut de s'éclaircir de l'infidélité de ce prince.

Elle lui manda qu'elle étoit malade, et qu'elle ne pourroit aller, pendant la fête, à aucun des divertissemens publics. Alamir la vint voir; il l'assura qu'il abandonneroit aussi tous ses divertissemens, puisqu'elle ne s'y trouveroit pas; enfin, il lui parla d'une manière qui la persuada presque qu'elle lui faisoit injure de le soupçonner. Néanmoins, sitôt qu'il fut sorti, elle se leva, et se déguisa de manière qu'il ne pouvoit la reconnoître. Elle alla dans les lieux où elle crut pouvoir le trouver; et le premier objet qui s'offrit à sa vue, fut Alamir déguisé; mais il ne le pouvoit être pour elle; elle le reconnut qui suivoit Zoromade; et, pendant les jeux qui se faisoient, elle le vit toujours attaché auprès de cette belle fille. Le lendemain, elle le suivit encore; mais, au lieu

de le voir chercher Zoromade, elle le vit déguisé d'une autre façon, et attaché auprès d'une autre personne. D'abord sa douleur fut moindre, et elle eut de la joie de penser qu'Alamir n'avoit parlé à Zoromade que par occasion ou par divertissement. Elle se mêla parmi les femmes qui étoient avec cette jeune personne qu'Alamir suivoit; et elle s'en approcha de si près, qu'au tournant d'une place où cette jeune personne étoit arrêtée, elle entendit Alamir lui parler avec ce même air et ces mêmes paroles qui lui avoient si bien persuadé son amour. Jugez de ce que devint Naria, et la cruelle douleur qu'elle sentit. Elle se seroit trouvée heureuse dans ce moment, si elle avoit pu croire que Zoromade eût été le seul attachement d'Alamir; elle auroit cru au moins que l'inclination qu'il auroit eue pour cette belle personne, auroit causé son changement; elle auroit pu se flatter d'avoir été aimée de lui, avant qu'il se fût attaché à Zoromade; mais, en voyant qu'il étoit capable de donner les mêmes soins et de dire les mêmes paroles à deux ou trois en même temps, elle voyoit qu'elle n'avoit occupé que son esprit, et non pas son cœur, et qu'elle n'avoit fait que son amusement, sans faire sa félicité.

C'étoit une aventure si cruelle pour une per-

sonne de son humeur, qu'elle n'avoit pas la force de la supporter. Elle s'en retourna chez elle, accablée de douleur et d'affliction; elle y trouva une lettre d'Alamir, qui l'assuroit qu'il étoit renfermé chez lui, et qu'il ne pouvoit rien voir, puisqu'il ne la voyoit pas. Cette tromperie lui faisoit juger de quel prix avoient été toutes les actions passées d'Alamir, et elle mouroit de honte d'avoir fait si long-temps son bonheur d'un attachement qui n'avoit été qu'une trahison. Elle se détermina bientôt à ce qu'elle devoit faire; elle lui écrivit tout ce que la douleur, la tendresse, et le désespoir peuvent faire penser de plus vif et de plus passionné; et, sans lui apprendre ce qu'elle devenoit, elle lui disoit un éternel adieu. Il fut surpris de cette lettre, et même il en fut affligé. La beauté et l'esprit de Naria étoient à un si haut point, qu'ils rendoient sa perte fâcheuse, même à l'humeur inconstante d'Alamir.

Il alla conter son aventure à Mulziman, qui lui fit quelque honte de son procédé. Vous vous trompez, lui dit-il, si vous êtes persuadé que la manière dont vous en usez avec les femmes ne soit pas contraire aux véritables sentimens d'un honnête homme. Alamir fut touché de ce reproche. Je veux me justifier auprès de vous, lui répondit-il, et je vous estime trop pour vouloir

vous laisser dans une aussi mauvaise opinion de moi. Croyez-vous que je fusse assez déraisonnable pour ne pas aimer avec fidélité une personne qui m'aimeroit véritablement? Mais croyez-vous vous justifier, interrompit Mulziman, en accusant celles que vous avez aimées? Y en a-t-il quelqu'une qui vous ait trompé? et Naria ne vous aimoit-elle pas avec une passion sincère et véritable? Naria croyoit m'aimer, répliqua Alamir; mais elle aimait mon rang, et celui où je pouvois l'élever. Je n'ai trouvé que de la vanité et de l'ambition dans toutes les femmes; elles ont aimé le prince, et non pas Alamir. L'envie de faire une conquête éclatante, et le désir de s'élever et de sortir de cette vie ennuyeuse où elles sont assujéties, a fait en elles ce que vous appelez de l'amour, comme le plaisir d'être aimé et l'envie de surmonter des difficultés, font en moi ce qui leur paroît de la passion. Je crois que vous faites injustice à Naria, dit Mulziman, et qu'elle aimoit véritablement votre personne. Naria m'a parlé de m'épouser, aussi bien que les autres, répondit Alamir, et je ne sais si sa passion étoit plus véritable. Quoi! reprit Mulziman, vous voulez qu'on vous aime, et qu'on ne pense pas à vous épouser? Non, dit Alamir, je ne veux pas qu'on pense à m'épouser, quand je suis au-dessus de

celles qui y prétendent. Je voudrois qu'on y pensât, si l'on ne me connoissoit pas pour ce que je suis, et qu'on crût faire une faute en m'épousant. Mais, tant qu'on me regardera comme un prince qui peut donner de l'élévation et quelque liberté, je ne me croirai pas obligé à une grande reconnoissance du dessein qu'on aura de m'épouser, et je ne le prendrai jamais pour de l'amour. Vous verrez, ajouta-t-il, que je ne serois pas incapable d'aimer fidèlement, si je pouvois trouver une personne qui m'aimât sans connoître ce que je suis. Vous voulez une chose impossible pour faire voir votre fidélité, repartit Mulziman; et, si vous étiez capable de constance, vous en auriez, sans attendre des occasions extraordinaires.

L'impatience de savoir ce qu'étoit devenue Naria, fit finir cette conversation. Alamir alla chez elle; il apprit qu'elle étoit partie pour aller à la Mecque, et que l'on ne savoit ni le chemin qu'elle avoit pris, ni le temps où elle reviendroit. C'étoit assez pour lui faire oublier Naria; il ne pensa plus qu'à Zoromade, qui étoit gardée avec un soin qui rendoit presque toute son adresse inutile. Ne sachant plus ce qu'il pouvoit faire pour la voir, il résolut de hasarder la chose du monde la plus hardie, qui étoit de se cacher dans une des maisons où les femmes vont se baigner.

Les bains sont des palais magnifiques ; les femmes y vont trois ou quatre fois la semaine ; elles prennent plaisir à faire paroître leur magnificence, en faisant marcher devant et après elles un nombre infini d'esclaves qui portent toutes les choses qui leur sont nécessaires. L'entrée de ces maisons est défendue aux hommes, sur peine de la vie, et il n'y a point de puissance qui pût les sauver, s'ils y étoient trouvés. La qualité d'Alamir le garantissoit de la rigueur des lois ordinaires ; mais son rang l'exposoit à une révolte et à une sédition dont il n'auroit pu sauver ni sa vie, ni son état.

Des raisons si considérables ne purent le retenir ; il écrivit à Zoromade ; il lui manda ce qu'il étoit résolu de hasarder pour la voir, et il la pria de l'instruire de ce qu'il devoit faire pour lui parler. Zoromade eut de la peine à consentir au hasard où Alamir vouloit s'exposer ; mais enfin, emportée par la passion qu'elle avoit pour lui, et forcée par cette contrainte insupportable où vivent les femmes arabes, elle lui manda que, s'il trouvoit le moyen d'entrer dans la maison des bains, il falloit qu'il sût l'appartement où elle avoit accoutumé d'aller ; que dans cet appartement il y avoit un cabinet où il pourroit se cacher ; qu'elle ne se baigneroit point ; et que, pendant

que sa mère iroit dans les bains, elle pourroit l'entretenir. Alamir sentit un plaisir sensible d'avoir une si difficile entreprise à exécuter : il gagna le maître des bains par des présens considérables ; il sut le jour que Zoromade y devoit aller ; il entra pendant la nuit ; il se fit conduire dans l'appartement où étoit ce cabinet, et y attendit le matin avec toute l'impatience qu'auroit pu avoir un homme véritablement amoureux.

A peu près à l'heure que Zoromade devoit venir, il entendit, dans la chambre, le bruit que font plusieurs personnes qui y entrent ; quelque temps après, ce bruit diminua, et on ouvrit la porte de ce cabinet. Il s'attendoit à voir entrer Zoromade ; mais, au lieu d'elle, il vit une personne qu'il ne connoissoit pas, magnifiquement habillée, d'une beauté qui avoit toute la fleur et toute la naïveté de la première jeunesse. Cette personne fut aussi surprise de la vue d'Alamir, qu'Alamir l'étoit de la sienne ; il n'étoit pas moins propre qu'elle à donner de l'étonnement, par l'agrément de sa personne et par la beauté de ses habits ; et c'étoit une chose si extraordinaire de voir un homme en ce lieu, que, si Alamir n'eût fait signe à cette jeune personne de ne rien dire, elle se fut écriée d'une manière qui auroit fait venir à elle ceux qui étoient dans la chambre. Elle

s'approcha d'Alamir, qui étoit charmé de cette aventure, et lui demanda par quel hasard il s'étoit trouvé en ce lieu. Il lui répondit que ce seroit une chose trop longue à lui raconter; mais qu'il la conjuroit de ne vouloir rien dire, et de ne pas perdre un homme qui ne comptoit pour rien le péril où il se trouvoit, puisqu'il devoit à ce péril le plaisir de voir la plus belle personne du monde. Elle rougit avec un air d'innocence et de modestie propre à toucher un cœur moins sensible que celui d'Alamir. Je serois bien fâchée, lui répondit-elle, de rien faire qui pût vous nuire; mais vous avez bien hasardé en entrant ici, et je ne sais si vous savez le danger où vous vous êtes exposé. Oui, madame, repartit Alamir, je le sais; et ce n'est pas le plus grand dont je sois menacé aujourd'hui. Après ces paroles, dont il jugea bien qu'elle entendroit le sens, il la supplia de lui dire qui elle étoit, et comment elle étoit entrée dans ce cabinet. Je m'appelle Elsibery, lui répondit-elle; je suis fille du gouverneur de Lemnos; ma mère n'est à Tharse que depuis deux jours, où elle n'étoit jamais venue, non plus que moi: elle se baigne présentement, je n'ai pas voulu me baigner, et le hasard m'a fait entrer dans ce cabinet. Mais je vous conjure, ajouta-t-elle, de m'apprendre aussi qui vous êtes. Alamir fut

bien aise de trouver une jeune personne qui ne le connût pas : il lui dit qu'il s'appeloit Selemin (ce fut le nom qui s'offrit le premier à son esprit). Comme il parloit, il entendit du bruit : Elsibery s'avança vers la porte du cabinet, pour empêcher qu'on n'entrât ; Alamir la suivit de quelques pas, oubliant le péril où il se mettoit. Ne sauroit-on espérer de vous revoir, madame? lui dit-il. Je ne sais, repartit-elle avec un air plein de trouble ; mais il me semble qu'il n'est pas impossible. En disant ces mots, elle sortit, et ferma la porte.

Alamir demeura charmé de son aventure ; il n'avoit jamais rien vu de si beau ni de si aimable qu'Elsibery ; il croyoit avoir remarqué qu'il ne lui déplaisoit pas. Elle ne le connoissoit point pour le prince de Tharse ; enfin, il y trouvoit tout ce qui pouvoit le toucher, et il demeura jusqu'à la nuit dans ce cabinet, sans songer qu'il y étoit venu pour voir Zoromade, tant il étoit rempli de l'idée d'Elsibery.

Zoromade n'étoit pas si tranquille ; elle aimoit véritablement Alamir ; le péril où elle savoit qu'il étoit exposé, lui donnoit une inquiétude mortelle, et un déplaisir sensible de n'avoir pu en profiter. Sa mère s'étant trouvée mal, elle n'avoit pas voulu aller aux bains, et l'on avoit don-

né l'appartement où elle alloit d'ordinaire, à la mère d'Elsibery. Alamir trouva, à son retour, une lettre de Zoromade, qui lui apprenoit ce que je viens de vous dire, et qui lui apprenoit aussi qu'on parloit de la marier; mais qu'elle n'en avoit pas d'inquiétude, puisqu'il pouvoit empêcher ce mariage, en découvrant à son père les intentions qu'il avoit pour elle. Il montra cette lettre à Mulziman, pour lui faire voir que toutes les femmes n'étoient touchées que du désir de l'épouser. Il lui conta l'aventure qui lui étoit arrivée aux bains; il exagéra les charmes d'Elsibery, et la joie qu'il avoit de croire que, sans le connoître pour le prince de Tharse, elle avoit de l'inclination pour lui. Il l'assura qu'il avoit enfin trouvé ce qui méritoit d'engager son cœur, et qu'on verroit s'il n'auroit pas un véritable attachement pour Elsibery. En effet, il résolut d'abandonner toutes les autres galanteries, pour ne plus penser qu'à se faire aimer de cette belle personne. Il lui étoit presqu'impossible de la voir, sur-tout étant résolu de ne pas se faire connoître pour le prince de Tharse. La première chose qui lui vint dans l'esprit, fut de se cacher encore dans la maison des bains; mais il apprit que la mère d'Elsibery étoit malade, et que sa fille ne sortoit point sans elle.

Cependant, le mariage de Zoromade s'avançoit, et le désespoir de se voir abandonnée du prince, l'obligea d'y consentir. Comme son père étoit un homme très-considérable, et que celui qu'elle épousoit ne l'étoit pas moins, on résolut de faire de grandes cérémonies à ses noces. Alamir apprit qu'Elsibery devoit s'y trouver. La manière dont les nôces se font chez les Arabes, ne lui donnoit aucune espérance de l'y voir, parce que les femmes sont entièrement séparées des hommes, et dans les mosquées et dans les festins. Il résolut néanmoins de hasarder une chose aussi périlleuse que celle qu'il avoit hasardée pour Zoromade. Il feignit de se trouver mal le jour de la cérémonie, afin de se dispenser d'y assister publiquement. Il s'habilla en femme, mit un grand voile sur sa tête, comme en ont toutes celles qui sortent, et s'en alla à la mosquée avec la tante de Selemin. Il vit arriver Elsibery; et, bien qu'elle fût voilée, sa taille avoit quelque chose de si particulier, et son habillement étoit si différent de ceux de Tharse, qu'il ne craignoit pas de s'y méprendre. Il la suivit jusqu'auprès du lieu où se faisoit la cérémonie, et il se trouva si près de Zoromade, que, poussé par un reste de son humeur naturelle, il ne put s'empêcher de se faire connoître à elle, et de parler comme s'il ne se

fût déguisé que pour la voir. Cette vue apporta un si grand trouble dans l'esprit de Zoromade, qu'elle fut contrainte de reculer quelques pas; et, se tournant du côté d'Alamir : Il y a de l'inhumanité, lui dit-elle, à venir troubler mon repos par une action qui devroit me persuader que vous m'aimez, si je ne savois trop bien le contraire; mais j'espère que je ne souffrirai pas longtemps les maux où vous m'avez plongée. Elle n'en put dire davantage, et Alamir ne put répondre. La cérémonie s'acheva, et toutes les femmes se remirent à leur place.

Alamir ne pensa pas seulement à la douleur où il avoit vu Zoromade, et ne fut occupé que du soin de parler à Elsibery. Il se mit à genoux auprès d'elle, et commença à faire ses prière assez haut, selon la manière des Arabes. Le murmure confus de ce grand nombre de personnes qui parlent en même temps, fait qu'il est difficile d'être entendu que de ceux de qui l'on est fort près. Alamir, sans tourner la tête du côté d'Elsibery, et sans changer le ton de ses prières, l'appela plusieurs fois. Elle se tourna vers lui; comme il vit qu'elle le regardoit, il laissa tomber un livre, et, en le ramassant, il releva un peu son voile, en sorte qu'Elsibery seule pouvoit le remarquer, et lui fit voir un visage, dont la beauté et

la jeunesse ne démentoient point l'habillement de femme. Il vit bien que ce déguisement ne l'avoit pas rendu méconnoissable à Elsibery ; il lui demanda néanmoins s'il étoit assez heureux pour être reconnu. Elsibéry, dont le voile n'étoit pas entièrement baissé, tournant les yeux du côté d'Alamir, sans tourner la tête : Je ne vous connois que trop, lui dit-elle ; mais je tremble pour le péril où vous êtes. Il n'y a en a point où je ne m'expose, lui répondit-il, plutôt que de ne vous point voir. Ce n'étoit pas pour me voir, lui dit-elle, que vous vous étiez exposé dans la maison des bains, et peut-être n'est-ce pas encore pour moi que vous êtes ici. C'est pour vous seule, madame, répliqua-t-il, et vous me verrez tous les jours affronter de nouveaux dangers, si vous ne me donnez quelque moyen de vous parler. Je vais demain avec ma mère au palais du calife, reprit-elle, trouvez-vous-y avec le prince ; mon voile sera levé, parce que c'est la première fois que j'y entre. Elle se tut, et ne voulut plus rien dire, de peur d'être entendue des femmes qui étoient près d'elle.

Alamir demeura bien embarrassé sur le rendez-vous qu'elle lui donnoit. Il savoit bien que la première fois que l'on mène les femmes de qualité au palais du calife, si le calife, ou les

princes ses enfans entrent dans le lieu où elles sont, elles ne baissent pas leur voile; et, hors cette première fois, on ne les y revoit jamais que voilées. Ainsi, Alamir étoit assuré de voir Elsibery; mais, pour la voir, il falloit se faire connoître pour le prince de Tharse, et c'étoit à quoi il ne pouvoit se résoudre. Le plaisir d'être aimé par le seul agrément de sa personne, le touchoit si fort, qu'il ne vouloit pas s'en priver. C'étoit aussi une chose fâcheuse de perdre une occasion de voir Esilbery, et une occasion qu'elle lui donnoit elle-même. Cette légère jalousie qu'elle lui avoit témoignée de l'avoir trouvé dans la maison des bains, où il n'étoit pas pour elle, l'engageoit encore à ne manquer à rien de ce qui pouvoit la persuader d'un véritable attachement. Cet embarras le fit demeurer long-temps sans lui répondre; enfin, il lui demanda s'il ne pourroit point lui écrire. Je n'oserois me fier à personne, lui dit-elle; mais gagnez, s'il vous est possible, un esclave qui s'appelle Zabelec.

Alamir demeura satisfait de ces paroles. On sortit du temple; il alla changer d'habit, et penser à ce qu'il devoit faire le lendemain. Quelque difficulté qu'il trouvât à cacher sa qualité à Elsibery, et quelque peine que cette entreprise lui donnât, parce qu'elle l'obligeoit à fuir la per-

sonne du monde qu'il avoit le plus d'envie de rencontrer, il résolut de l'exécuter, et il voulut voir s'il seroit véritablement aimé sans le secours de sa naissance. Après avoir résolu de quelle manière il devoit se conduire, il écrivit cette lettre à Elsibery :

Lettre d'Alamir à Elsibery.

« Si j'avois déjà mérité quelque chose auprès
» de vous, ou si vous m'aviez donné quelqu'es-
» pérance, peut-être je ne vous demanderois
» pas ce que je vais vous demander, quoiqu'il
» semblât que j'eusse plus de raison de le pré-
» tendre. Mais, madame, à peine me connois-
» sez-vous; je n'oserois me flatter d'avoir fait
» quelqu'impression dans votre cœur : vous n'ê-
» tes engagée, ni par vos sentimens, ni par vos
» paroles, et vous allez demain dans un lieu où
» vous verrez un prince qui n'a jamais rien vu
» de beau qu'il ne l'ait aimé. Que ne dois-je
» point craindre, madame, de cette entrevue?
» Je ne puis douter qu'Alamir ne vous aime; et,
» quoiqu'il y ait peut-être du caprice à craindre,
» autant que je le crains, que vous ne voyiez ce
» prince, et qu'il ne soit assez heureux pour vous
» plaire, je ne puis m'empêcher de vous supplier
» de ne le pas voir. Pourquoi me refuseriez-

» vous, madame? Ce n'est point une faveur que
» je vous demande, et je suis peut-être le seul
» homme du monde qui ait jamais souhaité une
» pareille chose : je sais bien qu'elle doit vous
» paroître bizarre; elle me le paroît encore plus
» qu'à vous; mais ne refusez pas cette grâce à
» un homme qui vient d'exposer sa vie pour
» pouvoir vous dire seulement qu'il vous aime ».

Après avoir écrit cette lettre, il se déguisa, afin d'aller lui-même, avec des gens à qui il se fioit, tâcher d'apprendre qui étoit celui dont Elsibery lui avoit parlé. Il fit tant de diligence autour de la maison du gouverneur de Lemnos, qu'enfin un vieil esclave qu'il gagna, lui alla chercher Zabelec. Il vit de loin venir ce jeune esclave; il fut surpris de la beauté de sa taille et de la délicatesse de son visage. Alamir se cachoit dans l'enfoncement d'un portique où il faisoit assez obscur, et ce jeune esclave, en s'approchant, regardoit Alamir, comme s'il eût été de sa connoissance. Enfin, lorsqu'il fut près de lui, ce prince, sans se faire voir, commença à lui parler d'Elsibery. L'esclave, entendant cette voix qu'il ne connoissoit point, changea tout d'un coup de visage, et, après avoir fait un grand soupir, il baissa les yeux et demeura sans parler, avec une tristesse si profonde, qu'Alamir

ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Je croyois connoître celui qui me demandoit, lui répondit-il, et je ne croyois pas que ce fût d'Elsibery dont on me voulût parler; mais achevez; tout ce qui regarde Elsibery me touche sensiblement. Alamir fut surpris et embarrassé de la manière dont cet esclave lui parloit. Il acheva néanmoins ce qu'il avoit commencé, et lui donna une lettre, ne se faisant connoître que sous le nom de Selemin. La tristesse et la beauté de cet esclave firent imaginer à ce prince que c'étoit quelqu'amant d'Elsibery, qui s'étoit déguisé pour être auprès d'elle. Le trouble qu'il lui avoit vu, lorsqu'il lui avoit parlé de lui donner des lettres, ne l'en laissoit pas douter; mais il pensoit aussi que, si Elsibery eût connu cet esclave pour son amant, elle ne l'auroit pas choisi pour lui donner des lettres d'un rival; enfin, cette aventure l'embarrassoit, et, de quelque manière qu'elle pût être, l'esclave lui paroissoit trop aimable et d'un air trop au-dessus de sa condition, pour le souffrir sans peine auprès d'Elsibery.

Il attendit le lendemain avec diverses sortes d'inquiétudes; il alla de bonne heure chez la princesse, sa mère. Jamais amant n'eut tant d'impatience de voir sa maîtresse, qu'Alamir avoit de désir de ne pas voir la sienne, et jamais un amant

n'eut tant de raison de souhaiter de ne pas la voir. Il pensoit que, si Elsibery ne venoit point au palais, c'étoit lui accorder la grâce qu'il lui avoit demandée; que c'étoit aussi une marque qu'elle avoit reçu la lettre qu'il avoit mise entre les mains de Zabelec; et que, si cet esclave la lui avoit rendue, il falloit qu'il ne fût pas son rival. Enfin, en ne voyant point arriver Elsibery avec sa mère, il apprenoit qu'il avoit un commerce établi avec elle, qu'il n'avoit point de rival, et qu'il pouvoit espérer d'être aimé. Il étoit occupé de ces pensées, lorsqu'on vint l'avertir que la mère d'Elsibery arrivoit, et il eut le plaisir de voir qu'elle n'étoit pas suivie de sa fille. Jamais transport ne fut pareil au sien. Il se retira, ne voulant pas même que son visage fût connu de la mère de sa maîtresse, et s'en alla attendre chez lui l'heure qu'il avoit prise pour parler à Zabelec.

Le bel esclave revint le trouver, avec autant de tristesse sur le visage, qu'il en avoit le jour précédent, et lui apporta la réponse d'Elsibery. Ce prince fut charmé de cette lettre; il y trouva de la modestie mêlée avec beaucoup d'inclination. Elle l'assuroit qu'elle auroit pour lui la complaisance de ne point voir le prince de Tharse, et qu'elle n'auroit jamais de répugnance à lui accorder de pareilles grâces : elle le prioit aussi de ne

rien hasarder pour lui parler, parce que sa timidité naturelle, et la manière dont elle étoit gardée, rendoient inutile tout ce qu'il pourroit entreprendre. Alamir, quoique très-satisfait de cette lettre, ne pouvoit s'accoutumer à la beauté et à la tristesse de l'esclave : il lui fit plusieurs questions sur les moyens dont il pourroit se servir pour voir Elsibery; mais l'esclave n'y répondit qu'avec beaucoup de froideur. Ce procédé augmenta les soupçons du prince; et, comme il se trouvoit plus touché de la beauté d'Elsibery, qu'il ne l'avoit jamais été d'aucune autre, il craignoit d'entrer dans le même état où il avoit mis toutes celles qu'il avoit aimées, et de s'engager avec une personne qui auroit d'autres attachemens. Cependant il lui écrivoit tous les jours; il l'obligeoit à lui apprendre les lieux où elle alloit; et son amour lui donnoit autant de soin de la fuir dans les lieux publics où elle le pouvoit connoître pour le prince, qu'il avoit d'application à chercher les moyens de la voir en particulier. Il considéra si bien tous les environs de la maison où elle logeoit, qu'il remarqua que le haut, qui étoit couvert en terrasse, avoit une espèce de balcon avancé sur une petite rue si étroite, que l'on pouvoit se parler de la maison qui étoit de l'autre côté. Il trouva bientôt le moyen de se rendre maître de cette

maison; il écrivit à Elsibery qu'il la conjuroit de venir la nuit sur sa terrasse, et qu'il pourroit l'y entretenir. Elle y vint. Alamir pouvoit facilement lui parler sans être entendu, et l'obscurité n'étoit pas si grande, qu'il n'eût le plaisir de distinguer cette beauté dont il étoit si touché.

Ils entrèrent dans une longue conversation sur les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elsibery voulut être éclaircie de l'aventure qui l'avoit conduit dans la maison des bains. Il lui avoua la vérité, et lui conta tout ce qui s'étoit passé entre Zoromade et lui. Les jeunes personnes sont trop touchées de ces sortes de sacrifices, pour en craindre les conséquences pour elles-mêmes. Elsibery avoit une inclination violente pour Alamir; elle s'engagea entièrement dans cette conversation, et ils résolurent de se revoir dans le même lieu. Comme il étoit près de se retirer, il tourna la tête par hasard, et fut bien surpris de voir, dans un coin de la terrasse, ce bel esclave qui lui avoit déjà donné tant d'inquiétude.

Il ne put cacher son chagrin; et, prenant la parole : Si je vous ai témoigné de la jalousie, dit-il à Elsibery, la première fois que je vous ai écrit, oserai-je, madame, vous en témoigner encore la première fois que je vous parle ? Je sais que les personnes de votre qualité ont toujours des es-

claves auprès d'elles; mais il me semble qu'ils ne sont point de l'âge et de l'air de celui que je vois auprès de vous : j'avoue que ce que je connois de la personne et de l'esprit de Zabelec, me le rend aussi redoutable que me le pourroit être le prince de Tharse. Elsibery sourit de ce discours; et, appelant le bel esclave : Venez, Zabelec, lui dit-elle, venez guérir Selemin de la jalousie que vous lui donnez; je n'oserois le faire sans votre consentement. Je voudrois, madame, lui répondit Zabelec, que vous eussiez la force de lui laisser la jalousie. Ce n'est pas pour mon intérêt que je le souhaite; c'est pour le vôtre, et par la crainte des malheurs où je vois bien que vous vous plongez. Mais, seigneur, continua l'esclave, en s'adressant au prince qu'elle ne connoissoit que pour Selemin, il n'est pas juste de vous laisser soupçonner la vertu d'Elsibery.

Je suis une malheureuse, que le hasard a mise à son service : je suis chrétienne grecque, et d'une naissance fort au-dessus de la condition où vous me voyez. Quelque beauté, dont il ne paroît peut-être plus de marques, m'avoit attiré plusieurs amans pendant ma première jeunesse : je trouvai en eux si peu de fidélité et tant de trahisons, que je ne les regardai qu'avec mépris. Un, plus infidèle que les autres, mais qui savoit

mieux se déguiser, se fit aimer de moi. Je rompis, à cause de lui, un mariage très-considérable pour ma fortune. Mes parens nous persécutèrent; il fut obligé de se retirer : il m'épousa. Je me déguisai en homme, et je le suivis. Nous nous embarquâmes : il se trouva dans notre vaisseau une personne assez aimable, que quelqu'aventure extraordinaire obligeoit, aussi bien que moi, à passer en Asie. Mon mari en devint amoureux. Nous fûmes attaqués et pris par les Arabes; ils partagèrent les esclaves : on donna le choix à mon mari et à un de ses parens d'être du nombre des esclaves qui appartenoient au lieutenant du navire, ou de ceux qui appartenoient au capitaine : le sort m'avoit donné à ce dernier; et, par une ingratitude sans exemple, je vis mon mari choisir d'aller avec le lieutenant, pour suivre cette personne qu'il aimoit. Ma présence, mes larmes, ni ce que j'avois fait pour lui, et l'état où il me laissoit, ne purent le toucher. Jugez de ma douleur! On me conduisit ici : ma bonne fortune me donna au père d'Elsibery. Ce que j'ai vu de l'infidélité de mon mari ne sauroit me faire perdre entièrement l'espérance de son retour, et c'est ce qui causa les changemens que vous remarquâtes sur mon visage le premier jour que j'allai vous parler. J'avois espéré que c'étoit lui

qui me demandoit; et, quelque mal fondé que fût cet espoir, je ne pus le perdre sans douleur. Je ne m'oppose point à l'inclination qu'Elsibery a pour vous; je sais, par une cruelle expérience, combien il est inutile de s'opposer à ces sortes de sentimens; mais je la plains, et je prévois les vives douleurs que vous lui causerez : elle n'a jamais eu de passion; elle va avoir pour vous un attachement sincère et véritable, qu'aucun homme qui a déjà aimé ne peut mériter.

Quand elle eut cessé de parler, Elsibery dit à Alamir que son père et sa mère connoissoient sa qualité, son sexe et son mérite; mais que des raisons qu'elle avoit de demeurer inconnue, faisoient qu'on la traitoit en apparence comme un esclave. Ce prince demeura surpris de l'esprit et de la vertu de Zabelec; et il eut beaucoup de joie de connoître combien la jalousie qu'il en avoit eue avoit été mal fondée. Il trouva dans la suite tant de charmes et tant de sincérité dans les sentimens d'Elsibery, qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit jamais été aimé que par elle. Elle l'aimoit, sans autre dessein que de l'aimer, et sans penser quelle fin auroit sa passion; elle ne s'informoit ni de sa fortune ni de ses intentions; elle hasardoit toutes choses pour le voir, et faisoit aveuglément tout ce qu'il pouvoit souhaiter. Une autre per-

sonne aurait trouvé de la contrainte dans la conduite qu'il désiroit d'elle; car, comme il vouloit toujours qu'elle le crût Selemin, il étoit forcé de l'empêcher de se trouver à de certaines fêtes publiques où il étoit obligé de paroître pour le prince; mais elle ne trouvoit rien de difficile pour lui plaire.

Alamir se trouva heureux pendant quelque temps d'être aimé pour l'amour de lui-même; mais enfin il lui vint dans l'esprit, qu'encore qu'Elsibery l'eût aimé sans savoir qu'il étoit le prince de Tharse, peut-être ne laisseroit-elle pas de l'abandonner pour un homme qui auroit cette qualité. Il résolut de mettre son cœur à cette épreuve, de faire passer le véritable Selemin pour le prince de Tharse, de faire en sorte qu'il lui témoignât de l'amour, et de voir de ses propres yeux de quelle manière elle le traiteroit. Il apprit son intention à Selemin, et ils trouvèrent ensemble les moyens de l'exécuter. Alamir fit une course de chevaux, et dit à Elsibery, que, pour lui donner quelque part à ce divertissement, il engageroit le prince à passer, avec sa troupe, devant ses fenêtres; qu'ils auroient les mêmes habits; qu'il marcheroit à côté de lui; et que, bien qu'il eût toujours appréhendé qu'elle ne vît Alamir, il se croyoit trop assuré de son cœur, pour craindre

que ce prince attirât ses regards, sur-tout dans un lieu où il seroit assez proche pour les partager. Elsibery demeura persuadée que celui qu'elle verroit auprès de son amant, seroit le prince de Tharse; et, le lendemain, voyant le véritable Selemin auprès d'Alamir, elle ne douta point que ce ne fût ce prince; elle trouva même que son amant avoit tort de lui avoir dépeint Alamir comme un homme si redoutable, et il lui parut qu'il n'étoit pas si agréable que celui qu'elle croyoit son favori. Elle n'oublia pas de dire à Alamir le jugement qu'elle avoit fait; mais ce n'étoit pas assez pour le satisfaire; il voulut encore éprouver si ce faux prince ne lui plairoit point, lorsqu'il lui paroîtroit amoureux d'elle, et qu'il lui proposeroit de l'épouser.

A une de ces fêtes des Arabes, où le prince n'étoit point obligé de paroître en public, il dit à Elsibery qu'il se déguiseroit pour se trouver auprès d'elle. Il se déguisa en effet, et mena Selemin avec lui. Ils se mirent près d'Elsibery, et Selemin l'appela deux ou trois fois. Comme elle avoit Alamir dans l'esprit, elle ne douta point que ce ne fût lui; et, prenant un temps où personne ne la regardoit, elle leva son voile pour se faire voir et pour lui parler; mais elle fut bien surprise de trouver auprès d'elle celui qu'elle

croyoit le prince de Tharse. Selemin témoigna être surpris et touché de sa beauté : il voulut lui parler; mais elle ne l'écouta point; et, troublée de cette aventure, elle se rapprocha de sa mère, en sorte que Selemin ne put l'aborder de tout le reste du jour. La nuit, Alamir vint lui parler sur la terrasse; elle lui conta ce qui lui étoit arrivé, avec une vérité si exacte et une si grande crainte qu'il ne la soupçonnât d'y avoir contribué, qu'il devoit en être satisfait. Néanmoins, il ne s'en contenta pas; il fit gagner le vieil esclave, qu'il avoit déjà trouvé sensible aux présens, pour donner une lettre à Elsibery de la part du prince. Lorsque cet esclave voulut la lui donner, elle la refusa, et lui fit une sévère réprimande. Elle en rendit compte à Alamir, qui le savoit déjà, et qui jouissoit du plaisir de sa tromperie. Pour achever ce qu'il avoit résolu, il mena Selemin sur la terrasse où il avoit accoutumé de parler à Elsibery, et se cacha en sorte qu'elle ne pouvoit le voir; mais qu'il pouvoit entendre toutes leurs paroles. La surprise d'Elsibery fut extrême, lorsqu'elle vit sur la terrasse celui qu'elle croyoit le prince. Son premier mouvement fut de s'en aller; mais le soupçon que son amant la sacrifioit au prince, et l'envie de s'en éclaircir, la retinrent pour quelques momens. Je ne vous dirai point,

madame, lui dit Selemin, si c'est par mon adresse ou du consentement de celui que vous croyez trouver ici, que j'occupe la place qui lui étoit destinée. Je ne vous dirai pas même s'il ignore les sentimens que j'ai pour vous; vous en jugerez par la vraisemblance et par le pouvoir que la qualité de prince peut me donner. Je veux seulement vous apprendre que, d'une seule vue, vous avez fait en moi ce que de longs attachemens n'avoient pu faire. Je n'ai jamais voulu m'engager, et je ne regarde présentement d'autre bonheur que celui de vous faire accepter la dignité où je me trouve. Vous êtes la seule à qui je l'aie offerte, et vous serez la seule à qui je l'offrirai. Songez plus d'une fois, madame, à me refuser, et songez qu'en refusant le prince de Tharse, vous refusez la seule chose qui peut vous retirer de cette captivité éternelle, à laquelle vous êtes destinée.

Elsibery n'entendit plus tout ce que lui dit celui qu'elle croyoit le prince, si-tôt qu'il lui eut donné lieu de croire que son amant la sacrifioit à son ambition; et, sans répondre à ce qu'il lui venoit de dire : Je ne sais, seigneur, lui dit-elle, par quelle aventure vous vous trouvez ici; mais de quelque manière que ce puisse être, je ne dois pas avoir une plus longue conversation avec vous, et je vous supplie de trouver bon que je me re-

tire. En disant ces paroles, elle quitta la terrasse avec Zabelec qui l'avoit suivie, et s'en alla dans sa chambre avec autant d'inquiétude qu'Alamir avoit de joie et de tranquillité. Il voyoit avec plaisir qu'elle méprisoit les offres d'une si grande fortune, dans le même moment qu'elle avoit lieu de croire qu'il l'avoit trompée, et il ne pouvoit plus douter qu'elle ne fût à l'épreuve des sentimens d'ambition qu'il avoit appréhendés. Le lendemain, il essaya encore de lui faire donner une lettre de la part du prince, pour voir si le dépit ne l'auroit point fait changer; mais le vieil esclave qui la voulut donner, fut aussi maltraité qu'il l'avoit été la première fois.

Elsibery avoit passé la nuit dans une agitation incroyable : toutes les apparences étoient que son amant l'avoit trahie; lui seul pouvoit avoir appris leur intelligence, et le lieu où ils se parloient. Néanmoins, la tendresse qu'elle avoit pour lui, ne lui permettoit pas de le condamner sans l'entendre. Elle le revit le jour suivant, et il sut si bien lui persuader qu'il avoit été trahi par un de ses gens, et que le calife, à la prière de son fils, l'avoit retenu une partie de la nuit pour l'empêcher de venir sur la terrasse, qu'il se justifia entièrement auprès d'Elsibery, et lui persuada même qu'il avoit un déplaisir sensible de la passion que

le prince avoit pour elle. La belle esclave n'étoit pas si aisée à persuader qu'Elsibery, et son expérience de la tromperie des hommes ne lui permettoit pas d'ajouter foi aux paroles du faux Selemin. Elle tâcha enfin de faire voir à Elsibery qu'il la trompoit ; mais, peu de temps après, le hasard lui donna lieu de l'en convaincre.

Le véritable Selemin n'étoit pas si occupé des galanteries du prince, qu'il n'en eût pour lui-même. La personne qu'il aimoit alors avoit pour confidente une jeune esclave qui étoit touchée d'une passion violente pour Zabelec, qu'elle prenoit pour un homme. Elle lui conta l'amour de Selemin et de sa maîtresse, et la manière dont ils se voyoient. Zabelec, qui ne connoissoit Alamir que sous le nom de Selemin, se fit instruire par cette esclave de tout ce qui pouvoit faire voir à Elsibery l'infidélité de son amant, et alla le lui apprendre à l'heure même. On ne peut être plus sensiblement affligé que le fut cette belle personne; mais elle s'abandonna à son affliction, sans s'emporter contre celui qui la causoit. Zabelec fit tous ses efforts pour lui persuader de cesser entièrement de voir Alamir, et de ne plus écouter des justifications qui ne pouvoient être que de nouvelles tromperies. Elsibery eût bien voulu suivre ses conseils; mais elle n'en avoit pas la force.

Alamir vint le soir même sur la terrasse, et il fut bien étonné lorsqu'Elsibery commença la conversation par un torrent de larmes, et ensuite par des reproches si tendres, que ceux mêmes qui ne l'auroient pas aimée en auroient été touchés. Il ne pouvoit comprendre de quoi on pouvoit l'accuser, ni par quel bizarre effet du hasard, n'ayant jamais été fidèle que pour Elsibery, elle fût presque la seule qui l'eût accusé d'infidélité. Il se défendit avec toute la force que donne la vérité; mais, malgré la disposition qu'avoit Elsibery à le croire innocent, elle ne pouvoit ajouter foi à ses paroles. Il la pressa de lui nommer celle qu'elle l'accusoit d'aimer; elle le fit, et lui conta toutes les circonstances de leur commerce. Alamir fut bien surpris, lorsqu'il vit que c'étoit le nom de Selemin qui le faisoit paroître coupable, et il fut bien embarrassé sur la manière dont il devoit se justifier. Il ne put se déterminer sur l'heure, et il se contenta de faire de nouveaux sermens de son innocence, sans entrer dans d'autres justifications. Son embarras, et des paroles si générales ne laissèrent plus douter Elsibery de son infidélité.

Cependant ce prince vint conter son malheur à Selemin, et chercher avec lui les moyens de faire paroître son innocence. Je romprois, pour l'amour de vous, lui dit Selemin, avec la per-

sonne que j'aime, si vous en pouviez tirer quelqu'avantage; mais, quand je cesserois de la voir, Elsibery croiroit toujours qu'au moins il y a eu un temps où vous lui avez été infidèle; et ainsi, elle ne pourroit plus avoir de confiance en vos paroles. Si vous voulez la guérir entièrement de ses soupçons, je crois que vous devez lui avouer qui vous êtes et qui je suis. Elle vous a aimé sans que votre qualité ait contribué à sa passion; elle m'a cru le prince de Tharse, et m'a méprisé pour l'amour de vous; il me semble que c'est tout ce que vous aviez à souhaiter. Vous avez raison, mon cher Selemin, s'écria le prince; mais je ne saurois me résoudre à apprendre ma naissance à Elsibery; je perdrai, en la lui apprenant, ce qui a fait le charme de mon amour. Je hasarderai le seul véritable plaisir que j'aie jamais eu; et je ne sais si je ne perdrai point la passion que j'ai pour elle. Songez aussi, seigneur, répondit Selemin, qu'en paroissant encore sous mon nom, vous perdrez le cœur d'Elsibery, et qu'en le perdant, vous perdrez, en effet, tous les plaisirs qu'une fausse imagination vous fait craindre de ne plus trouver.

Selemin parla avec tant de force à Alamir, qu'enfin il le fit résoudre à déclarer la vérité à Elsibery. Il le fit dès le même soir; et jamais per-

sonne n'a passé en un moment d'un état si déplorable à un état si heureux. Elle trouvoit des marques d'une passion très-sincère et très-délicate dans tout ce qui lui avoit paru des tromperies ; elle avoit le plaisir d'avoir persuadé son attachement à Alamir, sans le connoître pour le prince ; enfin, elle étoit dans une joie que son cœur étoit à peine capable de contenir : elle la laissa voir toute entière à Alamir ; mais cette joie lui fut suspecte ; il crut que le prince de Tharse y avoit part, et qu'Elsibery étoit touchée du plaisir de l'avoir pour amant. Néanmoins, il ne le lui témoigna pas, et continua de la voir avec soin. Zabelec étoit surprise de s'être trompée, en se défiant de la passion des hommes, et elle envioit le bonheur d'Elsibery d'en avoir trouvé un si fidèle. Elle n'eut pas long-temps sujet de l'envier. Il étoit impossible que des choses aussi extraordinaires que celles qu'Alamir avoit faites pour Elsibery, n'apportassent une nouvelle vivacité à la passion qu'elle avoit pour lui. Ce prince s'en aperçut ; ce redoublement d'amour lui parut une infidélité, et lui causa le même chagrin que la diminution lui en auroit dû causer. Enfin, il se persuada si bien que le prince de Tharse étoit plus aimé qu'Alamir ne l'avoit été sous le nom de Selemin, que sa passion commença à diminuer,

sans qu'il prît même de nouvel attachement. Il en avoit déjà eu de tant de sortes; et celui qu'il venoit d'avoir avoit eu d'abord quelque chose de si piquant, qu'il se trouva insensible à tous les autres. Elsibery vit finir insensiblement l'amour et les soins qu'il avoit pour elle; et, quoiqu'elle tâchât de se tromper elle-même, elle ne put douter de son malheur, lorsqu'elle apprit que le prince s'en alloit voyager par toute la Grèce; et elle l'apprit avant qu'il lui en eût parlé. L'ennui qu'il éprouvoit à Tharse lui avoit inspiré ce dessein; et il l'exécuta, sans que les prières et les larmes d'Elsibery pussent le retenir.

La belle esclave trouva alors que sa destinée n'étoit pas plus malheureuse que celle d'Elsibery, et Elsibery chercha toute sa consolation à se plaindre avec elle. Son mari fut tué; elle le sut, et en eut une vive douleur, malgré l'horrible infidélité qu'il lui avoit faite. Comme sa mort faisoit cesser les raisons qu'elle avoit eues de se cacher, elle pria le père d'Elsibery de lui donner la liberté qu'il lui avoit offerte tant de fois. Il la lui accorda, et elle résolut de s'en retourner passer le reste de sa vie dans son pays, éloignée du commerce de tous les hommes. Elle avoit parlé plusieurs fois à Elsibery de la religion chrétienne; et cette belle personne, touchée de ce qu'elle lui

en avoit dit et de l'inconstance d'Alamir, dont elle n'espéroit point de se consoler, résolut de se faire chrétienne, de suivre Zabelec, et d'aller vivre avec elle dans un profond oubli de tous les attachemens de la terre. Elle partit sans en avertir ses parens, que par une lettre qu'elle leur laissa.

Alamir avoit déjà commencé ses voyages, et ce ne fut que par une lettre de Selemin qu'il apprit ce que je viens de vous dire d'Elsibery. En quelque lieu qu'elle soit, peut-être trouveroit-elle de la consolation, si elle avoit pu apprendre combien elle fut vengée de l'infidélité d'Alamir, par la passion violente que lui donna la beauté de Zayde.

Il arriva en Chypre, et aima cette princesse, comme je vous l'ai dit, après avoir balancé quelque temps entr'elle et moi; mais il l'aima avec une passion si différente de toutes celles qu'il avoit eues, qu'il ne se reconnoissoit pas lui-même. Il avoit toujours déclaré son amour aussitôt qu'il l'avoit senti; il n'avoit jamais craint d'offenser celles à qui il le déclaroit; et à peine osoit-il le laisser deviner à Zayde. Il fut surpris de ce changement; mais lorsque, forcé par sa passion, il l'eut déclarée à Zayde, et qu'il trouva que l'indifférence qu'elle avoit pour lui ne faisoit qu'augmenter

l'amour qu'il avoit pour elle; quand il vit qu'il étoit désespéré du traitement qu'il en recevoit, sans cesser d'en être amoureux, et sans croire qu'il pût cesser de l'être, il sentit une douleur qui ne peut se représenter.

Quoi! disoit-il à Mulziman, l'amour n'a jamais eu de pouvoir sur moi qu'autant que j'ai voulu lui en donner; quand il m'auroit surmonté entièrement, il ne m'auroit donné que de la joie dans tous les lieux où j'ai aimé; et il faut que, par la seule personne du monde en qui j'ai trouvé de la résistance, il me domine avec un empire si absolu, qu'il ne me reste aucun pouvoir de me dégager. Je n'ai pu aimer toutes celles qui m'ont aimé; Zayde me méprise, et je l'adore. Est-ce son admirable beauté qui produit un effet si extraordinaire? ou seroit-il possible que le seul moyen de m'attacher fût de ne pas m'aimer? Ah! Zayde, ne me mettrez-vous jamais en état de connoître que ce ne sont pas vos rigueurs qui m'attachent à vous?

Mulziman ne savoit que lui répondre, tant il étoit surpris de l'état où il le voyoit. Il tâchoit néanmoins de le consoler, et d'adoucir ses inquiétudes. Depuis que le père de Zayde étoit arrivé, et qu'elle s'étoit si fortement déclarée sur sa résolution de ne pas épouser ce prince, son

désespoir étoit encore augmenté, et le portoit à chercher la mort avec joie.

Voilà à peu près ce que j'appris de Mulziman, continua Félime; peut-être ne vous l'ai-je raconté qu'avec trop de soin; mais pardonnez aux charmes que trouvent celles qui ont de la passion, à parler des personnes qu'elles aiment, quoique ce soit même sur des sujets désagréables. Dom Olmond témoigna à cette princesse, que, bien loin qu'elle lui dût faire des excuses de la longueur de son récit, il lui devoit des remercîmens de l'avoir instruit des aventures d'Alamir. Il la conjura d'achever ce qu'elle avoit commencé à lui dire, et elle reprit ainsi son discours:

Vous pouvez juger que ce que je sus des aventures et de l'humeur d'Alamir, ne me donna pas d'espérance, puisque j'appris que le seul moyen d'être aimée de lui étoit de ne pas l'aimer. Cependant je ne l'en aimai pas moins. Les dangers où il s'exposoit tous les jours, me donnoient des inquiétudes mortelles; je croyois que tous les coups devoient tomber sur sa tête, et qu'il n'y avoit de péril que pour lui. J'étois si accablée, qu'il me sembloit que mes maux ne pouvoient plus augmenter; mais la fortune m'exposa à une sorte de douleur plus cruelle que tout ce que j'avois encore senti.

Quelques jours après que Mulziman m'eut raconté les aventures d'Alamir, j'en parlois avec Zayde, et je faisois de si tristes réflexions sur la cruauté de ma destinée, que mon visage étoit tout baigné de mes larmes. Une des femmes de Zayde passa dans le lieu où nous étions, et laissa la porte ouverte, sans que je m'en aperçusse. Il faut avouer que je suis bien malheureuse, disois-je à Zayde, de m'être attachée à un homme si indigne en toutes façons des sentimens que j'ai pour lui. Comme j'achevois ces paroles, j'entendis quelqu'un dans la chambre : je crus que c'étoit cette même femme qui venoit de passer; mais à quel point fus-je surprise et troublée, quand je vis que c'étoit Alamir, et qu'il étoit si près de moi, que je ne pus douter qu'il n'eût entendu mes dernières paroles! Mon trouble et les larmes qui couloient sur mon visage, m'ôtoient tous les moyens de lui cacher que ce que je venois de dire ne fût véritable. Les forces me manquèrent, je perdis la parole, je souhaitai la mort; enfin, je me sentis dans le plus violent état où une personne se soit jamais trouvée. Pour achever la cruauté de mon aventure, la princesse Alasinthe arriva, suivie de plusieurs dames qui se mirent à parler avec Zayde, en sorte que je demeurai seule avec Alamir.

Ce prince me regarda avec un air qui témoignoit de la crainte d'augmenter l'embarras où il me voyoit. J'ai bien du déplaisir, madame, me dit-il, d'être arrivé dans un temps où apparemment vous ne vouliez être entendue que de Zayde; mais, madame, puisque le hasard en a disposé autrement, trouvez bon que je vous demande s'il est possible qu'un homme, qui a été assez heureux pour ne pas vous déplaire, puisse vous obliger à dire qu'il est indigne en toutes façons de l'attachement que vous avez pour lui. Je sais bien qu'il n'y a point d'homme qui puisse être digne de la moindre de vos bontés; mais y en a-t-il quelqu'un qui puisse vous donner lieu de vous plaindre de ses sentimens? Ne soyez point fâchée, madame, que j'aie quelque part à votre confiance; vous ne m'en trouverez pas indigne; et, avec quelque soin que vous m'ayez caché ce que je viens d'apprendre, j'aurai néanmoins une extrême reconnoissance d'une chose que je ne devrai qu'au hasard.

Alamir eût encore parlé long-temps, s'il eût attendu que j'eusse eu la force de l'interrompre. J'étois si hors de moi-même, et si combattue de la crainte de lui faire connoître qu'il étoit celui dont je me plaignois, et de la douleur de le voir persuadé que j'en aimois un autre, qu'il m'étoit

impossible de lui répondre. Vous croirez peut-être que, lui ayant caché avec tant de soin la passion que j'avois pour lui, et le voyant si attaché à Zayde, il me devoit être indifférent qu'il s'imaginât que quelqu'autre eût pu me déplaire; mais l'amour se fait déjà une si grande violence de se cacher à la personne qui l'a fait naître, qu'il ne peut se faire encore la cruelle douleur de lui laisser croire qu'il ait été allumé par un autre. Alamir attribuoit tout mon embarras au chagrin de le voir persuadé que j'avois quelqu'attachement. Je vois bien, madame, reprit-il, que vous souffrez avec peine que je sois votre confident; mais il y a de l'injustice au chagrin que vous en avez. Peut-on avoir plus de respect pour vous que j'en ai, et plus d'intérêt à vous plaire? Vous avez un pouvoir absolu sur cette belle princesse de qui dépend toute ma destinée: apprenez-moi, madame, quel est celui dont vous vous plaignez; et, si j'ai autant de pouvoir sur lui que vous en avez sur celle que j'adore, vous verrez si je ne saurai pas lui faire connoître son bonheur, et le rendre digne de vos bontés.

Les paroles d'Alamir augmentoient mon trouble et mon agitation : il me pressa encore de lui dire de qui je me plaignois. Mais que toutes les raisons qui lui donnoient envie de le savoir, me

le faisoient paroître indigne de l'apprendre! Enfin, Zayde, qui jugea de l'embarras où j'étois, vint nous interrompre, sans qu'il eût été en mon pouvoir de dire une seule parole à Alamir : je m'en allai sans jeter les yeux sur lui. Mon corps ne put soutenir l'agitation de mon esprit; je tombai malade dès la nuit même, et ma maladie fut très-longue.

Dans le nombre de gens de qualité qui demeuroient dans l'île de Chypre, il étoit difficile que quelqu'un ne se fût attaché à moi et ne prît intérêt à la conservation de ma vie. J'apprenois les soins qu'ils avoient de savoir de mes nouvelles; je considérois le peu d'effet que leur amour avoit produit; et, quand je pensois que, si Alamir avoit connu mon attachement, il n'auroit pas fait plus d'impression sur lui qu'en faisoit sur moi la passion de ceux qui m'aimoient, je me trouvois heureuse d'être assurée qu'il ignoroit mes sentimens. Mais il faut pourtant avouer que c'étoit un bonheur qui n'étoit goûté que de ma raison, et auquel mon cœur ne prenoit aucune part. Quand je commençai à me porter assez bien pour être vue, je retardai, autant que je pus, les occasions de voir Alamir; et, lorsque je le revis, je remarquai qu'il m'observoit avec beaucoup de soin, afin d'apprendre par mes actions quel étoit celui

dont je me plaignois. Plus je voyois qu'il m'observoit, plus je maltraitois ceux qui s'étoient attachés à moi. Quoiqu'il y en eût plusieurs dont le mérite et la qualité ne dussent point me faire de honte, il n'y en avoit aucun dont je ne trouvasse ma gloire blessée. Je ne pouvois supporter qu'il crût que j'aimois sans être aimée, et il me sembloit que je lui en paroissois moins digne de lui.

Les troupes de l'empereur pressèrent si fort Fagamouste, que tous les Arabes jugèrent qu'il falloit l'abandonner. Zulema et Osmin résolurent de nous faire embarquer avec les princesses Alasinthe et Belenie. Alamir prit aussi la résolution de quitter Chypre, et pour suivre Zayde, et pour sortir d'un lieu où sa valeur ne pouvoit plus être utile. Il avoit conservé une extrême curiosité de savoir quel étoit celui dont il m'avoit ouï parler; et, lorsque nous fûmes prêts à partir, et qu'il vit que ma tristesse n'augmentoit point : Quoique vous abandonniez Chypre, me dit-il, sans qu'il paroisse en vous de nouvelles marques d'affliction, il n'est pas impossible, madame, que vous ne sentiez ce départ; faites-moi la grâce de m'apprendre quel est celui à qui vous prenez intérêt. Il n'y a point d'homme, de tous ceux qui sont ici, que je n'engage à faire le voyage d'Afrique;

et vous aurez le plaisir de le voir, sans qu'il sache même que vous l'avez désiré. Je n'ai point voulu m'opiniâtrer, lui répondis-je, à vous ôter une opinion que vous avez prise sur des apparences assez vraisemblables; mais je vous assure néanmoins que ces apparences sont trompeuses. Je ne laisse personne à Fagamouste à qui je prenne intérêt, et ce n'est point par aucun changement qui soit arrivé dans mon cœur. Je vous entends, madame, repartit Alamir; celui qui a été assez heureux pour vous plaire n'est point ici; je le cherchois inutilement parmi ceux qui vous adorent, et il étoit sans doute parti de Chypre avant que j'eusse l'honneur de vous voir. Ce n'est ni avant que vous m'eussiez vue, ni depuis que vous êtes ici, lui répliquai-je assez brusquement, que quelqu'un a été assez heureux pour me plaire, et je vous supplie de ne plus me parler d'une chose qui m'offense.

Alamir, voyant bien que je lui avois répondu avec colère, ne m'en dit pas davantage, et m'assura qu'il ne m'en parleroit jamais. Je fus bien aise d'avoir fini des conversations où j'étois toujours prête à laisser apercevoir ce que je souhaitois si ardemment de cacher. Enfin, nous nous embarquâmes, et notre navigation fut d'abord si heureuse, que nous ne devions pas croire qu'elle

finît par un naufrage aussi malheureux que celui que nous fîmes aux côtes d'Espagne, comme je vous le dirai bientôt.

Félime alloit continuer son récit, lorsqu'on vint l'avertir que sa mère se trouvoit plus mal que de coutume. Quoique j'eusse encore beaucoup de choses à vous apprendre, dit-elle à dom Olmond en le quittant, je vous en ai assez appris pour vous faire juger que ma vie est attachée à celle d'Alamir, et pour vous engager à me tenir la parole que vous m'avez donnée. Je vous la tiendrai exactement, madame, lui répondit-il; mais je vous supplie de vous souvenir aussi que vous devez m'instruire du reste de vos aventures.

Le lendemain, il alla trouver le roi. Sitôt que ce prince le vit, il voulut satisfaire l'impatience et l'inquiétude qui paroissoient sur le visage de Consalve; et, les amenant tous deux dans son cabinet, il ordonna à dom Olmond de lui dire s'il avoit vu Félime, et si elle lui avoit appris quel intérêt elle prenoit à la conservation d'Alamir. Dom Olmond, sans faire paroître qu'il pénétrât dans les raisons qui donnoient au roi tant de curiosité pour les aventures de ce prince, fit un récit exact de tout ce qu'il avoit su par Félime de sa passion pour Alamir, de celle d'Alamir pour Zayde, et de tout ce qui leur étoit arrivé jusqu'à

leur départ de Chypre. Lorsqu'il eut achevé, il jugea bien que la conversation n'étoit pas aussi libre entre le roi et Consalve, que s'il n'eût pas été présent: et, pour les laisser en liberté, il feignit d'être obligé de s'en retourner à Oropèze.

Sitôt qu'il fut parti, le roi, regardant son favori avec un air qui témoignoit les sentimens qu'il avoit pour lui : Croyez-vous encore, lui dit-il, qu'Alamir soit aimé de Zayde? croyez-vous que ce soit elle qui ait fait écrire Félime, et ne voyez-vous pas combien vos craintes ont été mal fondées? Non, seigneur, reprit tristement Consalve, tout ce que dom Olmond vient de raconter ne me persuade pas encore que je n'aie point sujet de craindre. Zayde n'a peut-être pas d'abord aimé Alamir, ou elle l'a caché à Félime, voyant l'amour qu'elle avoit pour ce prince. Mais qui pleuroit Zayde, lorsqu'elle fit naufrage aux côtes d'Espagne, si ce n'étoit Alamir qu'elle croyoit mort? A qui puis-je ressembler, si ce n'est à ce prince? Félime n'a parlé que de lui dans son récit : Zayde l'a trompée, seigneur, ou Zayde ne lui a avoué les sentimens qu'elle avoit pour lui, que depuis qu'elle a été chez Alphonse. Tout ce que j'ai appris ne détruit pas les opinions que j'ai eues, et je crains bien que ce qui me reste

encore à apprendre, ne les confirme plutôt que de les détruire.

Il étoit si tard lorsque Consalve quitta le roi, qu'il ne devoit penser qu'à chercher du repos : mais son inquiétude ne lui permit pas d'en trouver. Le récit de Félime augmentoit sa curiosité, et le laissoit encore dans cette cruelle incertitude où il étoit depuis si long-temps. Sur le matin, un officier de l'armée, qui revenoit d'Oropèze, lui apporta un billet de dom Olmond; il l'ouvrit, et y trouva ces mots :

Lettre de dom Olmond à Consalve.

« Félime m'a tenu sa parole, et m'a conté le
» reste de ses aventures. Le seul amour qu'elle
» a pour Alamir, a causé les soins qu'elle a eus
» de sa vie. Zayde n'y prend point d'intérêt, et,
» si quelqu'un en prenoit à Zayde, ce n'est point
» d'Alamir qu'il devroit être jaloux. »

Ce billet jeta Consalve dans un nouvel embarras, et lui fit penser qu'il s'étoit trompé seulement lorsqu'il avoit cru qu'Alamir étoit aimé; mais qu'il ne s'étoit pas trompé, lorsqu'il avoit cru que Zayde avoit quelque passion. La lettre qu'il lui avoit vu écrire chez Alphonse, ce qu'il lui avoit ouï dire à Tortose d'une première inclination, et le billet qu'il venoit de recevoir de

dom Olmond, ne lui permettoient pas d'en douter. Il lui parut qu'il devoit être également malheureux, puisque le cœur de Zayde étoit touché. Néanmoins, par un sentiment dont il ne pouvoit démêler la cause, il sentit quelque soulagement, en apprenant que ce n'étoit pas par le prince de Tharse.

Cependant les Maures firent des propositions pour la paix, et elles étoient si avantageuses, qu'il sembloit difficile de les refuser. On nomma des députés de part et d'autre pour en régler les articles, et on accorda une nouvelle trêve. Consalve avoit part à tous les conseils ; mais, quelqu'occupé qu'il pût être par l'importance des affaires dont le roi lui laissoit le soin, il l'étoit encore davantage par l'impatience de savoir quel étoit ce rival dont il n'avoit jamais ouï parler. Il attendit dom Olmond avec une inquiétude qui ne lui laissoit pas de repos; et enfin, il supplia le roi de le faire venir au camp, ou de permettre qu'il l'allât trouver à Oropèze. Dom Garcie, qui avoit de la curiosité pour la suite des aventures de Zayde, voulut être présent au récit qu'en feroit dom Olmond, et lui envoya commander de venir à l'heure même. Lorsque Consalve le vit arriver, et qu'il le regarda comme un homme qui alloit lui apprendre les véritables sentimens

de Zayde, il hésita s'il devoit le laisser parler, tant il craignoit la certitude de son malheur, bien qu'il souhaitât d'en être éclairci. Dom Olmond, avec la même discrétion qu'il avoit déjà eue, et, sans faire voir à Consalve qu'il remarquoit son embarras, raconta ainsi ce qu'il avoit appris de Félime dans leur dernière conversation, après que le roi lui en eut fait le commandement.

SUITE DE L'HISTOIRE DE FÉLIME ET DE ZAYDE.

Le prince Zulemin et Osmin avoient quitté Chypre dans le dessein de s'en aller en Afrique, et de débarquer à Tunis. Alamir les avoit suivis, et leur navigation avoit été assez heureuse, lorsqu'un vent impétueux les repoussa vers Alexandrie. Comme Zulema s'en vit proche, il voulut y aborder, pour voir Albumazar, ce grand astrologue, si célèbre dans toute l'Afrique, qu'il connoissoit depuis long-temps. Les princesses, qui n'étoient pas accoutumées à la fatigue de la mer, furent bien aises de descendre à terre et de se reposer. Le vent demeura si contraire, qu'ils ne purent sitôt se remettre à la voile.

Un jour que Zulema montroit à Albumazar plusieurs choses rares qu'il avoit apportées de ses voyages, Zayde vit, dans une cassette, le portrait d'un jeune homme d'une beauté extraordi-

naire, et d'une physionomie très-agréable. L'habillement, qui étoit pareil à celui des princes arabes, lui fit imaginer que ce portrait étoit celui d'un des fils du calife. Elle demanda à son père si elle ne se trompoit pas ; il lui répondit qu'il ne savoit point pour qui ce portrait avoit été fait ; qu'il l'avoit acheté de quelques soldats, et qu'il le conservoit pour sa beauté. Zayde parut surprise de l'agrément de cette peinture. Albumazar remarqua l'attention qu'elle avoit à le regarder ; il lui en fit la guerre, et lui dit qu'il voyoit bien qu'un homme qui ressembleroit à ce portrait, pourroit espérer de lui plaire. Comme les Grecs ont une haute opinion de l'astrologie, et que les jeunes personnes ont une grande curiosité de l'avenir, Zayde pria plusieurs fois ce fameux astrologue de lui dire quelque chose de sa destinée ; mais il s'en défendoit toujours : il passoit avec Zulema le peu de temps qu'il déroboit à l'étude, et sembloit éviter de faire paroître son savoir extraordinaire. Enfin, un jour qu'elle le trouva dans la chambre de son père, elle le pressa plus fortement qu'elle n'avoit encore fait de consulter les astres sur sa fortune. Il n'est pas nécessaire que je les consulte, lui dit-il en souriant, pour vous assurer, madame, que vous êtes destinée à celui dont Zulema vous a fait voir le por-

trait. Peu de princes dans l'Afrique peuvent s'égaler à lui. Vous serez heureuse si vous l'épousez; prenez garde de laisser engager votre cœur à quelqu'autre. Zayde ne reçut les paroles d'Albumazar que comme un reproche de l'attention qu'elle avoit eue à regarder ce portrait; mais Zulema lui dit, avec toute l'autorité d'un père, qu'elle ne devoit point douter de la vérité de cette prédiction; qu'il n'en doutoit pas lui-même; et que, de son consentement, elle n'épouseroit jamais que celui pour qui cette peinture avoit été faite.

Zayde et Félime avoient peine à croire que Zulema parlât selon ses véritables sentimens; mais elles n'en doutèrent pas, lorsqu'il dit à la princesse sa fille qu'il ne pensoit plus à lui faire épouser le prince de Tharse. Félime ne sentit pas une médiocre joie de savoir que Zayde n'étoit pas destinée pour Alamir; elle s'imagina un plaisir sensible à l'apprendre à ce prince, et elle se flatta de l'espérance qu'il reviendroit à elle, s'il n'espéroit plus que Zayde pût être à lui. Elle pria cette belle personne de lui permettre de dire à Alamir la prédiction d'Albumazar et les sentimens de Zulema. Cette permission n'étoit pas difficile à obtenir; Zayde consentoit sans peine à tout ce qui pouvoit guérir le prince de Tharse de la passion qu'il avoit pour elle.

Félime chercha les occasions de parler à ce prince; et, sans faire paroître de joie de ce qu'elle avoit à lui dire, elle lui conseilla de se détacher de Zayde, puisqu'elle étoit destinée pour un autre, et que Zulema ne lui étoit plus favorable. Elle lui apprit ensuite ce qui avoit fait changer les sentimens de ce prince, et lui montra ce portrait qui devoit décider de la fortune de Zayde. Alamir parut accablé des paroles de Félime, et surpris de la beauté du portrait qu'on lui faisoit voir : il demeura long-temps sans parler; enfin, levant les yeux avec un air où sa douleur étoit peinte : Je le crois, madame, lui dit-il, celui que je vois est destiné pour Zayde; il est digne d'elle par sa beauté; mais il ne la possédera jamais, et je lui ôterai la vie avant qu'il puisse m'enlever Zayde. Mais, si vous entreprenez, lui répondit Félime, d'attaquer tous les hommes qui pourroient ressembler à ce portrait, vous en attaqueriez peut-être un grand nombre, sans trouver celui pour qui il a été fait. Je ne suis pas assez heureux, repartit Alamir, pour être au hasard de me méprendre. Il y a une beauté si grande et si particulière dans ce portrait, que peu de gens peuvent lui ressembler. Mais, madame, ajouta-t-il, cette physionomie agréable peut cacher un esprit si fâcheux et des mœurs si opposées à celles

qui doivent plaire à Zayde, que, quelque beauté qu'ait ce prétendu rival, peut-être ne sera-t-il pas aimé d'elle ; et, quelque favorables que lui puissent être et la fortune et Zulema, s'il ne touche pas l'inclination de Zayde, je ne me trouverai pas entièrement malheureux. Je serai moins désespéré de la voir possédée par un homme qu'elle n'aimera pas, que de lui en voir aimer un autre à qui elle ne pourroit jamais être. Cependant, madame, continua-t-il, quoique ce portrait ait fait dans mon esprit une impression qui peut difficilement s'effacer, je vous conjure de me le laisser quelque temps, afin que je le considère avec loisir, et que l'idée s'en imprime fortement dans ma mémoire.

Félime étoit si troublée de voir que ce qu'elle venoit de dire n'avoit pu diminuer les espérances d'Alamir, qu'elle lui laissa emporter ce portrait ; et ce prince le lui rendit quelques jours après, malgré l'envie qu'il eût eue de l'ôter pour jamais des yeux de Zayde.

Après quelque séjour dans Alexandrie, le vent leur permit d'en partir. Alamir reçut des nouvelles de son père, qui l'obligèrent de quitter Zayde pour retourner à Tharse ; mais, comme il ne se croyoit nécessaire que pour peu de jours, il dit à Zulema qu'il seroit presque dans le même

temps que lui à Tunis. Félime fut aussi affligée de leur séparation, que si elle eût été aimée de lui. Elle étoit accoutumée à toutes les douleurs que l'amour peut donner; mais elle n'avoit point eu celle de l'absence, et elle la sentit si vivement, qu'elle connut bien que le seul plaisir de voir celui qu'elle aimoit, lui avoit donné la force de supporter le malheur de n'en être pas aimée.

Alamir s'en alla à Tharse, et Zulema et Osmin, sur différens vaisseaux, prirent la route de Tunis. Zayde et Félime ne voulurent pas se quitter, et demeurèrent ensemble dans le vaisseau de Zulema. Après quelques jours de navigation, il survint une tempête épouvantable : tous les vaisseaux furent séparés; celui où étoit Zayde perdit son grand mât, et Zulema jugea qu'il n'y avoit plus d'espérance. Comme il connut qu'ils étoient assez proches de terre, il résolut de se jeter dans la chaloupe. Il y fit descendre sa femme, sa fille et Félime, et prit avec lui ce qu'il avoit de plus précieux; mais, à l'instant où il étoit près d'y entrer aussi, un coup de vent rompit la corde qui la tenoit attachée au vaisseau, et la chaloupe vint se briser contre le rivage. Zayde fut jetée sur la côte de Catalogne, à demi-morte, et Félime, qui s'étoit soutenue sur une planche, fut poussée sur la même côte, après avoir vu périr la princesse

Alasinthe. Lorsque Zayde revint de l'état où elle étoit, elle fut bien étonnée de se voir parmi des personnes qu'elle ne connoissoit point, et dont elle n'entendoit pas la langue.

Deux Espagnols, qui demeuroient sur le bord de la mer, l'avoient trouvée évanouie, et l'avoient fait porter chez eux. Des pêcheurs y amenèrent Félime. Zayde eut beaucoup de joie de la revoir; mais elle fut très-affligée d'apprendre par elle la mort de la princesse sa mère. Après avoir donné beaucoup de larmes à cette perte, elle pensa à sortir du lieu où elle étoit, et fit entendre qu'elle désiroit d'aller à Tunis, où elle espéroit trouver Osmin et Belenie.

En regardant le plus jeune de ces Espagnols, qui s'appeloit Théodoric, elle s'aperçut qu'il ressembloit à ce portrait qu'elle avoit trouvé si agréable. Cette ressemblance la surprit, et le lui fit regarder avec plus d'attention. Elle alla chercher le long du rivage, pour voir si elle ne trouveroit point une cassette où étoit ce portrait, et qu'elle croyoit avoir vu mettre dans la chaloupe, lorsqu'elles avoient fait naufrage. Sa peine fut inutile; elle sentit un chagrin extraordinaire de ne pouvoir trouver ce qu'elle cherchoit. Il lui parut, pendant quelques jours, que Théodoric avoit de la passion pour elle; quoiqu'elle n'en pût juger

par ses paroles, il y avoit un air, dans ses actions, qui le lui faisoit soupçonner, et ses soupçons ne lui étoient pas désagréables.

Quelque temps après, elle crut s'être trompée : elle le vit triste, sans qu'elle lui donnât sujet de l'être ; elle vit qu'il la quittoit souvent pour aller rêver ; enfin, elle s'imagina qu'il avoit quelqu'autre passion qui le rendoit malheureux. Cette pensée lui donna un trouble et un chagrin qui la surprirent, et qui la rendirent aussi mélancolique que Théodoric le lui paroissoit. Quoique Félime fût assez occupée de ses propres pensées, elle connoissoit trop bien l'amour, pour ne pas s'apercevoir de celui que Théodoric avoit pour Zayde, et de l'inclination que Zayde avoit pour Théodoric. Elle lui en parla plusieurs fois ; et, quelque répugnance qu'eût cette belle princesse à se l'avouer à elle-même, elle ne put s'empêcher de l'avouer à Félime.

Il est vrai, lui dit-elle, j'ai des sentimens pour Théodoric dont je ne suis pas la maîtresse; mais, Félime, n'est-ce point de lui dont Albumazar m'a voulu parler ; et ce portrait que nous avons vu, ne seroit-il point fait pour lui? Il n'y a pas d'apparence, répondit Félime ; la fortune et la patrie de Théodoric n'ont rien qui puisse se rapporter aux paroles d'Albumazar. Considérez, ma-

dame, que, n'ayant jamais cru à cette prédiction, vous commencez à y croire, pour vous imaginer que Théodoric peut être celui qui vous est destiné; et jugez par là quels sont les sentimens que vous avez pour lui. Jusqu'ici, répliqua Zayde, je n'avois point pris les paroles d'Albumazar pour une véritable prédiction; mais je vous avoue que, depuis que j'ai vu Théodoric, elles ont commencé à faire impression sur mon esprit. Il m'a paru extraordinaire d'avoir trouvé un homme qui ressemble à ce portrait, et d'avoir senti de l'inclination pour lui. Je suis surprise, quand je pense qu'Albumazar m'a défendu de laisser engager mon cœur; il me semble qu'il prévoyoit les sentimens que j'ai pour Théodoric; et sa personne me plaît d'une telle sorte, que, si je suis destinée à un autre homme qui lui ressemble, ce qui devroit faire mon bonheur, va faire le malheur de ma vie. Mon inclination se trompe à cette ressemblance; elle me porte à celui à qui je ne dois pas être, et me prévient peut-être d'une telle sorte, que je ne pourrai plus aimer celui qu'il faudra que j'aime. Il n'y a point de remède, continua-t-elle, pour éviter tous ces malheurs, que d'abandonner un lieu où je cours tant de périls, et où même la bienséance ne nous permet pas de demeurer. Il ne dépend pas de nous d'en sortir,

reprit Féline; nous sommes dans un pays qui nous est inconnu, et où notre langue n'est pas seulement entendue. Il faut que nous attendions les vaisseaux; mais souvenez-vous que, quelque soin que vous apportiez à quitter Théodoric, vous n'effacerez pas aisément l'impression qu'il a faite sur votre cœur. Je vois en vous les mêmes choses que j'ai senties lorsque j'ai commencé à aimer Alamir; et plût au ciel que j'eusse vu en lui les mêmes choses que vous voyez en Théodoric! Vous vous trompez, lui dit Zayde, lorsque vous croyez qu'il a de l'inclination pour moi; il en a sans doute pour quelqu'autre, et la tristesse que je lui vois vient d'une passion dont je ne suis pas la cause. J'ai au moins la consolation, dans mon malheur, que l'impossibilité de lui parler m'empêche d'avoir la foiblesse de lui dire que je l'aime.

Peu de jours après cette conversation, Zayde vit de loin Théodoric qui regardoit avec attention quelque chose qu'il tenoit entre ses mains. La jalousie lui fit imaginer que c'étoit un portrait; elle résolut de s'en éclaircir, et s'approcha de lui le plus doucement qu'il lui fut possible. Ce ne put être avec si peu de bruit, qu'il ne l'entendît. Il se tourna, et cacha ce qu'il tenoit, en sorte qu'elle vit seulement briller des pierreries. Elle

ne douta plus que ce ne fût une boîte de portrait : quoiqu'elle l'eût déjà soupçonné, la certitude qu'elle crut en avoir, lui donna tant de douleur, qu'elle ne put cacher sa tristesse, ni regarder Théodoric, et elle demeura pénétrée de douleur de sentir une inclination si vive pour un homme qui soupiroit pour une autre. Le hasard voulut que Théodoric laissât tomber ce qu'il avoit caché ; elle vit que c'étoit une attache de diamans qui tenoit à un bracelet de ses cheveux, qu'elle avoit perdu quelques jours auparavant. La joie qu'elle eut de s'être trompée, ne lui permit pas de témoigner de la colère ; elle prit son bracelet, et rendit les pierreries à Théodoric, qui les jeta aussitôt dans la mer, pour lui faire entendre qu'il les méprisoit, lorsqu'ils étoient séparés de ses cheveux. Cette action persuada à Zayde l'amour et la magnificence de cet Espagnol, et ne fit pas un médiocre effet sur son cœur.

Ensuite il lui fit entendre, par le moyen d'un tableau où il avoit fait représenter une belle personne qui pleuroit un homme mort, qu'il étoit persuadé que les rigueurs qu'elle avoit pour lui, venoient de l'attachement qu'elle avoit pour cet homme qu'elle regrettoit. Ce fut une douleur sensible pour Zayde, de voir que Théodoric croyoit qu'elle en aimât un autre ; elle ne dou-

toit presque plus de son amour, et elle l'aimoit avec une tendresse qu'elle n'essayoit plus de surmonter.

Le temps où elle devoit partir s'approchoit; et, ne pouvant se résoudre à le quitter, qu'il ne sût au moins qu'elle l'avoit aimé, elle dit à Félime qu'elle étoit résolue de lui écrire tous ses sentimens, et de ne lui donner ce qu'elle auroit écrit que dans le moment où elle s'embarqueroit. Je ne veux lui apprendre, ajouta-t-elle, l'inclination que j'ai eue pour lui, que dans un temps où je serai assurée de ne le voir jamais. Ce me sera une consolation qu'il sache que je ne pensois qu'à lui, lorsqu'il croyoit que je n'étois occupée que du souvenir d'un autre. Je trouverai une douceur infinie à lui expliquer toutes mes actions, et à m'abandonner à lui dire combien je l'ai aimé. J'aurai cette douceur, sans manquer à mon devoir. Il ne sait qui je suis; il ne me verra jamais: et qu'importe qu'il sache qu'il a touché le cœur de cette étrangère qu'il a sauvée du naufrage? Vous avez oublié, lui dit Félime, que Théodoric n'entend pas votre langue, en sorte que ce que vous lui écrivez lui sera inutile. Ah! madame, reprit Zayde, s'il a de la passion pour moi, il trouvera à la fin les moyens de se faire expliquer ce que je lui aurai écrit; s'il n'en a pas,

je serai consolée qu'il ignore que je l'aime ; et je suis résolue de lui laisser, avec ma lettre, le bracelet de mes cheveux, que je lui ôtai si cruellement, et qu'il ne mérite que trop.

Zayde commença, dès le lendemain matin, à écrire ce qu'elle vouloit laisser à Théodoric. Il la surprit comme elle écrivoit, et elle jugea aisément que cette lettre lui donnoit de la jalousie. Si elle eût suivi les mouvemens de son cœur, elle lui auroit fait entendre, à l'heure même, qu'elle n'écrivoit que pour lui ; mais sa sagesse, et le peu de connoissance qu'elle avoit de la qualité et de la fortune de cet inconnu, l'obligeoient à ne rien faire qu'il pût prendre pour des engagemens, et à lui cacher ce qu'elle souhaitoit qu'il sût lorsqu'il ne la verroit plus.

Peu de temps avant qu'elle dût partir, Théodoric la quitta, et lui fit comprendre qu'il reviendroit le lendemain. Le jour suivant, elle alla se promener avec Félime sur le bord de la mer ; ce n'étoit pas sans impatience pour le retour de Théodoric. Cette impatience la rendoit plus rêveuse qu'à l'ordinaire ; en sorte que, voyant aborder une chaloupe sur le rivage, au lieu d'avoir la curiosité de connoître ceux qui étoient dedans, elle tourna ses pas d'un autre côté ; mais elle fut bien surprise de s'entendre appeler, et

de reconnoître la voix du prince son père. Elle courut à lui avec beaucoup de joie, et il en eut une extrême de la revoir. Après qu'elle lui eut appris comment elle étoit échappée du naufrage, il lui dit en peu de mots que son vaisseau étoit allé échouer aux côtes de France, dont il n'avoit pu partir que depuis quelques jours, et qu'il étoit venu à Tarragone attendre les vaisseaux qui devoient faire voile pour l'Afrique; que cependant il avoit voulu parcourir la côte où Alasinthe, Félime, et elle, avoient fait naufrage, pour voir si par hasard quelqu'une ne se seroit point sauvée. Au nom d'Alasinthe, Zayde ne put s'empêcher de pleurer. Ses larmes firent connoître à Zulema la perte qu'il avoit faite; et, après avoir employé quelque temps à la regretter, il commanda à ces jeunes princesses de passer dans sa chaloupe, pour s'en aller à Tarragone. Zayde se trouva bien embarrassée pour persuader à son père de ne pas l'emmener à l'heure même. Elle lui dit les obligations qu'elle avoit aux Espagnols qui l'avoient reçue chez eux, pour le faire consentir qu'elle allât leur dire adieu; mais, quelques raisons dont elle pût se servir, il ne jugea pas à propos de la remettre au pouvoir de ces Espagnols, et il la fit embarquer, malgré toute sa résistance. Elle fut si touchée de l'opinion qu'au-

roit Théodoric de l'ingratitude avec laquelle elle le quittoit, ou, pour mieux dire, elle fut si touchée de le quitter, sans espérance de le revoir jamais, que, n'étant pas maîtresse de sa douleur, elle fut contrainte de dire qu'elle étoit malade. Le seul soulagement qu'elle eut dans son affliction, fut de voir que son père avoit sauvé du naufrage le portrait qu'elle avoit trouvé si agréable, et qui étoit devenu celui de son amant. Mais cette consolation ne fut pas assez forte pour lui aider à soutenir l'absence de Théodoric; elle tomba dangereusement malade, et Zulema fut long-temps dans la crainte de voir mourir une personne si parfaite dans les premières années de sa jeunesse et de sa beauté. Enfin, l'on cessa de craindre pour sa vie; mais elle demeura dans une langueur qui ne permettoit pas de l'exposer à la fatigue de la mer. Elle fit toute son occupation d'apprendre la langue espagnole; et, comme elle avoit des truchemens, et qu'elle ne voyoit que des Espagnols, elle l'apprit aisément pendant l'hiver qu'elle passa en Catalogne. Elle voulut aussi que Félime la sût, et elle trouvoit quelque plaisir à ne parler que cette langue.

Cependant les grands vaisseaux étoient partis de Tarragone pour l'Afrique; et, quoique Zulema ignorât ce qu'étoit devenu Osmin, lorsque la

tempête les avoit séparés, il lui avoit écrit pour lui apprendre son naufrage, et la raison qui le retenoit en Catalogne. Les vaisseaux revinrent d'Afrique avant que Zayde eût recouvré sa santé. Osmin manda au prince, son frère, qu'il étoit arrivé heureusement; qu'il avoit trouvé le calife dans le dessein de les tenir toujours éloignés, et que le roi Abderame lui ayant demandé des généraux, il les avoit destinés pour passer en Espagne, et qu'il lui envoyoit ses ordres. Zulema jugea aisément qu'il seroit dangereux de ne pas obéir au calife; il résolut de prendre un brigantin, pour aller par mer jusqu'à Valence, joindre le roi de Cordoue; et, sitôt que la princesse, sa fille, se porta mieux, il la fit conduire à Tortose. Il y demeura quelques jours pour lui donner encore du repos; mais elle étoit bien éloignée d'en trouver. Pendant le temps de sa maladie, et depuis qu'elle commençoit à se mieux porter, l'envie de faire savoir de ses nouvelles à Théodoric, et la difficulté de le pouvoir, lui avoient donné et lui donnoient encore une cruelle inquiétude. Elle ne pouvoit se consoler d'avoir eu sur elle, le jour de son départ, la lettre qu'elle lui avoit écrite, et de ne l'avoir pas laissée dans un lieu où le hasard l'eût pu faire tomber entre ses mains. Enfin, la veille de son départ de Tor-

tose, elle ne put résister à l'envie de la lui envoyer; elle la confia à un des écuyers de Zulema, et lui fit entendre le lieu où demeuroit Théodoric, en lui nommant le port qui en étoit près. Elle lui défendit de dire qui l'avoit chargé de cette lettre, et de prendre garde qu'on ne le suivît, et qu'on ne le pût connoître. Quoiqu'elle n'eût pas espéré de voir Théodoric, elle sentit néanmoins un renouvellement de douleur d'abandonner le pays qu'il habitoit, et elle passa une partie de la nuit à s'en plaindre avec Félime, en se promenant dans les beaux jardins de la maison où elle étoit logée. Le lendemain, comme elle étoit près de s'embarquer, cet écuyer, qui étoit parti avant que le soleil commençât à paroître, revint lui dire qu'il avoit été au lieu qu'elle lui avoit marqué; mais qu'il avoit appris que Théodoric en étoit parti le jour précédent, et qu'il n'y devoit plus retourner. Zayde sentit vivement cette bizarrerie du hasard, qui la privoit de la seule consolation qu'elle avoit cherchée, et qui privoit son amant de la seule faveur qu'elle lui eût jamais faite. Elle s'embarqua avec une tristesse mortelle, et arriva à Cordoue dans peu de jours. Osmin et Belenie l'y attendoient, le prince de Tharse y étoit aussi. Ayant su à Tunis qu'elle étoit en Espagne, il s'étoit servi du prétexte de la guerre

pour la venir chercher. Félime ne sentit point, en revoyant Alamir, que l'absence l'eût guérie de la passion qu'elle avoit pour lui. Alamir ne trouva que de l'augmentation aux rigueurs de Zayde, et Zayde ne sentit qu'un redoublement d'aversion pour Alamir.

Le roi de Cordoue mit entre les mains de Zulema le commandement général de ses troupes, avec le gouvernement de Talavera, et celui d'Oropèze à Osmin. Ces deux princes, peu de temps après, eurent quelque sujet de se plaindre d'Abderame; et, ne voulant pas le faire connoître, ils se retirèrent dans leurs gouvernemens, sous prétexte d'en visiter les fortifications. Alamir suivit Zulema, pour être auprès de Zayde; mais, peu après, la guerre l'appela auprès d'Abderame. Je partis dans ce même temps pour aller chercher Consalve; je fus fait prisonnier par les Arabes, et on me conduisit à Talavera. Belenie et Félime s'en allèrent à Oropèze, et Zayde ne voulut point quitter le prince, son père.

Après que Consalve eut pris Talavera, et pendant qu'on proposoit la dernière trêve, Alamir fit savoir à Zulema qu'il profiteroit de la liberté de cette trêve pour l'aller voir, et qu'en y allant, il passeroit à Oropèze. Zayde, ayant su du prince, son père, ce que je viens de vous dire, écrivit à

Félime, et lui manda qu'elle avoit retrouvé Théodoric; qu'elle ne vouloit pas qu'il pût croire que le prince de Tharse fût celui qu'il l'avoit soupçonnée de pleurer chez Alphonse, et qu'elle la prioit de défendre, de sa part, à ce prince d'aller à Talavera.

Félime n'eut pas de peine à se résoudre à faire ce commandement à Alamir. Le lendemain de la trêve, Belenie, qui se trouvoit incommodée, voulut profiter de la liberté qu'elle avoit de sortir de la ville, pour aller se promener dans un grand bois qui n'en étoit pas fort éloigné. Comme elle s'y promenoit avec Osmin et Félime, ils virent arriver le prince de Tharse; ils en eurent beaucoup de joie; et, après qu'ils eurent parlé long-temps ensemble, Félime trouva le moyen d'entretenir Alamir en particulier.

Je suis bien fâchée, lui dit-elle, d'avoir à vous apprendre une chose qui empêchera le voyage que vous avez dessein de faire; mais Zayde vous prie de ne point aller à Talavera, et elle vous en prie d'une manière qui peut passer pour un commandement. Par quel excès de cruauté, madame, s'écria Alamir, Zayde veut-elle m'ôter la seule joie que ses rigueurs m'aient laissée, qui est celle de la voir? Je crois, lui répondit Félime, qu'elle veut faire finir la passion que vous lui témoignez.

Vous connoissez sa répugnance pour épouser un homme de votre religion; vous savez même qu'elle a lieu de croire qu'elle ne vous est pas destinée, et vous savez aussi que Zulema a changé de sentimens. Tous ces obstacles, repartit Alamir, ne me feront pas changer, non plus que la continuation des rigueurs de Zayde; et, malgré la destinée et la manière dont elle me traite, je n'abandonnerai jamais l'espérance d'en être aimé. Félime, plus touchée que de coutume de voir l'opiniâtreté de la passion d'Alamir, employa tous les moyens possibles afin de le guérir; mais, voyant que tout ce qu'elle lui disoit étoit inutile, le dépit s'alluma dans son âme; et cessant, pour la première fois, d'être maîtresse d'elle-même : Si les ordonnances du ciel, lui dit-elle, et les rigueurs de Zayde, ne vous font point perdre l'espérance, je ne sais ce qui pourroit vous l'ôter. Ce seroit, madame, répondit le prince de Tharse, de voir qu'un autre eût touché son inclination. N'espérez donc plus, répliqua Félime; Zayde a trouvé un homme qui a su lui plaire, et dont elle est aimée. Et quel est ce bienheureux, madame? s'écria Alamir. Un Espagnol, répondit-elle, qui ressemble au portrait que vous avez vu. Ce n'est pas vraisemblablement celui pour qui il a été fait, et celui dont Albumazar a prétendu parler; mais,

comme vous ne craignez que ceux qui peuvent plaire à Zayde, et non pas ceux qui doivent l'épouser, il vous suffit d'apprendre qu'elle l'aime, et que c'est la crainte de lui donner de la jalousie qui fait qu'elle ne veut pas vous voir. Ce que vous dites ne peut être, répliqua Alamir; le cœur de Zayde ne se touche pas si aisément. Si quelqu'un l'avoit vraiment touché, vous ne me le diriez pas; Zayde vous auroit engagée au secret, et vous n'avez point de raison qui puisse vous obliger à me l'apprendre. Je n'en ai que trop, répliqua-t-elle, emportée par sa passion, et vous..... Elle alloit continuer; mais tout d'un coup la raison lui revint; elle se rappela ce qu'elle venoit de dire; elle en fut troublée : elle sentit son trouble; cette connoissance redoubla son embarras : elle demeura quelque temps sans parler et presque hors d'elle-même; enfin, elle jeta les yeux sur Alamir; et, croyant voir dans les siens qu'il démêloit une partie de la vérité, elle fit un effort, et reprit un visage où il paroissoit plus de tranquillité qu'il n'y en avoit dans son âme. Vous avez raison de croire, lui dit-elle, que, si Zayde aimoit quelque chose, je ne vous le dirois pas; j'ai voulu seulement vous le faire craindre. Il est vrai que nous avons trouvé un Espagnol qui est amoureux de Zayde, et qui ressemble au por-

trait que vous avez vu; mais vous m'avez fait apercevoir que j'ai peut-être fait une faute de vous l'avoir dit, et j'ai une inquiétude extrême que Zayde n'en soit offensée.

Il y eut quelque chose de si naturel à ce que dit Félime, qu'elle crut que ses paroles avoient fait une partie de l'effet qu'elle pouvoit souhaiter; néanmoins son embarras avoit été si grand, et ce qu'elle avoit dit avoit été si remarquable, que, sans le trouble où elle voyoit le prince de Tharse, elle n'eût pu se flatter de l'espérance que ses paroles n'eussent pas découvert ses sentimens. Osmin, qui vint dans ce moment, interrompit leur conversation. Félime, pressée par ses soupirs et par ses larmes, qu'elle ne pouvoit retenir, entra dans le bois pour cacher sa douleur et la soulager, en en faisant part à une personne en qui elle avoit une entière confiance. La princesse, sa mère, la fit rappeler pour retourner à Oropèze : elle n'osa jeter les yeux sur Alamir, de peur d'y voir trop de douleur de ce qu'elle lui avoit dit de Zayde, ou trop d'intelligence de ce qu'elle lui avoit dit d'elle-même. Elle remarqua néanmoins qu'il reprenoit le chemin du camp, et elle eut quelque joie de penser qu'il n'alloit pas voir Zayde.

Le roi ne put s'empêcher d'interrompre en

cet endroit le récit de dom Olmond. Je ne m'étonne plus, dit-il à Consalve, de la tristesse où vous parut Alamir lorsque vous le rencontrâtes après qu'il eut quitté Félime : c'étoit à elle à qui ces cavaliers l'avoient vu parler dans le bois; ce qu'elle venoit de lui dire fut cause qu'il vous reconnut, et nous entendons présentement les paroles que vous dit ce prince, en mettant l'épée à la main, qui vous parurent si obscures, et qui nous donnèrent tant de curiosité. Consalve ne répondit que des yeux au roi de Léon, et dom Olmond reprit ainsi son discours:

Il est aisé de juger en quel état Félime passa la nuit, et de combien de sortes de douleurs son esprit étoit accablé : elle trouvoit qu'elle avoit trahi Zayde; elle craignoit d'avoir désespéré Alamir; et, malgré sa jalousie, elle étoit affligée de l'avoir rendu si malheureux. Elle souhaitoit néanmoins qu'il sût que Zayde étoit touchée par une autre inclination; elle craignoit de lui avoir trop bien ôté l'opinion qu'elle lui en avoit donnée, et elle appréhendoit, plus que toutes choses, de lui faire connoître la passion qu'elle avoit pour lui. Le lendemain, une nouvelle douleur effaça toutes les autres : elle sut le combat d'Alamir contre Consalve, et elle ne sentit que la crainte de le perdre : elle envoya tous les jours

savoir de ses nouvelles au château où il étoit; et, quand elle commença à avoir quelqu'espérance de sa guérison, elle apprit que le roi avoit ordonné de sa vie, pour se venger de la mort du prince de Galice. Vous avez vu la lettre qu'elle m'écrivit ces jours passés, pour m'obliger à travailler à sa conservation. Je lui ai appris ce qu'a fait Consalve à sa prière, et il ne me reste rien à vous dire, sinon que je n'ai jamais vu, en une même personne, tant d'amour, tant de raison et tant de douleur.

Dom Olmond finit ainsi son récit; et, tant qu'il dura, il fit sentir à Consalve ce qui ne se peut exprimer. Apprendre qu'il étoit aimé de Zayde, trouver des marques de tendresse dans tout ce qu'il avoit jugé des marques d'indifférence, c'étoit un excès de bonheur qui l'emportoit hors de lui-même, et qui lui faisoit goûter dans un moment tous les plaisirs que les autres amans ne goûtent qu'interrompus et séparés. Le roi alloit découvrir à dom Olmond que Consalve étoit Théodoric, lorsqu'on vint l'avertir que les députés, qui traitoient de la paix, demandoient à lui parler. Il laissa ces deux amis ensemble; et dom Olmond prenant la parole : Je pourrois me plaindre avec justice, dit-il à Consalve, de ne devoir qu'à moi seul la connoissance de Théodo-

ric, et notre amitié m'avoit mis en état d'espérer de le connoître par vous-même. Je m'étonne que vous ayez pu croire qu'il fût possible de me le cacher, en me laissant voir tant de curiosité pour ce qui regardoit Zayde. Je connus que vous l'aimiez le premier jour que vous me parlâtes d'elle, et je fus étonné que ce que je croyois une première vue, eût produit en vous une passion qui me paroissoit déjà si violente. Ce que j'ai appris de Félime, m'a fait voir depuis, qu'un homme tel qu'elle m'a dépeint Théodoric, ne pouvoit être que Consalve. Je n'ai point voulu d'autre vengeance du secret que vous m'en aviez fait, que le billet que je vous ai écrit, avec quelqu'intention de vous donner de l'inquiétude : ma vengeance est satisfaite, et le plaisir que je viens de vous donner par mon récit, me fait oublier tout ce qui m'avoit pu déplaire. Mais je ne veux pas, ajouta-t-il, vous laisser prendre plus de joie que vous n'en devez avoir ; et je dois vous dire, qu'à moins que votre dernière vue n'ait produit un grand changement dans l'esprit de Zayde, elle est résolue à combattre l'inclination qu'elle a pour vous, et à suivre les volontés du prince, son père.

Consalve avoit abandonné son âme à une joie trop sensible, pour être en état de concevoir de

la crainte. Ce que lui dit dom Olmond ne lui en put donner; et, après l'avoir assuré que la honte seule l'avoit obligé à lui cacher son amour, il s'en alla penser à tout ce qu'il avoit appris, et le rapporter aux actions de Zayde. Il n'eut plus de peine à comprendre ce qu'il lui avoit ouï dire à Tortose, sur la bizarrerie de sa destinée, et il vit qu'il avoit raison d'être content qu'elle eût souhaité qu'il pût être celui à qui il ressembloit.

La certitude d'être aimé lui inspira un si violent désir de voir cette princesse, qu'il supplia le roi de lui permettre d'aller à Talavera. Dom Garcie le lui permit avec joie; et Consalve partit, dans l'espérance de recevoir du moins des beaux yeux de Zayde la confirmation de tout ce qu'il avoit appris de dom Olmond. Il sut, en arrivant dans le château, que Zulema se trouvoit mal. Zayde le vint recevoir à l'entrée de l'appartement du prince, son père, et lui témoigna la douleur qu'il avoit de n'être pas en état de le voir. Consalve demeura si surpris et si ébloui de l'éclatante beauté de cette princesse, qu'il s'arrêta, et ne put s'empêcher de faire paroître son étonnement. Elle le remarqua; elle en rougit, et demeura dans un embarras de modestie qui lui donna de nouveaux charmes. Il la conduisit chez elle, et lui parla de son amour avec moins de crainte

qu'il n'avoit fait dans sa première conversation ; mais comme il vit qu'elle lui répondoit avec une sagesse et une retenue qui lui auroient ôté la connoissance des dispositions de son cœur, s'il ne les avoit apprises par dom Olmond, il résolut de lui faire entendre qu'il savoit une partie de ses sentimens.

Ne m'expliquerez-vous jamais, madame, lui dit-il, les raisons qui vous ont fait souhaiter que je puisse être celui à qui je ressemble ? Ne savez-vous pas, lui répondit-elle, que c'est un secret que je ne puis vous apprendre ? Est-il possible, madame, reprit-il en la regardant, que la passion que j'ai pour vous, et les obstacles que vous voyez à mon bonheur, ne vous fassent pas assez de pitié pour me laisser voir que vous souhaiteriez au moins que ma destinée fût heureuse ? Ce n'est que ce simple souhait de mon bonheur que vous me cachez avec tant de soin. Ah ! madame, est-ce trop pour un homme qui vous a adorée du moment qu'il vous a vue, que de le préférer, seulement par des souhaits, à quelqu'Africain que vous n'avez jamais vu ? Zayde demeura si surprise du discours de Consalve, qu'elle ne put y répondre. Ne soyez point étonnée, madame, lui dit-il, craignant qu'elle n'accusât Félime d'avoir découvert ses sentimens, ne soyez point étonnée

que le hasard m'ait appris ce que je viens de vous dire; je vous entendis dans le jardin où vous étiez la veille que vous partîtes de Tortose, et je sus par vous-même ce que vous avez la cruauté de me cacher. Quoi! Consalve, s'écria Zayde, vous m'entendîtes dans les jardins de Tortose; vous étiez près de moi, et vous ne me parlâtes point? Ah! madame, répondit Consalve, en se jetant à ses genoux, quelle joie me donnez-vous par ce reproche, et quels charmes ne trouvé-je point à vous voir oublier que je vous ai écoutée, pour vous souvenir que je ne vous ai pas parlé! Ne vous repentez pas, madame, continua-t-il, en voyant combien elle étoit troublée d'avoir laissé pénétrer les sentimens de son cœur, ne vous repentez point de me donner quelque joie, et laissez-moi croire que je ne vous suis pas tout à fait indifférent. Mais, pour me justifier de ce reproche que vous venez de me faire, il faut vous dire, madame, que je vous entendis à Tortose, sans vous connoître, et que mon imagination étoit si frappée d'être séparé de vous par des mers, qu'encore que j'entendisse votre voix, comme il étoit nuit, que je ne vous voyois pas, et que vous parliez la langue espagnole, je ne soupçonnai jamais que je fusse si près de vous. Je vous vis le lendemain dans une barque; mais, quand je vous

vis et que je vous connus, je n'étois plus en état de vous parler, et j'étois au pouvoir de ceux que le roi avoit envoyés pour me chercher. Puisque vous m'avez entendue, répondit Zayde, il seroit inutile de vouloir donner un autre sens à mes paroles; mais je vous supplie de ne m'en pas demander davantage, et de souffrir que je vous quitte; car j'avoue que la honte de ce que vous avez entendu, sans que je le susse, et ce que je viens de vous dire, sans en avoir eu le dessein, me donnent une telle confusion, que, si j'ai quelqu'empire sur vous, je vous conjure de vous retirer. Consalve étoit si satisfait de ce qu'il venoit d'apprendre, qu'il ne voulut pas presser Zayde de lui faire un aveu plus sincère de ses sentimens. Il la quitta, comme elle le souhaitoit, et revint au camp, rempli de l'espérance de lui faire bientôt changer les résolutions qu'elle avoit prises.

Les forces de dom Garcie, et la valeur de Consalve s'étoient rendues si redoutables, que les Maures accordèrent tous les articles de la paix, comme le roi de Léon le souhaitoit. Le traité fut signé de part et d'autre; et, comme ils devoient remettre de certaines places éloignées, on résolut que dom Garcie, pour sa sûreté, garderoit les prisonniers qu'il avoit entre les mains, jusqu'à l'entière exécution de ce traité. Cependant, il

voulut séjourner quelque temps dans les places qu'il avoit conquises, et il alla à Almaras, que les Maures lui avoient cédé. La reine, qui aimoit passionnément le roi son mari, l'avoit presque toujours suivi depuis que la guerre étoit commencée. Pendant le siége de Talavera, elle étoit demeurée en un lieu qui n'en étoit pas fort éloigné; une légère indisposition l'y retenoit encore; mais elle devoit bientôt se rendre auprès de lui. Consalve, impatient de voir Zayde, pria dom Garcie de mander à la reine de passer à Talavera, sur le prétexte de voir cette nouvelle conquête, et d'amener avec elle toutes les dames arabes qui y étoient prisonnières. La reine savoit l'intérêt que son frère prenoit à Zayde, et elle fut bien aise de réparer, dans cette passion, les traverses qu'elle lui avoit causées dans celle de Nugna Bella. Elle alla à Talavera, et toutes les dames consentirent avec joie de passer auprès d'elle le temps qu'elles devoient être en Espagne. Zulema, qui demeuroit prisonnier à Talavera, eut quelque peine à se résoudre que Zayde le quittât; et le rang qu'il avoit toujours tenu, lui faisoit voir avec douleur que la princesse sa fille fût obligée de suivre la reine, comme les autres dames. Il s'y résolut néanmoins, et Consalve eut la joie de savoir qu'il verroit bientôt cette admira-

ble beauté, qui lui avoit donné tant d'amour. Le jour que la reine arriva, le roi alla deux lieues au-devant d'elle : il la trouva à cheval avec toutes les dames de sa cour. Sitôt qu'elle fut assez près, elle lui présenta Zayde, dont la beauté étoit encore augmentée par le soin de se parer, que lui avoit peut-être inspiré le désir de paroître aux yeux de Consalve avec tous ses charmes. Les grâces de sa personne, l'agrément de son esprit et de sa modestie surprirent tout le monde. Elle fut traitée comme le devoit être une princesse de sa naissance, de son mérite et de sa beauté, et elle fit en peu de jours les délices et l'admiration de la cour de Léon. Consalve ne la regardoit qu'avec transport, et l'assurance d'en être aimé, ne lui laissoit pas envisager les obstacles qui s'opposoient à son bonheur. S'il l'avoit aimée par la seule vue de sa beauté, la connoissance de son esprit et de sa vertu lui donnoit de l'adoration. Il cherchoit avec autant de soin les occasions de lui parler en particulier, qu'elle en prenoit de les éviter. Enfin, l'ayant trouvée un soir dans le cabinet de la reine, où il y avoit peu de monde, il la conjura avec tant d'ardeur et de respect de lui apprendre les dispositions où elle étoit pour lui, qu'elle ne put le refuser.

S'il m'étoit possible de vous les cacher, lui dit-

elle, je le ferois, quelqu'estime que j'aie pour vous, et je m'épargnerois la honte de laisser voir de l'inclination à un homme à qui je ne suis pas destinée; mais, puisque, malgré moi, vous avez su mes sentimens, je veux bien vous les avouer, et vous expliquer ce que vous n'avez pu savoir que confusément. Alors, elle lui dit tout ce qu'il avoit déjà appris par dom Olmond des prédictions d'Albumazar et des résolutions de Zulema. Vous voyez, ajouta-t-elle, que tout ce que je puis est de vous plaindre et de m'affliger, et vous êtes trop raisonnable pour exiger de moi de ne pas suivre les volontés de mon père. Laissez-moi croire au moins, madame, lui dit-il, que, s'il étoit capable de changer, vous ne vous y opposeriez pas. Je ne saurois vous dire si je m'y opposerois, répondit-elle; mais je crois que je le devrois faire, puisqu'il y va du bonheur de toute ma vie. Si vous croyez, madame, repartit Consalve, être malheureuse en me rendant heureux, vous avez raison de demeurer dans les résolutions que vous avez prises; mais j'ose vous dire que, si vous aviez les sentimens dont vous voulez bien que je me flatte, il n'y auroit rien qui vous pût persuader que vous puissiez être malheureuse. Vous vous trompez, madame, lorsque vous pensez avoir quelque bonté pour moi, et je me suis trom-

pé chez Alphonse, lorsque j'ai cru voir en vous des dispositions qui m'étoient favorables. Ne parlons point, reprit Zayde, de ce que nous avons eu lieu de croire l'un et l'autre pendant que nous étions dans cette solitude, et ne me faites pas souvenir de tout ce qui m'a dû persuader que vous étiez occupé par d'autres chagrins que par ceux que je pouvois vous donner : j'ai appris, depuis que je vous ai vu à Talavera, ce qui vous avoit obligé à quitter la cour, et je ne doute point que vous ne donnassiez au souvenir de Nugna Bella tout le temps que vous ne passiez pas auprès de moi. Consalve fut bien aise que Zayde lui donnât lieu de la rassurer sur tous les doutes qu'elle avoit eus de sa passion; il lui apprit le véritable état où étoit son cœur lorsqu'il l'avoit connue; il lui dit ensuite tout ce qu'il avoit souffert de ne la point entendre, et tout ce qu'il s'étoit imaginé de son affliction. Je ne m'étois pas néanmoins entièrement trompé, madame, ajouta-t-il, lorsque j'avois cru avoir un rival, et j'ai su depuis la passion que le prince de Tharse avoit pour vous. Il est vrai, répondit Zayde, qu'Alamir m'en a témoigné, et que mon père avoit résolu de me donner à lui, avant qu'il eût vu ce portrait qu'il conserve avec un soin si extraordinaire, tant il est persuadé que mon bonheur dépend de me

faire épouser celui pour qui il a été fait. Hé bien! madame, reprit Consalve, vous êtes résolue d'y consentir, et de vous donner à celui à qui vous trouvez que je ressemble? S'il est vrai que vous n'ayez pas d'aversion pour moi, vous devez croire que vous n'en aurez pas pour lui. Ainsi, madame, l'assurance que j'ai que je ne vous déplais pas, m'est une certitude que vous épouserez mon rival sans répugnance. C'est une sorte de malheur que nul autre que moi n'a jamais éprouvé, et je ne sais comment l'état où je suis ne vous fait point de pitié. Ne vous plaignez point de moi, lui dit-elle, plaignez-vous d'être né Espagnol: quand je serois pour vous comme vous le pouvez désirer, et quand mon père ne seroit point prévenu, votre patrie seroit toujours un obstacle invincible à ce que vous souhaitez, et Zulema ne consentiroit jamais que je fusse à vous. Permettez-moi au moins, madame, répliqua Consalve, de lui faire savoir mes sentimens. La répugnance que vous avez témoignée pour Alamir, a dû lui ôter l'espérance de vous faire épouser un homme de sa religion; peut-être n'est-il pas si attaché que vous le pensez aux paroles d'Albumazar; enfin, madame, permettez-moi de tenter toutes choses pour parvenir à un bonheur, sans lequel il m'est impossible de vivre. Je consens à ce que

vous voulez, dit Zayde, et je veux bien même que vous croyiez que je crains que tout ce que vous tenterez ne soit inutile.

Consalve s'en alla à l'heure même trouver le roi, pour le supplier de l'aider dans le dessein qu'il avoit de savoir les sentimens de Zulema, et d'essayer de se les rendre favorables. Ils résolurent de donner cette commission à dom Olmond, que son adresse et son amitié pour Consalve rendoient plus capable qu'aucun autre d'y réussir. Le roi écrivit par lui à Zulema, et lui demanda Zayde pour Consalve, de la même manière qu'il l'auroit demandée pour lui-même. Le voyage de dom Olmond et la lettre de dom Garcie furent inutiles. Zulema répondit que le roi lui faisoit trop d'honneur, qu'il avoit sa fille entre les mains, qu'il en pouvoit disposer; mais que, de son consentement, elle n'épouseroit jamais un homme d'une religion contraire à la sienne. Cette réponse donna à Consalve toute la douleur qu'il pouvoit sentir; étant aimé de Zayde, il ne voulut pas la lui apprendre aussi fâcheuse qu'elle étoit, de peur que la certitude de ne pouvoir être à lui, ne l'obligeât à changer les sentimens qu'elle lui faisoit paroître; il lui dit seulement qu'il ne désespéroit pas de gagner Zulema, et d'obtenir de lui ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur.

La princesse Belenie, mère de Félime, qui étoit demeurée malade à Oropèze, mourut quelque temps après la paix. On envoya Osmin à Talavera avec Zulema, en attendant le temps que l'on avoit arrêté pour rendre les prisonniers, et l'on conduisit Félime à la cour. Elle n'y parut pas avec tous ses charmes. Les maux de son esprit avoient tellement abattu son corps, que sa beauté en étoit diminuée; mais il étoit aisé de s'apercevoir que le mauvais état de sa santé étoit cause de ce changement. Cette princesse fut bien surprise de trouver que ce Consalve, qu'elle croyoit ne pas connoître, et qu'elle ne pouvoit entendre nommer sans douleur, à cause de l'état où il avoit mis le prince de Tharse, étoit le même Théodoric qu'elle avoit vu chez Alphonse, et qui avoit su plaire à Zayde. Son affliction redoubla, par la pensée que ce qu'elle avoit dit à Alamir dans le bois d'Oropèze, lui avoit fait connoître Consalve pour son rival, et avoit été la cause de leur combat.

On avoit transporté ce prince à Almaras; elle avoit la consolation d'apprendre tous les jours de ses nouvelles, et de ne point cacher son affliction, que l'on attribuoit à la mort de sa mère. Alamir, dont la jeunesse avoit soutenu la vie pendant quelque temps, se trouva enfin si affoibli,

que les médecins désespérèrent de sa guérison. Félime étoit avec Zayde et Consalve, lorsqu'on vint leur dire qu'un écuyer de ce malheureux prince demandoit à parler à Zayde. Elle rougit; et, après avoir été quelque temps embarrassée, elle le fit entrer, et lui demanda tout haut ce que souhaitoit le prince de Tharse. Mon maître est près d'expirer, madame, répondit-il; il vous demande l'honneur de vous voir avant que de mourir, et il espère que l'état où il est vous empêchera de lui refuser cette grâce. Zayde fut touchée et surprise du discours de cet écuyer; elle demeura quelque temps sans répondre; enfin, elle tourna les yeux du côté de Consalve, comme pour lui demander ce qu'il désiroit qu'elle fît; mais, voyant bien qu'il ne parloit point, et jugeant même, par l'air de son visage, qu'il appréhendoit qu'elle ne vît Alamir : Je suis très-fâchée, dit-elle à son écuyer, de ne pouvoir accorder au prince de Tharse ce qu'il souhaite de moi. Si je croyois que ma présence pût contribuer à sa guérison, je le verrois avec joie; mais, comme je suis persuadée qu'elle lui seroit inutile, je le supplie de trouver bon que je ne le voie pas, et je vous conjure de l'assurer que j'ai beaucoup de déplaisir de l'état où il est. L'écuyer se retira après cette réponse. Félime demeura abî-

mée dans une douleur dont elle ne donnoit néanmoins d'autres marques que son silence. Zayde partageoit la tristesse de Félime, et avoit quelque pitié de la misérable destinée du prince de Tharse. Consalve étoit combattu entre la joie d'avoir vu la complaisance de Zayde pour des sentimens qu'il ne lui avoit pas même expliqués, et entre la peine d'avoir privé ce prince mourant de la vue de cette princesse.

Comme toutes ces personnes étoient ocupées de ces divers sentimens, l'écuyer d'Alamir revint, et dit à Félime que son maître demandoit à la voir, et qu'il n'y avoit point de momens à perdre, si elle vouloit lui accorder cette grâce. Félime se leva du lieu où elle étoit assise; il ne lui resta rien d'une personne vivante, que la force de marcher: elle donna la main à cet écuyer; et, suivie de ses femmes, elle s'en alla au lieu où étoit le prince de Tharse. Elle s'assit auprès de son lit, et, sans lui rien dire, elle demeura immobile à le regarder. Le prince, la fixant, lui dit d'une voix mourante: Je suis bien heureux, madame, que l'exemple de Zayde ne vous ait pas inspiré la cruauté de me refuser la consolation de vous voir; c'est la seule que je pouvois espérer, puisque j'ai été privé de celle que j'avois osé prétendre. Je vous supplie, madame, de lui

vouloir dire que c'est avec raison qu'elle m'a jugé indigne de l'honneur que Zulema m'avoit voulu faire. Mon cœur avoit brûlé de tant de flammes, et s'étoit profané par tant de fausses adorations, qu'il ne méritoit pas de toucher le sien; mais, si une inconstance qui a fini en la voyant, pouvoit avoir été réparée par une passion qui m'a rendu entièrement opposé à ce que j'étois, et par un attachement le plus respectueux qu'on ait jamais eu, je crois, madame, que j'aurois expié tous les crimes de ma vie. Assurez-la, je vous en conjure, que j'ai eu pour elle l'adoration qu'on a pour les dieux, et que je meurs bien moins des blessures que j'ai reçues de Consalve, que de la douleur de savoir qu'il est aimé d'elle. Vous m'aviez dit la vérité dans les bois d'Oropèze, lorsque vous m'apprîtes que son cœur avoit été touché; je ne le crus que trop, quoique je vous dis d'abord que je ne le croyois pas. Je venois de vous quitter, et je n'étois rempli que de l'idée de cet heureux Espagnol, quand je rencontrai Consalve. Sa ressemblance avec le portrait que j'avois vu, et ce que vous veniez de me dire, me frappèrent d'abord, et je ne balançai point à croire qu'il ne fût celui dont vous m'aviez parlé. Je lui fis connoître que j'étois Alamir; il m'attaqua avec l'animosité d'un

homme qui savoit que j'étois son rival. J'ai su depuis que je ne m'étois pas trompé en le croyant favorisé de Zayde. Il mérite de toucher son cœur; j'envie son bonheur, sans l'en trouver indigne. Je meurs accablé de mes malheurs, sans en murmurer; et, si j'osois, je me plaindrois de l'inhumanité de Zayde d'avoir privé de sa vue un homme qui va la perdre pour jamais. On peut juger de combien de douleurs mortelles les paroles d'Alamir percèrent le cœur de Félime. Elle voulut parler deux ou trois fois; mais ses sanglots et ses larmes lui fermèrent la bouche; enfin, avec une voix entrecoupée de soupirs, et emportée par une tendresse qu'elle ne put retenir : Croyez, lui dit-elle, que, si j'avois été à la place de Zayde, nul autre n'auroit été préféré au prince de Tharse. Malgré sa douleur, elle sentit la force de ses paroles, et elle tourna la tête pour cacher l'abondance de ses larmes, et pour éviter les yeux d'Alamir. Hélas! madame, reprit ce prince mourant, seroit-il possible que ce que vous me laissez voir fût véritable? Je vous avoue que le jour où je vous parlai dans le bois, je crus une partie de ce que j'ose croire présentement; mais j'étois si troublé, et vous sûtes si bien donner un autre sens à vos paroles, qu'il ne m'en resta qu'une légère impression. Pardon-

nez-moi, madame, ce que j'ose penser, et pardonnez-moi d'avoir causé un malheur qui a été plus grand pour moi que pour vous. Je ne méritois pas d'être heureux; je l'aurois trop été, si....

Une foiblesse l'empêcha de continuer; il perdit la parole, et tourna les yeux vers Félime, comme pour lui dire adieu; ensuite il les ferma pour jamais, et mourut presque dans le même moment. Les larmes de Félime s'arrêtèrent; elle demeura saisie de douleur, et elle regarda mourir ce prince avec des yeux qui n'avoient plus de mouvement. Ses femmes, voyant qu'elle restoit dans la place où elle étoit assise, l'emmenèrent d'un lieu où il ne restoit que des objets funestes. Elle se laissa conduire sans prononcer une seule parole; mais, lorsqu'elle fut dans sa chambre, la vue de Zayde aigrit sa douleur, et lui donna la force de parler. Vous êtes contente, madame, lui dit-elle d'une voix assez foible, Alamir est mort. Alamir est mort, continua-t-elle; et, comme si elle se l'eût appris à elle-même: Je ne le verrai donc plus! j'ai donc perdu pour jamais l'espérance d'en être aimée! il n'est plus au pouvoir de l'amour de faire qu'il soit attaché à moi: mes yeux ne verront plus les siens; sa présence, qui adoucissoit tous mes malheurs, n'est plus un

bien que je puisse recouvrer. Ah ! madame, dit-elle à Zayde, est-il possible que quelqu'un pût vous plaire, et qu'Alamir ne vous ait pas plu ! Quelle inhumanité est la vôtre ! Pourquoi ne l'aimiez-vous pas ? Il vous adoroit ; que lui manquoit-il pour être aimable ? Mais, reprit doucement Zayde, vous savez bien que j'eusse augmenté vos souffrances, si je l'eusse aimé, et que c'étoit la chose du monde que vous craigniez le plus. Il est vrai, madame, répliqua-t-elle, il est vrai, je ne voulois pas que vous le rendissiez heureux ; mais je ne voulois pas que vous lui ôtassiez la vie. Ah ! pourquoi lui ai-je si soigneusement caché la passion que j'avois pour lui, reprit-elle ? peut-être l'auroit-elle touché ; peut-être auroit-elle fait quelque diversion à ce fatal amour qu'il a eu pour vous. Que craignois-je ? pourquoi ne voulois-je pas qu'il sût que je l'adorois ? La seule consolation qui me reste, est qu'il en ait deviné quelque chose. Hé bien ! quand il l'auroit su, il auroit feint de m'aimer, et m'auroit trompée : qu'importe qu'il m'eût trompée, comme il avoit commencé ? Ils sont encore chers à mon souvenir ces momens précieux, où il voulut bien me laisser croire qu'il m'aimoit. Est-il possible, qu'après tant de maux que j'ai soufferts, il m'en restât encore de si grands à souffrir ? J'espère au moins que j'aurai assez

de douleur pour n'avoir pas la force de les supporter.

Comme elle parloit ainsi, Consalve parut à la porte de sa chambre, qui, croyant qu'elle étoit dans une autre, venoit savoir en quel état elle étoit revenue de chez Alamir. Il se retira à l'heure même, pour ne pas irriter sa douleur par sa présence; mais ce ne put être si promptement, qu'elle ne le vît, et que cette vue ne lui fît faire des cris si douloureux, que les cœurs les plus durs en auroient été touchés. Faites en sorte, madame, dit-elle à Zayde, que je ne voie point Consalve; je ne saurois supporter la vue d'un homme par qui Alamir a reçu la mort, et qui lui a ôté ce qu'il préféroit à sa vie.

La violence de sa douleur lui fit perdre la parole et la connoissance; et, comme sa santé étoit déjà fort affoiblie, on jugea aisément qu'elle étoit dans un grand péril. Le roi et la reine, avertis de son mal, vinrent la voir, et envoyèrent chercher tous ceux qui pouvoient la soulager. Après cinq ou six heures d'une espèce de léthargie, la quantité des remèdes la fit revenir. De tout ce qui s'offrit à sa vue, elle ne reconnut que Zayde, qui pleuroit auprès d'elle avec beaucoup de douleur. Ne me regrettez point, lui dit-elle, si bas qu'à peine pouvoit-on l'entendre; je n'au-

rois plus été digne de votre amitié, et je n'aurois pu aimer une personne qui auroit causé la mort d'Alamir. Elle n'en put dire davantage; elle retomba dans les accidens dont on venoit de la tirer; et, le lendemain, à la même heure qu'elle avoit vu mourir le prince de Tharse, elle finit une vie que l'amour avoit rendue si malheureuse.

La mort de deux personnes d'un mérite si extraordinaire parut si digne de compassion, que toute la cour de Léon en fut affligée. Zayde demeura dans une douleur inconcevable; elle aimoit tendrement Félime, et la manière dont elle étoit morte, redoubloit encore son affliction. Plusieurs jours se passèrent, sans que les soins et les prières de Consalve pussent apporter quelque modération à sa tristesse. Mais enfin, la crainte de partir d'Espagne et d'abandonner Consalve fit faire quelque trêve à ses larmes, et lui donna une autre sorte de douleur. Le roi s'en retourna à Léon, et il restoit si peu de choses à faire pour l'exécution de la paix, que, selon les apparences, Zulema devoit bientôt repasser en Afrique. Il n'étoit pas néanmoins en état de partir; il avoit été dangereusement malade dans le même temps que Félime étoit morte, et on avoit caché à Zayde l'extrémité de sa maladie, pour ne pas l'accabler de tant de déplaisirs à la fois. Consal-

ve étoit dans des inquiétudes mortelles, et ne songeoit qu'aux moyens de faire consentir ce prince à son bonheur, ou d'obtenir de Zayde de demeurer en Espagne auprès de la reine, puisque la bienséance lui permettoit de ne pas suivre un père qui paroissoit résolu à la faire changer de religion. Quelques jours après qu'on fut arrivé à Léon, Consalve entra un soir dans le cabinet de la reine; Zayde y étoit, mais si attachée à regarder un portrait de Consalve, qu'elle ne le vit point entrer. Je suis bien destiné, madame, lui dit-il, à être jaloux d'un portrait, puisque je le suis même du mien, et que j'envie l'attention que vous avez à le regarder. De votre portrait! reprit Zayde, avec un étonnement extrême. Oui, madame, de mon portrait, reprit Consalve. Je vois bien que vous avez peine à le croire, par sa beauté; mais je vous assure néanmoins qu'il a été fait pour moi. Consalve, lui dit-elle, n'a-t-on point fait pour vous quelqu'autre portrait semblable à celui que je vois? Ah! madame, s'écria-t-il, avec ce trouble que donnent les joies incertaines, puis-je croire ce que vous me laissez deviner, et que je n'ose même vous dire? Oui, madame, continua-t-il, d'autres portraits, pareils à celui que vous voyez, ont été faits pour moi; mais je n'oserois m'abandonner à croire ce que je vois

bien que vous pensez, et ce que j'aurois pensé, il y a long-temps, si je m'étois cru digne des prédictions qu'on vous a faites, et si vous ne m'aviez pas toujours dit que le portrait à qui je ressemblois étoit celui d'un Africain. Je l'avois cru à l'habillement, répondit Zayde, et les paroles d'Albumazar m'en avoient persuadée. Vous savez, ajouta-t-elle, combien j'ai souhaité que vous pussiez être celui à qui vous ressembliez; mais ce qui m'étonne, est que, l'ayant tant souhaité, la préoccupation m'ait empêchée de le croire. J'en parlai à Félime, sitôt que je vous vis chez Alphonse. Lorsque je vous revis à Talavera, et que je sus votre naissance, cette pensée me revint dans l'esprit, et je ne la regardai pourtant que comme un effet de mes souhaits. Mais qu'il sera difficile, reprit-elle en soupirant, de persuader mon père de cette vérité! et que je crains que ces prédictions, qui lui ont paru véritables, quand il a cru qu'elles regardoient un homme de sa religion, ne lui paroissent fausses, lorsqu'elles regarderont un Espagnol! Comme elle parloit, la reine entra dans le cabinet; Consalve lui fit part de sa joie; elle ne voulut pas retarder d'un moment celle qu'en auroit le roi. Elle alla lui dire ce qu'ils venoient de découvrir, et le roi vint à l'heure même savoir de Consalve ce qui restoit à faire,

pour rendre son bonheur parfait. Après avoir examiné assez long-temps de quelle manière on pourroit gagner Zulema, ils résolurent de le faire venir à Léon. On dépêcha aussitôt à Talavera, pour lui faire savoir que le roi souhaitoit qu'il fût conduit à la cour; et, comme sa santé étoit entièrement rétablie, il y arriva en peu de temps. Le roi le reçut avec beaucoup de témoignages d'estime, et le fit entrer dans son cabinet. Vous ne m'avez pas voulu accorder Zayde, lui dit-il, pour l'homme que je considère le plus; mais j'espère que vous ne la refuserez pas pour celui dont voici le portrait, et à qui je sais qu'elle est destinée par les prédictions d'Albumazar. A ces mots, il lui fit voir le portrait de Consalve, et lui présenta Consalve même, qui s'étoit un peu retiré. Zulema les regardoit l'un et l'autre, et paroissoit enseveli dans une profonde rêverie. Le roi crut que son silence venoit de son incertitude. Si vous n'étiez pas assez persuadé par la ressemblance, lui dit-il, que ce portrait ne soit celui de Consalve, on vous en donneroit tant d'autres marques, que vous n'en pourriez douter. Le portrait que vous avez, et qui est pareil à celui-ci, ne peut être tombé entre vos mains que depuis la bataille que perdit Nugnez Fernando, père de Consalve, contre les Maures. Il le fit faire par un excellent

peintre qui avoit voyagé par tout le monde, et à qui les habillemens d'Afrique avoient paru si beaux, qu'il les donnoit à tous ses portraits. Il est vrai, seigneur, repartit Zulema, que je n'ai ce portrait que depuis le temps que vous me marquez; il est vrai aussi que, par ce que vous me faites l'honneur de me dire, et par la grande ressemblance, je ne puis douter que ce ne soit celui de Consalve; mais ce n'est pas ce qui cause mon silence et mon étonnement : j'admire les décrets du ciel et les effets de sa providence. On ne m'a point fait de prédiction, seigneur, et les paroles d'Albumazar, dont je vois bien que vous avez entendu parler, ont été prises, par ma fille, dans un autre sens qu'elles ne doivent l'être; mais, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à sa fortune, trouvez bon, seigneur, que je vous informe de ce que vous ne pouvez savoir que par moi, et que je vous apprenne les commencemens d'une vie dont vous seul pouvez présentement faire le bonheur.

Les justes prétentions de mon père sur l'empire du calife, le firent reléguer en Chypre : j'y allai avec lui; j'y devins amoureux d'Alasinthe, et je l'épousai. Elle étoit chrétienne ; je résolus d'embrasser sa religion, qui me paroissoit la seule que l'on dût suivre : néanmoins l'austérité m'en

fit peur, et retarda l'exécution de mon dessein. Je m'en retournai en Afrique; les délices et la corruption des mœurs me rengagèrent plus que jamais dans ma religion, et me donnèrent une nouvelle aversion pour les chrétiens. J'oubliai Alasinthe pendant plusieurs années; mais enfin, touché du désir de la revoir, et de revoir Zayde que j'avois laissée dans la première enfance, je résolus de l'aller chercher en Chypre, pour lui faire changer de religion, et pour la faire épouser au prince de Fez, de la maison des Idris. Il avoit entendu parler d'elle; il la désiroit avec passion, et son père avoit pour moi une amitié particulière. La guerre qui étoit en Chypre, me fit hâter mon dessein : lorsque j'y arrivai, j'y trouvai le prince de Tharse amoureux de Zayde : il me parut aimable; je ne doutai pas qu'il n'en fût aimé. Je crus que ma fille se résoudroit aisément à l'épouser. Je n'étois pas entièrement engagé au prince de Fez. Sa mère étoit chrétienne, et je craignis qu'elle ne fût un obstacle au dessein que j'avois que Zayde changeât de religion. Je consentis donc aux sentimens qu'Alamir avoit pour elle; mais je fus fort surpris de la répugnance qu'elle me témoigna pour lui; et, tant que le siége de Famagouste dura, quelques efforts que je fisse, je ne pus l'obliger à recevoir ce prince pour

m. parent
cartonné
rogné

son mari. Je pensai que je ne devois pas m'opiniâtrer à vaincre une aversion qui me paroissoit naturelle, et je résolus de la donner au prince de Fez, sitôt que nous serions en Afrique. Il m'avoit écrit depuis que j'étois en Chypre : j'avois su que sa mère étoit morte; ainsi, je n'avois rien à désirer pour ce mariage. Nous quittâmes Famagouste, nous abordâmes à Alexandrie, et j'y trouvai Albumazar, que je connoissois il y avoit long-temps. Il remarqua que ma fille regardoit avec attention et avec plaisir un portrait pareil à celui que je viens de voir. Le lendemain, comme je parlois à ce savant homme de l'aversion qu'elle avoit témoignée pour Alamir, je lui dis la résolution où j'étois de lui faire épouser le prince de Fez, quelque répugnance qu'elle y pût avoir.

Je doute qu'elle en ait pour sa personne, me répondit Albumazar. Ce portrait, qui lui a paru si agréable, ressemble si fort à ce prince, que je crois qu'il a été fait pour lui. Je n'en saurois juger, repartis-je, parce que je ne l'ai jamais vu. Il n'est pas impossible que ce soit son portrait; mais j'ignore pour qui il a été fait, et je ne le tiens que du hasard. Je souhaite que ce prince plaise à Zayde; et, quand il lui déplairoit, je n'aurois pas pour elle la même complaisance que j'ai

eue sur le sujet du prince de Tharse. Peu de jours après, ma fille pria Albumazar de lui dire quelque chose de sa fortune : comme il savoit mes intentions, et qu'il croyoit que le portrait qu'elle avoit vu étoit celui du prince de Fez, il lui dit, sans aucun dessein de faire passer ses paroles pour une prédiction, qu'elle étoit destinée à celui dont elle avoit vu le portrait. Je feignis de croire qu'Albumazar parloit par une connoissance particulière des choses à venir, et j'ai toujours paru à Zayde dans ce même sentiment. Lorsque je quittai Alexandrie, Albumazar m'assura que je ne réussirois pas dans les desseins que j'avois pour elle; néanmoins je n'en pouvois perdre l'espérance. Pendant la maladie dont je viens de sortir, les pensées que j'avois eues autrefois d'embrasser la véritable religion, me sont revenues si fortement dans l'esprit, que je n'ai songé, depuis ma guérison, qu'à me confirmer dans ce dessein. J'avoue toutefois que cette heureuse résolution n'étoit pas encore aussi ferme qu'elle le devoit être; mais je me rends à ce que le ciel fait en ma faveur : il me conduit, par les mêmes moyens dont j'ai prétendu me servir pour faire épouser à ma fille un homme de ma religion, à lui en faire épouser un de la sienne. Les paroles d'Albumazar, qu'il a dites sans dessein, et sur une

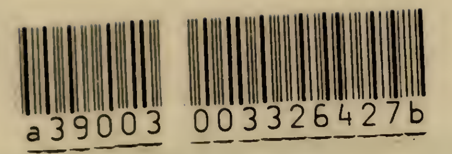
ressemblance où il s'est mépris, se trouvent une véritable prédiction, et cette prédiction s'accomplit entièrement par le bonheur que trouve ma fille à épouser un homme qui est l'admiration de son siècle. Il me reste seulement, seigneur, à vous demander la grâce de vouloir me recevoir au nombre de vos sujets, et de me permettre de finir mes jours dans votre royaume.

Le roi et Consalve furent si surpris et si touchés du discours de Zulema, qu'ils l'embrassèrent sans lui rien dire, ne pouvant trouver de paroles qui expliquassent leurs sentimens. Enfin, après lui avoir témoigné leur joie, ils admirèrent long-temps toutes les circonstances d'une si étrange aventure. Néanmoins Consalve ne fut pas surpris qu'Albumazar se fût trompé à la ressemblance du prince de Fez; il savoit que plusieurs personnes s'y étoient trompées, et il apprit à Zulema que la mère de ce prince étoit sœur de Nugnez Fernando, son père, et qu'ayant été prise dans une irruption des Maures, elle fut conduite en Afrique, où sa beauté la rendit femme légitime du père du prince de Fez.

Zulema s'en alla apprendre à sa fille ce qui venoit de se passer, et il lui fut facile de juger, par la manière dont elle reçut cette nouvelle, qu'elle n'étoit pas insensible au mérite de Consalve. Peu

de jours après, Zulema embrassa publiquement la religion chrétienne: on ne songea ensuite qu'aux préparatifs des noces, qui se firent avec toute la galanterie des Maures, et toute la politesse d'Espagne.

FIN DE LA DERNIÈRE PARTIE DE ZAYDE, ET DU TOME PREMIER.


a39003 003326427b

